

**STATISTIQUE**

**DES**

**PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ.**

## AUTRES OUVRAGES DE L'AUTEUR :

*Statistique des Colonies françaises.* Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences de l'Institut. Inédit.

*Statistique de l'Espagne.* 1 vol. in-8°. Ouvrage présenté aux Cortès par leur Président, comte Almodovar, et par Agostino Arguëlès. Traduit en espagnol par Pascal Madoz.

*Prosperité des Colonies françaises.* Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences de Lyon. Inédit.

*Le Commerce au XIX<sup>e</sup> Siècle.* 2 vol. in-8°. Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences de Marseille. Traduit en italien par Lampato. Épuisé.

*Effets de la Destruction des forêts sur l'état physique des contrées.* 1 vol. in-4°. Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences de Belgique. Épuisé.

*Statistique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.* 2 volumes in-8°, avec une carte. Épuisé.

*Recherches statistiques sur l'Esclavage colonial et sur les moyens de le supprimer.* 1 vol. in-8°. Ouvrage couronné par la Société de Statistique de Marseille.

*Histoire physique des Antilles*, comprenant : la Géologie de l'Archipel américain, sa Minéralogie et la Monographie de son climat. Travaux de l'Académie des Sciences.

*Éléments de Statistique*, comprenant les principes généraux de cette Science et un aperçu historique de ses progrès. Présenté à l'Académie des Sciences morales et politiques, par M. Hyp. Passy. 1 vol. in-18.

*Statistique de l'Agriculture de la France*, comprenant la Statistique des céréales, des vignes, des cultures diverses, des pâturages des bois et forêts et des animaux domestiques. 1 vol. in-8°.

*Statistique générale de la France.* Ouvrage officiel, exécuté sous l'autorité du Ministre de l'Agriculture et du commerce; comprenant : la Statistique du Territoire, de la Population, du Commerce extérieur, de l'Administration publique, de l'Agriculture et de l'Industrie. 12 vol. in-4°. Impr. nationale.

(Tous les ouvrages imprimés et non épuisés de M. Moreau de Jonnés, se trouvent chez les éditeurs Guillaumin et C<sup>ie</sup>.)

## EN PRÉPARATION :

*Economie sociale de la France*, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. — Statistique de la Société pendant chacune des cinq grandes périodes de notre histoire : Territoire; Population, Agriculture; Industrie; Consommations; Colonies; Commerce; Richesse publique; Forces militaires : — comparés aux progrès de la civilisation dans les principaux États de l'Europe.

---

Impr. Ch. Duriez, à Senlis.

# STATISTIQUE

DES

## PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ

LES ÉGYPTIENS, LES HÉBREUX, LES GRECS,  
LES ROMAINS ET LES GAULOIS.

ÉCONOMIE SOCIALE, CIVILE ET DOMESTIQUE DE CES PEUPLES;  
TERRITOIRE; POPULATION; ORIGINE; RACES; CASTES ET CLASSES;  
AGRICULTURE; INDUSTRIE; COMMERCE; RICHESSE PUBLIQUE;  
Forces militaires;

PAR

ALEX. MOREAU DE JONNES.

Membre de l'Institut.



TOME PREMIER.

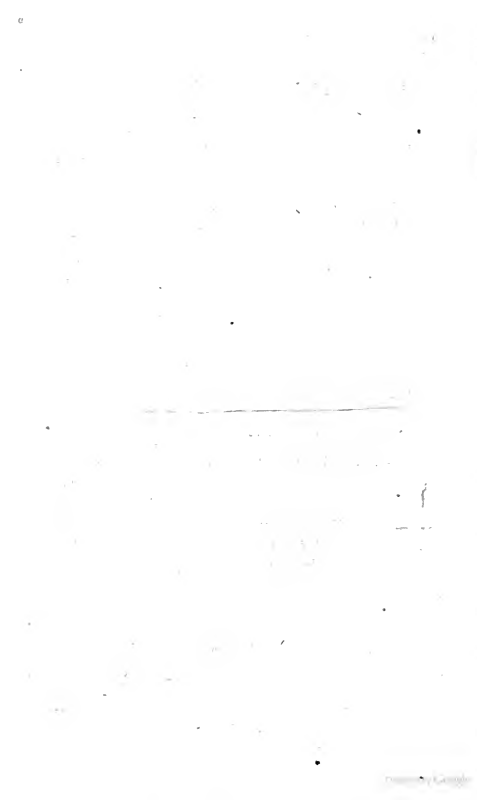
PARIS,

LIBRAIRIE DE GUILLAUMIN ET C<sup>ie</sup>,

Éditeurs du Journal des Économistes, de la Collection des principaux Économistes,  
Du Dictionnaire de l'Économie politique, etc.

RUE RICHELIEU, 14.

1854





---

---

## TABLE

### PAR ORDRE DE MATIÈRES DU TOME PREMIER.

---

|                                                                           | Pages.    |
|---------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <u>INTRODUCTION. Division de l'ouvrage . . . . .</u>                      | <u>1</u>  |
| <u>1<sup>re</sup> PARTIE. STATISTIQUE DES ANCIENS ÉGYPTIENS . . . . .</u> | <u>7</u>  |
| <u>CHAPITRE 1<sup>er</sup>. Territoire de l'ancienne Égypte . . . . .</u> | <u>10</u> |
| II. Origine . . . . .                                                     | 19        |
| III. Population . . . . .                                                 | 25        |
| IV. Agriculture . . . . .                                                 | 41        |
| V. Industrie . . . . .                                                    | 55        |
| VI. Éléments de la société égyptienne . . . . .                           | 71        |
| Sect. 1 <sup>re</sup> . Les Pharaons . . . . .                            | 73        |
| II. La caste sacerdotale . . . . .                                        | 78        |
| III. La caste militaire . . . . .                                         | 83        |
| IV. La magistrature . . . . .                                             | 86        |
| V. Les castes subalternes . . . . .                                       | 88        |
| <u>RÉSUMÉ . . . . .</u>                                                   | <u>90</u> |

|                                                                                                            | <u>Pages.</u>  |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------|
| <u>II<sup>e</sup> PARTIE. STATISTIQUE DES HÉBREUX . . . . .</u>                                            | <u>95</u>      |
| <u>CHAPITRE I<sup>er</sup>. Origine . . . . .</u>                                                          | <u>95</u>      |
| <u>II. Population, Recensement . . . . .</u>                                                               | <u>100</u>     |
| <u>III. Agriculture. Céréales. Animaux domestiq. . . . .</u>                                               | <u>121</u>     |
| <u>IV. Industrie. . . . .</u>                                                                              | <u>133</u>     |
| <u>V. Éléments de la société hébreue . . . . .</u>                                                         | <u>137</u>     |
| <u>RÉSUMÉ . . . . .</u>                                                                                    | <u>148</u>     |
| <u>Tableaux statistiques . . . . .</u>                                                                     | <u>153</u>     |
| <br><u>III<sup>e</sup> PARTIE. STATISTIQUE DES GRECS . . . . .</u>                                         | <br><u>155</u> |
| <u>CHAPITRE I<sup>er</sup>. Origine et caractères physiologiques de la</u><br><u>race grecque. . . . .</u> | <br><u>155</u> |
| <u>II. Territoire et climat de la Grèce . . . . .</u>                                                      | <u>163</u>     |
| <u>Tableaux statistiques . . . . .</u>                                                                     | <u>171</u>     |
| <u>III. Population de la Grèce . . . . .</u>                                                               | <u>173</u>     |
| <u>Sect. I<sup>re</sup>. Les Athéniens. . . . .</u>                                                        | <u>174</u>     |
| <u>II. Les Lacédémoniens . . . . .</u>                                                                     | <u>185</u>     |
| <u>III. Les Péloponésiens . . . . .</u>                                                                    | <u>196</u>     |
| <u>IV. L'Hellade et le nord de la Grèce . . . . .</u>                                                      | <u>207</u>     |
| <u>Résumé . . . . .</u>                                                                                    | <u>222</u>     |
| <u>IV. Agriculture et consommations . . . . .</u>                                                          | <u>227</u>     |
| <u>V. Industrie. . . . .</u>                                                                               | <u>262</u>     |
| <u>VI. Richesse publique et privée. . . . .</u>                                                            | <u>269</u>     |
| <u>VII. Forces militaires . . . . .</u>                                                                    | <u>278</u>     |

# TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES. vii

|                                                                | <u>Pages.</u> |
|----------------------------------------------------------------|---------------|
| <u>CHAPITRE VIII. Éléments de la société grecque . . . . .</u> | <u>289</u>    |
| <u>Sect. 1<sup>re</sup>. Gouvernement de la Grèce. . . . .</u> | <u>289</u>    |
| <u>II. Les citoyens . . . . .</u>                              | <u>297</u>    |
| <u>III. Les esclaves . . . . .</u>                             | <u>302</u>    |
| <u>RÉSUMÉ . . . . .</u>                                        | <u>315</u>    |
| <u>Tableaux statistiques . . . . .</u>                         | <u>318</u>    |

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.



---

## INTRODUCTION.

---

Lors de la renaissance des sciences et des lettres, après les siècles de la barbarie du moyen âge, l'intelligence des peuples de l'Europe se ranima; elle sembla, dit Érasme, l'un des hommes qui lui fit le plus d'honneur, réaliser la fable orientale de cet oiseau merveilleux, qui sort de sa cendre, pour reprendre une vie nouvelle.

Mais, pour recouvrer les trésors du passé, il fallut aller à la découverte des écrits de l'antiquité, comme on va maintenant à la recherche des régions inconnues, voisines du pôle. L'un des livres de Tacite ou de Tite-Live exigeait pour être retrouvé, une expédition hasardeuse chez les Caloyers du mont Athos, ou d'épineuses négociations pour fouiller la bibliothèque du Vatican ou celle de Sainte-Sophie. C'est pour avoir échoué souvent dans ces tentatives que nous sommes condamnés à n'avoir jamais que des fragments de ces chefs-d'œuvre.

La possession de ceux qu'on avait acquis, n'était encore qu'une condition préliminaire pour parvenir à s'approprier leurs richesses; trois siècles se passèrent à les traduire, à les comprendre, à les apprécier. On crut alors en avoir tiré tout

ce qu'ils pouvaient enseigner, et les érudits du temps de Louis XIV, ne doutaient point qu'ils ne possédassent la connaissance la plus étendue et la plus approfondie des auteurs anciens, lorsque, il faut bien l'avouer, cette connaissance se réduisait à l'interprétation des textes et au récit stérile des faits historiques.

C'est au dix-huitième siècle qu'était réservé la gloire de commencer la véritable exploration de l'antiquité : celle qui a pour but de peindre complètement chacun de ses peuples, comme si l'on peignait un peuple moderne, en représentant avec une exactitude scrupuleuse, ses traits physiques et moraux, ses capacités intellectuelles, ses inclinations et ses actes privés et publics ; enfin tout ce qui constitue son état social, civil et domestique, avec l'indication des causes qui sont l'origine de chaque particularité de sa manière d'être.

Pour tracer ainsi d'une main sûre et vigoureuse, des tableaux qui font revivre à nos yeux, avec tous leurs caractères distinctifs, les peuples anciens, et qui nous offrent l'utile exemple de leurs institutions, de leurs lois, de leurs vertus publiques et des fautes ou des vices, causes fatales de leur décadence et de leur ruine, il a fallu le génie de Montesquieu, la philosophie audacieuse de Gibbon, l'érudition gracieuse de Barthélemi, la critique savante et hardie de Nièbuhr. On sait quels admirables ouvrages nous devons à ces esprits supérieurs.

Nos jours, malgré les formidables vicissitudes, qui en ont troublé la sérénité, ont vu se développer par une longue suite de succès, le mouvement qui entraînait l'élite des savants de l'Europe vers les études historiques de l'antiquité. Des sources de faits nouveaux, imprévus, importants ont été découvertes dans une multitude de lieux : Dans la profondeur de la terre, comme à Pompeïa, à Khorsabad ; — au milieu du désert, comme à Palmyre, à l'oasis d'Ammon ; — dans des temples souterrains, excavés, comme à Ipsamboul, à Eléphanta ; — dans les papyrus et les cartouches égyptiens ; — dans les lan-

gues de l'Orient mortes ou vivantes dont les secrets commencent à nous être révélés ; — dans les monnaies dont les types, les dates, les inscriptions fournissent les témoignages les plus inattendus et les plus précieux.

Toutes les sciences ont concouru à ces heureux progrès ; il n'est pas jusqu'à celle de la guerre, qui n'y ait contribué en ouvrant à l'observation archéologique, des régions inaccessibles depuis des milliers d'années. L'expédition des Français en Égypte et les conquêtes des anglais dans l'Indoustan ont fait bien davantage, pour les études historiques, que tous les travaux des académies de l'Europe, pendant le dernier siècle.

En cherchant quels sont les éléments de ces études, on reconnaît que c'est, en effet, l'exploration des monuments anciens, qui, désormais, promet à la science, les acquisitions les plus importantes. La source des traditions, renfermée dans les écrits des auteurs grecs et romains, semble être épuisée, à en juger du moins par les chétifs résultats, qu'ont donnés les dernières tentatives pour en découvrir d'autres dans les Palimpsestes de Rome, dans la poussière des monastères grecs et latins, et dans les bibliothèques turques. Au contraire, jamais moisson ne fut plus abondante et plus riche que celle donnée par les monuments historiques, trouvés de nos jours en Égypte, en Nubie, en Abyssinie, en Assyrie et jusque dans la Bactriane, pays lointain, qui paraît avoir été le centre d'une civilisation primordiale, tombée en oubli.

Il reste encore, pour ne rien négliger, dans la recherche des annales des peuples anciens, une troisième série d'éléments des études historiques. Ce sont les Documents, sorte de témoignages écrits ou chiffrés, qui déposent avec autorité sur les hommes et les choses du passé, en revêtant des formes diverses, autres que celles des récits traditionnels.

Telles sont :

Les inscriptions sépulcrales, qui fournissent des indications biographiques sur les personnages marquants.

Les bornes milliaires, qui font connaître les distances et les lignes du réseau des grandes routes romaines.

Les cartes géographiques et les notices de l'Empire, qui établissent les limites des territoires et donnent des nomenclatures locales et des itinéraires.

Les édits impériaux, qui, comme celui de Dioclétien, prescrivent, article par article, les prix des objets de consommation.

Les lois relatives à l'impôt, à la propriété, aux héritages, aux élections populaires.

Les recensements égyptiens, hébreux, grecs, romains, gaulois, qui énumèrent les castes, les tribus, les provinces, les conditions sociales.

Les tableaux de levées et de contingents militaires, qui permettent de contrôler les dénombrements des populations.

Les vocabulaires des différentes langues, qui révèlent l'origine des nations, cachée dans l'obscurité des premiers âges du monde.

Les dénominations des montagnes, des rivières, des villes, qui décèlent quels étaient les anciens habitants d'un pays.

Les caractères des races, qui inscrivent, avec des signes certains, sur la face des hommes, quels étaient leurs ancêtres. et quels sont aujourd'hui les qualités de leur cœur et de leur esprit.

Enfin, une multitude d'autres faits sociaux, exprimés le plus souvent par des termes numériques, et qui, conséquemment appartiennent, de droit, à la Statistique, dont les opérations élaboratives peuvent seules confirmer leur vérité, éprouver leur exactitude, étendre ou restreindre leur témoignage, et les appeler, suivant leur importance, à prendre place parmi les souvenirs de l'antiquité.

Entre toutes les sciences, qui par de studieux efforts, ont réussi à agrandir le domaine de l'histoire ancienne, la Statistique n'a pas encore été comptée. On a même supposé qu'elle



ne pouvait rendre aucun service à la connaissance du passé, puisque son origine était, disait-on, contemporaine.

- Nous nous sommes proposé, dans l'ouvrage que nous entreprenons, de montrer l'erreur manifeste de cette opinion ou plutôt de ce préjugé, et de prouver, par des faits incontables, que les premiers peuples de l'antiquité se sont servis de la Statistique, pendant tout le cours de leur existence séculaire, comme d'une science politique, administrative, économique, nécessaire, essentielle, indispensable à l'action des gouvernements, et à l'amélioration des sociétés.

Pour atteindre cet objet et bien plus encore pour découvrir, s'il se peut, au moyen des faits numériques, empruntés aux Documents de l'antiquité, des notions nouvelles, des aperçus inédits, quelques vérités dignes d'être arrachées à l'oubli, et surtout quelques exemples bons et recommandables dont peuvent profiter les peuples modernes, et les hommes qui dirigent leurs destinées, nous avons essayé, dans les pages suivantes :

1° De tracer l'histoire de la Statistique, depuis l'origine de cette science jusqu'au moyen âge, et de lui rendre, par le témoignage des autorités les plus respectables et les plus imposantes, le rang qu'elle a le droit de prendre parmi les connaissances les plus essentielles au gouvernement, et que lui avaient assigné, il y a quarante siècles, les nations les plus civilisées.

2° D'enseigner, à l'exemple des Pharaons de l'Egypte, des prophètes et des rois des Hébreux, des archontes d'Athènes, des consuls et des empereurs romains, par quelles investigations on obtient des termes numériques, qui font connaître les hommes et les choses, avec la certitude et la précision qu'exigent les affaires de l'Etat.

3° De montrer, à un point de vue différent de celui des historiens, les nations qui ont régi l'Europe ancienne, et de rédiger ou plutôt chiffrer l'inventaire de leurs populations, de leurs productions agricoles et industrielles, de leurs consom-

mations, de leur richesse publique et de leurs forces militaires.

4° De recueillir et préparer, pour être mis en œuvre, par quelque savant du premier ordre, les matériaux d'une histoire de l'Économie politique des peuples anciens, déduite, non de considérations vagues, plus ou moins ingénieuse, mais de chiffres positifs, transmis par les plus hautes autorités historiques et philosophiques des temps anciens.

5° Et enfin, de faire ressortir des écrits de l'antiquité, de nombreux faits statistiques, qui n'ont pas encore été jusqu'à présent élucidés, commentés, interrogés, et d'en tirer, autant qu'il nous sera possible, des lumières nouvelles sur l'organisation sociale des peuples, qui demeureront éternellement l'honneur et la gloire de l'humanité.

Pour exécuter ce travail avec clarté, nous l'avons divisé en cinq parties, savoir :

- 1° La Statistique des anciens Egyptiens ;
- 2° Celle des Hébreux ;
- 3° Celle des Grecs ;
- 4° Celle des Romains ;
- 5° Celle des Gaulois.

Chacune de ces parties énumère les faits, qui ont pour objets :

- 1° Le territoire du pays de chaque peuple ;
  - 2° Les Populations suivant leurs nombres, leurs castes, leurs classes, leurs races et leur origine ;
  - 3° Les Éléments de la Société ;
  - 4° L'Agriculture et ses productions ;
  - 5° L'Industrie et le Commerce ;
  - 6° La richesse publique ;
  - 7° Les forces militaires de chaque pays.
-

# STATISTIQUE

DES

## PEUPLES DE L'ANTIQUITÉ.

---

### PREMIÈRE PARTIE.

#### STATISTIQUE DES ANCIENS ÉGYPTIENS.

---

De tous les pays qui ont brillé dans l'antiquité, aucun n'a égalé la splendeur de l'Égypte des Pharaons. Cette terre n'était comparable à aucune des contrées du monde. Rien de plus extraordinaire que les phénomènes de son climat et de sa fécondité ; — de plus énigmatique que l'origine de ses habitants ; — de plus mystérieux que leur langue hiéroglyphique et leurs symboles religieux ; — de plus magnifique que leurs monuments royaux et sacrés ; — et de plus merveilleux que leur civilisation, dans un temps qui nous semble proche de l'enfance des races humaines.

Il a fallu qu'une armée française vint camper sur les ruines sans pareilles de Diospolis, pour vaincre l'incrédulité, qui

refusait d'ajouter foi à tant de prodiges, et pour réhabiliter Hérodote injustement accusé d'avoir embelli, par des fables orientales, les récits qu'il faisait à la Grèce sous l'invocation de la muse sévère de l'histoire.

Ce sont maintenant des faits certains, constatés par l'autorité irrécusable de la science :

Le sol de l'Égypte est renouvelé tous les ans, depuis cinquante à soixante siècles, par le limon du Nil qu'apportent les inondations périodiques ; et, pendant cette longue période, qui nous semble, d'après nos calculs, la durée entière du monde, il n'a pas cessé de pourvoir abondamment à la subsistance d'une population condensée.

La terre, qui a fourni tant de moissons, n'appartient pas à l'Égypte ; elle provient des montagnes du centre de l'Afrique à sept ou huit cents lieues de là. C'est le Nil, qui la charrie, et dont les eaux transforment le pays tour à tour en un lac immense et une campagne verdoyante.

Hors de la vallée, limitée par deux chaînes de montagnes, commence le désert, la solitude, la terre maudite, sans eau, sans végétation, dont les sables mouvants menacent de faire irruption sur le domaine de l'agriculture. C'est l'image de la mort qui fait mieux sentir le prix de la vie.

Un vieux peuple habitait ce sol nouveau, qu'il avait pour ainsi dire formé, en le desséchant. Il avait perdu toute mémoire de son origine, ce qui prouve sa haute antiquité ; cependant, il avait des traditions sept fois plus anciennes que les premières traditions semitiques ; et, en effet, il avait déjà une civilisation magnifique quand les Hébreux n'étaient encore qu'une famille unique, celle d'Abraham. Il est bien inutile de dire qu'il n'était pas alors plus question de l'Europe tout entière que des planètes qu'on vient récemment de découvrir.

Un trait caractéristique de cette civilisation, qui prouve sa supériorité mieux ou plus encore que le perfectionnement des sciences et des arts, c'est le sens moral qui l'accompagnait,

et qui est une faculté supérieure de l'esprit humain, donnée aux nations par des institutions perfectionnées, puissantes et prolongées séculairement. On ne peut douter que les Égyptiens ne possédassent cette faculté, car Moïse, élevé au milieu d'eux, la manifeste dans son plus haut degré de sublimité; et les peuples les plus éclairés de l'antiquité se sont inclinés devant la sagesse de l'Égypte, envoyant d'outre-mer leurs philosophes les plus illustres, pour en consulter les oracles.

Tel est le peuple dont nous allons tracer brièvement la Statistique.

Les explorations faites, de nos jours, dans la vallée du Nil, par des voyageurs intrépides et des savants célèbres, nous ont fourni, sur ce pays, des connaissances étendues et précieuses qui permettent de compléter les notions qu'avaient données les historiens de l'antiquité. Il reste, sans doute, encore beaucoup de lumières à rassembler, pour dissiper les ténèbres d'un passé si lointain; mais, il est cependant possible d'esquisser, dès à présent, un tableau statistique de l'ancienne Égypte, et de l'économie sociale de ses habitants. Ce travail, qui, au premier abord, peut paraître une entreprise téméraire, est assurément moins hasardeux que s'il avait pour objet quelques-uns des États modernes de l'Europe, dont les chancelleries sont bien moins riches en documents statistiques qu'il ne l'étaient les archives des Pharaons.

La détermination des intérêts sociaux, par des nombres officiels, certains et précis, ne pouvait manquer dans les annales d'un peuple parvenu à une civilisation aussi élevée. C'est un signe indubitable de la raison supérieure qui régit les affaires d'un État, de même que l'absence des chiffres, dans les actes de l'autorité, n'annonce que trop qu'ils sont dictés par l'arbitraire et le hasard bien plus que par l'expérience des hommes et des choses, qui forme la base de la sagesse humaine.

Nous indiquerons, dans les pages suivantes, quelle étendue avait le territoire de l'Égypte, quelle population avait ce pays,

quelles étaient son agriculture et son industrie ; et quels étaient les éléments de la société, chez le premier peuple civilisé de l'antiquité.

## CHAPITRE I<sup>er</sup>.

### TERRITOIRE DE L'ANCIENNE ÉGYPTE.

L'Égypte n'est point l'un de ces pays du monde ancien dont les limites égarées, comme celles de l'Assyrie, dans de vastes plaines, nous laissent ignorer quelle était la surface des contrées qu'elles renfermaient. Séquestré entre la mer, les cataractes du Nil et deux chaînes de montagnes arides, qui se prolongent sur ses flancs, son territoire est aujourd'hui le même qu'il y a 4,000 ans ; et l'un des héroïques compagnons du général Bonaparte, le colonel Jacotot, a pu en déterminer trigonométriquement l'étendue, comme s'il eût été l'un des ingénieurs du Pharaon Sésostris, ou pour mieux dire de Ramsès le grand. Voici les résultats de ses opérations :

#### CADASTRE DE L'ÉGYPTE.

|                                                              | Hectares. | L. m. carr. |
|--------------------------------------------------------------|-----------|-------------|
| Terres envahies par les sables . . . . .                     | 102,700   | 52          |
| — rendues stériles par l'obstruction des<br>canaux . . . . . | 936,600   | 474         |
| — restant incultes par défaut de bras . . .                  | 1,354,900 | 685         |
| Étendue de la surface inutile . . . . .                      | 2,394,200 | 1,211       |
| — de la surface en culture . . . . .                         | 1,927,700 | 977         |
| Étendue du domaine agric. de l'anc. Égypte                   | 4,321,900 | 2,188       |

Ainsi, par l'invasion des sables du désert, le défaut d'arrosage, le manque de bras, ou de capitaux, et par les effets du gouvernement des Turcs, des Mamelouks et de leurs successeurs, l'Égypte a perdu plus de la moitié de ses terres utiles,

dont la surface était, sous les Pharaons et les Ptolémées, de 2,188 lieues carrées moyennes. C'est par approximation l'étendue de la Suisse, de la Bohême, du Piémont avec la Savoie, ou de la Lombardie avec les provinces Vénitiennes. Le pays tout entier avait une surface de 3,500 lieues carrées.

Dans cet espace circonscrit au milieu d'une solitude aride de plus de 4,000 lieues carrées, qui forme comme une dépendance de l'Égypte, vivait jadis une population agglomérée, forte selon les temps, de six à sept millions d'habitants.

C'était environ 2,000 par lieue carrée moyenne, au lieu de 12 à 13 cents comme à présent en France. La part de chaque personne, dans la surface fertile et cultivable, n'était pas de 62 ares. Une étendue aussi bornée paraît insuffisante, quand on la compare à celle qui revient à chaque individu, dans nos États de l'Europe, et qui est, dans nos départements de 150 ares, et du double dans l'Empire russe. Cette différence est proportionnelle à la puissance de production de chaque pays; elle montre que, malgré la beauté de notre ciel, la fécondité de nos champs, les progrès de notre agriculture et la force de nos populations, la France de nos jours n'est à l'ancienne Égypte que ce que la Russie est pour nous; c'est-à-dire : un pays à peine cultivé et à moitié désert.

En effet, la vallée du Nil ne ressemble point à nos contrées, qui attendent des pluies leur arrosement et dépendent pour sa distribution de tous les hasards des fluctuations de l'atmosphère. En Égypte, les débordements périodiques du fleuve, régularisés par les travaux d'une longue suite de générations, répandaient jadis partout et constamment la même fertilité, à tel point que Moïse, dans le Deutéronome, compare les terres arables de ce pays, à un jardin (a).

La longueur de la vallée du Nil, depuis l'île de Philæ, près de la dernière cataracte, jusqu'aux grandes pyramides, près du cap de la montagne Lybique, est de 860 kilomètres ou 184

(a) Deutéron. c. II. v. 10.

lieues moyennes en suivant les sinuosités du fleuve. Les bras qui renferment le Delta, ajoutent à cette étendue 180 kilomètres ou 33 lieues, en ligne droite. C'est au total 1040 kilomètres ou 218 lieues, c'est-à-dire le diamètre de la France. Mais la largeur, qui varie beaucoup, n'est considérable qu'à l'entrée du Delta. En la mesurant par le développement de la côte, qui borde l'Égypte au nord, depuis Alexandrie jusqu'à Pelouse, elle est de 300 kilomètres ou 60 lieues. Dans le haut de la vallée, les deux chaînes de montagnes se rapprochent du Nil, et parfois ne laissent sur ses bords qu'un étroit passage; elles projettent même leurs rameaux en travers de son lit, d'une berme à l'autre, et élèvent ainsi dans ses eaux, des récifs qui forment les cataractes si célèbres depuis tant de siècles.

C'est la longue et étroite vallée, que nous venons de décrire, qui a servi de berceau à la civilisation de l'occident.

La première et la plus grande merveille de cette terre merveilleuse, celle qui est l'origine des autres, c'est le Nil, ce fleuve immense, par la longueur de son cours et la prodigieuse abondance de ses eaux, dont les débordements réguliers, périodiques, fécondateurs, ont permis aux habitants d'une seule vallée de devenir un grand peuple, capable de conquérir un empire, et qui mieux est de fonder une civilisation dont les prodiges nous frappent d'étonnement. En descendant des régions centrales et encore inconnues de l'Afrique, le Nil, dans ses basses eaux, a, en Nubie, des rives hautes de 30 pieds, et qui en ont encore 20, dans l'Égypte du milieu. Leur hauteur décroît, en raison de la proximité des embouchures du fleuve. Il suffit de ce fait, qu'atteste le savant Wilkinson, pour juger quelle énorme masse d'eau il roule dans son lit.

L'expérience avait appris aux anciens Égyptiens, que la quantité de blé donnée par leurs récoltes, était dans une dépendance absolue de la hauteur de l'inondation.

A 12 coudées seulement ou 18 pieds, il y avait famine;

— 13 — ou 19 à 20 pieds, disette;

— 14 — ou 21, espérance;



A 15 coudées ou 22 et demi, certitude de la récolte ;

— 16 — ou 24 pieds, fertilité de tout le pays, et ivresse de joie de la population.

Sous le règne de l'empereur Claude, l'inondation fut de 18 coudées ou 27 pieds ; c'était la plus haute dont on eût le souvenir ; la plus basse fut de cinq coudées seulement ; elle eut lieu à l'époque de la bataille de Pharsale et du lâche assassinat du grand Pompée ; ce phénomène désastreux fut regardé comme une punition de ce crime (\*).

Un pays, où la subsistance publique est ainsi réglée par une échelle proportionnelle dont les degrés ont pour expression des chiffres rigoureux, devait être nécessairement peuplé de statisticiens.

Le climat de l'Égypte correspond à la singularité de sa configuration géologique ; il est sans pareil ; on ne connaît aucune autre contrée du globe, d'une aussi grande étendue, qui soit privée de pluie, et qui soit néanmoins d'une aussi prodigieuse fertilité. Ce phénomène prend sa cause dans les déserts de sable dont l'étroite vallée du Nil est enveloppée, et qui absorbent les vapeurs de l'atmosphère par une sorte d'attraction. Les inondations, qui tiennent lieu de l'arrosage par les eaux pluviales, tirent leur origine des pluies torrentielles, tombant pendant l'hivernage, au-delà du tropique sur le plateau de l'Abyssinie, aux sources du Nil bleu ou Bahr el Azrek, et sur les montagnes de la Lune aux affluents du Nil blanc ou Bahr el Abiad. Ces sources, qu'aucun Européen n'a encore visitées, gisent, à ce que l'on croit, par le dixième degré de latitude, sous le climat le plus brûlant de l'Afrique, et dans une région qui doit être au milieu des nuages.

Les embouchures du Nil, qui le versent dans la Méditerranée, étant situées par le 31° 30' de latitude, et le Gebel el Kumri ou monts de la Lune, par le 10° degré, le fleuve a en ligne droite 537 lieues ; ses déviations lui en donnent 7 à 800

(\*) Hérod. l. II, Plinè. l. III. p. 40.

dont plus de la moitié sous la zone torride. On estime que ses dépôts ont élevé le sol de la vallée, depuis le règne de Mœris, de 230 pouces ou environ 19 pieds, en 2,124 ans. C'est plus d'un pouce par dix années.

On voit que littéralement le Nil a fait l'Égypte. Sans lui ce serait un pays inhabitable, comme une oasis qui aurait perdu sa source d'eau vive. La ville du Caire, quoiqu'elle ne soit qu'au 30° de latitude, éprouve par le voisinage des déserts, qui accroissent la chaleur en la réfléchissant, une température moyenne estivale indiquée par le 33° degré du thermomètre centigrade, et même le 37°. En remontant la vallée, au-delà du Delta, une averse est un événement extraordinaire et dont la durée n'excède par quelques minutes; mais dans le Delta même, pendant la saison froide, il tombe parfois de la pluie, qui vient avec le vent de la Méditerranée; et il y a quelques rares exemples que les montagnes de la Syrie aient envoyé de la grêle; ce sont des phénomènes locaux et instantanés, qui n'empêchent nullement l'Égypte d'être un pays soumis à une chaleur africaine excessive.

Les détails suivants montreront quelle était, dans la vallée du Nil, la répartition des terres.

Il y avait, en Égypte, trois sortes de propriétés, suivant le système indou de la hiérarchie des castes.

1° Les biens territoriaux de la première classe appartenaient à la caste sacerdotale, qui, selon Diodore, les avait reçus d'Isis, c'est-à-dire qui les possédait de droit divin<sup>(a)</sup>; mais Moïse, qui devait en être parfaitement informé, rapporte que les prêtres les avaient obtenues de la dévotion des rois<sup>(b)</sup>. Ces propriétés étaient exemptes de tout impôt; et comme elles formaient le tiers de l'étendue du pays, elles devaient avoir une surface de 1,440,000 hectares ou 730 lieues carrées moyennes. En France, le domaine ecclésiastique n'avait, en 1788, que le dix-huitième de l'étendue du pays ou 1536 lieues carrées; mais le revenu

(a) Diod. l. I. p. 1. c. II. (b) Gen. c. XLVII. v. 22.

qu'il donnait, joint aux dimes et au casuel, montaient à 408 millions de francs, somme qui s'élevait au tiers du revenu public. En sorte que notre clergé était, il y a soixante ans, aussi riche que la caste sacerdotale de l'Égypte ancienne ; et, après 4 à 5,000 ans, le même fait d'économie sociale était reproduit par notre organisation politique.

2° Le domaine royal constituait la seconde classe des propriétés territoriales ; il comprenait plus des deux cinquièmes de leur totalité, depuis que le Pharaon dont Joseph était le ministre, avait profité du fléau de la famine, pour obtenir, par le monopole du blé, la cession des terres de ses sujets (a).

3° Les fiefs militaires formaient la troisième classe des biens fonciers ; ils étaient héréditaires, dans les familles qui composaient la milice. Chaque fief était de 12 aroures faisant 25,200 mètres carrées ou deux hectares et un cinquième (b). Hérodote nous apprend que la caste militaire se divisait en deux espèces de troupes : les Calasiries, qui habitaient 12 nomes ou provinces différentes, et qui, lors du plus haut terme de la population, montaient à 250,000 hommes ; et les Hermotybies, répandus dans cinq nomes et demi, au nombre de 160,000 (c). La réunion de ces gens de guerre formait une armée permanente de plus de 400,000 hommes, égale à la nôtre sur le pied de paix, mais quintuple eu égard à la population. Elle n'était cependant que d'un seizième du nombre total des habitants au lieu de correspondre au quart, comme la levée en masse des Gaulois.

A raison de cinq personnes par famille, cette armée suppose que la caste militaire s'élevait au moins à deux millions de personnes de tout âge et de tout sexe ; et, en effet, Hérodote la porte à 2,230,000. Les terres, qu'elle possédait, d'après la fixation de 12 aroures, par fief, avaient une étendue de plus d'un million d'hectares ou 523 lieues carrées. C'était à très peu près le quart de l'Égypte. Ainsi, ces colonies militaires auraient

(a) Gen. I. XLVII. v. 17. 22. (b) Hérod. I. II. p. 168. (c) Hérod. I. II. sect. 105. 166.

eu 4,000 habitants, par lieue carrée moyenne, comme le département du Rhône avec la ville de Lyon, si l'effectif des troupes eût été complet, et si leur service n'avait pas exigé d'en détacher des garnisons considérables sur les frontières de la Nubie et de la Syrie. On sait d'ailleurs que le territoire de l'Attique comptait 4,400 habitants, par lieue carrée, même en défalquant la population d'Athènes.

La caste sacerdotale possédant, de toute antiquité, le tiers du pays ou 730 lieues carrées, et la caste militaire un peu moins du quart ou 523 lieues, le domaine royal devait avoir 1,848,000 hectares ou 933 lieues carrées, faisant moins de la moitié de l'Égypte.

C'était cette vaste partie du territoire que Sésostris avait divisé et distribué, en lots égaux, entre tous ses sujets, autres que les prêtres et les soldats<sup>(a)</sup>. En admettant, d'après diverses données, que les premiers montassent au nombre de 600,000, et les seconds à deux millions, le reste du peuple égyptien devait être de quatre millions ou 4,150,000 individus, faisant environ 900,000 familles, qui, dans la répartition de Sésostris obtinrent, chacune, deux hectares et un dixième. C'est à peu près la quantité de terres assignée à chaque famille des milices; et la décision du Pharaon était une vraie loi agraire.

Cette répartition eut évidemment pour objet de réparer l'injustice d'Apophis, qui, à la suggestion de Joseph, son ministre favori, avait dépouillé de leurs biens les deux tiers des habitants de l'Égypte, et les avait réduits à la condition de serfs ou vassaux, exigeant d'eux qu'ils lui donnassent le cinquième des récoltes, c'est-à-dire 20 pour 100 du produit net; prélèvement qui ne laissait pas à chaque famille, le tiers du revenu brut du bien qu'elle mettait en valeur!

On apprend, par la Genèse, que, lors de cette révolution sociale, les domaines de la caste des prêtres restèrent intacts; et sans doute il en fut ainsi de ceux de la caste militaire<sup>(b)</sup>. Mais ceux-ci éprouvèrent plus tard la même confiscation. Un

(a) Diod. l. I. sect. 2. p. 28. Gen. c. XLVII. v. 17. 12. 20. 24. 26. (b) Hérod. l. II. s. 141.

prêtre nommé Séthos, s'étant emparé de la puissance royale, il crut pouvoir se passer de l'appui des milices, et il leur enleva toutes leurs propriétés territoriales, se flattant de les remplacer par une armée de stipendiés<sup>(a)</sup>. Cet état de choses n'eut point de durée, car l'an 430, avant notre ère, Hérodote trouva la caste militaire en possession, comme jadis, de ses droits et de ses biens.

Il est étrange que, dans un pays, où les usages et les lois étaient immuables, où tout changement semblait un sacrilège, le premier des éléments de la stabilité des sociétés : la propriété territoriale, éprouvât de telles révolutions que la moitié ou les deux tiers des populations pussent être dépouillées de leurs biens, par un édit royal, lorsqu'elles n'étaient pas, comme au moyen-âge, réduites à l'impossibilité de les défendre contre un ennemi victorieux.

L'institution des castes qui perpétuait l'ignorance et la servitude, peut seule expliquer ce phénomène politique. En rapprochant les passages d'Hérodote et de Diodore, relatifs à cette institution, on voit qu'en Égypte, les classes inférieures, qui formaient une masse de quatre millions, étaient groupées comme dans l'Indoustan, par tribus ou clans, séparés les uns des autres, et faisant autant de populations diverses, et le plus souvent ennemies. Par exemple, les bergers, qui devaient être en très grand nombre, étaient, disait Joseph, en abomination aux autres habitants<sup>(b)</sup>. Il y avait cependant une autre profession encore plus avilissante : c'était celle des gardeurs de porcs; l'entrée des temples leur était interdite; et leur personne excitait la même horreur que les animaux immondes dont ils prenaient soin<sup>(c)</sup>. Étranges préjugés, qui dégradaient ainsi une partie utile de la population, et qui créaient sur les bords du Nil, des Parias malheureux et détestés, comme ceux qui existent encore aujourd'hui sur les rives du Gange.

Les hautes classes n'étaient pas moins divisées par leurs

(a) Hérod. l. II s. 141. (b) Gen. c. XLVI. v. 34. (c) Hérod. l. II. s. 47.

intérêts que les plus basses par leurs superstitions anti-sociales. Les milices furent spoliées de leurs biens, par un Pharaon qui sortait de la classe sacerdotale. Animées par l'esprit de vengeance, elles l'abandonnèrent quand les Assyriens vinrent l'attaquer (\*). Amasis, qui éleva l'Égypte au faîte de sa prospérité, n'appartenant, par sa naissance, ni à l'une ni à l'autre des castes privilégiées, fut, pour elles, un objet de haine et de mépris, et la trahison empoisonna ses derniers jours. Les hostilités, qui avaient lieu continuellement entre les villes ou les provinces, tiraient pareillement leur origine de l'opposition des castes différentes, dont la domination prévalait dans les unes ou les autres. Elles prenaient aussi leur source dans les rivalités des sectes religieuses, qui voulaient soutenir, les armes à la main, la suprématie du chat sur le crocodile, ou de l'Ibis sur le Scarabée sacré, qui n'est qu'un hanneton.

Voilà bien les hommes ! Ils se disputaient follement, il y a quarante siècles, pour le choix des erreurs ; et, malgré l'expérience si chèrement acquise, par tant de générations, ils ne cessent de recommencer leurs débats, pour de frivoles intérêts ou pour des illusions insensées. Ces Égyptiens habitaient comme nous, pour se servir des expressions de la Bible, une terre de miel et de lait ; le ciel, les eaux, le sol, tout autour d'eux était propice à la vie ; ils jouissaient des bienfaits d'une admirable civilisation ; l'Europe regardait leurs lois comme le chef-d'œuvre de la sagesse. Et, plutôt que de jouir en paix de tous ces biens, ils s'entre-déchiraient dans des guerres civiles, perpétuelles ; et ils préparaient ainsi, en affaiblissant eux-mêmes leurs populations, les triomphes de l'ennemi, l'asservissement de l'Égypte à des peuples barbares, et la mutilation sacrilège ou la perte à jamais irréparable des plus beaux monuments qu'ait enfantés le génie humain.

Le territoire de l'Égypte, mal défendu, par des populations toujours divisées, a été envahi sept fois, en 24 siècles, à

(\*) Hérod. I, II, s. 141.

dater de l'an 2409 avant notre ère, et finissant l'an 42, lors de la transformation du pays, en province romaine. Ces sept invasions, suivies chacune d'une domination étrangère et désastreuse, ont été faites par les Scythes ou Pasteurs, les Éthiopiens, les Assyriens, les Arabes, les Perses, les Grecs et les Romains.

## CHAPITRE II.

### ORIGINE.

L'Égypte était déjà un État florissant quand l'Europe était encore entièrement déserte, l'Afrique sauvage et l'Asie nomade. Il n'y avait alors que trois autres points du globe, où la civilisation eût apparu : la Chaldée habitée par la race semitique, la Haute-Asie, d'où descendirent les Indous, et la Chine, qui fut peuplée par des transmigrations mongoles.

Une nouvelle sorte d'hommes fut ajoutée, par l'Égypte, aux trois autres, qui occupaient trois régions séparées par d'énormes distances, et destinées à devenir chacune un grand et puissant empire. Elle constituait une race d'humains, qui n'appartenaient ni aux Asiatiques soit à peau jaune, soit à peau couleur de feuilles mortes, avec des yeux obliques, ni à ceux à peau basanée, qui, des montagnes de la Médie, se répandirent, dans l'Assyrie, l'Arabie et la Palestine. Quelle était cette race et d'où provenait-elle ? C'est un problème curieux et difficile, que nous allons examiner, avec le secours de l'observation physique et celui des autorités de l'histoire écrite et monumentale. Heureusement, pour en chercher la solution, il est possible de s'aider d'une multitude de témoignages. Outre la Bible et les historiens grecs, qui ont conservé les souvenirs les plus anciens de l'Égypte, nous pouvons consulter les représentations graphiques gravées, il y a 30 ou 40 siècles, sur le

granit et le porphyre des temples et des palais de la Thébaïde. On y voit, trait pour trait, le peuple célèbre qui habitait la vallée du Nil à cette époque reculée, et l'on peut juger, avec certitude, par les caractères distincts de la physionomie de ses héros, quelle race leur avait donné naissance.

Aucun autre peuple n'a confié aux arts, avec un si grand succès, le soin de reproduire son image et de la transmettre, pleine de grandeur et de magnificence, à la postérité la plus éloignée.

C'est parce qu'on n'a point considéré, au point de vue des sciences physiques, le problème historique de l'origine des Égyptiens, qu'il est demeuré à l'état de conjecture. On s'est étonné d'abord que dans un pays séquestre au milieu des déserts de l'Afrique, loin des régions de l'Inde et de la Mésopotamie, les seules où le germe de la civilisation existât alors, il ait pu se former un peuple qui les surpassât, dans les arts et dans les sciences, et qui ne ressemblât pas à leurs habitants. Les uns ont imaginé qu'il ne pouvait descendre que de l'un des fils de Noé, sans songer que cette parenté lui aurait imprimé ineffaçablement le type arabe et hébreux. Les autres, en observant que son berceau était voisin de la terre des nègres, et que la couleur de sa peau se rapprochait de la leur, ont prétendu qu'il appartenait à leur race; et ils en ont induit que la perfectibilité qu'on lui refuse était prouvée manifestement par l'exemple de la civilisation égyptienne. C'est une erreur profonde; pour s'en convaincre, il suffit de regarder le profil du Pharaon Ramsès, qui n'a pas la moindre similitude avec celui d'un nègre, d'examiner le crâne d'une momie, qui a exactement la structure de celui d'un Européen, et de mesurer les chevelures, qu'on trouve dans les nécropoles de Thèbes, et dont les nattes ont souvent plus de deux pieds de long. Jamais les cheveux, dans toute la Nigritie, n'ont plus d'un pouce de longueur.

Ces assertions ne méritent pas d'être réfutées; et il faut leur substituer quelque spéculation plus plausible, appuyée sur



deux sortes de faits naturels, certains et concluants. Le premier est la situation géographique de l'Égypte, qui a dû favoriser par la contiguité des territoires, telle ou telle transmigration; le second est le type physiologique et la capacité intellectuelle de la race d'hommes, qui, dès la plus haute antiquité, habitait déjà ce pays. Commençons d'abord par ceux-ci.

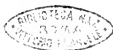
Nous possédons, par myriades, les portraits des générations égyptiennes pendant plus de 2,000 ans, et, de plus, nous pouvons vérifier sur des momies parfaitement conservées et authentiques, les traits des personnages, représentés sur les monuments. D'après ces témoignages plus nombreux, plus positifs que ceux, qu'on voudrait recueillir, pour constater les qualités corporelles qu'avait jadis aucune nation moderne, on est autorisé à tracer ainsi qu'il suit le portrait de ce peuple célèbre (a).

Figure arrondie, profil droit jusqu'à la mâchoire supérieure, l'inférieure est rentrante, nez droit, sans inflexion ni renflement, rattaché au front, long, élargi à sa base sans être épaté; yeux écartés, grands, à fleur de tête, très ouverts, coupés en amande, souvent à demi-fermés; sourcils très peu arqués; bouche grande, souriante, lèvres épaisses, larges, saillantes, terminées par un bord vif; front bas; oreilles détachées de la tête; placées très haut, plus grandes que dans la race caucasique; traits doux, arrondis; cheveux lisses, noirs, longs et droits, frisés artificiellement en mèches, séparés au milieu de la tête; dans les hommes coupés sur le cou, dans les femmes nattés, et arrangés diversement selon la mode dominante.

Couleur de la peau : brun-rouge plus ou moins noirâtre, parfois chocolat clair. Col fort; poitrine évasée; épaules effacées; dans les femmes : sein développé, arrondi, élevé. Corps court, grêle; jambes longues, sans mollet, comme dans les nègres.

Crâne ovale, pareil à celui des races très anciennement civilisées, et ne différant pas du crâne de l'Européen.

(a) Blumenbach, Sammering, Pagnet, Larrey, Lédard, Denon, M. de J.



Ce type n'est celui d'aucune race pur sang. Il diffère essentiellement de celui du nègre, dont l'angle facial n'est que de 62 degrés au lieu de 78. Une dépression du crâne de 16 degrés équivaut à un abaissement d'un cinquième dans les capacités intellectuelles. Elle explique pourquoi depuis le commencement des choses, pas un seul peuple nègre n'a pu s'élever à la civilisation; elle montre l'erreur de ceux qui ont attribué à cette race infirme, les Égyptiens à profil droit comme celui des nations caucasiques. Les zélateurs de cette opinion fournissent eux-mêmes un argument pour la réfuter. Le célèbre physiologiste Gall affirma à Grégoire, qui soutenait la thèse de l'excellence des nègres en littérature, qu'il avait acquis la preuve, par ses dissections, qu'il manque à cette race deux organes : celui des mathématiques et celui de la musique. Or, on ne peut douter que les Égyptiens ne fussent d'habiles calculateurs, et de bons géomètres, eux, qui faisaient toutes nos opérations statistiques, qui avaient dressé le cadastre des terres de leur pays, et exécuté son nivellement; eux, qui avaient découvert la précession des équinoxes et inventé le premier calendrier. On ne peut douter non plus qu'ils ne possédassent le génie de la musique, eux qui sont les inventeurs des instruments à cordes et de ceux à vent, et qui faisaient résonner à la fois une multitude de harpes, dans les fêtes d'Isis.

En s'arrêtant à l'idée que le type des anciens Égyptiens est complexe, on peut admettre avec la plus grande vraisemblance, que c'est un composé de l'Indou et de l'Éthiopien ou Abyssinien. Blumenbach a judicieusement observé qu'il tient du premier, par les yeux à paupières minces, allongées, légèrement obliques dans leur ouverture, — par la forme du nez, qui est long et étroit, — par les oreilles placées très haut, — et par un corps court et mince, surmontant de longues jambes grêles. Il se rapproche de l'Éthiopien par des yeux saillants, — des mâchoires proéminantes, un nez élargi à sa base, — des lèvres épaisses bordant une grande bouche, garnie de dents

blanches, — et par une chevelure noire, touffue, longue, sans aucun rapport avec les cheveux lanugineux du nègre. Enfin, il participe de la forme des Berbères ou Baratras, par la figure arrondie et l'embonpoint général du corps, qui, étant reproduits dans toutes les figures, devaient être un caractère commun dans la manière d'être des deux sexes.

Les observations physiologiques de Blumenbach sont confirmées par l'examen des monuments nombreux, découverts depuis la publication de son travail. Elles sont appuyées par des considérations géologiques et historiques, qui ajoutent à leur importance. Il y a tout lieu de croire que les Égyptiens sont une race mixte, composée de colonies abyssiniennes, descendues du haut plateau d'Amihara jusque dans la presqu'île de Méroé, et de tribus indiennes, venues par la Mer Rouge, à des époques très reculées, pour s'établir dans la vallée de l'Astaboras ou dans celle du Nil bleu. Le mélange de ces deux races explique le type des Égyptiens, qui les rappelle l'une et l'autre. Il indique la source de leur culte mystique, avec ses Avatars ou incarnations divines, ses solennités, son fanatisme et ses interventions incessantes des dieux, dans toutes les occurrences de la vie. Il montre l'origine de ces castes religieuses et militaires, dominant la société ou plutôt la composant seules et exclusivement, tandis que des castes subalternes sont vouées au travail et plongées dans l'avidité, absolument comme dans les contrées de l'Inde. Il indique d'où provient cette coutume sacrée, bizarre, sans aucune utilité, qu'on nomme la Circoncision, et qui a été transmise des Abyssins aux Égyptiens et de ceux-ci aux Hébreux, à qui Mahomet l'a empruntée. Enfin, il révèle, comme un effet de l'alliance des deux races, le secret de ces alternatives, dans la vie politique et civile des Égyptiens, d'un caractère turbulent, frénétique, féroce, comme celui des Éthiopiens, ou bien placide, résigné, servile, laborieux comme celui des Indous, depuis le monde primitif qui date, selon leurs livres saints, de l'an 4,320,000, avant 1850.

La tradition des sciences, des arts et de l'industrie agricole et manufacturière était, indubitablement, d'origine indienne. Il y a de singulières analogies de structure, de configuration, d'appropriation, dans les monuments de l'Égypte et ceux de l'Indoustan. La forme pyramidale se retrouve dans les unes et les autres. La pyramide de Tanjore, qui a 200 pieds de haut, et s'élève par gradins, comme les pyramides de la Nubie et de l'Égypte, semble être une esquisse de ces grandes constructions. On retrouve dans le magnifique temple excavé d'Isamboul, une imitation perfectionnée des temples excavés indiens de l'île d'Éléphanta, près de Bombay, de Kenneri, de Carli et d'Ellora; mais les Egyptiens surpassèrent immensément leurs maîtres; et les merveilles de Thèbes ne sont égales par aucun monument de l'Inde.

Au reste, ce peuple prodigieux par ses œuvres, disposa, pour leur donner cette splendeur et cette solidité, d'un élément, qui a toujours manqué, aux nations modernes, dans toutes leurs entreprises. Cet élément indispensable même pour la création des mondes, c'est le temps. Depuis Ménès, son premier roi, jusqu'au commencement de notre ère, il comptait suivant Diodore, 5,054 ans, et suivant Manéthon, 5,773; ce qui fait remonter l'établissement-régulier de la société égyptienne, à une distance de nos jours, qui se rapproche de 8,000 ans, sans y comprendre les temps mythiques du gouvernement des dieux et des héros, qui renferment indubitablement la période des transmigrations indiennes. Hérodote confirme, par son autorité, les nombres résultant des recherches de ces deux historiens. Il compta dans son voyage en Égypte, les images monumentales de 330 rois, qui seulement à 20 ans par règne moyen, font présumer une durée de 6,600 ans (a); Ce voyage ayant, pour date, l'an 460 avant notre ère, l'évaluation, qu'il nous donne, a déjà 2,310 ans, qui, ajoutés à la supputation de l'historien grec, portent l'anti-

(a) Hérod. I. II. c. 94.

quité de l'empire égyptien à 8,910 années. Comparée à cette période quasi fabuleuse, nos monarchies modernes, avec leurs 1,400 ans, semblent bien nouvelles et bien éphémères.

On avait contesté ces témoignages; mais la lecture des hiéroglyphes a permis à M. Le Sueur, de dresser, dans son bel ouvrage, couronné par l'Institut, la chronologie des rois d'Égypte, en produisant à l'appui de son travail, les inscriptions des monuments; et il ne reste maintenant aucun doute sur la date du commencement de la civilisation dans la vallée du Nil.

### CHAPITRE III.

#### POPULATION.

Si l'on estimait la population de l'ancienne Égypte d'après la célébrité de ce pays, l'étendue de ses conquêtes, poussées jusqu'à la mer des Indes, et surtout d'après ses immenses travaux, tels que le dessèchement du Delta et la jonction de la Mer rouge et de la Méditerranée, on croirait volontiers que l'empire des Pharaons était aussi peuplé que les principaux États de l'Europe moderne. Il s'en fallait bien qu'il en fût ainsi; et c'est un témoignage mémorable de cette vérité historique, que de grands moyens ne sont pas nécessaires pour faire de grandes choses, et que la supériorité des peuples dépend bien moins de leur force numérique que de la puissance intellectuelle de ceux qui les conduisent.

Les historiens grecs, qui nous ont fait connaître l'Égypte, ne nous ont transmis aucun des recensements généraux de sa population; mais une foule de nombres partiels, qu'ils ont rapportés, ne laissent point douter qu'il n'y eût des dénombrements très soignés des différentes classes d'habitants. On sait même que le Pharaon Amasis avait prescrit, par une loi, à

tout individu, de se présenter, chaque année, au gouverneur du nôme, qu'il habitait, et de lui déclarer : son nom, sa profession, et la nature des moyens de subsistance qu'il possédait (a). En sorte qu'il y avait un recensement annuel, par provinces, exécuté, d'après la constatation de l'existence des personnes et indiquant leur revenu professionnel ou de toute autre espèce. Il n'y a rien d'aussi complet dans aucun des pays de l'Europe; et nulle part le revenu n'est apprécié officiellement avec la distinction de son origine. Les mouvements de la population étaient enregistrés pareillement; et nous en avons la preuve, dans le fait remarquable que le nombre des garçons, nés, dans toute l'Égypte, le même jour que Sésostris, fut relevé suivant l'ordre du père de ce monarque, qui les fit élever dans une école militaire et en forma une troupe d'élite, pour servir à son fils, dans ses entreprises ( ). Il fallait évidemment, pour établir cette conscription, des magistrats et des actes de l'État-civil, qui constataient les naissances, par jour, et un bureau de statistique, qui dépouillât les papyrus de tous les nômes, et qui en formât des tableaux généraux, mensuels et annuels. Il est assez fâcheux d'apprendre qu'un tel raffinement de civilisation, de pareils rouages d'administration existassent, il y a 35 siècles, lorsque, dans une partie des États de l'Europe, on ne sait à l'heure qu'il est ni qui vit ni qui meurt; et que par exemple, l'Angleterre, le pays des institutions sociales les plus éminentes, ne commence à savoir que depuis huit ans, le nombre de ses enfants, qui naissent annuellement. Quant à nous, c'est depuis la fin du dix-huitième siècle, que nous sommes presque aussi avancés que les Égyptiens d'il y a 4 à 5,000 ans. Cependant, il n'aurait pas fallu que le Sésostris de l'Occident eût voulu savoir quel nombre d'enfants étaient nés le même jour que le roi de Rome; car, lors de l'Exposé de la situation de l'Empire, en 1813, jamais le ministre de l'Intérieur ne put rassembler les chiffres des naissances de plus de

(a) Hérod. l. II. s. 171. Diod. l. I. p. 88. (b) Diod. l. I. p. 22.

cinquante départements, et encore ne put-il dire ce qu'il y avait dans ce nombre de filles et de garçons (a).

A défaut des documents originaux de l'ancienne Égypte, Diodore et Hérodote nous fournissent des nombres partiels, qui combinés ensemble nous permettront de refaire la Statistique de ce pays célèbre.

Le premier de ces Historiens, qui visita la vallée du Nil, au temps de Jules-César, vers l'an 43 avant J.-C., rapporte que par un dénombrement fait antérieurement, il avait été constaté que l'Égypte avait, dans ce temps, sept millions d'habitants (b).

Josèphe, qui vivait un siècle plus tard, sous l'empereur Vespasien, l'an 60 de notre ère, porte la population de l'Égypte à sept millions et demi d'habitants, non compris ceux de la ville d'Alexandrie, qui devaient s'élever à 700,000 (c). Il contredit formellement ceux qui prétendaient que, sous la domination romaine, la population avait diminué de moitié. C'est, en effet, un phénomène qui ne pouvait avoir lieu que par l'influence pernicieuse du gouvernement des Turcs. Pline confirme l'estimation de Josèphe; mais, nous croyons avec Volney, que tous les deux accroissent le nombre réel des habitants de l'Égypte, en y joignant ceux des oasis et de quelques parties de la Nubie ou de la Cyrénaïque.

En admettant les chiffres du dénombrement signalé par Diodore, on trouve que sept millions d'habitants, répandus sur une surface totale de 3,500 lieues carrées moyennes, faisaient, pour chacune, une population de 2,000 personnes, comme en Angleterre et dans les Pays-Bas, qui sont les pays les plus peuplés de l'Europe moderne. Mais l'étendue utile était alors comme aujourd'hui considérablement diminuée par les eaux courantes et dormantes, les marais, les battures de sable, les rochers et les montagnes, et de plus, par l'emplacement des villes, des temples, des palais royaux et des ouvrages hydrauliques, tous exécutés sur une immense échelle.

(a) Exposé de la situation de l'Empire. Tabl. 2. p. 7. (b) Diod. l. I. sect. 1. p. 17.

(c) Josèphe. l. II. c. 16.

Volney, qui avait sous les yeux les travaux géographiques dont l'Égypte a été l'objet, et qui pouvait les examiner avec une critique éclairée par l'expérience, a estimé la surface totale du pays à 3,500 lieues carrées. Si l'on rapproche ce chiffre de celui donné au colonel Jacotot, par ses opérations, pour déterminer l'étendue du domaine agricole, dans l'antiquité, on trouve que 4,300 lieues carrées ou plus d'un tiers de l'Égypte étaient improductives. Mais il faut remarquer, que dans les contrées de l'Europe septentrionale les forêts produisent une défalcation encore plus grande au détriment des terres arables. Les Egyptiens n'avaient pas besoin, comme nous, de se chauffer pendant la moitié de l'année; et quant à leurs constructions, leurs carrières de granit leur fournissaient les matériaux de leurs édifices publics, et l'argile déposée par les eaux du Nil leur servait à faire les tuiles, cuites au soleil, dont leurs maisons étaient bâties.

Le domaine agricole était formé, comme en France, d'environ les deux tiers de la surface du pays; mais, attendu la densité de la population, il ne donnait que 30 ares par habitant, au lieu de 75 qui nous reviennent, exclusivement aux forêts, mais inclusivement aux prairies naturelles et artificielles. Il est superflu d'observer qu'il n'y avait point de jachères, dans la vallée du Nil, et que la terre, grâce aux inondations et au limon qu'elles apportaient, produisait sans relâche, depuis le roi Ménès, le premier des Pharaons, il y a 6,904 ans selon Diodore, et 7,623 suivant la chronologie de Manéthon.

Le nombre des lieux habités de l'Égypte, villes et villages, était prodigieux. Au rapport d'Hérodote, on en comptait 20,000 sous le règne florissant d'Amasis, et Diodore confirme ce chiffre, en disant, que de son temps, 45 ans avant notre ère, il y en avait encore 18,000, après les désastres de tant d'invasions des étrangers. Ce nombre était relevé des registres statistiques, conservés dans les temples; car alors les sciences économiques étaient sacrées, et l'ignorance n'avait pas, comme de nos jours, l'audace de nier leur existence. Il y avait



six villes ou villages par lieue carrée; c'est le triple du nombre que l'on trouve en France; mais cette multiplicité semblera moins surprenante, quand on se rappellera que le débordement du Nil obligeait toute la population à se concentrer dans des lieux exhaussés artificiellement au-dessus des plus grandes eaux et que, par conséquent, il n'y avait point d'habitations disséminées comme celle de nos campagnes ( ).

Le nombre des lieux habités de l'Egypte est porté beaucoup plus haut, dans quelques passages des auteurs anciens; mais il y a manifestement confusion. Il fut rapporté à Diodore, qu'il y en avait 30,000, sous le règne de Ptolémée Philadelphie; et Théocrite, qui écrivait au temps de ce prince, 60 ans avant notre ère, dit qu'il y en avait 33,300 (b). Mais, il ne s'agissait indubitablement pas des seules villes d'Egypte, et celles comprises dans ce nombre étaient tous les lieux habités existant dans la monarchie des Lagides, enclavant dans ses vastes limites la Cyrénaïque, la Lybie, l'Arabie, la Cœlésyrie, la Phénicie et la Palestine. Ce grand empire avait à peu près 138,000 lieues carrées, même en excluant les déserts qu'il renfermait. D'où il suit que cette énorme quantité de villes et de hameaux se réduisait à un seul sur une surface de 4 à 5 lieues carrées, dispersion dont il n'y a maintenant d'exemple que dans l'empire de Russie.

La comparaison du nombre des villes existant en Egypte avec celui que possédaient les contrées dépendantes de la Monarchie des Lagides, nous enseigne que la vallée du Nil était un pays exceptionnel qui surpassait tous les autres, dans le monde ancien, par la fécondité de ses terres et par l'agglomération de sa population.

Ses trois villes principales : Thèbes ou Diospolis, Memphis et Alexandrie, étaient trois cités merveilleusement grandes et peuplée.

Thèbes, dont l'origine remonte à l'antiquité la plus reculée,

(a) Amm. Marcell. l. XXII. c. 16. (b) Diod. l. I. s. 1. p. 17. Strab. l. VII. p. 117. Théocr. idyl. 17.

avait une circonférence de 140 petits stades ou 14 kilomètres, faisant six lieues de tour, comme Paris en 1788. Sa surface était de 1,386 hectares, mais les édifices publics en occupaient une partie considérable. L'un de ses temples avait 13 stades ou 1,300 mètres de circonférence. La ville avait des maisons particulières à 4 et 5 étages; elle pouvait mettre en campagne, si l'on en croit Homère, 20,000 chars de guerre (a); nombre qui suppose 40,000 chevaux, et qui excède celui de ces animaux existant à Paris. Mais, au temps de la guerre de Troie, peut-être chaque char n'était-il attelé que d'un seul cheval; et d'ailleurs Thèbes était probablement le lieu de rassemblement des forces militaires de l'Égypte; ce qui explique la multitude des chevaux qui en sortaient pour marcher à l'ennemi.

Memphis était encore plus vaste que Thèbes. Diodore, qui visita cette ville, et dont le témoignage est appuyé par Strabon, lui attribue une circonférence de 130 stades, ou 13 kilomètres, qui font plus de 6 lieues (b).

Enfin, Alexandrie, mesurée par l'architecte Dinocrate, qui en avait construit les édifices principaux, avait une enceinte de 15 milles grecs, chacun de 1,473 mètres, faisant 22 kilomètres ou 9 à 10 lieues. La ville devait renfermer plus de 3,000 hectares. L'une de ses rues avait 2,220 mètres de longueur et l'autre 8,880 (c). Lorsqu'en 638 Alexandrie fut prise, par les Arabes, que commandait Amrou, lieutenant du calife Omar, elle contenait, d'après le récit de ce chef, 4,000 palais, 4,000 bains, 400 théâtres et autres lieux d'amusements publics, avec 12,000 boutiques, pour la vente des comestibles (d). Si l'on en juge par ces nombres, elle surpassait autant les capitales de l'Europe, que les monuments de l'Égypte surpassent les nôtres, par leur grandeur colossale, leur magnificence et leur solidité, qui a résisté aux efforts du temps et des barbares.

(a) Homér. *Iliad.* l. IX. v. 381. (b) *Diod.* l. I. s. 2. (c) *Diod.* l. XVII. *Joséphe.* l. II<sup>e</sup> c. 8. *Q. Curt.* l. IV. c. 8. (d) *Eustichius.* ann. V. 2. p. 296.

La population des villes d'Egypte est, par les mêmes causes, aussi mal connue que celle des grandes capitales de l'Europe. On attribuait, sous Vespasien, 800,000 habitants à Alexandrie ; mais la moitié étaient des esclaves, et une partie de l'autre moitié, des étrangers. On conçoit que cette population flottante n'était pas plus facile à recenser que celle de Londres et de Paris, et devait donner lieu, comme elle, à de singulières exagérations.

La division de la population de l'Egypte, selon les castes qui la partageaient, est un sujet digne d'intérêt, et que nous allons essayer de traiter.

La caste sacerdotale devait être composée de 600,000 personnes tout au moins. Nous avons vu que le pays comptait 20,000 villes; chacune d'elles ayant un temple desservi par un prêtre d'un ordre supérieur et plusieurs ministres subalternes, le personnel clérical peut être estimé à 100,000 chefs de familles. La loi leur prescrivait de n'avoir qu'une seule femme ; mais ils devaient avoir beaucoup d'enfants, comme les Brahmes de l'Inde, qui sont leur image vivante et très vraisemblablement leur origine primitive. En limitant à trois enfants leur progéniture, nous restons sans doute au-dessous de la vérité.

La caste militaire était formée de deux corps de troupes, l'un de 250,000 hommes, et l'autre de 160,000. Au total 410,000 hommes de guerre. A raison de 5 personnes, par famille, la caste, entière devait monter à 2,050,000 individus. On l'a estimée à 2,250,000.

En déduisant les deux castes privilégiées de la masse totale de la population, on trouve que les Prolétaires, à qui Sésostris rendit leur patrimoine, s'élevaient à 4,150,000 individus, ou 8 à 900,000 familles.

Ces détails nous permettent d'établir ainsi qu'il suit la population de l'ancienne Egypte, divisée par castes :

|                            |                   |         |          |
|----------------------------|-------------------|---------|----------|
| Caste sacerdotale. . . . . | 600,000 individus | . . .   | 8 pour % |
| — militaire. . . . .       | 2,250,000         | — . . . | 32       |
| Prolétaires . . . . .      | 4,150,000         | — . . . | 60       |
|                            | <hr/>             |         | <hr/>    |
| Totaux . . . . .           | 7,000,000         | — . . . | 100      |

Ce chiffre est fort différent de celui de Goguet, auteur qui néanmoins est très érudit et fort estimable, mais qui, par un erreur singulière, a élevé le nombre des habitants de l'Égypte sous les Pharaons, à 27 millions (a). Il s'écarte également de l'estimation arbitraire de Pauw, qui réduit ce nombre à trois millions. Pour reconnaître combien ces termes sont éloignés de la vérité; il suffit de constater que le premier n'aurait laissé que sept ares du domaine agricole, en terre cultivée et en pâturages, à chaque habitant de l'Égypte; ce qui aurait été manifestement insuffisant pour fournir à leur subsistance. Le second terme n'est pas moins contraire à toute vraisemblance, car il suppose que sur 5 personnes, il y en avait deux appartenant aux castes privilégiées et 3 seulement à la masse du peuple. Les besoins de la société exigeaient évidemment que les classes inférieures fussent dans une proportion beaucoup plus grande. Le calcul nous donne les rapports suivants.

|                            |                   |   |     |
|----------------------------|-------------------|---|-----|
| Caste sacerdotale. . . . . | 1 individu sur 12 |   |     |
| — militaire . . . . .      | 1                 | — | 3 % |
| Prolétaires . . . . .      | 6                 | — | 10  |

Le cadastre des propriétés, restreintes au domaine agricole, composé des terres utiles, était, par approximation, réparti ainsi qu'il suit :

|                               |                     |         |
|-------------------------------|---------------------|---------|
| Domaine pharaonique . . . . . | 1,848,000 hectares. | 43 p. % |
| — sacerdotal . . . . .        | 1,440,000           | — 33    |
| — militaire . . . . .         | 1,033,000           | — 24    |
|                               | <hr/>               | <hr/>   |
| Totaux . . . . .              | 4,321,000           | — 100   |

(a) Tome II. p. 26.

La division de ces terres, par individus, donnait les termes ci-après :

|                   |                                           |            |
|-------------------|-------------------------------------------|------------|
| Caste sacerdotale | 100,000 familles. Chacune . . . .         | 14 hectar. |
| — militaire       | : 410,000 — — . . . .                     | 2.52 ares  |
| Prolétaires . . . | 830,000 — Après la spoliation .           | 0          |
| —                 | après la restitution de Sésostris . . . . | 2.22       |

Ainsi chacune des familles sacerdotales avait une propriété d'une étendue septuple de celle de la caste militaire et des castes subalternes, lorsque Sésostris leur eut rendu les terres que le roi-pasteur Apophis leur avait enlevées, pendant le ministère de Joseph.

Un grand nombre de particularités historiques et de chiffres spéciaux viennent appuyer, par leur autorité, les nombres qu'Hérodote et Diodore ont attribué à chacune des castes de l'Egypte.

Osymandias, dit le dernier de ces historiens, fit sa grande expédition en Bactriane avec une armée de 400,000 hommes d'infanterie et 20,000 cavaliers. Ces chiffres prouvent qu'il fit marcher tous les combattants de la caste militaire, qui montaient à 410,000 hommes (a).

Quand Sésostris partit pour ses conquêtes d'Orient, son armée s'élevait à 600,000 hommes d'infanterie, 24,000 cavaliers et 27,000 charriots de guerre (b). Il emmena tous les hommes de la caste militaire, et leur adjoignit des auxiliaires formant moitié en sus. Cette levée fut d'un onzième de la population totale; celle d'Osymandias n'était que d'un dix-septième.

Lorsque Psamméticus eut pris à son service des troupes grecques, comme auxiliaires, il leur donna la place d'honneur, à la droite de son armée. Cette préférence révolta les soldats Egyptiens, qui, au nombre de 240,000, abandonnèrent le Pharaon, pour se retirer en Ethiopie (c). Leur nombre témoigne que c'étaient des Calasirii, qui formaient la partie la plus considérable de la caste militaire de l'Egypte.

(a) Diod. l. I. sect. II. p. 8. (b) Id. p. 9. (c) Hérod. l. II. p. 30. Diod. l. II. s. 1 p. 21.

Sans doute, en rendant la profession militaire héréditaire à perpétuité, dans une partie de la population, l'Égypte s'assura une armée permanente et aguerrie ; mais il résulta de cette institution de graves inconvénients. Le premier fut d'avoir établi une aristocratie armée, orgueilleuse et turbulente, comme les Prétoriens, les Janissaires, les Strelitz. Le second fut d'avoir limité à un terme trop bas, le nombre des milices chargées de la défense du pays. Il n'y avait qu'un soldat sur 17 habitants, tandis qu'il était possible d'en avoir le quadruple, par le régime de l'égalité entre les hommes, et l'institution des levées en masses, comme chez les Grecs, les Romains, les Gaulois et même les Hébreux.

Le métier des armes était, dans l'ancienne Égypte, comme en Europe au temps de la féodalité, une profession privilégiée, qu'on n'exerçait qu'en vertu du droit de sa naissance. Le nombre des militaires était par conséquent fixe et limité ; et l'on a pu remarquer, par les nombres que nous avons cités, qu'il était renfermé dans des termes restreints. Quand il s'agissait de guerres partielles, soit d'un nome ou province contre un autre nome, soit contre quelques hordes voisines, la caste militaire offrait une force permanente, qui suffisait à cet objet ; mais elle se trouvait inopinément disproportionnée aux nécessités les plus pressantes, quand une nation ennemie, comme les Pasteurs, envahissait le territoire. Il aurait fallu pouvoir alors opposer à ce torrent toute la population mâle de l'Égypte, sans distinction de castes. Mais le peuple toujours désarmé et engourdi par ses occupations pacifiques, n'était pas préparé à devenir guerrier ; et lorsqu'on l'appelait à prendre place dans les combats, il ne devait pas fournir de meilleures troupes que nos communes quand elles marchaient sous la bannière de leurs paroisses, à la suite des chevaliers, pour réparer les désastres d'Azincourt et de Poitiers. L'institution d'une caste militaire, qui ne donnait à l'Égypte que 400,000 hommes, pour la défendre, contre un peuple tout entier d'ennemis, devait être infailliblement fu-

neste à ce pays, tandis que l'égalité civile, qui fait un devoir à chaque homme de défendre sa patrie, lui aurait permis d'opposer aux invasions une armée de 15 à 1,700,000 soldats, et aurait assuré son salut ou du moins une défense glorieuse, comme celle des Grecs contre les Perses ou des Gaulois contre les Romains.

Rhamsès ou Sésostris, comme on l'appelle communément, plus puissant et plus absolu que les Pharaons, qui régnèrent après lui, ne fut point arrêté, dans ses vastes projets de conquêtes, par les limites des castes; il augmenta son armée, par des levées générales, qui la portèrent à 700,000 combattants. Le témoignage nous est donné par deux personnages dont le nom est illustre, entre tous, dans l'histoire romaine : Germanicus et Tacite. Ce dernier rapporte, dans ses annales, que le Prince impérial ayant visité la Haute-Egypte, il fut étonné des prodigieux monuments de la ville de Thèbes; il remarqua particulièrement les obélisques chargés d'inscriptions hiéroglyphiques, et interrogea sur leur sens littéral le plus anciens des prêtres. Celui-ci les interprétant pour satisfaire à la demande de Germanicus, y lut que l'armée de Rhamsès, qui subjuguait la Lybie, l'Éthiopie, la Médie, la Perse et la Bactriane, était forte de 700,000 hommes portant les armes. Il énuméra ensuite les tributs annuels, en or et en argent, imposés aux peuples vaincus, le nombre des armes, des chevaux, des offrandes, faites aux dieux, en ivoire et en aromates, et enfin, les quantités de blé et d'autres subsistances, fournies au Pharaon, et dont la valeur égalait tout ce que les Romains tiraient de leur Empire, parvenu au faite de sa puissance (\*).

Peut-être bien avons-nous sous les yeux, sans le savoir, cette importante inscription historique, gravée sur l'obélisque de la place de la Concorde.

On voit que dans son omnipotence, Sésostris avait armé,

(\*) Tacit. Ann. l. II, année 779.

non pas seulement 400,000 hommes, comme le fixait l'institution des castes, mais pour ainsi dire le double. Il leva un dixième de la population ou un homme sur cinq. Dans son système d'incrédulité, Pauw a passé ces faits sous silence ; il a même contesté, comme fabuleux, les nombres qu'assigne Hérodote à la caste militaire. Singulière réaction du dix-huitième siècle, qui, parce que nos ancêtres ne doutaient de rien, ne voulut plus rien croire du tout !

Parmi les données statistiques, que nous recueillons, dans les historiens de l'antiquité, pour faire connaître, sous un nouveau point de vue l'Egypte ancienne, il en est quelques-unes qui forment un curieux problème demeuré fort obscur, quoiqu'il ait passé par de très habiles mains. Il nous importe d'autant plus de l'examiner, qu'il permet d'en conclure le mouvement le plus important de la population, celui des naissances, dans la vallée du Nil, l'an 1473 avant notre ère.

Diodore (\*) rapporte que le Pharaon, qui fut le père de Sésostris, fit élever avec son fils tous les enfants, nés en Egypte, le même jour que lui, afin qu'ils lui servissent de compagnons à la guerre, et qu'ils lui fussent plus attachés. Il y en avait 1700. On s'est demandé, avec raison, s'il fallait attribuer ce nombre au moment de leur naissance, ou bien au temps où ils accompagnèrent le monarque dans ses mémorables expéditions. L'une et l'autre de ces interprétations ont été adoptées par des érudits. C'est une question de Statistique ancienne qui mérite d'être examinée.

Si le jour où Sésostris vint au monde, il était né, en Egypte, 1700 enfants mâles, leur nombre total, pour l'année entière, aurait été de 620,300 ; — qui, joints à une même quantité de filles, auraient donné pour toutes les naissances annuelles : 1,241,000 enfants des deux sexes. A raison d'une naissance sur 24 habitants, ce chiffre supposerait que la population de l'Egypte s'élevait à près de 30 millions ; ce qui est le quadruple de sa plus haute estimation.

(\*) Diod. l. I. s. 2. p. 9.



Il faut donc refuser de croire, comme impossible, que les 1,700 compagnons de Sésostris fussent nés le même jour que lui. Il faut à plus forte raison repousser l'assertion qu'il y en avait 1,700, quand le Pharaon entreprit, à l'âge de 22 ans, de conquérir les régions orientales ; car, pour avoir un tel nombre d'hommes, dans cette période de la vie, il aurait fallu un nombre triple d'enfants ; ce qui aurait exigé que l'Égypte eût plus de 80 millions d'habitants. Or, l'Empire romain n'en avait pas davantage au temps d'Auguste, et il renfermait presque tout le monde connu.

Il est donc évident que le texte ou les chiffres de Diodore ont été pervertis, et que le problème doit avoir des éléments différents.

Et d'abord, quand cet historien rapporte que le père de Sésostris fit rassembler tous les enfants nés le même jour que son fils, il est impossible qu'il ait voulu que cette disposition comprît tous ceux nés en Égypte, sans distinction d'origine. Comment croire, en effet, qu'on ait pu songer à élever avec l'héritier royal, dans le palais du Pharaon, et pour les destiner au métier de la guerre, premièrement les enfants de la caste sacerdotale, qui par droit de naissance appartenaient exclusivement, comme les Lévites, au service des autels, et ensuite les enfants des dernières castes, les fils des bergers, ceux des gardeurs de pourceaux, qui étaient les uns en abomination au peuple, les autres regardés comme impurs, au point d'être exclus de la communion religieuse<sup>(\*)</sup> ? Cette promiscuité aurait inspiré la même horreur qu'éprouverait un Bramine s'il voyait ses enfants avec ceux d'un Paria, — ou l'indignation dont un colon des Antilles aurait été saisi, naguères, si l'on eût voulu qu'il envoyât son fils à l'école avec des nègrillons.

Puisque les seuls enfants de la caste militaire pouvaient être admis à recevoir leur éducation en commun avec les fils du monarque, il nous est permis, au moyen des données sta-

(\*) Gen. c. XLVI. v. 54. Hérod. l. II. s. 47.

tistiques que nous possédons, de connaître positivement leur nombre, sans trop nous embarrasser de celui que les copistes ont donné, dans les manuscrits de Diodore parvenus jusqu'à nous, non sans une multitude de transformations.

La caste militaire, étant formée comme nous l'avons vu, de 2,250,000 personnes, sa reproduction annuelle, dans un pays d'une grande fécondité, devait atteindre le maximum d'une naissance sur 24 individus. Il est donc indubitable que les naissances de cette caste n'excédaient pas annuellement 94,000, qui donnaient 47,000 garçons, faisant par jour seulement 129. C'est un chiffre bien éloigné des 1700 enfants mentionnés par Diodore ; mais, assurément celui de l'historien est attribué mal-à-propos aux naissances d'un seul jour.

Sur les 47,000 enfants mâles nés dans l'année, 23,437 restaient vivants à l'âge de 20 ans ; mais comme la race égyptienne n'était pas plus exempte que les autres des infirmités humaines, il se trouvait que deux jeunes gens sur sept étaient impropres au service militaire. Cette réforme de 6,700 conscrits réduisait la levée annuelle à 16,750 jeunes soldats ; soit 17,000 ; c'est-à-dire 10 fois le nombre attribué à Diodore.

Aucun de ces chiffres formés rationnellement ne ressemble à celui de cet historien, qui a été discuté sans succès par de savants auteurs. C'est que le texte est indubitablement altéré ; il faudrait pouvoir y lire qu'il s'agissait, non des enfants, de toute origine, nés en Egypte, le même jour que Sésostris, mais bien seulement des enfants mâles de la caste militaire exclusivement aux autres, nés pendant l'année entière, qui fut marquée par la naissance de l'héritier royal. Ces enfants, déduction faite de ceux que la mort ou des infirmités durent empêcher de suivre le Pharaon, dans ses premières campagnes, montaient au nombre de 17,000 et non de 1,700.

Pour expliquer cette étrange différence, peut-être faut-il croire que les copistes, afin de rendre le fait plus frappant, ont d'abord attribué à un seul jour, les naissances de toute l'année ; et qu'ensuite leur chiffre leur ayant paru trop fort, ils

l'ont atténué, en supprimant une lettre ou en la changeant, ce qui a privé le nombre total du signe, qui lui donnait une valeur décuple. Cela n'est pas absolument impossible, et par conséquent nous devons espérer que les savants, qui jettent tant de lumières, chaque jour, sur la science archéologique, découvriront quelque indice de cette falsification décimale, dont Volney a cité de remarquables exemples <sup>(a)</sup>.

L'erreur devient évidente quand on recherche le degré d'utilité que pouvait avoir le projet du père de Sésostris de préparer à son fils de bons officiers, pour les troupes qui devaient, sous sa conduite, conquérir l'Orient. En adoptant le texte altéré, on trouve que l'armée du Pharaon étant de 600,000 hommes, il n'aurait eu qu'un officier pour 350 soldats, ce qui n'a point d'exemple, tandis que le chiffre restauré lui en attribue un pour 35; proportion vraisemblable et admissible.

Cette étude statistique, dont toutes les données s'enchaînent et s'appuient, coïncide avec l'assertion des anciens historiens, qui vantent la fécondité de la race égyptienne, et attribuent aux eaux du Nil une vertu prolifique. Sans avoir la même foi qu'eux dans les effets immédiats de ces eaux sur l'espèce humaine, nous croyons que l'abondance qu'elles entretenaient dans le pays, par son arrosage, favorisaient la multiplication des hommes. Nous en trouvons ici la preuve dans la proportion d'une naissance sur 24 habitants, rapport qui n'existe en Europe que dans le royaume de Naples, et dont nos États civilisés sont extrêmement loin. Nous en rencontrons ailleurs un nouveau témoignage, dans la population des Hébreux, qui s'accrurent rapidement, pendant leur séjour en Egypte, et restèrent 40 ans sans s'agrandir lorsqu'ils furent relégués dans le désert.

Pour rassembler ces données statistiques, nous n'avons consulté que trois autorités : Moïse, Hérodote, Diodore. Nul

(a) Nous découvrons un fait analogue dans le nombre des pèlerins qui se rendaient aux fêtes de Bubastis, et qui, au lieu de 70,000, ont été portés à 700,000, par une augmentation décimale.

doute que d'autres faits numériques ne pussent être recueillis dans quelques autres sources, et que cette étude imparfaite ne pût être changée en un tableau achevé, en une statistique complète de l'ancienne Egypte, si cette œuvre était entreprise par des hommes habiles, guidés par une science supérieure, tels que Champollion, Letronne et sir G. Wilkinson. Toutefois, ces aperçus suffisaient pour prouver incontestablement que l'Egypte pratiquait, il y a 30 à 40 siècles, toutes les grandes opérations de la Statistique moderne, et qu'elle possédait :

1° Un cadastre agricole des terres, qui étaient divisées par nômes ou provinces, réparties par castes, et distribuées par propriétés d'une étendue légalement prescrite.

2° Des dénombremens de la population, exécutés par castes, par classes d'habitants, et faisant connaître les individus par sexes, par âges, par professions, avec l'indication de leur revenu et de sa nature; entreprise projetée en France, mais qui n'a pu, jusqu'à ce jour, être effectuée que partiellement.

3° Des tableaux des mouvemens de la population, énumérant, par localités, par sexes, par années et même par jour, la naissance des enfans, et sans doute aussi la mortalité des habitans; sorte de documents qui n'existe que dans trois ou quatre pays de l'Europe moderne, et seulement depuis la génération actuelle.

4° Des contrôles des forces militaires, distribuées par nômes ou garnison et divisées par armes, telle que l'infanterie, les chars de guerre, la marine.

5° Une statistique usuelle, populaire, destinée à tenir compte, dans les transactions de la vie civile et domestique, de tout ce qui était reçu ou livré, comme les mesures de grains, les têtes de bétail, les quantités de vin, de vivres données aux ouvriers, les tribus payés au souverain, par chaque préfecture ou par les habitans des contrées dépendantes de l'empire des Pharaons. Le témoignage graphique

en est donné , par les tableaux des sépultures de Thèbes , où l'on voit constamment , dans toutes les scènes qui représentent le paiement d'un tribut en nature , un calculateur écrivant les nombres de toute chose. D'où il suit qu'il y avait en Égypte , pour les magasins de l'État , des comptes de matières ; ce qu'aucun Parlement n'a pu parvenir encore à établir de l'un ou de l'autre côté de la Manche.

Platon , qui avait visité l'Égypte , et l'avait observée avec la pénétration du génie , songeait sans doute à l'organisation administrative de ce pays et à l'usage qu'on y faisait essentiellement de la Statistique , lorsqu'il disait : que les nombres régissent le monde.

#### CHAPITRE IV.

##### AGRICULTURE.

L'habileté de l'agriculture d'un pays montre avec certitude le degré de civilisation auquel il est parvenu. Partout , où le laboureur n'éclaire point l'expérience qu'il a reçue de ses pères , par l'intelligence , que Dieu a départie à l'homme , pour obtenir de meilleurs jours , la société , toute vieille qu'elle soit , n'est pas encore sortie de l'enfance. Partout , au contraire , où les sciences mettent leur plus noble ambition à être utiles , leurs applications font faire à l'agriculture de merveilleux progrès ; et la société dût-elle ne dater que de 80 ans , comme les États-Unis , s'élève déjà au niveau des pays les plus civilisés du monde.

Le rapport intime , qui existe entre l'État agricole d'un pays et sa situation sociale , se manifeste dans la différence qu'offrent : l'Angleterre saxonne et l'Angleterre celtique ; — l'Espagne morisque et l'Espagne celtibère ; — l'Allemagne germanique et l'Allemagne slave ; — la France septentrionale et la France méridionale.

Dans l'antiquité, l'Égypte était l'une des contrées privilégiées, où fleurissent ensemble et l'une par l'autre, l'agriculture et les connaissances humaines les plus essentielles à la prospérité et à la grandeur des peuples. La science rurale n'y était pas, comme dans nos États modernes, bornée au simple labeur, qu'exige la production ; elle s'agrandissait et s'ennoblissait de la science vaste et difficile de l'ingénieur, qui conçoit et exécute de grands travaux publics. La terre enfantait, sans doute, sur les bords du Nil, avec bien moins de travail que n'en demandent nos guérets, mais pour lui donner une fécondité qui excédait le quintuple de nos moissons, il fallait qu'elle reçût la visite des eaux du fleuve, amenées par des myriades de canaux, réglées par des différences artificielles de niveau, maintenues par des digues, retenues ou déversées par des écluses, et mesurées par des échelles graduées, qui étaient les oracles de l'abondance du pays et du bien-être de sa population.

C'était Osiris lui-même, qui avait enseigné l'art de faire ces canaux ; mais on attribuait tout cet immense système de canalisation à Sésostris — ou Ramsès le grand, — qui a bien mieux mérité cette glorieuse épithète, par cette entreprise bienfaisante, que par ses conquêtes dans l'Orient, abandonnées presque aussitôt qu'elles avaient été faites, tandis que l'Égypte possède encore des travaux hydrauliques, qui sont dues à ce règne éloigné de nous de plus de trois mille ans.

L'agriculture des bords du Nil, est l'un des mystères les plus curieux de ce pays. Les céréales étaient la base de la subsistance des Égyptiens ; mais qui les avait données à ce peuple ? comment étaient-elles nées dans cette vallée isolée au milieu des déserts ? S'il était possible de le découvrir, ou apprendrait par cette importation quelle était l'origine de la population égyptienne, problème insoluble jusqu'à ce jour. On peut, du moins, établir comme constant, deux faits qui mettent sur la voie d'une solution rationnelle. Il est certain, d'abord, que les céréales, d'espèces supérieures, n'ont point pris nais-

sance en Afrique ; continent qui, dans les contrées où l'on a pénétré pour la première fois, ne possédait d'autres grains que le Douro ou Millet. — *Holcus Sorgho*. — L'orge et le froment ont été naturalisés sur les rives africaines de la Méditerranée par les colonies phéniciennes ; mais déjà, depuis longtemps, l'Égypte les cultivait dans la Thébaidé. Il est naturel de croire qu'elle les tenait des mêmes régions de l'Asie occidentale d'où les peuples semitiques : les Assyriens, les Arabes, les Chaldéens, les avaient apportées en s'avancant, dans leurs trans migrations successives, vers les contrées de l'Occident.

Des exemples multipliés, même jusque dans le Nouveau-Monde, nous montrent les nations nomades emportant avec elles, en changeant de pays, leurs moissons de céréales, et les renouvelant dans les stations de leurs longs voyages, ce qui a marqué leur itinéraire. On peut admettre, dès aujourd'hui, comme infiniment probable, que ce fut ainsi que l'orge et le froment furent introduits et naturalisés en Égypte, par les premières colonies qui vinrent des rives de l'Indus s'établir sur celles du Nil.

Ni l'histoire, ni même les récits mystiques ne fournissent de lumière sur ce sujet important. Les habitants de l'Égypte ayant l'orgueilleuse prétention d'être les aînés des hommes, et les premiers occupants de leur pays, ils se sont bien gardés de révéler une filiation, qui aurait démenti leur origine divine. Leurs prêtres racontèrent à Diodore que le genre humain avait commencé à naître dans la Thébaidé, et, pour preuve de sa génération spontanée, ils lui citèrent l'éclosion des rats du Nil, engendrés par le limon du fleuve (\*). Des gens qui, tous les jours, produisaient des poulets, au moyen de la chaleur d'un four, étaient autorisés par ce singulier phénomène, à croire que le Soleil d'Égypte pouvait bien avoir fait naître des hommes.

Les dieux eux-mêmes, suivant des légendes sacrées, étaient

(\*) Diod. I. I. s. 1.

intervenues pour gratifier les Égyptiens de tous les biens de l'agriculture. Isis, la grande déesse, qui était, dit-on, la nature personnifiée, révéla l'usage de l'orge et du froment, et en enseigna la culture. Son époux, Osiris, inventa la charrue<sup>(a)</sup>; et cet instrument aratoire était tellement en honneur, qu'il servait de sceptre aux divinités. Ce même Osiris trouva le secret de la culture de la vigne; il fut le premier qui but du vin, et qui apprit aux hommes comment on le fait, et comment on le conserve dans des urnes. Ce fut encore lui, qui inventa le breuvage qu'on tirait de l'orge, et qui était appelé : Zythum. Ce n'était rien autre chose que la Cervoise des Gaulois et la bière des modernes; elle enivrait comme le vin, et son bon marché en faisait une boisson populaire<sup>(b)</sup>.

On avait appris aux voyageurs grecs, une tradition, qui remontait jusqu'aux temps antérieurs à la culture du blé. Alors, disait-on, les hommes se nourrissaient d'un gramen, d'une sorte d'Agrostis, qui était comestible. Ceci concorde mal avec la chronologie des bienfaits d'Isis, qui, au lieu d'être coexistant avec les premières populations, n'auraient été accordés qu'après une période passée dans l'état sauvage. Plus tard, on se servit, sans doute, pendant les disettes produites par les irrégularités de l'inondation du Nil, d'un pain fait avec le fruit du Lotus, plante aquatique croissant naturellement parmi les roseaux du fleuve, et qui était l'un des symboles sacrés, reproduits par la sculpture et la peinture.

Mais les récoltes du blé suffisaient et au-delà pour la population, toute grande qu'elle fût, car elles produisirent jusqu'à la fin de l'Empire romain, d'énormes quantités de grains, qui étaient exportées, et formaient le tiers ou la moitié des distributions gratuites, faites aux prolétaires du Forum. Sous Justinien, Constantinople se nourrissait de blé d'Égypte. La quantité, fournie annuellement par ce pays, à la grande métropole

(a) *Primus aratra manu solerti fecit Osiris.* Tib. Éleg. 7. v. 29.

(b) *Diod. l. I. s. 1. § 1. 8. 10. Plutarq. t. II.*



de l'Orient, s'élevait à 800,000 artabes, mesure qui, supposée égale à l'ardeb actuel, donne pour la masse de cette importation, 1,350,000 hectolitres. Une quantité peut-être égale était gardée en Égypte, pour le palais du Préfet, les troupes impériales et les distributions gratuites aux habitants d'Alexandrie. Une amende de 3 à 4 francs, par artabe, était prononcée contre ceux qui retardaient la livraison du blé<sup>(a)</sup>.

Les historiens appellent l'Égypte : le grenier du peuple romain ; et dès les temps les plus reculés, on considérait déjà ce pays comme un marché où l'on pouvait toujours s'approvisionner. Ainsi Abraham, pour échapper à une famine de la Palestine, quitta cette contrée et vint se réfugier en Égypte ; et Isaac voyant la disette près d'atteindre sa nombreuse famille, envoya ses fils acheter du blé à Memphis<sup>(b)</sup>.

Il y avait pourtant, dans ce pays d'abondance, comme dans tout autre, des années de mauvaises récoltes, qui produisaient de grands désastres publics, dans une population aussi condensée. Outre la famine septennale, qui est signalée dans la Bible, et qui eut lieu sous le règne d'Apophis et le visirat de Joseph<sup>(c)</sup>, on trouve, dans l'histoire, plusieurs autres disettes. Il y en eut une lors de l'établissement de la monarchie des Lagides, qui provoqua, suivant l'usage généreux de ce temps, des envois de subsistances faits par les pays voisins. Hiéron expédia de Sicile, à Ptolémée philadelphe, 60,000 modii de blé, 20,000 quintaux de viande salée, 10,000 urnes remplies de poissons desséchés et une immense quantité d'autres approvisionnements<sup>(d)</sup>. Ptolémée lui-même surpassa encore cet acte de bienfaisance, quand un tremblement de terre renversa les villes de l'île de Rhode, et réduisit les habitants à une extrême misère. Il leur envoya un million de modii de blé — 900,000 hectolitres, — avec des matériaux pour construire 40 bâtiments à rames, des ingénieurs et des ouvriers, pour les besoins de cette flotte, et 14 talents pour l'équiper<sup>(e)</sup>.

(a) Hamilton. *Egyptiaca*. p. 251. Pauciroie. *Comment. sur la notice de l'Empire*.

(b) Gen. c. xxvi. v. 12. Id. c. xii. v. 10. (c) Athén. l. V. (d) Polyb. l. V.

Les famines de l'Égypte avaient toujours pour époque celle des invasions étrangères. Il y en eut une terrible lors de l'irruption des Pasteurs et une autre lors de la conquête des Grecs.

Nous possédons des données statistiques suffisantes, pour déterminer la production ordinaire des céréales, en Égypte, et même l'étendue de leur culture.

La population totale s'élevait à sept millions d'habitants, qui consommaient, par approximation, chacun 3 hectolitres et demi de blé, en accordant que leur consommation fût plus grande que la nôtre d'un septième. La production moyenne était de 22 hectolitres, par hectare, et l'ensemencement en exigeait deux; ce qui fait : onze grains pour un. Il faudrait centupler le produit, si l'on prenait pour base de ce calcul, certaines estimations exagérées. Toute la production nécessaire, pour les hommes et pour les semences, montait à 24,300,000 hectolitres de grains, qui étaient produits par 1,115,000 hectares ou 564 lieues carrées et demie. C'était le quart des terres fertiles de l'Égypte et le sixième seulement de son territoire entier.

Nos céréales exigent 14 millions d'hectares, en valeur, et sept millions en jachères; au total 21 millions d'hectares, ou 10,631 lieues carrées, qui font deux cinquièmes de la surface du pays. C'est que nos guérets ne donnent que des récoltes moitié moindres de celles des bords du Nil, estimée à un minimum excessivement bas, et surtout, parce qu'il faut qu'un tiers de nos terres arables se reposent tour à tour, tandis qu'en Égypte, l'irrigation naturelle dispensait le laboureur d'avoir des jachères et même de se servir d'engrais; elle dispensait même le laboureur de creuser péniblement, comme dans nos champs, des sillons profonds et serrés; il suffisait de remuer la terre, avec une légère charrue, pour recueillir ensuite des monceaux de blé (a).

(a) Diod. l. I. s. 1. p. 21.

Les céréales ne fournissaient pas uniquement à la subsistance de la population, elles pourvoyaient encore, comme dans le nord de l'Europe, à la fabrication du breuvage dont on usait le plus communément : le Zythum, sorte de bière, faite avec de l'Orge et une infusion amère de Lupin, qui avait pour effet de la conserver, malgré la grande chaleur du climat <sup>(a)</sup>. On en variait les espèces en y mêlant des aromates. L'usage de cette boisson fermentée a été regardée comme la cause de la Lèpre. C'est une fable médicale sans aucun fondement.

Le blé d'Égypte, dont on trouve des grains bien conservés dans les tombeaux, n'appartenait pas à l'espèce que nous cultivons. C'était l'Olyra d'Hérodote que Gallien a pris pour une sorte d'épeautre. Il y aurait là un intéressant sujet de recherches d'archéologie botanique ; nous regrettons de ne pouvoir le traiter, car nous ne faisons point de doute, qu'on ne puisse éclaircir l'origine des peuples, par celle des céréales dont ils se nourrissent. Le froment de la Grèce, qui était d'une qualité supérieure à celui des bords du Nil, fut introduit en Égypte aussi tard que le règne de Ptolémée Philadelphie, c'est-à-dire peu d'années après la mort d'Alexandre. Il fut tiré des îles de la mer Égée, et fut bientôt substitué à l'ancienne variété. C'est encore celui qui est cultivé maintenant.

La première de ces deux sortes avait nourri l'Égypte, depuis Osiris jusqu'à la conquête des Grecs, pendant une période de 10,000 ou même de 23,000 ans, selon les computations hiératiques. La seconde, suivant les nôtres, n'a encore fourni à la subsistance des habitants de la vallée du Nil que pendant 2,170 ans.

2°. *La Vigne*, qui était cultivée en Égypte, depuis les temps mythiques, loin de souffrir des arrosements prolongés du Nil, prospérait sur ses bords, tout le long de son cours ; elle fournissait du vin en grande abondance <sup>(b)</sup>. Toutefois, comme dans nos vignobles, le sol, l'exposition ou la nature des ceps lui en

(a) Columelle. *De cultu hortorum*. (b) Diod. l. I. s. 1. p. 21.

faisaient produire de qualités fort diverses ; le meilleur vin provenait du territoire d'Antylle, près d'Alexandrie ; celui de la Thébaine était léger, et les malades pouvaient le boire sans inconvénient. C'est ainsi qu'en juge Athénée, qui était un savant connaisseur<sup>(a)</sup>.

Le vin provenant d'Osiris, le premier vigneron et le premier buveur, était une liqueur sacrée, dont on faisait des libations dans les sacrifices. Néanmoins, la sagesse égyptienne avait prévu quels effets funestes pouvait résulter de son excès, pour le Pharaon, qui était chargé du poids des affaires publiques ; et l'exemple des rois d'Assyrie prouve que ce n'était par une vaine crainte. La loi défendait donc au souverain, l'usage de cette liqueur enivrante. Les particuliers n'étaient pas asservis, comme lui, à cette prescription ; et l'on voit, dans les peintures de la société civile, qui couvrent les parois des nécropoles, des convives, rassemblés pour une orgie, et au milieu d'eux, des femmes éprouvant les derniers effets de l'ivresse. Dion reproche aux Égyptiens d'être de grands buveurs, dispositions très rares dans les pays chauds.

L'abstinence de vin prescrite aux Pharaons paraît ne pas avoir été une loi rigidement observée, car dans le récit de Joseph, on voit figurer un eunuque, investi des fonctions de grand échanson, et ayant pour devoir de remplir la coupe royale, du jus du raisin<sup>(b)</sup>. Il est vrai que ce roi était un usurpateur, et qui pis est de la race des Hicsos ou Pasteurs, qui avaient assurément gardé, en Égypte, leurs mœurs étrangères et la passion des Scythes pour le vin.

Au reste, la vigne, comme le blé, est cultivée, de toute éternité, en Asie, et se retrouve aux époques les plus éloignées en Perse, au Cashgar, et jusqu'à Samarcande. Dès l'an 1122 avant notre ère, elle florissait à la Chine, dans six provinces ; et les historiens attestent qu'on y conservait le vin dans des urnes<sup>(c)</sup>. La dynastie actuelle, dans un accès de puritanisme,

(a) Athénée I. (b) Gen. c. XL. v. 11. (2). (c) Mém. sur la Chin. I. V. p. 481.

a rendu une loi, pour proscrire l'usage du vin et de l'eau-de-vie, comme si les rois avaient l'étrange mission de priver les hommes des dons de Dieu, et qu'il fût plus facile d'exécuter à la Chine qu'en France l'édit de Charles IX. Cette loi prohibitive n'a point reçu d'exécution.

3° *Les cultures diverses* de l'Égypte étaient fort nombreuses, comme dans tous les pays, où règne une civilisation très ancienne qui a permis de recueillir, en différentes régions, les dons que la nature a faits à chacune d'elles séparément.

L'olivier était dû, suivant la tradition, à Hermès (a), le ministre habile d'Osiris. Moïse en parle comme d'une culture qui était commune de son temps (b). Cependant on se servait pour différents usages, et notamment pour les lampes, de l'huile d'une sorte de ricin, nommé de nos jours Palma-Christi. Il faut placer l'olivier au rang des végétaux utiles du monde primitif. En Égypte, son origine remontait aux temps mythiques; et la légende des Grecs, qui l'attribuait à la puissance de Minerve, en faisait un don de cette déesse, aux Atlantes, peuple dont le berceau était caché dans la nuit du premier âge du monde.

Les légumes abondaient sur les rives du Nil; on y mangeait, il y a 4,000 ans, des melons, des concombres, des oignons, de l'ail, des porreaux, des pois, des lentilles, de l'anis, de la moutarde, et surtout ce qu'on a nommé fève d'Égypte, et qui n'est qu'un Gouet, la colocase, espèce congénère du chou caraïbe des Antilles. La racine et les feuilles sont comestibles, après la cuisson, qui leur fait perdre leur âcreté naturelle (c).

Les prêtres vivaient de la viande des animaux sacrifiés; la caste militaire recevait, lors du service près du Pharaon, d'énormes rations de pain, de viande et de vin; les prolétaires se nourrissaient de légumes. Un passage d'Hérodote donne une évaluation de la dépense faite pour cet objet, afin de pour-

(a) Thoth. (b) Exod. c. xxvii. v. 30. (c) Diod. l. I. p. 89: Hérod. l. I. 57. Plin. l. XVIII. c. xii.

voir à la subsistance des ouvriers qui construisirent la grande pyramide <sup>(a)</sup>.

Le lin était la première des plantes textiles de l'Égypte, quoique le coton fût connu et employé. Il en fallait beaucoup, sans doute, pour fournir à la consommation de 600,000 individus de la caste sacerdotale, qui étaient vêtus de toile blanche, comme le furent, plus tard, les Lévites des Hébreux.

La culture des fruits était attribuée à Osiris, dont la bienfaisance devait recommander le culte à la vénération publique. Le lierre, qu'il avait découvert et multiplié, lui était consacré, comme un témoignage de reconnaissance incessant qui rappelait sa mémoire, dans les palais et dans les chaumières. Le Delta n'existant pas encore, les arbres nombreux dont il était planté, avaient une origine moins ancienne et montrent que l'exemple du génie cultivateur n'avait pas été perdu. On distinguait parmi les plus précieux de ces arbres, le Persea, qui portait d'excellents fruits, et dont le nom a été appliqué à une espèce frutescente de l'Amérique équatoriale, appelée vulgairement l'Avocatier. Il est impossible que ce soit l'arbre d'Égypte <sup>(b)</sup>.

4°. *Les animaux domestiques* étaient extrêmement multipliés. Il fallait bien que le bétail fût très nombreux, dans un pays où la ration militaire était en viande quadruple de la nôtre, pour une armée plus forte, que celle que nous avons. Quand aux troupeaux, ils fournissaient non-seulement à la subsistance, mais encore leur laine était employée à tisser l'étoffe des vêtements. Les brebis étaient tondues deux fois l'an, avantage qu'on attribuait à l'excellence des pâturages.

Les ânes servaient comme bêtes de charge et pour fouler le blé, dans l'aire; ils étaient de petite taille, mais robustes, actifs, et nombreux. Un seul particulier en avait 670 sur ses terres.

Les chevaux de la cavalerie montaient à 40,000, sous les Lagides, au rapport d'Appien, et il y avait, de plus, 2,000 chars de guerre et 300 éléphants.

(a) Hérod. l. II. (b) Diod. l. I. s. 1. p. 9.

Les chameaux, quoiqu'employés déjà dès le temps d'Abraham, qui en reçoit en présent du Pharaon, ravisseur de sa femme, ne sont jamais représentés dans les peintures historiques; ce qui ne peut être que l'effet d'un préjugé religieux.

La haute température de l'Égypte, unie à l'humidité produite par l'évaporation des eaux du Nil et de ses vastes inondations, favorisait à l'égal du climat de la zone torride, la croissance et la multiplication des végétaux de toutes sortes. Des relations anciennes avec l'Abyssinie, l'Arabie, et même les contrées de l'Indoustan, avaient décuplé la Flore indigène; elles avaient donné, d'abord, à une époque perdue dans la profondeur du passé, le froment et l'orge dont on retrouve encore aujourd'hui des grains, ensevelis, dans les nécropoles de Thèbes, avec les hommes, qui les avaient semés, il y a 40 siècles.

Le grenadier, arbrisseau élégant, à fruits vermeils, dont la pulpe est rafraîchissante, appartenait primitivement à l'Afrique; et Carthage le choisit pour son emblème; il était commun en Égypte, et il embellissait les jardins de Memphis, avec les roses et les violettes, qui sans doute avaient été empruntées aux parterres des contrées de l'Inde occidentale.

L'abondance des productions de la terre était si grande, en Égypte, qu'elle avait donné l'habitude d'une consommation, qui dépassait de beaucoup les quantités fixées, pour les populations de l'Europe moderne, par un sol et un climat parcimonieux. La garde royale de 2,000 hommes, fournie annuellement, par les milices, pour le palais du Pharaon, recevait, d'après le témoignage concordant de deux historiens, des rations dont on ne trouve plus d'exemples. Chaque soldat avait chaque jour :

Cinq mines de pain cuit, qui font deux kilogrammes et demi;

Deux mines de viande de bœuf ou un kilogramme;

Et quatre aristères ou cotyles de vin, faisant deux à trois

litres <sup>(a)</sup>, quantités énormes, qui font une ration de pain triple de celle donnée à nos militaires, et une ration de viande quadruple. Les chiffres d'Hérodote étant confirmés par ceux de Diodore, ne peuvent être taxés de méprise; et il ne faut pas croire que ce fussent là des vivres délivrés pour le soldat et sa famille entière; car celle-ci avait pour pourvoir à ses besoins, un fief, comme les Tinariots des Osmanlis, d'où elle pouvait tirer, chaque récolte, environ 49 hectolitres de froment. Tout ce qu'on peut accorder, en atténuation de ces copieuses rations, c'est qu'elles étaient destinées non-seulement au militaire de service, mais encore aux serviteurs, qui l'accompagnaient; mais l'égale proportion de la viande et du vin rend cette explication fort peu vraisemblable.

On est moins surpris de la prodigalité dont les militaires étaient l'objet, quand on voit qu'il n'y avait pas jusqu'aux esclaves, qui ne fussent traités pareillement; ce qui prouve complètement que c'était une habitude nationale. « Nous nous souvenons, disaient les Hébreux, dans le désert, après leur sortie d'Égypte, des poissons que nous mangions presque pour rien; les concombres, les melons, les porreaux, les oignons et l'ail nous reviennent dans l'esprit. Nous étions assis près des marmites pleines de viande, et nous mangions du pain tant que nous voulions <sup>(b)</sup>. »

Assurément, ni les esclaves, ni les serfs, ni les prolétaires d'aucun pays n'ont jamais été aussi bien traités; et rien ne prouve mieux que les regrets des Hébreux quelle était l'abondance de toute chose dans l'ancienne Égypte.

Pline et Moïse en portent un témoignage, que nous devons citer. Le naturaliste romain dit que dans la vallée du Nil, un grain de blé en rapporte cent; et cette assertion trouve un singulier appui, dans les deux récits, qui sont faits à Joseph, par le Pharaon Apophis, roi pasteur, de la 13<sup>e</sup> dynastie, dont le règne répond à l'an 2293 avant notre ère. Ces récits mon-

(a) Hérod. l. II. 168. Diod. l. I. p. 67. (b) Exod. c. xvi. v. 8. Nomb. c. xi. v. 4. 5.



trent que, dans une année stérile, comme dans une année abondante, sept épis étaient produits par une seule semence. La différence, entre une bonne et une mauvaise année, n'existait pas dans le nombre des épis; elle consistait en ce que, dans la première de ces années, les épis étaient beaux et grenus, tandis que dans la seconde, ils étaient minces et flétris. A raison de 15 grains par épis, le blé d'Égypte devait donner plus de cent pour un, comme Pline l'a répété vingt-trois siècles après<sup>(\*)</sup>.

Ces merveilleuses récoltes ont disparu depuis que le froment a cessé d'être multicaule; mais le climat de l'Égypte est si favorable à la végétation des céréales, que, pendant l'expédition française, Girard, qui avait fait sur cet objet des recherches étendues, a constaté que le produit moyen de l'hectare était de 22 hectolitres ou le double de celui de nos champs.

A ce compte, qui est plus certain que le calcul tiré des hallucinations du Pharaon, les 22 millions d'hectolitres de froment nécessaire à la subsistance de sept millions d'habitants, ne devaient exiger qu'un million d'hectares ou environ le quart de la surface de l'Égypte. En admettant qu'une pareille étendue fût occupée par les vignes, les jardins et les cultures industrielles, il n'y aurait eu que 30 ares, par habitant, employés pour les besoins de la vie, au lieu de 60, qu'il nous faut en France, pour subsister. Quant aux pâturages, ils auraient eu, comme chez nous, une étendue de 30 ares, par personne, et une surface totale de deux millions d'hectares ou plus de 1,000 lieues carrées moyennes.

Les faits naturels et les faits sociaux s'enchaînent ici de manière à servir également à la Statistique et à l'Histoire. Parce que les céréales étaient, en Égypte, prodigieusement fécondes, leurs cultures tenaient moins de place que nos guérets; par conséquent, les pâturages devaient occuper une surface d'autant plus grande; et l'on peut expliquer par leur

(\*) Gen. c. iv v. 22. Plin. l. XVIII s. 21

vaste étendue, des faits, qui paraissaient obscurs ou incertains. En considérant que les pâturages couvraient une moitié du pays, on conçoit que les bergers devaient être très nombreux, et l'étaient au point de former l'une des grandes classes de la population, une sorte de clan, uniquement composé de pasteurs. On comprend également que les Hébreux, qui, depuis quatre siècles, exerçaient cette profession, dans la contrée de Goschen, aient pu multiplier leurs troupeaux tellement, qu'à leur sortie d'Égypte, ils possédassent un grand nombre de gros et de menu bétail, qu'ils emmenèrent avec eux (\*). La quantité considérable de viande, consommée par la caste militaire, et même par les esclaves, nous semble, dès-lors, moins extraordinaire. Enfin, l'on est moins disposé à rejeter les chiffres de Diodore, qui attribue à l'armée de Sésostris, 24,000 cavaliers et 27,000 charriots de guerre, ce qui suppose 78,000 chevaux, ou un pour 90 habitants; nombre qui, du reste, n'excède pas ce que donnerait en France, une réquisition d'un cheval sur 32, en âge de faire le service militaire.

Deux causes contribuaient puissamment, en Égypte, à la prospérité de l'agriculture; quoi qu'elles fussent d'une nécessité absolue, pour pourvoir aux besoins d'une nombreuse population, renfermée dans un pays circonscrit, elles font honneur, cependant, à la sage politique qui réglait cette vieille société, et qui mériterait de servir d'exemple à plus d'un gouvernement moderne. L'une de ces causes est la protection donnée aux champs contre les éventualités de la guerre; l'autre est la répartition, par familles, des propriétés territoriales.

Il y avait une loi, qui prescrivait impérieusement, au nom des dieux, que les calamités de la guerre fussent limitées aux seuls belligérants, dans toutes les luttes que provoquaient entre les villes ou les provinces, les passions ou les intérêts. Lorsque des factions ennemies se livraient bataille, il était

(\*) Exod. c. XII. v. 32. 38.

statué que les propriétés agricoles n'en éprouvassent aucun ravage et que les cultivateurs n'eussent point à en souffrir. Cette sécurité des récoltes étaient indispensable, dans un pays où la même étendue de terre devait nourrir plus du double d'habitants que dans nos départements.

La seconde cause était la division des propriétés, et leur répartition, qui confiait à l'intérêt particulier de chaque famille le soin de faire fructifier la terre. Il n'y avait point là, comme dans une partie de l'Europe moderne, par l'effet de la domination féodale, des biens territoriaux, grands de plusieurs lieues carrées, et restant à moitié en friche ou en forêts. Ce régime ne pouvait exister dans un pays où les hommes étaient aussi pressés qu'en Belgique, en Lombardie et en Angleterre.

La répartition des terres, par castes et par familles, avait exigé, en Égypte, une statistique cadastrale, un lever graphique et géométral du pays tout entier, une délimitation des propriétés, un nivellement du sol, qui permit de déterminer la pente nécessaire à donner aux canaux, pour étendre l'irrigation jusqu'aux points les plus reculés; enfin des investigations statistiques, pour connaître la production agricole, le revenu qu'elle donnait, et pour établir proportionnellement l'impôt ou les redevances des cultivateurs. Ces travaux manquent encore en totalité ou en grande partie aux États de l'Europe moderne, qui sont, à cet égard, moins avancés, dans les œuvres de la civilisation, que ne l'était un pays d'Afrique, il y a 40 siècles.

## CHAPITRE V.

### INDUSTRIE.

Lorsqu'on répète chaque jour que l'Industrie est une création nouvelle, on exprime une opinion sans aucun fondement, et que contredit, par des myriades de témoignages, l'histoire

de l'antiquité. Assurément les travaux industriels emploient, de nos jours, des moyens d'exécution dont la puissance et la rapidité sont incomparables ; mais leurs objets sont les mêmes qu'il y a quarante siècles ; et les besoins des hommes, naturels ou factices, n'ont point changé, non plus que les efforts pour les satisfaire, par mille inventions ingénieuses, qui montrent la fécondité de l'Esprit humain même dans les temps voisins de l'enfance du monde.

Les opérations de l'Industrie agricole étaient pratiquées, comme dans nos campagnes, il y a cinq à six mille ans, en Chaldée et en Egypte. En lisant attentivement les faits énoncés, dans le premier livre de Moïse, qui nous a conservé les traditions des races semitiques, sur les temps antérieurs au déluge de Noé, on y trouve qu'au sortir de l'Éden, la terre fut labourée, ce qui suppose l'usage de la charrue ; elle donna des fruits, c'est-à-dire des moissons, ce qui implique que le blé était déjà cultivé, coupé, vanné, et rendu comestible (\*). Dans le Nouveau-Monde pareillement, à ses deux extrémités, qui n'avaient entr'elles aucune communication, et dont les habitants étaient de familles différentes, quoique de la même race, le Maïs apparait aussitôt que les hommes, au Mexique et au Pérou, et, avec lui, ses moyens de culture et d'appropriation à la subsistance publique.

En descendant de l'arche, après 254 jours, Noé laboura la terre, planta la vigne et fit du vin, — non pas par une inspiration surnaturelle, qui n'est nullement indiquée par le texte de la Génèse, mais indubitablement, par l'imitation de ce qu'il avait vu faire chez les peuples antédiluviens, et par suite de ce qu'il avait pratiqué lui-même, dans sa jeunesse. Il s'ensuit que ces peuples possédaient, comme nous, la vigne avec les céréales, et qu'ils pratiquaient les opérations de l'industrie agricole, qu'exigeaient la culture et l'usage de ces précieux végétaux, dont trois parties du globe étaient alors déshé-

(\*) Gen. c. iv. v. 3. 4.

ritées (a). Il est certain, d'après un témoignage biblique, que le déluge, qui avait détruit les hommes et les animaux, avait épargné les plantes, puisque la colombe, sortie de l'arche, rapporta une feuille d'olivier, toute fraîche, qu'elle avait arrachée (b). La tradition grecque ne laisse pas supposer davantage que le déluge ait produit la destruction des végétaux, du moins sur les montagnes ; car Dencalion fut averti de la retraite des eaux, par une branche d'olivier, qu'une colombe lui apporta du mont Parnasse (c).

L'Industrie proprement dite se développa également dès le premier âge de la société humaine, avant le grand cataclisme des plaines de l'Assyrie. Dès lors, une ville fut bâtie et nommée Henoc ; pour l'élever, il fallut des ouvriers de toute sorte. La population concentrée, dans cette cité, dut être nourrie par les cultivateurs des campagnes. Ceux-ci formèrent la classe agricole ; les autres, la classe industrielle. En effet, Tubal-Caïn forgeait, dit Moïse, toute sorte d'outils de fer et d'airain, c'est-à-dire de cuivre (d). Ce qui implique : des fourneaux, des forges, des enclumes, des tenailles, des marteaux, des moules, etc. C'est là l'origine de notre industrie métallurgique, qui, comme on le voit, n'est rien moins que récente.

Jubal inventa des instruments, qu'on désigne sous les noms de violon et d'orgue (e). L'amour de la musique régnait déjà ; les chants étaient certainement d'un usage antérieur.

Noé construisit une arche ou autrement un grand navire ; entreprise qui exigeait des bois ouvragés et leur mise en œuvre avec le secours des métaux ; il couvrit les bordages avec du bitume en guise de goudron (f). Il avait fallu les leçons d'une longue expérience pour exécuter un pareil travail.

Les enfants de Noé, pour élever des édifices, fabriquent des briques, les cuisent au feu, et les cimentent avec de l'asphalte, opérations qui nous font connaître qu'ils habitaient

(a) Gen. c. vi. v. 4 et suiv. (b) Id. c. vii. v. 11. (c) Plutarq. *De anima rat. Lucian in Timone*. (d) Gen. c. iv. v. 17. Id. v. 22. (e) Id. c. iv. v. 21. (f) Id. c. vi. v. 14.

un pays dont le sol était argileux, privé de pierres à bâtir, et où se trouvaient des sources bitumeuses, comme dans les plaines de la Mésopotamie <sup>(a)</sup>. Ces plaines sont aujourd'hui semées de monticules que forment les ruines d'édifices anciens, construits en briques pareilles à celles faites immédiatement après le déluge.

Les tentes, pour les pasteurs nomades, étaient en usage depuis longtemps; et Abraham, dans ses migrations de l'Euphrate au Jourdain, et du Jourdain au Nil, s'en servait, comme les Arabes et les Tartares de nos jours, pour camper autour des puits du désert ou dans les Oasis <sup>(b)</sup>. Ces tentes étaient probablement en poil de chameau; animal dont on usait dès lors pour les caravanes, comme on le voit par les Ismaélites, à qui Joseph fut vendu par ses frères <sup>(c)</sup>. On l'employait aussi à la guerre, comme dans l'expédition française en Egypte; et Diodore rapporte que Sémiramis, en allant conquérir les Indes, avait cent mille chameaux montés dans son armée; ce qui signifie seulement qu'elle en avait beaucoup <sup>(d)</sup>.

Les faits, que nous venons de rapporter, sont les plus anciennes traditions, conservées par l'histoire écrite du genre humain; ils appartiennent aux souvenirs des populations, qui habitaient alors, l'Asie occidentale, dans les environs de l'Euphrate, et qui, grossies sans doute par d'autres migrations d'au-delà du Caucase, devinrent dans la suite les Chaldéens et les Assyriens. Celles qui vivaient dans ce pays, trois à quatre mille ans avant notre ère, étaient de race arabe, ce que témoignent les caractères physiognomiques transmis d'âge en âge par les descendants d'Abraham. En remontant le cours des générations hébreues, on arrive à ce patriarche dont elles nous retracent l'image, et qui vint, comme on sait, en Palestine, quand il abandonna le séjour de la Mésopotamie, qui était son pays natal.

(a) Gen. c. xi. v. 3. (b) Id. c. iv. v. 20. c. xii. v. 8. c. xiii. v. 18.

(c) Id. c. xxxvii. v. 25. (d) Diod. l. xi. p. 130.

On voit par ces fragments, qu'il y avait là un centre de civilisation extrêmement ancien, et dont les populations possédaient, de temps immémorial : la culture des céréales et de la vigne, l'usage du fer et du cuivre, l'art d'élever et de multiplier le bétail et les troupeaux, et l'habileté nécessaire pour construire de vastes édifices et de grands navires. C'est cet état social, renouvelé après le désastre désigné sous le nom de Déluge, qui donna naissance, par son agrandissement et ses progrès, aux empires de la Chaldée et de l'Assyrie, aux républiques phéniciennes, aux clans barbares de la Palestine, et enfin à l'établissement des Hébreux.

Mais simultanément, un autre système de civilisation très distinct, germait dans la longue vallée du Nil, aux confins de l'Asie et de l'Afrique, et se développait avec une puissance d'intelligence extraordinaire, parmi les populations du globe les plus favorisées de la nature et de la fortune. Celui-ci prétendait aussi être le monde original et remonter jusqu'au chaos. Il ne comptait pas moins de 42,000 ans d'existence ; hardiesse chronologique, qui indique assez que l'Inde n'était pas étrangère à ceux dont la vanité se décorait d'une aussi merveilleuse origine.

Dans ce pays, illustré dans toute l'antiquité, sous le nom d'Egypte, comme la source des connaissances qu'ont acquises les nations de l'Occident, l'Industrie agricole et manufacturière florissait déjà quand la société végétait encore dans son berceau, environnée de l'obscurité des temps mythiques. Ce sont les Dieux, qui se chargèrent d'en répandre les bienfaits, qui inventèrent tous les instruments aratoires, et qui ne dédaignèrent pas d'en enseigner l'usage. Les divinités de la Grèce étaient beaucoup plus belles et plus gracieuses que celles de l'Egypte, mais elles devaient être moins populaires, car elles condescendaient plus rarement à se rendre utiles.

Le premier Dieu de l'Olympe égyptien était Osiris, qu'on dit être le même que Ménès, qui fut le premier roi de la Thébaïde. C'était à vrai dire la personnification de la provi-

dence. Il inventa la charrue, pour préparer la terre à recevoir les semences des céréales dont son épouse Isis avait donné l'usage aux habitants de la Haute-Vallée du Nil; il s'était fait laboureur, pour les servir, il se fit encore vigneron et jardinier; il planta la vigne et les arbres fruitiers des vergers. L'irrigation des terres, qui suppose des opérations complexes, des combinaisons réfléchies, des calculs multipliés, lui est également attribuée. On assure qu'il construisit des digues en Ethiopie, pour régler le cours du fleuve et ses inondations. Il enseigna l'art de creuser des canaux et d'en conserver l'eau par des écluses. L'existence de ces travaux est attestée par Moïse (a).

Une multitude d'autres inventions industrielles datent de ce temps. Une divinité subalterne, Annuus, construisit les premiers fours destinés à la cuisson du pain. Les moulins étaient déjà connus; la meule était tournée à bras, par les femmes, comme en Grèce (b). La herse est mentionnée par Job (c). La séparation du blé et de la paille, en les faisant fouler par des bœufs, est indiquée par Moïse. Les tamis à farine étaient faits en papyrus. Ce furent nos ancêtres, les Gaulois, qui y employèrent le crin. Abraham, à son retour d'Egypte, se servait de pain cuit au four, absolument comme au dix-neuvième siècle; et l'on voit dans les livres de Moïse, que chez les Egyptiens, les moulins à blé avaient plusieurs sortes de meules. L'eau et le vin étaient transportés dans des calebasses, des courges, des vases et des outres, dont on se sert encore dans quelques provinces d'Espagne. On sait que les barriques, furent si difficiles à imaginer, qu'il s'écoula deux mille ans, avant qu'on en découvrit l'invention, qui appartient aux Gaulois (d).

Les connaissances acquises par une longue civilisation et par les applications des sciences aux besoins de la société, donnaient à l'agriculture de l'Egypte des avantages qui man-

(a) *Diod.* l. I. s. 1. p. 8. 10. (b) *Exod.* c. XI. v. 4. 5. (c) *Job.*

(d) *Strab.* l. XVII. Gen.



quent, en grande partie, à celle de l'Europe moderne, sortie à grand'peine de la servitude féodale et de l'ignorance des temps de barbarie. Les laboureurs égyptiens, dit Diodore, l'emportaient sur tous ceux des autres nations, par leur habileté dans les opérations de l'agriculture, et par la connaissance des méthodes d'amélioration, selon la nature des terrains et la diversité des saisons (a). Ils avaient appliqué leur industrie à choisir, pour la multiplier, la meilleure sorte de blé. La qualité du leur était supérieure, et Théophraste admet que c'était l'un des plus estimés de son temps. Pline l'once pareillement le froment d'Alexandrie, et remarque qu'on en faisait du pain très blanc (b). Aussi l'Egypte était-elle, selon le témoignage de Tacite, le grenier de l'Italie et le Magasin général de la subsistance publique (c). L'industrie agricole ne se bornait pas seulement à la culture des céréales, comme dans la plupart de nos départements; elle s'étendait aux produits des jardins, et surtout à la multiplication d'une plante légumineuse fort utile, la lentille, dont on faisait des exportations considérables, dans les différents pays de l'Afrique, et qui a obtenu l'honneur d'être mentionnée par Virgile, dans ses Géorgiques (d). La fabrication du vin, qui exige des manipulations difficiles, fournissait d'excellents produits. Les vignobles de Maréa, dans le voisinage du lac Maréotis, près d'Alexandrie, donnaient du vin, qui se gardait et qu'on pouvait transporter au loin. Quant à sa qualité supérieure, elle est prouvée par l'usage que les Pharaons faisaient de ce vin, au temps des Lagides, et si l'on en croyait Horace, ce serait, avec les coupes qu'elle s'en faisait remplir, que Cléopâtre perdait la raison (e).

L'industrie manufacturière, et les arts et métiers, étaient exploités, dans l'ancienne Egypte, avec une habileté qu'on est fort surpris de trouver chez un peuple étranger à la race caucasique, et dans un temps où le monde semblait devoir

(a) Diod. l. I. (b) Théophr. l. VIII. c. iv et v. Plin. l. XVIII. c. xvii.

(c) Tac. Ann. l. II. Hist. l. III. (d) St Augustin. ps. 46. Virg. Georg. l. I<sup>re</sup>.

(e) Athén. Strab. Horace.

être encore à l'état sauvage. Il faudrait, pour tout dire, traiter ce sujet spécialement; nous devons nous restreindre, ici, à une rapide analyse.

Nos trois sortes de tissus : les lainages, la toile et la cotonnade étaient fabriqués dans l'ancienne Egypte. On y obtenait, des nombreux troupeaux de moutons, une laine blanche et fine, dont-on faisait des manteaux. Le lin était cultivé en grand, et lorsqu'en punition de la proscription des Hébreux, une grêle violente fit périr sa culture, ce fut un fléau pour le pays (a). Toute la caste sacerdotale était revêtue de robes de lin, coutume qu'adoptèrent les Lévités. D'immenses quantités de toiles de lin étaient tissées pour servir de bandes aux momies embaumées. Ce devait être une consommation considérable, puisqu'il devait y avoir annuellement 230,000 décès ou davantage. Hérodote reconnaît qu'aucun pays n'égalait l'Egypte, dans l'art d'employer le lin; les habitants de la Colchide, qui descendaient d'une colonie d'Egyptiens, provenant de l'armée de Sésostris, avaient hérité de cette industrie. La marine en obtenait des voiles, qui donnaient aux bâtiments de guerre, une grande supériorité de marche; avantage qui fit échapper Cléopâtre aux galères des Romains, lors de leur victoire d'Actium (b). A Thèbes, dit Rosellini, d'après les tableaux des temples, les femmes filaient et tordaient les fils du cotonnier berbacé et ceux du cotonnier arborescent — *Gossypium religiosum*, dont le coton était Jaune-Naukin. Les femmes hébreues, sans doute à l'imitation des Egyptiennes, filaient la laine, l'ourdissaient, et la teignaient. Elles se servaient de quenouilles et de fuseaux comme dans nos campagnes (c). Des tissus variés étaient fabriqués par les deux peuples, l'un à l'instar de l'autre. Le pharaon Apophis fit revêtir Jacob d'une robe de coton très fine (d). Jacob avait donné à Joseph, son fils, une tunique rayée de plusieurs couleurs, qui exigeaient des combinaisons (e). On faisait, jusque chez les Hébreux, des

(a) Exod. c. ix. v. 51. (b) Hér. I. II. (c) Exod. c. xxxvi. v. 25. (d) Gen. c. xli. v. 42.

(e) Id. c. xxviii. v. 5.

tissus diaphanes. Rébecca, en voyant venir Jacob, se couvrit de son voile (\*). Le roi Abimelec fit présent à Saraï, d'un voile (b). Les vestes de lin, nommées Calasiries, étaient garnies de franges; et l'on voit, par l'histoire peu édifiante de Joseph et de la femme de Putiphar, que l'usage de porter des manteaux était adopté en Egypte même dans l'intérieur des maisons (c). Les tissus étaient établis sur une trame de fil, ce qu'on apprend par la réponse d'Abraham au roi de Sodome, qui lui offrait une part du butin, gagné dans une bataille. Je ne prendrai rien, dit le patriarche, rien depuis le fil de la trame jusqu'à la courroie du soulier (d). On ne sait trop pourquoi, dans la confection des tissus mélangés, il était interdit, par le Deutéronome, de mêler la laine et le lin (e). Mais on reconnaît la sensualité des populations orientales, dans leur goût pour les odeurs et cette recherche des vêtements parfumés, jusque même parmi les tribus errantes, qui manquaient du nécessaire. Quand Rébecca fit passer Jacob pour Esaü, en présentant l'un pour l'autre à son père aveugle, afin d'en obtenir, par une tricherie, sa bénédiction, elle parfuma les habits du fils qu'elle chérissait, afin de favoriser la méprise du vieillard, et de le lui faire prendre pour Esaü dont les vêtements étaient, d'ordinaire, imprégnés d'essences odoriférantes. On est fort étonné de retrouver la mode des gens de cour du dix-huitième siècle chez un pasteur nomade, à cheveux roux (f).

Le travail métallurgique était singulièrement perfectionné chez les Egyptiens. Il fallait qu'il fût bien ancien, puisque Moïse le fait remonter jusqu'à Tubal-Caïn, qui vivait, en Assyrie, avant le déluge (g).

Le fer servait à faire des armes et des ouvrages domestiques. Le Deutéronome nous fait connaître que le petit roi de Bazan, Og, avait un lit de fer (h); usage renouvelé, de nos jours, et qu'on ne se doute guère dater de 4,000 ans. Les piques

(a) Id. c. xxiv. v. 65. (b) Gen. c. xx. v. 16. (c) Id. c. xxxix. v. 16. 18. (d) Id. c. xiv. v. 23. (e) Deutéron. c. xxx. v. 17. (f) Gen. c. xxviii. v. 27. (g) Gen. c. iv. v. 22. 24.

(h) Deut. c. xix. v. 11.

égyptiennes et les glaives étaient en fer. Abraham se munit d'une épée, pour sacrifier son fils Isaac <sup>(a)</sup>. Les balances dont on se servait, dès lors, étaient probablement du même métal <sup>(b)</sup>.

Comme chez les Grecs, le cuivre était employé souvent en guise de fer. Job parle d'arcs d'airain; Samson fut chargé de chaînes d'airain <sup>(c)</sup>. Cependant Moïse indique des mines de fer, et c'était de ce métal qu'étaient faits les outils pour tailler les pierres, les coignées, les contres des charrues, les couteaux et les armes <sup>(d)</sup>.

Les métaux précieux étaient mis en œuvre, comme on le fait aujourd'hui. Moïse fit faire une trompette d'argent, en battant au marteau les feuilles de ce métal, qui, pour être employé ainsi, ne devait pas être rare, même parmi les Hébreux fugitifs <sup>(e)</sup>. On voit, dans l'histoire de Joseph, que les insignes du premier ministre du Pharaon, étaient un collier d'or, avec l'anneau du souverain, qui servait de sceau de l'État <sup>(f)</sup>. On ne fait guère différemment aujourd'hui. Les grands travaux d'orfèvrerie que le chef des Hébreux fit exécuter, pour rendre plus solennel le culte de Jehovah, furent l'œuvre d'ouvriers égyptiens, Betsaléel et Aholiab, qui savaient travailler l'or, l'argent, l'airain, et sculpter les pierres. Ils étaient du nombre de ceux qui avaient quitté leurs pays, opprimé par les pasteurs, pour suivre Moïse et vivre en liberté dans le désert <sup>(g)</sup>.

Enfin, tout annonce que, dans ces temps éloignés, l'industrie des métaux, sans pouvoir assurément rivaliser avec celle des modernes, était cependant déjà étendue, variée, puis-sante, et qu'elle satisfaisait aux besoins de la société. On peut en juger par les données statistiques que nous fournit le Livre des Rois. Sur 10,000 chefs de familles hébreues, déportées à Babylone, lors de la première invasion assyrienne, on comptait 1,000 maîtres d'ateliers d'ouvriers en bois ou en métaux <sup>(h)</sup>.

(a) Gen. c. xii. v. 10. (b) Id. c. xiii. v. 16. (c) Job. c. xi. v. 21. Jug. c. xvi. v. 21. (d) Deutér. c. iv. v. 20. Nomb. c. xxxiv. v. 16. Lévit. c. i. v. 17. Deutér. c. xix. v. 5. c. xvii. v. 5. (e) Nomb. c. x. v. 2. c. xxxi. v. 6. (f) Gen. c. xli. v. 42. (g) Exod. c. xxxi. 2. 4. 6. (h) II. Rois. c. xxiv. v. 16.

Il s'en faut bien que la proportion soit aussi grande en France de nos jours.

La science des constructions était poussée à la perfection la plus étonnante. La grandeur et la solidité des édifices de l'Égypte surpassent tout ce qu'ont entrepris les hommes, dans les autres régions du globe.

La taille des pierres avait été inventée, disait-on, par le successeur de Ménès, qui était le plus ancien roi du pays. Les temples et les palais étaient construits en granite, en basalte, en porphyre, ou excavés, dans des montagnes de gré dur. Les briques étaient d'un usage général pour les maisons des villes et pour les fortifications <sup>(a)</sup>. On sait que, pendant leur esclavage, les Hébreux furent employés à faire des briques.

L'art de construire des voûtes, qui exige les connaissances les plus élevées de l'architecture, était connu des Égyptiens; Belzoni et Minutoli en portent témoignage. On se servait, dans les grands édifices, de pierres énormes, qui exigeaient, pour être placées, au faite d'un temple, toutes les ressources de la dynamique. Il en devait être ainsi des obélisques et des colosses, qu'on taillait dans la carrière, et qu'on dressait sur leur base après les avoir transportés à des distances considérables.

La gravure sur métaux, sur pierre, sur le verre, était une opération commune. Toutes les parois des temples sont couvertes de myriades d'hiéroglyphes, ciselés dans les roches vitrifiées les plus dures : la basalte, la serpentine, le granite cristallin.

Le Décalogue fut écrit sur des tables de pierre, par Moïse, et il en fut ainsi du Deutéronome, par Josué <sup>(b)</sup>.

La statuaire ne se bornait pas, comme maintenant, à mettre le marbre en œuvre, et tout au plus la pierre. Les petits peuples de la Palestine avaient des dieux, non seulement en pierre et en bois, mais encore en or et en argent <sup>(c)</sup>. La défense

(a) Gen. c. xi. v. 3. Exod. c. i. v. 14. c. v. v. 7. (b) Exod. c. xxxiv. v. 12. c. xxxiv. v. 1. 4. Josué. c. viii. v. 32. (c) Deuté. c. xxxii. v. 16. 17.

de Jéhovah, d'imiter cet exemple, fut fort mal obéie ; et les Hébreux en revenaient toujours au culte égyptien, celui du veau d'or, qui n'était autre que le dieu Apis.

Une industrie singulière et pleine d'habileté, était celle du verre. Les Egyptiens travaillaient, au tour, cette matière délicate et répulsive ; ils savaient l'art de la colorer à volonté et de la dorer. Ils en faisaient des coupes dont les nuances représentaient des figures, qui changeaient selon le point de vue. Ils réussissaient à en faire de grands ouvrages, tels que des colonnes. Le colosse d'Émeraude, cité par Pline, d'après Appien, était sans doute du verre coloré.

Alexandrie possédait des fabriques de verres colorés, qui avaient un grand débit, ainsi que ses papiers et ses tissus de lin, dont la finesse était telle, qu'ils étaient transparents.

Chaque ville avait ses manufactures spéciales. Panople était renommée pour ses toiles, Arsinoé pour ses draperies, Mendès pour ses parfums et ses pommades, Naucratie pour ses poteries odoriférantes (\*), etc.

Les découvertes faites, pendant et depuis l'expédition française en Egypte, soit dans les tombeaux souterrains des rois, soit dans les nécropoles des prêtres, ont donné une multitude de notions nouvelles sur l'industrie des habitants de la vallée de Nil, à des époques, qui remontent à trois ou quatre mille ans. Ce ne sont point ici, comme précédemment, des indications plus ou moins contestables d'inventions signalées par des historiens ; ce sont les objets eux-mêmes, façonnés, il y a trente siècles, et conservés, malgré les efforts du temps, comme s'ils venaient d'être déposés dans les royales Hypogées. Ils nous révèlent que, dans leur haute civilisation, les Egyptiens possédaient déjà :

La science de faire des voûtes, des ponts, des chaussées, des écluses, des canaux navigables, d'irrigation, de dessèchement, de communications, endigués, à déversoir, ouclusés à

(\*) Pline. Athén. Silius Ital. l'emp. Adrien. Justin. l. xxviii.

volonté, avec embranchements, et dans des dimensions extraordinaires.

La pratique des constructions hydrauliques : embanquements, digues fluviales et maritimes, phares, bassins sans pareils pour réserve d'eaux <sup>(a)</sup>, dessèchement sur des dimensions si vastes, que le roi Ménès émergea, dit-on, une surface de 70 lieues.

La science des constructions religieuses, civiles, militaires, monumentales, atteignant les proportions les plus colossales.

L'art de faire des porcelaines blanche, verte, rouge, et d'en fabriquer des bouteilles et des objets variés.

La fabrication du verre, perfectionnée même avant le règne d'Osirtasen, 1550 ans avant notre ère ; on en faisait des bouteilles pour mettre du vin ; les peintures de cette époque à Beni-Hassan, représentent les opérations de cette industrie.

L'art de fabriquer des poteries très diversifiées, des mosaïques et de fausses pierres précieuses, imitant : l'améthyste, l'émeraude, etc.

Celui de graver sur les pierres fines et de couper le verre.

La fabrication d'une multitude de bijoux d'or : boucles d'oreille, colliers, bracelets, bagues pour tous les doigts, épingles, aiguilles, peignes en bronze, miroirs de toilette en métal poli.

Celle de tous les outils et ustensiles usuels dans les arts et métiers : hache, ciseaux, scie à main, maillet, règle, triangle, soufflet.

La construction des ouvrages de charpenterie et de menuiserie, les plus essentiels aux habitudes domestiques : tables, chaises, fauteuils, pliants, palanquins, portes ornées, coffres, cercueils sculptés, peints, vernissés, dorés.

La dorure et la soudure des métaux.

La fabrication du papier ; la tannerie des cuirs, avec l'usage

(a) Le lac Mœris, qui avait 3,600 stades de circuit ou 153 lieues. C'était une vallée endiguée, qui communiquait avec le Nil, par un canal éclusé, long de 4 lieues et large de 500 pieds. Cet immense réservoir servait à régler les inondations du fleuve.

du couteau demi-circulaire dont nous nous servons maintenant.

Les filets de pêche, en treillis de lin.

Le tissage de la laine, du lin et du coton.

La fabrication du vin, de la bière et de plusieurs sortes de vins artificiels.

Celle de vases d'airain, qui étaient nettoyés tous les jours, et de lampes ornées, alimentées avec de l'huile de Palma-Christi.

La construction d'instruments de musique très variés : sistres, harpes, guitares, lyres, trompettes, flûtes, tambours, castagnettes.

L'usage de cuillères, pour les repas, en bois, en brouze, en ivoire, mais sans aucun vestige indiquant l'existence des fourchettes.

La coutume des illuminations, dans les fêtes magnifiques de Saïs, qui prenaient leur nom des lampes, qu'on allumait, et qui rappellent une fête semblable à la Chine : celle des lanternes.

Les jeux des enfants, qui reproduisent, sous nos yeux, ceux des écoliers égyptiens, qu'on voit dans des peintures vieilles de 35 siècles, faire tourner leurs toupies, avec un fouet.

Enfin, l'usage de mille inventions, qui n'ayant rien de nécessaire, sembleraient ne devoir appartenir qu'aux nations oisives des temps modernes. Par exemple : le spectacle des combats de taureaux, les saltimbanques, les Psyles, les bâtonnistes, les équilibristes, le jeu de balles avec deux ou trois à la fois, comme chez Franeoni, la danse avec des pirouettes, comme à l'opéra, des représentations d'animaux savants et de tours de force, les cannes pour la promenade, les parasols, les caricatures, le jeu de dés avec six points, et le jeu des échecs, qui semble une importation asiatique. On voit dans une peinture de Thèbes, Rhamesès III, jouant aux échecs, comme un roi indien.

Là, comme ailleurs, la passion des femmes pour la parure, avait donné naissance à une foule d'objets d'industrie, dont



une grande partie ont été adoptés ou inventés de nouveau , par notre siècle , pour embellir les dames de l'Europe moderne , au moyen des mêmes ornements dont se servaient celles de l'ancienne Egypte.

Ce sont notamment :

De riches toilettes composées de robes transparentes , des collerettes et des bandeaux brodés , des rubans flottants , des diadèmes composés de grosses perles , des ferrounières , des pélerines , des ceintures nouées par devant avec une large rosette , des jupes soutenues par des bretelles , des capuchons noirs tombant , des colliers à quatre rangs , en émaux , en verroterie , en cornalines , en petites perles d'or , des perruques avec des nattes , tombant de deux pieds de long , des bandeaux de cheveux , plaqués avec de la gonune , comme ceux à la mode aujourd'hui , des ombrelles , des chasse-mouches , des étuis pour enfermer les seins des danseuses publiques , afin de les maintenir dans leurs mouvements , usage qui est encore suivi , dans l'Inde , par les Bayadères.

Le témoignage de tous ces objets de toilette et de tous ces artifices , ne laisse aucun doute sur l'extrême coquetterie des Egyptiennes et sur le luxe qu'elles déployaient à Thèbes et à Memphis , pour accroître le pouvoir de leurs charmes. On peut compléter la nomenclature de ces objets , en empruntant aux Livres saints l'indication des parures que portaient les femmes hébreues , et qui étaient une imitation de l'Egypte. Le prophète Isaïe , dans les malédictions qu'il profère contre elles <sup>(a)</sup> , énumère leurs bijoux , qui sont aussi riches que nombreux , et prouvent qu'elles ne ménageaient rien quand elles avaient le désir de plaire. Ce sont :

Des croissants d'or , pour placer sur le front , des colliers et des bracelets de même métal ;

Des bagues pour les doigts et pour le nez , des pendants d'oreilles , des chaînettes , des boîtes de parfum , des bagues

(a) Isaïe. c. m. v. 16 et suiv.

de senteur, des agrafes, des boucles pour leurs robes, des sonnettes pour leurs sandales, le tout en or.

Des manteaux, des capes, des voiles, des coiffures, des thiares, des huiles odoriférantes pour oindre leurs cheveux, et des papillotes pour les faire boucler.

Des jarretières, des ceintures, des rubans, des oreillettes, des bourses.

Quand Judith, l'héroïne de Samarie, se para de ses plus élégants atours, pour aller séduire et assassiner Holopherne, général Assyrien, qui assiégeait la ville, et l'avait réduite à la dernière extrémité, elle s'embellit de toutes ces sortes de parures, frisa ses cheveux, les couvrit d'une tiare magnifique, mit des bracelets et une chaussure très riches (a).

Les femmes hébreues ne se confiaient pas entièrement dans ces charmes empruntés; elles y joignaient d'autres séductions, qu'Isaïe leur impute à crime. Elles découvraient leur gorge, faisaient des signes avec leurs yeux, prenaient une fière démarche, et faisaient du bruit avec leurs pieds (b). On voit, par l'exemple de la reine Jézabel, qu'elles se fardaient le visage, et mettaient du rouge (c).

Ezéchiel leur fait bien d'autres reproches, en se servant d'un langage si brutal, qu'on ne peut rapporter ses paroles (d).

En vérité, quand nos vieilles lois somptuaires, nos moralistes rigides, nos prédicateurs éloquents attaquent, avec véhémence, le luxe et la coquetterie, ils méconnaissent que ces penchants datent de 40 siècles, et qu'il est bien douteux qu'on puisse les déraciner, parmi nous, lorsqu'ils ont bravé l'ascendant de la sagesse de l'Égypte et l'anathème des prophètes de Jéhovah.

a) Judith. c. x. v. 5. (b) Isaïe. c. m. v. 16. (c) Rois. c. ix. v. 30.

d) Ezéchiel. c. xiii. v. 50.

## CHAPITRE VI.

## ÉLÉMENTS DE LA SOCIÉTÉ ÉGYPTIENNE.

On a peine à croire que dans un coin de l'Afrique inhospitalière, il existât, il y a quarante à cinquante siècles, presque au commencement du monde, des hommes qui n'avaient point physiquement de ressemblance avec nous, et qui, pourtant, avaient nos sentiments, nos idées et nos opinions, et possédaient une civilisation comparable à celle des premières nations de l'Europe moderne.

Si l'antiquité n'en fournissait pas mille témoignages irrécusables, on relèguerait les récits de la société égyptienne parmi les fables, qui, comme celle des Atlantides, amusaient l'esprit ingénieux des Grecs. Mais, ici, nous n'avons pas uniquement les assertions des historiens, nous avons, de plus, la garantie de leur véracité, dans les monuments religieux et royaux de l'Égypte, dans les inscriptions qui en constatent l'âge prodigieux, dans les productions sans nombre des sciences, des arts, de l'industrie, et dans la trace visible des immenses travaux dont le sol et les eaux étaient l'objet, dès l'époque des dynasties pharaoniques les plus reculées.

Sans doute une partie des faits historiques, que nous allons reproduire, sont surannées, mais ils n'ont point encore été groupés et présentés au point de vue de l'économie sociale et politique, telle que nous la concevons maintenant; et c'est la tâche que nous allons essayer de remplir.

Le trait principal et caractéristique de la société égyptienne, c'est l'institution des castes. Aucun autre peuple rattaché à l'Europe, par les événements de son histoire, n'avait cette étrange organisation; car les Hébreux eux-mêmes, malgré le génie tout égyptien de Moïse, conservèrent, sous les lois qu'il

leur donna, le dogme de l'égalité civile, qu'avaient fait prévaloir leurs mœurs pastorales ; et ils n'eurent jamais d'autres castes que celle du sacerdoce. Leurs élections étaient vraiment la voix du peuple : tout le monde y prenait part.

La hiérarchie immobile de la société égyptienne était une image trop fidèle de celle de l'Inde, pour ne pas en être l'imitation. Mais comment cette institution toute artificielle, antipathique à la nature humaine, avait-elle passé des rives du Gange sur celles du Nil ? Probablement avec des transmigrations d'Indous, où dominaient les Brahmes et les Schatrias, ou autrement les prêtres et les militaires. Ces colonies errantes, échappées à quelques révolutions, survenues dans l'Indoustan, arrivèrent à l'ouvert du golfe arabe, débarquèrent en Abyssinie, et, par quelques défilés des montagnes, descendirent vers Méroë, dans la Nubie et dans la vallée du Nil, au-dessus des cataractes. La supériorité assurée de ces colons par leur race et leur vieille civilisation, leur assujétit les Ethiopiens, qu'ils trouvèrent dans le pays ou qu'ils y amenèrent d'Abyssinie ; ils en firent des laboureurs, des pasteurs, des industriels, et se réservèrent l'omnipotence sociale, en s'emparant, comme dans leur patrie, du sacerdoce et du métier des armes.

Ces particularités sont perdues dans l'obscurité de la période mythique, qui commence l'histoire de l'Égypte ; mais elles se retrouvent partout, où les populations ont été partagées en maîtres et en esclaves. Il y a toujours là, une conquête et deux races : celle des vainqueurs, abusant de la force, et celle des vaincus, attendant pendant des siècles le jour de son émancipation. Ainsi les Doriens envahissent la Laconie ; ils deviennent ces Spartiates superbes et implacables qui changent les habitants indigènes et libres en misérables Ilotes. Les Franks, les Burgondes, les Lombards, en voyant quelles mains débiles gouvernaient l'Empire romain, pénétrèrent dans ses provinces, en partageant les terres, et attachent à leur glèbe les populations de la Gaule et de l'Italie, qui bientôt sont transformées en ma-

nants, serfs et vilains. Le Nouveau-Monde offre, à l'Europe, d'immenses et fertiles contrées à défricher et des mines d'or inépuisables à exploiter. Les Aborigènes sont mis en esclavage pour attacher leur vie à ce double travail ; ils meurent à la peine ; on les remplace par des nègres, que fournit l'Afrique, sans interruption, pendant trois siècles. Voilà encore deux castes, deux races en présence : la race blanche et la race noire, la caste des maîtres et celle des esclaves. Les saturnales surviennent, et ces distinctions sont effacées par des flots de sang.

Ces exemples permettent de croire, qu'en Egypte, les classes supérieures provenaient aussi d'une autre sorte d'hommes que le vulgaire, et que leur droit était fondé d'abord sur la conquête, et ensuite sur la suprématie intellectuelle. On croit saisir un témoignage graphique de ce fait, en remarquant dans les sculptures des temples et les peintures des hypogées que les Pharaons, qui appartenaient presque constamment à ces classes, et les prêtres, bien reconnaissables à leur tête rasée et à leur figure sans barbe, ont toujours les traits indous, et des yeux allongés en amande, comme n'en ont point les peuplades africaines. Quelques détails confirmeront pleinement ces premiers aperçus, et feront connaître les éléments très divers de la société égyptienne, sous les rapports de leur économie politique, civile et domestique.

#### 1<sup>o</sup>. *Les Pharaons.*

Pendant 18,000 ans, selon les annales sacrées, l'Egypte fut gouvernée par ses dieux, c'est-à-dire par le tabernacle et les lois qui en émanaient. C'est ce qui advint au peuple hébreu, depuis sa sortie d'Egypte jusqu'à l'élection du roi David, lorsque, lassé du joug de la caste sacerdotale, il résolut, malgré les prédictions de Saül, trop fatalement réalisées, d'adopter le gouvernement monarchique. La révolution, qui mit un terme aux dynasties divines, ne fit rien de plus que de donner à la caste militaire, le pouvoir qu'avait jusqu'alors possédé le Piro-

mis ou Pontife suprême héréditaire (a). Ce fut là le commencement d'une ambitieuse rivalité, féconde en troubles civils, et qui dura 4,750 ans, suivant les calculs de Manéthon. L'invasion étrangère put seule étouffer ces discordes funestes.

Le fruit de la victoire, qui avait donné à l'Égypte un roi citoyen, fut perdu, en grande partie, par l'habileté de la caste sacerdotale à déposséder le Pharaon de toute volonté autre que la sienne. Pour y mieux réussir, un rituel fut dressé, qui réglait jusqu'à ses moindres actions, et en fixait rigoureusement les heures et les moments. Ses besoins étaient mesurés et ses affections calculées suivant une sorte de Lévitique; et il ne pouvait pas même voir sa femme et ses enfants à son gré (b). Il était sans cesse entouré par les prêtres, qui étaient ses conseillers d'Etat, les interprètes de ses pensées, les directeurs de sa conscience, et les censeurs de ses actions. L'histoire de la cour de France et de celle d'Espagne pourrait offrir l'exemple de plus d'un roi soumis à un pareil régime, qui est encore, aujourd'hui, au Thibet, celui du Dai-Lama. Pour assurer davantage la dépendance du Pharaon, le clergé égyptien obtint qu'il fût choisi dans son sein; et lorsqu'il ne put y parvenir, il s'appropriait le nouveau roi, en l'adoptant, et en l'initiant aux grands mystères de la religion, comme s'il eût été l'un des siens. En sorte que le Pharaon était un Roi-Pontife, comme les empereurs romains, le czar et la reine d'Angleterre. Étrange institution, qui, alliant la puissance civile et religieuse, est reproduite, sous nos yeux, à une distance de cinquante siècles, chez des peuples qui n'ont jamais eu de rapports d'où l'on puisse tirer l'explication de cette similitude. Ces Pharaons faibles, cloîtrés dans la vie monastique, sont les rois obscurs dont parle Diodore (c).

Mais la domination théocratique, quelque fût l'habileté qui l'avait organisée, était parfois tout à coup bouleversée, par des événements, qu'on n'avait su ni prévoir, ni prévenir. La caste

(a) Hérod. I. II. (b) Diod. I. I. s. n. § 22. 24. (c) Id. I. I. s. n.

militaire, trop peu nombreuse, ne pouvait résister à la masse des peuples qui se rnaient sur l'Égypte avec leur population toute entière. De là, le succès des Éthiopiens et des Pasteurs, qui s'emparèrent de toute la vallée du Nil, et firent de leurs chefs des Pharaons de races barbares, gouvernant despotiquement, au lieu de suivre et d'observer les lois hiératiques. On en trouve la preuve dans l'histoire de Joseph, rapportée dans le 1<sup>er</sup> livre du Pentateuque, et dont les événements se passèrent sous le règne d'Apophis, l'avant-dernier roi des Pasteurs. On y voit deux grands officiers de la couronne, l'échanson et le pannetier du Pharaon, qui sont jetés dans la prison commune, sans aucune forme de procès. Bientôt l'un est réintégré dans son office, mais l'autre est pendu, c'est-à-dire crucifié, sans nulle intervention de la justice, dans un pays qui possédait cependant une organisation judiciaire et des lois pénales très renommées. Bien plus, les conseillers et les ministres du roi, qui étaient, de temps immémorial, les chefs de la caste sacerdotale, sont supplantés par un jeune esclave hébreu, que le roi érige son visir, et qu'il décore d'un collier d'or, en lui confiant l'anneau qu'il portait lui-même, et qui sans doute était le sceau de l'Etat. Il le fait monter à sa suite, sur un charriot de cérémonie, et il ordonne qu'on se prosterne sur son passage <sup>(a)</sup>. On ne voit point, dans ce tableau, la monarchie égyptienne, avec sa hiérarchie légale et consacrée; c'est une cour, comme celle des autoerates d'Assyrie, où la vie des grands dépendait de la volonté capricieuse du despote, et où l'esclave était porté par le même mobile au faite de la puissance et des honneurs. Une circonstance, qui ajoute encore à la vérité de cette ressemblance, est celle de la mutilation des trois personnages qui jouent un rôle dans cette histoire. Le livre de Moïse nous apprend que le grand échanson, le grand pannetier, et même le préfet du palais, ce Potiphar dont la femme avait mis à l'épreuve la chasteté du jeune et beau Joseph, étaient tous trois

(a) GEN. C. XL. XL.

eunuques, comme s'ils eussent été des ministres babyloniens. Or, cet état exclut toute possibilité qu'ils appartenissent soit à la caste militaire, qui ne devait être formée que d'hommes véritables, soit à la caste sacerdotale, qui repoussait des autels les animaux tarés, et qui, à bien plus forte raison, n'avait point dans son sein des hommes dégradés.

On voit, par cet exemple, que la tyrannie des castes trouvait son châtement dans l'impuissance qu'elle imposait, à l'Égypte, de se défendre avec succès contre les étrangers. Ceux-ci, aussitôt maîtres du pays, suspendaient toutes les lois, comme fait, de notre temps, l'état de siège. Il est vrai que dès l'instant où le pays était délivré de ce fléau, les castes supérieures reprenaient leur puissance, et en abusaient, comme auparavant, sans profiter, en rien, des terribles leçons qu'elles avaient reçues. L'histoire nous enseigne qu'il n'y a point d'erreurs plus opiniâtres que celles des aristocraties.

Lorsque, par une rare faveur de la fortune, le Pharaon était un homme supérieur, le système des castes était comprimé à tel point, qu'on aurait pris l'Égypte pour une monarchie comme celle de Louis XIV; et la ressemblance est si grande, qu'on imagina que Fénélon avait voulu peindre ce grand roi, quand il peignit Sésostris. Un pareil effet était encore produit, malgré une multitude de résistances funestes, quand le Pharaon ne sortait point de l'hérédité, et commençait une nouvelle dynastie. Alors, s'il était choisi dans l'une des hautes castes, il avait l'aversion de l'autre; et il était détesté par toutes les deux, s'il n'était pas né dans leur sein.

Un événement, qui, pour les nations de l'Europe moderne, est un prodige politique dont les effets troublent les esprits, pendant plusieurs générations : le changement de dynastie, par extinction ou par déchéance, était, en Égypte, infiniment plus fréquent, malgré l'immobilité des mœurs et des lois. Il y eut, suivant Manéthon, 36 dynasties en 5,300 ans, ce qui ne donne à chacune, qu'une durée de 150 ans. Nos Capétiens en ont régné 840; et, cependant, telle est l'injustice humaine, que



nous passons, nous autres Gaulois, pour le peuple le plus impatient et le plus changeant du monde.

La royauté était, en Egypte, héréditaire; et le droit de sa transmission du père au fils fut considéré comme incontestable, sous toutes les dynasties, quelque différentes qu'elles fussent, par l'origine de leur avènement et même par leur nationalité. Mais aussitôt que le trône était vacant, le droit du peuple à se choisir un roi, et à manifester sa volonté par l'élection, dominait toutes les prétentions au pouvoir, et s'exerçait librement. Il fallait bien que les deux castes supérieures ne pussent opposer aucun obstacle efficace à ces élections populaires, puisque le Pharaon était parfois choisi dans l'une d'elles, au détriment de l'autre, ou même qu'il l'était en dehors de toutes deux, dans les castes subalternes. Il est évident que l'élection devait être générale, car si elle eût été faite par les prêtres, jamais le Pharaon n'eût été choisi parmi les soldats, et au contraire, si les soldats l'avaient faite, les prêtres ne fussent jamais parvenus au rang suprême de Pharaon. La rivalité des uns et des autres, ou plutôt leur inimitié en donne la certitude. Cette inimitié était si grande, que Séthou, un prêtre de Vulcain ou Thoth, qui avait été élu Pharaon, persécuta les milices pendant tout son règne, et finit par leur ravir les propriétés, qu'elles possédaient depuis un temps immémorial <sup>(a)</sup>; injustice, qui fit abolir la royauté pendant une longue période, et fit changer la monarchie en une confédération de douze Etats, gouvernés chacun par un Duodécemvir <sup>(b)</sup>.

L'orgueil des hautes castes n'aurait pas permis, si elles eussent pu l'empêcher, qu'un homme du peuple, comme Mendès, Cétés, Amasis, fût élu Pharaon, et régnât sur elles; et pour qu'une telle élection fût faite plusieurs fois, il fallait qu'elle provînt du peuple lui-même, et fût un événement enfanté par une majorité toute puissante. Un passage de Diodore nous montre que ce n'était au reste qu'un retour à une coutume très an-

(a) Hérod. I. II. (b) Diod. I. I.

cienne. « La royauté, dit-il, n'était pas autrefois héréditaire ; elle était donnée à ceux qui s'étaient recommandés au peuple par des bienfaits. Et c'est pourquoi on trouve attaché au nom de chacun des Pharaons, la découverte de chacune des choses les plus utiles aux besoins de la vie et de la société civile (a). »

Ces faits nous donnent, des anciens Egyptiens, une autre idée, que celle qu'on en conçoit quand on prend, pour une allégation sérieuse, les vers de Juvénal, qui les accusent d'adorer les oignons. On voit qu'au milieu de leurs habitudes superstitieuses, ils ne manquaient ni de bon sens ni d'énergie. L'intervention du peuple, dans le choix de l'homme qui devait le gouverner, prouve qu'ils n'étaient pas aussi éloignés, qu'on l'imagine, des institutions politiques de la Grèce et de Rome. C'est à leur exemple que les Hébreux, devenus à demi-Egyptiens, pendant leur long séjour dans la vallée du Nil, durent, sans doute, de prendre, dans le drame de la vie publique, un rôle si éminent, et qui donne tant d'intérêt à leur histoire, lorsque tous, d'une seule voix, réclament une patrie, une loi agraire, un roi au lieu d'un pontife, on votent par tribus comme les Romains, pour décider quelles mesures de salut doivent être adoptées.

Ce double exemple, dans les siècles les plus éloignés, montre que le gouvernement populaire n'est pas, comme on veut nous le persuader, une innovation de notre temps ; et que bien avant les jours de servitude, ceux de liberté avaient déjà brillé sur le monde, pour le bonheur des humains.

II°. *La caste sacerdotale* de l'Égypte possédait, depuis une antiquité immémoriale, tout ce qui donne la puissance et mérite la vénération. Elle exerçait avec une habileté qui avait obtenu le nom de sagesse, l'ascendant de la richesse et des lumières et celui de la religion. Elle n'avait pas, comme les Pharaons et la caste militaire, la force des armes à sa disposition ; mais elle régnait par la force morale, par une immense supériorité in-

(a) Diod. l. I. s. n. p. 3.

tellectuelle, et surtout par la volonté des dieux, dont elle était l'interprète ou plutôt l'oracle. Elle réunissait aux fonctions du sacerdoce, l'enseignement public, qui lui permettait d'inculquer aux générations nouvelles, non-seulement la connaissance des pratiques religieuses, mais encore une profonde obéissance, un dévouement aveugle aux ministres des autels, dont tous les intérêts semblaient se confondre avec ceux du ciel. Cette domination était si solidement établie, qu'elle résista pendant 3,400 ans à toutes les révolutions civiles et politiques, et qu'elle ne fut ébranlée ni par la conquête des Lagides, ni par celle des Romains. La frénésie brutale de Cambyse, qui poignarda lui-même le bœuf Apis et fit battre de verges les prêtres, ne fut qu'une persécution sans durée; et la dynastie des Perses, ainsi que celle des Grecs, qui lui succéda, protégèrent et même adoptèrent le culte des Egyptiens. Les Ptolémées se déclarèrent ses prosélytes les plus fervents; ils construisirent des temples magnifiques à Isis et à son époux; et une sculpture fort curieuse, déconverte de nos jours, représente le plus célèbre de ces rois, Philadelphé, qui adore la déesse, non pas en se prosternant devant son image, mais en se tenant couché à plat-ventre à ses pieds.

Il faut reconnaître qu'aucun culte ni aucune domination royale ou aristocratique n'a jamais égalé en durée, celle de la caste sacerdotale d'Égypte, même en bornant son origine aux temps historiques. Cette longue existence de 54 siècles est une leçon aux puissances de la terre, car le principe qui la prolongea ainsi fut la culture des sciences utiles dont les bienfaits la sanctifièrent dans l'opinion générale des peuples de l'antiquité. Toutes les connaissances de ces temps éloignés prenaient leur sources dans les collèges sacrés de Thèbes, d'Héliopolis et de Memphis. Orphée, Thalès, Anaxagore, Dédale, Musée, Homère, Lycurgue, Solon, Platon, Pythagore, Hérodote, et une foule d'autres hommes célèbres vinrent des contrées d'outre-mer consulter la sagesse des prêtres de l'Égypte, s'éclairer de leurs lumières, et s'inspirer de leurs conseils. Ce

tribut d'hommages payé par les plus beaux génies du monde ancien, à la science de la caste sacerdotale, est le plus grand éloge qu'on en puisse faire.

Cette science, on le conçoit, était avant tout religieuse; elle était exposée dans dix livres, le double de ceux du Pentateuque des Hébreux et des Védas des Indous. Les cérémonies du culte y étaient réglées, savoir : les sacrifices, les fruits, les hymnes, les prières, les processions, les fêtes, etc.; mais il y avait, en outre, des livres de morale, de philosophie, de géométrie, d'astronomie, de médecine et d'astrologie. Il fallait qu'ils fussent bien multipliés, puisqu'on prétendait qu'Hermès ou Thoth, le ministre favori d'Osiris, en avait composé 20,000 selon Zaleucus, et 36,525 suivant Manéthon. On suppose, pour rendre la chose vraisemblable, que chacun d'eux était seulement une maxime, un apophthegme, écrit sur un papyrus. Les annales du pays, les documents statistiques, tels que les recensements et les mouvements de la population, étaient, de plus, déposés dans les temples ou inscrits sur des stèles ou colonnes, ou bien conservés dans des inscriptions lapidaires.

Les études philosophiques des collèges sacerdotaux furent fécondes en dogmes religieux, qui se sont fait reconnaître et adopter par le monde entier :

1°. L'existence d'un Dieu unique, immatériel, créateur, — Phtha — ayant pour attribut la sagesse — Neith — et la bonté — Cneph.

2°. L'immortalité de l'âme ou plutôt la persistance de l'existence personnelle après la mort.

3°. Le jugement des humains, selon leurs œuvres aussitôt après leur décès.

4°. Le châtiment de la perversité par une relégation temporaire et non perpétuelle dans une sorte de purgatoire — l'Amenthès (a).

Ces dogmes étaient révélés dans l'initiation aux mystères de

(a) Jamblique, Clém. d'Alex. Jablonski. Macrobe, etc.

la caste sacerdotale. En sorte qu'il y avait, dès-lors, deux cultes : l'un rationnel, spiritualiste, professé par les classes supérieures de la société égyptienne ; l'autre tout matériel, vulgaire, plein d'hérésies et de superstitions. C'était celui de la masse du peuple. On peut croire que ce dernier était le culte dominant, le plus ancien, le seul qui fût officiel et qui constituât la religion de l'État.

On avait inventé pour lui, afin d'accroître sa puissance, par sa splendeur, tout ce qui frappe les yeux, étonne l'imagination et séduit la crédulité : la magnificence des temples et des pompes religieuses, les cérémonies mystiques, les processions, les rogations, les offrandes, les sacrifices, les vœux, les oracles, les miracles, les guérisons surnaturelles, les prédictions amphibologiques, les purifications, les épreuves, les pénitences, les exclusions de la communauté, les anathèmes, etc.

Les prêtres étaient soumis à des règles monastiques nombreuses, minutieuses et sévères : ils étaient rasés de tout poil ou cheveu chaque troisième jour. Ils devaient réitérer leurs ablutions d'eau froide, quatre fois en 24 heures, à des instants déterminés ; ils étaient circoncis, pratique empruntée de l'Ethiopie et qui était générale en Egypte ; on la pratiquait à 14 ans. Celui qui n'y avait pas été soumis était impur ; et si l'on en croit Clément d'Alexandrie, Hérodote, Diodore, Pythagore, durent s'y résigner, pour pouvoir entrer dans les temples et converser avec les prêtres. Toute la caste sacerdotale était astreinte à un même costume consistant en une robe de lin, avec des souliers de papyrus. Tout autre vêtement, toute autre chaussure étaient interdits.

Le régime était scrupuleusement prescrit. La vache, le mouton, le poisson, les têtes de tous les animaux, les fèves, étaient exclus de la nourriture des prêtres, qui ne devaient manger que la chair des animaux sacrifiés, savoir : celle de bœuf et d'oie. Des jeunes religieux leur étaient imposés ; toutefois, tandis que le Pharaon était privé de boire du vin, il leur en était

donné<sup>(a)</sup>. Mais ils étaient condamnés à n'avoir qu'une seule femme, tandis que tous les autres hommes en pouvaient prendre autant que leurs facultés leur permettait d'en nourrir. Dans un pays brûlant où les jeunes filles sont nubiles à 12 ans et décrépites à 25, cette prescription équivalait à celle d'un vevnage égal à la moitié de la vie virile.

Pour compenser ces tribulations, les prêtres d'Egypte avaient les satisfactions de l'orgueil et les dangereux plaisirs de l'ambition. Ils voyaient leur image, dans toutes les sculptures des temples, à côté de celles des dieux et des Pharaons. Ces images étaient de vrais portraits.

La statue de chaque pontife héréditaire était placée et conservée dans le temple de Memphis, comme celle des rois. Il y en avait 345 jusqu'à Amasis; et, comme on comptait que leur existence totale avait duré 11,340 ans, le règne de chacun avait été de 33 ans.

L'immense ascendant qu'exerçait la caste sacerdotale, sur la population, s'étendait jusqu'au Souverain. Les ministres et les conseillers du Prince étaient des prêtres. On ne pouvait se passer d'eux; et le Pharaon Apophis, qui, étant un roi pasteur, un Scythe ou un Arabe, un usurpateur et un mécréant, devait les avoir en horreur, les consultait cependant pour expliquer ses rêves<sup>(b)</sup>. L'un de ses successeurs, Amosis, recourut également à leur savoir, dans une affaire d'Etat très grave, pour rivaliser par leur habileté cabalistique, avec les prodiges d'Aaron et de Moïse<sup>(c)</sup>.

Il est difficile de posséder la puissance politique sans en abuser. Ce fut l'écueil où se brisa la sagesse de la caste sacerdotale. L'un des siens, nommé Séthon, ayant été élu Pharaon, il laissa éclater l'animosité que les prêtres portaient aux unilices; il les persécuta et finit par leur arracher la propriété des terres qui étaient leur dotation et servaient à la subsistance

(a) Hérod. I. II. (b) Gen. c. xli. v. 8. (c) Id. c. vii. viii. ix.

de leurs familles<sup>(a)</sup>. Cette audacieuse spoliation, cet attentat destructif des droits séculaires de la propriété, faillit causer la ruine du pays. Les Assyriens ayant attaqué le Pharaon, la caste militaire lui refusa son secours, et il fallut un prodige pour sauver l'Égypte.

Un autre Pharaon, Actisanès, qui avait régné heureusement et avec bienfaisance, éprouvant la haine des prêtres, parce qu'il était Ethiopien et suivait probablement quelque rite religieux différent, reçut d'un oracle, ou plutôt de ses ministres, le conseil de massacrer la caste sacerdotale. Il préféra abdiquer<sup>(b)</sup>.

Ce projet sanglant fut exécuté plus tard, dans la presqu'île de Méroë. Les prêtres de ce royaume, qui confinait au sud à l'Égypte, et qui avait une organisation sociale toute pareille, s'étaient rendus tout puissants. Quand ils étaient mécontents de leur roi, ils s'en défaisaient en lui envoyant l'ordre de mourir; et ce souverain débonnaire se soumettait à la sentence sacerdotale, comme les frères du Sultan des Turcs, à qui l'on envoyait un cordon afin qu'ils s'étranglassent eux-mêmes. Un nouveau roi, Ergaménès, qui était contemporain de Ptolémée Philadelphie, et qui était, dit-on, l'élève des philosophes grecs, se chargea de venger ses prédécesseurs. Il usa de représaille envers les prêtres de Méroë; et après la destruction de leur caste, il institua un autre culte dont les ministres furent moins dangereux<sup>(b)</sup>.

III°. *La caste militaire* avait pour but de son institution la défense nationale. Elle s'élevait à plus de deux millions d'individus ou 400,000 familles, qui fournissaient une armée permanente de 410,000 hommes<sup>(c)</sup>. C'était beaucoup trop en temps de paix, et trop peu en temps de guerre. Les Éthiopiens, les Arabes, les Scythes, les Assyriens, avaient des forces bien plus considérables, lorsqu'ils envahissaient l'Égypte, non pas parce que leur population était plus grande, mais seulement parce qu'ils attaquaient le pays avec des levées en masse, formées du

a) Hérod. I. II. (b) Diod. I. III. (c) Hérod. I. II.

quart ou du tiers de leur nombre total. C'est ce qui explique leur succès, car les gros bataillons finissent toujours par l'emporter, même sur des troupes mieux disciplinées.

D'ailleurs, l'esprit militaire devait être mal entretenu en Égypte, où dominait la caste sacerdotale, et dont le roi était tiré d'un collège de prêtres et devenait prêtre lui-même à son avènement. L'armée portait ombrage au pouvoir du Pharaon et à l'influence du clergé. Aussi, fut-elle plusieurs fois sur le point d'éprouver le sort des janissaires et des strélits. Séthos, un prêtre de Vulcain ou Thoth, ne fut pas plutôt roi qu'il confisqua les terres, servant de dotation à la milice, qui fut remplacée par des troupes composées des castes inférieures (a). Psammétique suivit le même système; il prit à son service des étrangers de la Carie et de la Lybie. Il se servit d'eux pour s'emparer de la puissance pharaonique, et les établit à l'embouchure de Peluze, dans un territoire qu'ils se partagèrent, par lots, tirés au sort, comme c'était l'usage dans ces temps reculés (b). Apriès imita cet exemple et prit à sa solde 30,000 Grecs de l'Ionie et de la Carie (c). Cette politique subversive de l'ancienne organisation sociale de l'Égypte, eut pour effets les plus terribles revers. Séthos fut abandonné par ses troupes, quand les Assyriens envahirent le Delta, et il fallut un prodige pour sauver le pays. Psammétique, qui, par ses préférences pour les soldats étrangers, s'était aliéné l'esprit des milices, les vit désertir en masse, au nombre de 200,000, et se retirer en Éthiopie. Le roi voulut vainement les faire renoncer à cette expatriation. Quand il leur rappela leur patrie et leurs familles, qu'ils allaient perdre sans retour, ils répondirent que leurs armes et leur virilité leur en donneraient d'autres (d). Enfin Apriès, ayant perdu l'élite des troupes égyptiennes, dans les sièges de Cyrène et de Barcé, on l'accusa de les avoir sacrifiées, pour mieux établir sa tyrannie, et un soulèvement général de la population mit fin à son règne et à sa vie (e).

(a) Hérod. I. II. (b) Diod. I. I. s. n. Hérod. I. II. (c) Diod. I. I. s. n. (d) Diod. I. I. s. I. p. 21. (e) Diod. I. I. s. n. p. 22.



Il est évident que l'institution de la caste militaire ne méritait aucun des éloges qu'on lui a donnés <sup>(a)</sup>; elle était, au contraire, un ferment de discordes civiles, et la cause incessante de grands malheurs publics. Aussi Moïse se garda-t-il bien d'introduire un pareil levain, dans la constitution sociale des Hébreux.

Les immunités des milices égyptiennes étaient très grandes. La garde du Pharaon et de la capitale leur était confiée, ce qui les mettait sans cesse en présence des personnages et des événements politiques. Cette garde de 2,000 hommes était traitée avec la plus grande libéralité. Chaque soldat recevait journellement une ration triple et quadruple de celle de nos troupes et de plus deux litres de vin <sup>(b)</sup>. Il était assigné à chaque famille militaire, comme une dotation exempte d'impôt, 12 aroures qui faisaient deux hectares et demi. Rome n'avait donné que sept jugères ou un hectare soixante-quinze ares, à chacun de ses citoyens, qui formaient aussi une milice permanente, et cependant la terre était bien autrement restreinte dans la vallée du Nil, que dans le Latium, dont les limites pouvaient être reculées indéfiniment. La donation du tiers de l'étendue utile du pays, faite à la caste sacerdotale, attribuait 14 hectares à chacune de ses familles, ou sept fois la part d'une famille militaire. Cette différence énorme était un premier motif de rivalité entre les deux castes privilégiées. Quand Sésostris eut rendu aux castes subalternes, les terres qu'Apophis leur avait enlevées antérieurement, il se trouva que leur partage dû donner à chacune de leurs familles, un hectare et  $2/10^{\text{es}}$ , ou presque autant que le lot alloué aux soldats, qui, par conséquent, n'étaient guère plus favorisés que les gens du peuple.

Si l'on en croyait Plutarque, la caste militaire aurait concouru avec la caste sacerdotale, à l'élection du Pharaon, lorsque la dynastie, se serait éteinte <sup>(c)</sup>; et le peuple aurait été

(a) Hérod. l. II. (b) Diod. l. I. s. 1. p. 14. (c) Plutarq. *De Isis et Osiride*.

exclu de toute participation à cet acte de souveraineté. On ne lit rien de semblable dans les historiens qui ont visité l'Égypte, au temps de ses rois ; et les faits contredisent positivement une telle assertion. Nous avons cité les noms de plusieurs Pharaons, nés dans les classes inférieures, et une recherche plus profonde en augmenterait certainement le nombre. Or, de pareilles élections n'eussent point eu lieu, si elles n'eussent été générales, et si le peuple n'y eût pris part. Le choix des prêtres et des soldats ne fût tombé assurément que sur des personnages de leur caste ; et puisque des gens d'une naissance obscure en commune furent élus, c'est que les hautes castes n'étaient pas seules à voter, dans cette importante occurrence. « Les Égyptiens, dit Diodore, se croient tous nobles <sup>(a)</sup>. » Ce qu'ils n'auraient pu imaginer, si le droit d'élire le Pharaon eût appartené exclusivement à une partie d'entre eux, tandis que l'autre partie en était déshéritée.

Sous la monarchie des Lagides, dont les premiers du moins étaient des généraux habiles, dignes de l'école macédonienne, l'infanterie égyptienne fut réduite de moitié, et limitée à 200,000 hommes ; mais la cavalerie fut doublée, et portée à 40,000 hommes montés, avec 2,000 chars et 300 éléphants. A cette force fut jointe une flotte de 1,588 vaisseaux, de 3 à 15 rangs de rames, avec 2,000 autres navires. Le nerf de la guerre, l'argent, ne fut point mis en oubli ; et Appien prétend que le trésor des Ptolémées contenait 740,000 talents d'Égypte, qui équivaldraient à 4 milliards de francs <sup>(b)</sup>. Il faut dire que c'était une grande partie du pillage de l'Asie, et de l'héritage laissé par Alexandre à ses rapaces successeurs.

IV°. *La magistrature.* Parmi les éloges que mérite l'ancienne Égypte, il en est un, qui a été oublié : c'est l'excellence de l'organisation judiciaire du pays. Il a fallu quinze siècles aux peuples modernes, pour arriver à donner à la justice les garanties qu'elle recevait, il y a 4,000 ans, d'un peuple privé

(a) Diod. l. I. s. II. p. 51. (b) Appien. *Rom. hist. Pref.*

du secours de l'exemple et de l'imitation. On ne peut méconnaître que , pour prendre l'initiative des principes judiciaires , destinés à régner un jour sur le monde civilisé , les Egyptiens devaient posséder déjà une connaissance approfondie des nécessités de l'Economie sociale.

La justice était une puissance distincte et séparée , indépendante des pouvoirs politiques , et tout à fait en dehors de l'autorité royale et des intérêts des castes. L'ordre judiciaire supérieur était composé de 30 juges , élus par les habitants des trois grandes villes de Thèbes , Memphïs et Héliopolis , et entretenus sur le revenu public. Le Président de cette cour suprême avait , pour signe officiel de ses fonctions , une figure de la vérité , suspendue au cou par une chaîne d'or. .

Les procédures étaient instruites oralement , devant les juges , sans intervention d'avocat , et contradictoirement entre l'accusateur et l'accusé. On considérait le ministère d'un avocat comme funeste à la vérité.

Les lois qui étaient appliquées par ces juges , étaient contenues dans huit livres , ce qui leur suppose une étendue considérable. Elles étaient , comme toutes celles des temps primitifs , cruelles et homicides. Les codes de Moïse et de Dracon avaient le même caractère de barbarie. La mort était prononcée contre le meurtre volontaire , même celui d'un esclave , — contre le parjure , — et contre celui qui ne secourait pas un homme attaqué sur la voie publique. — Le parricide était condamné au feu. — La trahison était punie par la mutilation de la langue , — La sédition , la désertion étaient frappées de dégradation et d'infamie. — Le viol d'une femme libre avait pour peine la castration. — La fausse monnaie , la mutilation des mains. — L'adultère n'était puni que par la fustigation du coupable ; mais la femme avait le nez coupé. — La mère qui tuait son enfant , était exposée , avec le cadavre entre les bras. — Les voleurs étaient anciennement condamnés à mort ; mais le roi Actisanès commua la peine capitale en celle de la mutilation du nez , avec déportation ; et l'indulgence devint si grande , qu'on reconnut

officiellement un syndic des voleurs, qui se chargeait, moyennant une prime de 25 pour cent, de faire rendre les objets volés (a).

On voit que la répugnance de notre temps, pour l'exécution des condamnés à la peine capitale, est une impression qu'éprouvaient les Egyptiens, il y a 35 siècles. C'est sous la même influence qu'ils suspendaient la sentence des femmes enceintes. Bien plus, Diodore nous apprend que Sésostris amnistia tous les criminels de lèse-majesté, et qu'il paya les dettes des prisonniers insolvable, afin qu'ils fussent libérés.

Les premières lois écrites remontaient à l'origine de la monarchie, et furent rédigées par Ménès. Trois autres Pharaons attachèrent leurs noms à autant de codes spéciaux. Les lois militaires furent promulguées par Sésostris; — les lois civiles par Boccoris; — et les lois religieuses par Sazychès (b).

V°. *Les castes subalternes*. C'était le peuple proprement dit: les laboureurs, les artisans, les pêcheurs, les marins, les pasteurs, les gardiens de pores. Chacune de ces professions formait une caste séparée. Les deux dernières étaient mal famées, et les porchers étaient considérés comme aussi immondes que les animaux dont ils prenaient soin. On sait que dans nos campagnes une même répugnance frappe les familles, qui font métier d'écorcher les animaux morts de maladie ou par accident.

Ces castes avaient chacune leurs us et coutumes, leurs fêtes, leurs animaux sacrés, qu'elles considéraient comme des patrons protecteurs; elles avaient toutes des prétentions à la suprématie sur quelque caste rivale; ce qui engendrait des discordes insensées, pareilles à celles des corporations de métiers du moyen-âge, quand les sauteurs de harengs disputaient la prééminence aux batteurs de fer, et lorsque la procession d'une paroisse attaquait celle d'une autre, qui voulait usurper sur elle le frivole avantage des honneurs du pas.

On assure que ces dissensions avaient été créées par les rois,

(a) Diod. l. 1. s. n. p. 12 et aulr. (b) Diod. l. 1. s. n. §. 35.

pour occuper de querelles locales l'esprit turbulent des Egyptiens, qui étaient toujours prêts à s'insurger contre eux, dans les anciens temps. Cet expédient politique rendit sans doute plus tranquille le règne de quelques Pharaons, mais il n'absorba pas tellement l'opinion publique, dans les rixes de castes ou de culte, qu'elle ne se manifestât, avec énergie, contre l'oppression. Les rois Chemis et Céphren, qui firent construire les grandes pyramides de Ghizé, ayant tyrannisé leurs sujets, ils furent obligés de prendre les plus grandes précautions, pour cacher le tombeau, qui devait les recevoir après leur mort, le peuple ayant juré de les exhumer et de se venger d'eux sur leurs cadavres, en les mettant en pièces (a). On voit que la haine populaire, manifestée par la violation des sépultures royales, ne date pas comme on le croit communément de 4793.

L'anathème contre les méchants rois les frappait de frénésie, et les envoyait à une mort violente. Achthéos et Cambyse perdirent l'esprit; l'un fut dévoré par un crocodile et l'autre périt par le fer de sa propre épée (b).

Séthon, Pharaon de la caste sacerdotale, ayant comblé la mesure de ses injustices, par la confiscation des biens de la caste militaire, lorsqu'il mourut, le peuple refusa d'élire, à sa place, un autre roi; et, après un interrègne de plusieurs années, il changea la monarchie en gouvernement fédératif, administré par des Duodécemvirs. Cette révolution fut consacrée par l'autorité du Sénat qui siégeait à Memphis.

Lorsque l'Egypte devint la proie des grandes puissances, qui s'emparèrent successivement de l'Empire du monde, en s'entredévorant les unes et les autres, le peuple se révolta cent fois, contre les vainqueurs; mais son organisation sociale, qui entretenait la discorde entre les différentes classes de citoyens, ne lui permit d'obtenir aucun succès, malgré l'énergie qu'il montra en plusieurs occasions, notamment en combattant dans Alexandrie, le plus grand capitaine de l'antiquité, César, qui faillit y perdre la vie.

(a) Diod. l. I. s. II. § 16. (b) Syncel. chr. Hérod. Diod.

L'Égypte, pour châtiment de ses perpétuelles désunions, perdit sa nationalité, et fut réduite en une Satrapie perse, en une Monarchie grecque, et finalement en une province romaine. La Grèce, avec moitié moins de combattants, défendit son indépendance contre toutes les forces de la Perse. Exemple mémorable de ce que le faisceau des volontés d'un peuple peut lui donner de force contre ses ennemis, tandis que les discordes civiles le livrent inévitablement à l'esclavage.

### RÉSUMÉ.

En résumé, la société égyptienne était composée, dès la plus haute antiquité, des éléments indiqués brièvement ci-après :

1<sup>o</sup> Le Pharaon. C'était un monarque semblable à ceux de l'Orient, conquérant redouté, faisant trembler ses voisins et ses sujets, — ou bien esclave couronné, abandonnant sa puissance à un ministre favori, ou se laissant maîtriser par l'une ou l'autre des castes, qui se disputaient l'empire. Cependant, il y eut des hommes d'un mérite supérieure, dans les 38 dynasties qui donnèrent à l'Égypte 470 rois, en 18,000 ans. Sésostris fut un grand capitaine, Bocchoris un sage législateur, Tosorthrus un habile médecin, Amasis un heureux politique, et surtout Ptolémée Philadelphie, qui confondit, par la plus heureuse alliance, la civilisation grecque avec la civilisation égyptienne.

2<sup>o</sup> La caste sacerdotale. Elle était nombreuse, riche, puissante, investie du droit de faire parler les dieux, et de diriger les rois. Elle ressemblait trop aux Brahmines de l'Inde, pour ne pas avoir, avec eux, une origine commune; et si elle rappelle, trait pour trait, les Lérites des Hébreux, c'est que Moïse les avait faits à son image.

3<sup>e</sup> La caste militaire était semblable à la noblesse féodale de l'Europe du moyen-âge, avec ses fiefs, ses privilèges et sa turbulence, qui la rendaient formidables aux rois.

4<sup>e</sup> La population vulgaire était divisée en plusieurs castes, selon les professions, qui étaient héréditaires dans chaque famille. Elle était tour à tour asservie ou insurgée, cultivant la terre des prêtres, bâtissant les palais ou les pyramides sépulcrales des rois, ou bien combattant pour maintenir la supériorité de son idole favorite, ou les droits d'une nouvelle dynastie, qui promettait un Pharaon bienfaisant.

Les coutumes, les lois, les institutions de la population égyptienne, manifestent les plus hautes facultés de l'esprit humain. Ce peuple avait, il y a 35 siècles :

Dans l'ordre politique : un gouvernement monarchique, poudéré, équilibré par la puissance de deux castes privilégiées, comme le clergé et la noblesse de l'Europe au moyen-âge ; — une succession royale, héréditaire, qui devenait élective à l'extinction de la dynastie ; — Et dans ce cas, une élection générale, sans condition d'électeurs ni d'élu, les votes pouvant élever à l'empire, un prêtre, un soldat ou un homme du peuple.

Dans l'ordre religieux : Une caste sacerdotale héréditaire, ayant pour dotation le tiers des terres du pays, chargée du culte, de l'instruction publique, et du devoir difficile de diriger la conscience et la conduite des Pharaons. Cette caste réalisait, il y a trois à quatre mille ans, ce que projetait, en Europe, à la fin du dernier siècle, une société religieuse rendue déjà célèbre, par sa richesse, son influence et son habileté :

Dans l'ordre militaire, une caste formant une grande armée permanente, comme celle de la féodalité. L'infanterie de cette armée constituait la phalange égyptienne, armée de longues piques et combattant à rangs serrés. La cavalerie était fournie, en grande partie, par des chars que montaient des archers, et dont les roues et le timon étaient garnies de faux.

Dans l'ordre légal : des juges indépendants, des lois écrites, une procédure orale, l'abolition partielle de la peine de mort,

l'amnistie pour les crimes politiques, la délivrance des détenus pour dettes, des colonies de déportation, etc.

Dans les sciences : l'arithmétique, la géométrie, la géodésie, la statistique, l'astronomie, l'anatomie, la médecine. — La division de l'année en douze mois égaux, suivis de cinq jours intercalaires; — la mesure instrumentale des mouvements journaliers du Nil et des points géodésiques auxquels correspondaient l'élévation des eaux du fleuve; ce qui suppose un nivellement et un arpentage de toute la surface du pays. — Un usage prodigieusement étendu de l'écriture au moyen de deux sortes de lettres : les unes sacrées, les autres vulgaires. — La coutume des inscriptions publiques singulièrement multipliées; ce qui donne lieu de croire, que tout le monde savait lire, tandis que parmi les peuples de l'Europe les plus éclairés, la moitié des populations à peine possède cet avantage.

Dans les arts : la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture, la décoration monumentale, le tout exécuté avec un soin, une précision, une patience sans égales, et d'après des proportions gigantesques qu'aucune entreprise moderne n'a pu atteindre.

Enfin, dans l'ordre des libertés publiques, conservatrices de l'économie sociale : la souveraineté du peuple, reconnue par l'élection du Pharaon, à la fin de chaque dynastie. — Le jugement des rois après leur mort; — les scissions politiques, comme celles du Peuple romain se retirant sur le mont sacré, et les Israélites dans leurs tentes; — l'anathème contre les oppresseurs, qui les prive de l'esprit, et appelle sur eux la mort <sup>(a)</sup>; — l'abdication volontaire du Pharaon, quand il désespérait de la prospérité de son règne; — l'élection des magistrats, en dehors des partis et des intérêts politiques, et leur choix parmi les hommes les plus éclairés et les plus indépendants du pays : les notabilités des grandes villes de Thèbes, Héliopolis et Memphis. — Enfin la ferme et religieuse croyance

(a) Achthéos, Cambyse. Sync. chr. p. 37.



qu'un châtimement exemplaire et terrible attendait, après leur mort, les prévaricateurs et les tyrans; et que c'était pour leur supplice qu'Isis était armé d'un fouet vengeur.

L'économie sociale de l'ancienne Egypte est un sujet très difficile, mais du plus haut intérêt. C'est une étude qui seule peut nous faire connaître l'origine des sciences, des arts et de la civilisation à son sortir de l'Asie occidentale, quand l'Europe était encore inhabitée. Il suffit des témoignages déjà recueillis, pour se persuader que le monde est bien plus vieux que les traditions chaldéennes l'ont supposé. Tout nous conduit à croire que l'organisation et le perfectionnement des sociétés remontent à une antiquité beaucoup plus reculée qu'on ne l'imagine, d'après les calculs dont on a cru trouver les bases dans le Pentateuque. Il est évident qu'une multitude d'inventions modernes existaient, il y a plus de quatre mille ans, à commencer par la statistique, le cadastre, les recensements, les contingents militaires par classes, suivant les âges, et toutes les supputations qu'exigent le gouvernement et l'administration. Que ces avantages, provenant d'une supériorité intellectuelle incontestable, aient appartenu aux races grecques et latines, favorisées entre toutes par la nature, on s'en étonnerait moins. Mais, ce qui est surprenant, c'est que de si grands progrès aient été faits par des hommes apparentés avec la race noire, qui sur aucun point du globe n'est jamais sortie des ténèbres de l'ignorance; pas même en Abyssinie, où quelques modifications physiologiques lui permettent d'atteindre à une supériorité relative. Le mélange de la race indoue, agissant par ses castes les plus élevées : les Brahmes et les Schatryas, peut seul expliquer ce problème, qui, nous l'espérons, sera résolu complètement, de nos jours, par la découverte de quelque monument, attestant l'établissement des colonies indiennes en Egypte.

On ne peut douter que le croisement des races ne produise de pareils effets, et qu'il ne change à la fois, mais dans des degrés très variés, le type physique et moral des hommes. Un

peuple tartare de la Haute-Asie, fort distinct des autres tribus nomades, par ses cheveux rouges et ses yeux verts, devient le favori de la fortune et le maître de Constantinople. Il s'allie à la race grecque, et remplit de Mingreliennes et de Circassiennes, les Harems de ses Pachas. La génération nouvelle qui sort de ces enceintes, diffère, de plus en plus, de la race primitive, et l'on ne voit plus d'anciens Turcs que dans les classes subalternes, qui sont privées par leur pauvreté du pouvoir d'acheter de belles esclaves, pour en obtenir une progéniture douée de qualités supérieures.

C'est ainsi que, par une véritable transfusion du sang, les Franks se changèrent en Gaulois, les Étrusques en Latins, les Tartares en Chinois, et que, dans les deux Indes, l'audace et l'ambition des aventuriers de l'Europe sont données, avec la vie, à ces castes bronzées, qui, tôt ou tard, arriveront à la Toute-Puissance.

---

## DEUXIÈME PARTIE.

### STATISTIQUE DES HÉBREUX.



#### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

##### ORIGINE.

Une partie de la Syrie, qui porte encore aujourd'hui le nom de Palestine, était habitée, jadis, par les Hébreux, petit peuple qui parvint à la plus grande renommée. Ce ne furent point les succès de ses armes qui lui donnèrent cette célébrité; car, sept fois, il fut réduit en servitude; et l'honneur de résister intrépidement aux Romains, ne put lui éviter l'affreux malheur d'être expulsé de sa patrie, et dispersé, dans le monde où ses débris sont, depuis dix-huit siècles, le jouet de la mauvaise fortune. La place éminente qu'il occupe dans l'histoire, il la doit à la persévérance de ses croyances religieuses, et aux trois livres éloquents qui les ont promulguées, d'une extrémité à l'autre du globe : la Bible, l'Évangile et l'Al Coran.

Quelle était l'origine de ce peuple, et d'où venait-il? La tradition et la physiologie des races humaines permettent de le savoir avec certitude.

Un personnage dont le nom est encore révérend dans l'Orient, Abraham, qui vivait, il y a 4,000 ans dans la Chaldée, résolut d'aller s'établir dans une autre contrée. Il sortit de la ville de Caran, située dans les plaines de la Mésopotamie, au-dessus de

Babylone; et, accompagné par sa famille et ses esclaves, suivi de ses brebis, de ses bœufs et de ses chameaux, il traversa l'Arabie-Pétrée, s'arrêtant, avec sa nombreuse caravane, aux puits du désert, et dressant ses tentes près des sources vives des Oasis. Ce voyage ne diffère en rien de ceux que font maintenant encore, dans des régions semblables, les tribus nomades du Sahara. La durée de la moitié de l'existence des hommes sur le globe n'a rien changé, dans la vie de ces peuples errants, dont les coutumes sont immobiles.

Les Hébreux sont la postérité d'Abraham, et, par conséquent, descendent directement des Chaldéens. Cette consanguinité nous fait connaître, par l'examen des caractères physiologiques du peuple, qui a survécu jusqu'à présent, la race de celui qui s'est éteint; et cette déduction rigoureuse prouve qu'ils appartenaient, l'un et l'autre, à cette grande famille du genre humain, qu'on appelle la race arabe.

C'est un fait historique important, que la constatation de l'identité d'origine du premier peuple savant du monde, les Chaldéens, avec les Hébreux, dont le Pentateuque montre la haute intelligence, l'esprit poétique, et les connaissances étendues et variées, dans un temps où, excepté les rives de l'Euphrate et du Nil, la terre était encore déserte et sauvage. En suivant cette filiation, nous sommes conduits à reconnaître plus tard, à une distance de deux mille ans, la même supériorité intellectuelle, dans les Arabes de Bagdad, d'Alexandrie, de Grenade et de Cordoue, qui retrouvèrent, dans des siècles d'ignorance, les trésors des connaissances humaines, que leurs ancêtres avaient découverts. Ainsi l'hérédité des facultés les plus brillantes de l'esprit serait, pour la race arabe, un don de la nature, qu'elle a perdu sans doute dans l'Afrique septentrionale, sous la domination abrutissante des Turcs, mais qu'elle recouvrera bientôt, sous l'empire éclairé des Français.

La séquestration volontaire des Hébreux, qui, par l'intolérance ou la politique de Moïse, refusaient de s'allier aux autres peuples, a conservé, en eux, le type primitif de leur race,

même, de nos jours, après une dispersion de dix-huit siècles, on reconnaît encore, dans la plupart d'entre eux, les caractères de la race arabe. Ce sont des cheveux noirs, des yeux noirs ou brun-roux, un front étroit, un visage allongé, le nez droit, rattaché au front sans inflexion aucune, la taille médiocre, le corps maigre, les membres nerveux, la peau brune et velue.

Ces traits spéciaux sont si frappants et tellement distincts de ceux des autres nations, qu'on les remarque aussitôt quand on examine les monuments égyptiens contemporains de Sésostris, et, surtout, les tableaux coloriés, peints sur les parois des nécropoles de Thèbes. On y voit : le nègre avec sa peau noire, ses lèvres épaisses, sa chevelure lanugineuse ; — les Ethiopiens ou Abyssiniens au teint brun foncé, aux cheveux lisses ou frisés sans être laineux, au visage à angle droit, et à la taille élancée. — Les pasteurs ou Hicsos, de race scytique, avec des yeux bleus, des cheveux roux et des membres tatoués ; — et enfin, des Hébreux au profil droit, aux yeux allongés, au front étroit, avec une barbe noire et pointue. Ces peintures datent de 40 siècles ; elles tiennent lieu de celles qui, sans les préjugés des Hébreux contre toute représentation graphique, devraient se retrouver dans les ruines de Jérusalem. Il est vrai que quand bien même ces représentations n'eussent pas été proscrites, comme impies, il n'en serait resté aucun vestige, dans une ville qui a été mise à sac dix-sept fois, par des ennemis impitoyables.

A défaut d'images, la Bible a conservé quelques portraits, qui reproduisent les traits que nous avons signalés.

Dans le Cantique des cantiques, ce dithyrambe passionné, attribué à Salomon, l'amant de la Sulamite est dépeint, comme blanc et vermeil, avec des cheveux bouclés, noirs à l'égal des plumes du corbeau.

Les femmes, lorsqu'elles n'avaient pas été noircies, comme la Sulamite, par l'ardeur du soleil, étaient aussi très blanches, extrêmement belles et sans doute gracieuses et bonnes, si l'on en juge par les sentiments qu'elles inspiraient. Jacob servit

Laban pendant quatorze ans pour mériter sa fille Rachel, dont la taille était si parfaite, qu'une tradition de quarante siècles en a conservé le souvenir. Saraï, la femme d'Abraham, possédait tant de séductions, que le roi Abimelek et le Pharaon d'Egypte la ravirent tour à tour à son époux. Pour obtenir Bethsebeth, le roi David fit tuer Uri, son mari. L'enlèvement de Dina fut cause du saccagement de la ville de Sichem. Les charmes d'Esther produisirent à la cour d'Assuérus une révolution de palais, et la délivrance des captifs hébreux qui habitaient la ville impériale de Suse. On peut voir par l'admirable portrait que Walter Scott a fait, d'après nature, de sa Rebecca, dans l'histoire d'Ivanohé, que les belles Juives, de nos jours, sont toujours dignes de rivaliser avec les jeunes filles dont se vantait jadis la Palestine.

Par un écart de la nature, qu'on remarque dans tous les peuples anciens et modernes, il y avait des hommes blonds ou roux, parmi ces hommes à cheveux noirs. David était blond dans sa jeunesse. Esaü était, en naissant, roux et poilu (\*). Judas Iscariot, le symbole de la trahison, avait les cheveux roux. En Egypte, les hommes qui portaient ce signe de réprobation, étaient sacrifiés comme des rejetons de Typhon, le mauvais génie, et comme des ennemis publics.

La race, que nous venons de décrire succinctement, possédait une capacité singulière : l'esprit de calcul et pour ainsi dire le génie des nombres. L'astronomie est due aux Chaldéens, qui sont sa souche primitive. L'algèbre est attribuée aux Arabes ; et nous allons montrer que ce sont les Hébreux qui, les premiers, après les Egyptiens, ont cultivé la Statistique, et qui en ont fait une science officielle, administrative, économique et politique.

Quand on considère combien cette science utile est encore imparfaite et défectueuse, chez les nations de l'Europe dont la civilisation est la plus avancée, on se refuse à croire qu'un

(\*) Samuel. c. xvi. v. 12. c. xvii. v. 42. Gen. c. xxxi. v. 25.

peuple, sans patrie, privé de toute institution civile, comme l'étaient les Hébreux, à leur sortie de l'Egypte sous la conduite de Moïse, soit entré dans la vie sociale, par l'exécution d'une grande et difficile opération statistique, celle d'un dénombrement. On incline à croire que ce fut, non une invention, ou un nouveau procédé gouvernemental, mais seulement une imitation des coutumes économiques du pays, dont le peuple hébreu avait emprunté le séjour, pendant plus de quatre siècles. On le suppose d'autant plus volontiers que, dès l'antiquité la plus reculée, la Statistique était, en Egypte, une nécessité publique, pour mesurer la part de territoire de chaque habitant et pour calculer l'élévation des eaux et leur distribution dans toutes les parties des campagnes.

Mais on ne peut méconnaître, qu'avant de venir habiter l'Egypte, les Hébreux eussent essayé déjà de dénombrer leurs familles. En effet, les généalogies des Patriarches, avant le déluge de Noë, sont des contrôles nominatifs, par génération, de la race chaldéenne, la plus ancienne de toutes celles de l'Asie occidentale. Elles remontent à des temps si voisins de la submersion du Globe, qu'il est évident qu'aussitôt que les hommes se réunirent en société, ils voulurent se compter. Il est digne de remarque que ces listes ne comprenaient que ce que nous aurions appelé, il y a quelques années, la population légale. Les esclaves, — car, il y avait déjà des esclaves, — n'y figuraient point; et cette exclusion, qui les retranchait du genre humain, comme des êtres sans aïeux et sans postérité, se perpétua dans tous les dénombrements de l'antiquité. C'est qu'alors les recensements étaient faits en vue de la défense nationale et ne devaient conséquemment comprendre que les citoyens. Aucune autre classe n'y est inscrite dans ceux des Egyptiens, des Grecs et des Romains.

Il en est tout différemment des recensements du moyen-âge et même de ceux entrepris en France jusqu'au siècle dernier. Ayant pour objet, l'exaction des impôts, ils se taisaient sur le nombre des ecclésiastiques et des nobles, qui en étaient

exempts; et, au contraire, ils enregistraient les serfs, qui y étaient soumis, comme des propriétés immobilières et non comme une partie intégrante du corps social.

Les antécédents des Hébreux ou plutôt de leurs ancêtres, dans la Chaldée, permettent de croire que les opérations statistiques de Moïse en furent la continuation ou l'imitation; et c'est une opinion que justifie l'attachement de ce peuple à ses traditions.

Quoi qu'il en soit, le recensement exécuté, après la sortie d'Égypte, dans le désert du mont Sinai, est le plus ancien de tous les documents statistiques, parvenu jusqu'à nous. Il remonte, tout au moins, à 34 siècles.

Il est nécessaire, pour apprécier cette opération, de faire connaître les événements historiques qui la précédèrent, et qui lui donnèrent naissance.

## CHAPITRE II.

### POPULATION.

Lorsque Joseph fut devenu le ministre et le favori du Pharaon Apophis, quatrième roi pasteur de la 15<sup>e</sup> dynastie, qui régnait alors, par droit de conquête, sur le beau, riche et fécond pays de l'Égypte, il y a 4,143 ans, il fit venir du pays de Canaan, son vieux père Jacob, avec ses enfants et leurs familles <sup>(a)</sup>. Il obtint, pour eux, des terres, dans la contrée de Goscen, où ils vécurent sous la protection du souverain, et continuèrent d'élever leurs troupeaux <sup>(b)</sup>. L'établissement de ces pasteurs dura plus de 400 ans; période dont l'étendue permit à cette famille unique de se changer en un peuple nombreux.

(a) GEN. c. XLVI. v. 1 et suiv. (b) c. XLVII. v. 46.



L'accroissement de cette race étrangère, qui remplissait le pays, et menaçait de devenir aussi puissante que les Égyptiens eux-mêmes, alarma le Pharaon Amenophis (a), qui prévint qu'en cas de guerre, elle pourrait s'unir à l'ennemi (b). Par l'effet de ces craintes, les Hébreux furent persécutés, réduits en servitude, et surchargés de travail. On les obligea, eux, qui avaient toujours été bergers, à faire toutes les espèces d'ouvrages des champs, à devenir maçons, à fabriquer des briques, pour les édifices publics, et à construire les fortifications de deux villes frontières : Pithom et Rhamsès (c).

Cette multitude énervée par les habitudes de la paix et par l'abondance de l'Égypte, manquait de courage pour recouvrer sa liberté. Une lutte entre elle et le Pharaon à la tête de la caste militaire, lui paraissait une entreprise désespérée (d). Il fallut toute l'habileté de son chef pour lui inspirer la résolution, non pas de combattre, mais seulement de briser ses fers en fuyant. Ce chef était Moïse. S'il est permis de le considérer séparément de sa mission providentielle, comme un personnage historique, on doit reconnaître que c'était un homme d'un grand caractère et d'un génie plein de ressources. Abandonné presque dès sa naissance, enfant trouvé sur les eaux du Nil, recueilli et élevé par la fille du Pharaon, comme s'il eût été son fils (e), il fut évidemment initié dans toute la science de l'Égypte, et dans ces connaissances mystiques qui mettaient les prêtres de ce pays au plus haut rang des sages de l'antiquité. Qu'il fût Hébreu ou Égyptien, c'est ce que rend difficile de décider le fait de son exposition. Sans doute, quand il fut devenu chef du peuple Hébreu, il fut dit qu'il appartenait à Israël, par son origine, et même qu'il était fils naturel d'un homme de la tribu de Lévi (f); mais, il fallait que ses traits, ses manières, son langage, ou tout au moins ses vête-

(a) C'est le Rhamsès V des monuments, le chef de la dynastie qui succéda à celle des Pasteurs. Il vivait, suivant les belles recherches de M. Lesueur, 1895 ans avant notre ère.

(b) Exod. c. i. v. 7. 9. 10. (c) c. i. v. 11. 14. (d) c. xiv. v. 10. (e) Exod. c. ii. v. 10. (f) c. iii. v. 1.

ments et son menton sans barbe le fissent ressembler à un jeune égyptien, car les filles madianites y furent trompées, quand il chercha un refuge dans leur pays; et cependant, elles devaient bien connaître les différences, qui distinguaient l'une et l'autre races, et qui sont telles, qu'on les remarque encore aujourd'hui dans les tableaux des nécropoles de Thèbes, où toutes deux sont représentées <sup>(a)</sup>.

Quoi qu'il en soit, Moïse ayant rallié les Hébreux, par son ascendant <sup>(b)</sup>, prépara leur délivrance; il intercédâ pour eux, près du Pharaon, et il en obtint, non sans peine, qu'il leur serait permis d'aller à une distance de trois journées, dans le désert, pour y sacrifier à leur Dieu <sup>(c)</sup>. Cet éloignement était justifié par l'horreur des Égyptiens pour cette cérémonie, qu'ils regardaient comme une profanation, dont les coupables méritaient d'être lapidés <sup>(d)</sup>.

Par ce stratagème, le chemin de l'émigration fut ouvert aux Hébreux. Dans la nuit de Pâques, l'an 1697 avant notre ère, leur immense population, leurs jeunes gens et leurs vieillards, leurs fils et leurs filles, avec leurs troupeaux et leur bétail, partirent, non comme on l'imagine communément, de la ville royale de Memphis, mais bien de celle de Rhamèses, située dans la partie orientale de la Basse-Égypte, au milieu des pâturages, qui confinaient au désert <sup>(e)</sup>.

Il partit, dit l'Exode, environ 600 000 hommes de pied, sans compter les enfants; et il s'en alla aussi avec eux, un grand nombre de toute sorte de gens <sup>(f)</sup>.

Le chiffre attribué à cette émigration la fait si grande, qu'on est tenté de l'accuser d'exagération. On a peine à croire que 600,000 hommes aient fui avec épouvante <sup>(g)</sup>, devant les soldats du Pharaon, lorsqu'ils pouvaient les combattre avec une immense supériorité, puisqu'ils étaient trois contre deux. Assurément, aucun des peuples qui conquièrent l'Égypte : les Perses, les Grecs, les Romains, n'avait des forces aussi consi-

(a) c. II. v. 19. (b) c. IX. v. 3. (c) c. V. v. 3. 8. 27. (d) c. VIII. v. 26. (e) Exod. c. I. v. 11. 37. (f) c. XII. v. 37. 38. (g) c. XIV. v. 10. 11. 12.

dérables ; mais il y avait cette différence, qu'e c'étaient des hommes aguerris, tandis que les Hébreux étaient des esclaves, accoutumés à trembler devant leurs maîtres. Ne voit-on pas encore de nos jours, un Pacha turc, n'ayant pour soutien que quelques Albanais, dominer, par la terreur, toute la population d'une province d'Asie ; et naguères encore en Amérique, une poignée de colons courber cent mille nègres sous le joug de l'esclavage ?

Voltaire, dans ses questions sur l'Encyclopédie, a révoqué en doute le récit de Moïse ; mais, par une singulière inadvertance, n'ayant tenu compte que du chiffre des hommes émigrés de l'Égypte, sans l'augmenter du nombre de leurs femmes et de leurs enfants, il a diminué, par mégarde, de plus de moitié cette population, et s'est privé ainsi, sans doute très involontairement, d'une objection puissante : celle de l'impossibilité qu'une aussi grande masse de peuple s'ébranlât simultanément, comme une armée, et que, quittant d'un commun accord, le bon pays qu'elle habitait depuis quatre siècles, elle se fût jetée dans le désert, à la recherche d'une terre inconnue. Rien ne serait plus impraticable de nos jours en Europe, où chaque population est renfermée dans des limites infranchissables, et tient au sol qu'elle habite, par tous les liens de l'État social ; mais les Hébreux étaient, en Égypte, des pasteurs étrangers toujours prêts à chercher de nouveaux pâturages, et à porter leurs tentes dans d'autres lieux. Leurs traditions offraient des exemples vénérés de ces transigrations. C'est ainsi qu'Abraham avait quitté les bords de l'Euphrate, pour venir s'établir en Syrie, avec sa famille, ses serviteurs et ses nombreux troupeaux ; et c'est ainsi encore que Jacob et ses enfants, avaient abandonné leur pays pour aller habiter l'Égypte, où Joseph les avaient appelés. Quant au mobile de cette entreprise hardie, c'était celui qui pousse irrésistiblement l'esclave à tout risquer pour reconquerir la liberté. La plupart des contrées du globe ont été peuplées par des hommes qui fuyaient l'oppression ; et l'un des premiers pays

du monde civilisé, les États-Unis, doivent leur origine à des religionnaires, qui allèrent demander, aux forêts de l'Amérique septentrionale, un asile contre les odieuses persécutions des Stuarts.

Sans doute, on ne voit plus de peuples s'acheminer ainsi vers des pays lointains, pour s'y établir; mais l'histoire est remplie des souvenirs de transmigrations semblables à celles des Hébreux, opérées par des populations nombreuses dont les chiffres sont tout à fait comparables.

Les Cimbres, qui allaient passer en Italie, quand Marius sauva Rome en les détruisant, étaient au nombre de 300,000 combattants, portant les armes, et sans compter leurs femmes et leurs enfants. Les détails de leur expédition confirment cette évaluation, qui élève au moins à 12 ou 1,500,000 personnes, cette grande émigration <sup>(a)</sup>.

Trois cents mille Sarmates, partis des bords de la Vistule, demandèrent des terres à l'empereur Constantin, qui les établit dans la Pannonie, la Thrace, la Macédoine, et même la Haute-Italie <sup>(b)</sup>.

En 429, Genséric embarqua dans les port d'Andalousie et conduisit en Afrique, où ils régnèrent en vainqueurs, quatre-vingts mille Vandales, dont les rives de la Baltique étaient la patrie <sup>(c)</sup>.

Sous Domitien, trente-huit mille familles de Huns (Hiongnous), emmenant avec elles quarante mille chevaux et cent mille têtes de bétail, abandonnèrent les Steppes de la Haute-Tartarie, et passèrent du côté des Chinois. Quatre ans après, trente-huit tribus du même peuple suivirent cet exemple.

Attila, qui, en 451, conduisit des bords du Volga, dans la Gaule, une autre transmigration des Huns, avait, selon Jornandès, cinq cents mille guerriers, ou même sept cents mille, suivant d'autres auteurs. Il en laissa, dit-on, cent soixante-deux mille sur le champ de bataille de Mauriac, dans les plaines

(a) Plutarque. Marius. p. 208. (b) Amm. Marcellin. l. XVII. c. xxii. (c) Jornandès. c. xxxiii.

de la Champagne. On ne peut porter à moins d'un million de Tartares, hommes et femmes, cette formidable transmigration (a).

Les souvenirs de l'Égypte offrent des exemples mémorables de ces grandes fluctuations des hommes. Les Pasteurs qui avaient envahi la vallée du Nil, l'an 2409 avant notre ère, furent chassés par Aménophis I<sup>er</sup>, Pharaon de la 18<sup>e</sup> dynastie. Après une résistance de six ans dans la ville d'Aonaris, une convention militaire les fit évacuer l'Égypte, et ils se retirèrent au nombre de deux cents mille (b). Psammétique s'étant attiré l'inimitié de la caste militaire, deux cents mille hommes de son armée l'abandonnèrent et allèrent s'établir en Éthiopie (c).

Enfin, sans recourir à l'antiquité, pour montrer comment de prodigieuses masses d'hommes parcourent des distances considérables, n'avons-nous pas vu, il y a moins de quarante ans, un million de soldats confédérés sous nos drapeaux surgir aux bords de la Moscowa; et, bientôt après, un million d'ennemis venus de toutes les régions de l'Europe et même des provinces russes de l'Asie, camper sur les rives de la Seine?

Moïse et Jules-César nous apprennent comment se faisaient ces voyages prodigieux de toute une nation. Les Hébreux les opéraient, comme deux mille ans plus tard les peuples de la Gaule, en chargeant sur leurs charriots attelés par des bœufs, leurs femmes, leurs enfants et leurs approvisionnements (d). Le bétail et les troupeaux suivaient la marche, et les guerriers la protégeaient. Ce fut ainsi que 42,360 Hébreux, qui, après le sac de Jérusalem par le roi assyrien Nébucanetsar, avaient été conduits esclaves à Babylone, revinrent en Judée, quand Cyrus leur eut rendu la liberté; leur retour fut facilité par 736 chevaux, 243 mulets, 435 chameaux, 6,720 ânes; en tout 8,436 bêtes de somme, de trait ou de selle, une pour cinq personnes (e).

(a) Id. c. xxxvi. xxi. Sid. Apollin. Grég. Tur. Idace. (b) Manéthon. (c) Diod. l. I. s. 1. (d) César. l. IV. VI. le Esdras. c. ii. v. 64.

Un calcul, dont les éléments seront consignés ailleurs, montrent que les trois cent soixante-douze millé Helvétiens, qui traversèrent la chaîne du Jura dans le dessein d'aller s'établir dans les provinces de la Gaule bordées par l'Océan occidental, étaient accompagnés de charriots chargés de blé, et dont le nombre n'était pas au-dessous de cinq mille, ce qui suppose une quantité quadruple de bœufs d'attelage.

On ne peut penser que des altérations aient été commises par des copistes, pour exagérer le nombre des Hébreux sortis d'Égypte, car une suite de documents statistiques concourent à confirmer l'expression numérique rapportée par l'Exode.<sup>10</sup>

Un an et deux mois après leur départ de l'Égypte, les Hébreux, qui avaient erré, dans le désert, de station en station, étaient campés au pied du mont Sinai, quand Moïse prescrivit qu'il fût fait un dénombrement de leurs douze tribus. En cette occurrence, comme en toutes celles semblables dont la mémoire est gardée, par des chiffres, dans les fastes de l'antiquité, il n'est nullement question de la population, telle que nous la concevons de nos jours, comprenant les hommes, les femmes, les enfants, sans distinctions de conditions sociales. Le recensement des Hébreux était uniquement un contrôle militaire des hommes capables de porter les armes. Dans cette limite, Moïse fit inscrire 603,550 hommes, plus 22,000 lévites, qui étaient recensés après le premier mois de leur naissance<sup>(\*)</sup>. Ce chiffre suffit pour nous faire connaître quelle était alors la population totale des Hébreux; elle devait être formée moitié par les pères de famille, et par les aînés de leurs enfants mâles. Les femmes et les filles, qui n'étaient points inscrites<sup>11</sup>, s'élevaient indubitablement à un pareil nombre; et les enfants des deux sexes montaient, sans doute, au cinquième des adultes. Ainsi, les douze tribus de ce peuple nomade s'élevaient ensemble à environ 1,332,876 personnes de tout sexe et de tout âge.

<sup>(\*)</sup> Nomb. c. i. v. 26. Josué, I. III. c. 11.

En considérant cette multiplication d'hommes, qui avait échangé une famille unique en une population égale à celle de cinq ou six de nos départements, quelques auteurs en ont fait un prodige, et d'autres l'ont traité de calcul fabuleux. C'est tout simplement un fait naturel, que les supputations de la Statistique font rentrer parmi les occurrences ordinaires de la vie des nations.

Pendant une période de 430 ans, comprise entre l'arrivée en Egypte, des 70 enfants et petits enfants de Jacob et le dénombrement fait au pied du Mont Sinaï, la population des Hébreux s'étant accrue jusqu'à 1,500,000 individus, son terme moyen fut donc, durant ces quatre siècles et un tiers, d'environ 750,000 personnes; conséquemment l'augmentation fut, par année, de 1745, ou d'une sur 430.

C'est un terme dont la connaissance est fort importante à l'étude de la race humaine; car il prouve que les choses se passaient alors comme actuellement, et qu'une effrayante accumulation de 3,978 ans n'y a rien changé absolument.

Sans doute, dans son état de civilisation plus avancé qu'à aucune autre époque connue, l'Europe éprouve maintenant un accroissement de population beaucoup plus rapide et plus grand, et qui, par exemple, en France, fut, en 1845, d'un habitant sur 150. Mais aussitôt qu'on s'éloigne du présent, et qu'on recule dans les temps privés des bienfaits des sciences et des arts, on retrouve des termes analogues à celui de la lente augmentation de la famille de Jacob. En Angleterre, du règne d'Elisabeth à celui de Georges II, pendant 160 ans, l'accroissement annuel fut seulement d'un sur 1,050 personnes (a). En France, du règne de Charles IX à celui de

|             |                                                      |                |
|-------------|------------------------------------------------------|----------------|
| (a)         | 1570, sous Elisabeth, la population fut de . . . . . | 5,000,000      |
|             | 1730, — George II, — — — — —                         | 5,800,000      |
| En 160 ans. | Population moyenne . . . . .                         | 5,400,000      |
|             | Accroissement total . . . . .                        | 800,000 indiv. |
|             | — annuel. . . . .                                    | 5,000          |
|             | — proportionnel . . . . .                            | 1 sur 1,050    |

Louis XIV, en 240 ans, l'accroissement annuel fut d'un sur sur 640 habitants <sup>(a)</sup>.

Ce double exemple prouve que la multiplication des Hébreux, en Egypte, loin d'être extraordinaire, fut singulièrement restreinte, et n'égalait guère que le tiers de l'accroissement actuel de la population de la France. Elle fut pourtant plus grande que la nôtre, pendant la fin de la dynastie des Valois et les trois premiers règnes des Bourbons ; et elle dépassa encore plus l'augmentation d'habitants de l'Angleterre, entre la domination d'Elisabeth et Georges II. La supériorité que nous avons à présent sur le triste passé, retracé dans notre histoire, les Hébreux l'avaient en Egypte, sur la société brillante, mais misérable, qui existait en France et en Angleterre, au temps de Louis XIV et de Charles II. Ils habitaient le pays le plus salubre et le plus fertile du monde ; ils n'étaient décimés par aucun des fléaux modernes, qui tarissent la population ; ils ne connaissaient ni la variole, ni la peste, ni la manie des suicides, ni les mille morts que donnent les professions industrielles, les chemins de fer, les aliments sophistiqués et la multitude de gens qui vivent des maladies humaines. Leur titre de berger, synonyme de Paria, pour les Egyptiens <sup>(b)</sup>, leur épargnait les périls de la guerre. Conséquemment, une grande partie des causes ordinaires de la mortalité leur étaient étrangères, et leur population aurait dû s'accroître d'autant plus.

On reconnaît, en effet, l'action de ces causes favorables à la vie, dans la durée des générations qui se succédèrent, depuis Jacob jusqu'à Moïse. Il n'y en eut que sept en l'espace de 430

|     |                             |                       |
|-----|-----------------------------|-----------------------|
| (a) | 1560 — Charles IX . . . . . | 15,000,000 habitants. |
|     | 1700 — Louis XIV . . . . .  | 19,000,000            |
| En  | 240 ans.                    |                       |
|     | Population moyenne . . .    | 16,000,000            |
|     | Accroissement total . . . . | 6,000,000             |
|     | — annuel . . . . .          | 25,000                |
|     | — proportionnel . . . .     | 1 sur 640             |

(b) Les Égyptiens avaient en abomination les bergers. Gen. XLVI. v. 34



ans, ce qui donne à chacune une longueur de 61. C'est beaucoup, si l'on compare cette durée de l'existence à celle des peuples modernes les mieux traités, et qui n'excède guère 45 ans. Mais aussi quelle différence entre nos populations si chétivement nourries, et ces Hébreux qui, tout esclaves qu'ils étaient, avaient en Egypte, pour leurs repas, des marmites pleines de viande, du pain tant qu'ils voulaient, des poissons du Nil, qui ne leur coûtaient rien, et des légumes en abondance (a). On peut bien croire qu'un pareil régime réduirait de moitié la mortalité de nos campagnes, puisqu'il a suffi, pour produire un pareil effet, des améliorations introduites, depuis un demi-siècle, dans la nourriture des habitants de la France (b).

Quelques supputations très simples, dont la base nous est fournie par les chiffres du Pentateuque, prouvent qu'alors, comme de nos jours, la population d'un pays était dans une étroite dépendance des moyens d'alimentation qu'elle possédait.

Après une période de 430 ans, les 70 personnes de la famille de Jacob étaient devenues un peuple de 1,500,000 personnes. La population moyenne était de 750,000, et l'accroissement moyen annuel de 1750, on une sur 430. Il fallait, par conséquent, que, pour donner une telle augmentation, les naissances excédassent d'autant le nombre des décès, et fussent, par aperçu, comment les représente les termes suivants :

30,000 naissances, ou une sur 25 habitants.

28,250 décès, — un — 26 1/2

Accroissement annuel 1,750, ou un sur 430.

Si l'on est surpris de trouver si faible la fécondité d'un peuple qu'on imaginait devoir devenir, pour accomplir les

(a) Exod. c. xvi. v. 3. Nomb. c. xi. v. 5.

(b) Population. 1841. 34,214,000 habitants. — Décès. 1841. 804,762. 1 sur 45.  
— 1782. 24,000,000 — — — 1782. 948,500. 1 — 25.

destinées, qui lui étaient prédites, aussi nombreux que les étoiles, c'est qu'on est trompé par les nombres considérables qu'offraient les familles des riches et des grands, dans des temps postérieurs, lorsque la polygamie favorisait cette multiplication des enfants. On sait, en effet, que le roi Achab avait 70 enfants; Reboboam en avait 88, dont 28 garçons et 60 filles; le juge Jaïr avait 30 fils; Absan en avait aussi 30 avec autant de filles, etc. Mais dès-lors, comme maintenant dans les pays du Levant, la polygamie était un privilège qui n'appartenait qu'à ceux dont le rang et la fortune leur permettaient de maintenir beaucoup de femmes. Parmi les peuples, la fécondité des familles était absolument la même que dans l'Europe actuelle; et rien n'a changé, pas plus à cet égard, qu'à bien d'autres. Nous en avons un témoignage mémorable dans la postérité de Jacob. Ses 12 fils donnèrent naissance à 54 enfants<sup>(a)</sup>; nombre qui en attribue justement, comme de nos jours, quatre et demi à chaque famille. Ce fait, tiré de termes statistiques, qui datent de 4,000 ans, prouve la stabilité des lois naturelles présidant à la multiplication de la race humaine et à sa conservation. En effet, un tel ordre de choses suppose une suite de faits domestiques semblables à ceux qui se produisent de nos jours. Il implique que, sur 4 à 5 enfants qui naissent par mariage : deux remplacent leurs père et mère, — deux meurent en bas-âge — et un, par deux familles, forme, chaque cinquième année, l'accroissement progressif de la population. C'est une augmentation d'un sur 50, qui suffirait pour faire doubler, en 35 ans, le nombre des habitants d'un pays, si, comme il arrive toujours, il ne survenait des perturbations, qui reculent considérablement l'époque de cet événement.

(a) Famille de Jacob :

|                             |                    |                     |
|-----------------------------|--------------------|---------------------|
| Benjamin . 10 fils.         | Ruben. . . 4 fils. | Judas . . . 3 fils. |
| Gad . . . . 7               | Issachar . . 4     | Zabulon . : 5       |
| Siméon . . 6                | Nephtali . . 4     | Joseph. . . 2       |
| Assar . . . 6 et une fille. | Lévi . . . . 5     | Dan . . . . 1       |

Totul. . . . . 54 enfants.

Ce n'était pas sans raison que les Hébreux, errants, dans le désert, regrettaient leur esclavage en Égypte. Nous pouvons exprimer, par les chiffres conservés, dans leurs annales, les effets des malheurs qu'ils éprouvèrent dans ce long exil de 40 ans. Au bout de cette période, Moïse et Eléazar procédèrent au recensement du peuple, et trouvèrent 604,730 hommes au-dessus de 20 ans, avec 23,000 Lévites, âgés de plus d'un mois<sup>(a)</sup>. C'était environ 1,550,000 personnes ou à 2,000 près, la même population que quarante ans au-paravant. La famine, la peste, la guerre civile avaient fait périr tout l'excédent des naissances au-delà du nombre des décès ; et, au lieu de s'accroître progressivement, suivant l'ordre naturel, ce peuple d'émigrés était demeuré stationnaire. Les termes suivants représentent le mouvement probable de sa population, pendant le séjour qu'elle fit dans le désert.

Naissances annuelles . . . 61,900 — une sur 25 habitants.

Décès . . . . . 62,000 — un — 25

Diminution . . . . . 100

La mortalité s'éleva à 3,600 personnes, chaque année, au-delà du terme ordinaire, en Égypte. C'était une sur 26 ; et, pendant les quarante ans, elle atteignit 138,000 Hébreux, ou le onzième de la population.

En considérant les désastres, qui assaillirent ce peuple, pendant son exil, les commentateurs ont été surpris que les recensements dont ils furent précédés et suivis, eussent donné presque les mêmes nombres ; pour expliquer ce fait, ils ont avancé qu'il n'était pas du domaine des choses naturelles et par conséquent n'avait rien d'historique<sup>(a)</sup>. La Statistique ne peut souscrire à cette opinion. C'est l'une des lois éternelles, établies sur le monde, que cette résistance énergique de la vitalité des sociétés humaines contre les calamités, qui sem-

(a) Num. c. xvi. 51. 62. (b) Bible de M. Cahen, t. III p. 154. Ouvrage dont l'entreprise difficile est digne de la plus grande estime.

blent devoir les anéantir. Plus la mortalité est grande, et plus nombreuses sont les naissances qui doivent pourvoir à remplir les vides laissés dans les rangs de la population. L'Irlande soumise à toutes les causes qui doivent diminuer un peuple, a quadruplé en un siècle le nombre de ses habitants. La France éprouvée par la disette, la guerre civile et la guerre étrangère, n'a cessé, de 1792 à 1813, d'accroître sa population. Cependant, il faut dire que les mauvais gouvernements produisent l'effet fatal que la famine et la peste n'ont pas la puissance d'enfanter. En Angleterre, pendant deux cents ans, sous les Plantagenets, la population resta stationnaire ; il en fut ainsi, en France, sous les Valois ; et ce phénomène eut lieu jusque pendant le règne de Louis XVI, de 1778 à 1784. L'oppression des communes avait alors, dans le plus beau pays de l'Europe, la même influence que les désastres du désert exerçaient sur les Israélites, il y a 35 siècles, dans l'Arabie-Pétrée.

Malgré l'oubli dont le courant rapide entraîne, pêle-mêle, les hommes et les choses, peut-être quelqu'un se souvient-il encore qu'il y a une quarantaine d'années, un prélat alors revêtu d'une haute autorité et d'une grande renommée <sup>(a)</sup>, invoqua, dans la chaire de Saint-Sulpice, les récentes découvertes de la géologie, et les admirables travaux de Georges Cuvier, pour expliquer et confirmer les vérités de l'Écriture. La Statistique ne prétend point à une si haute mission ; mais on voit cependant qu'il ne lui serait pas impossible de retrouver, dans les chiffres des plus vieilles annales du monde, des témoignages qui prouvent la vérité et même l'exactitude numérique de leurs récits. Elle peut affirmer, pour l'honneur de l'intelligence de la race humaine, que dans un coin de l'Asie, on faisait, il y a plus de cent générations, des chiffres d'une incontestable fidélité, pour servir, comme ceux que nous faisons aujourd'hui, à l'administration et à l'Économie publiques. — Et de plus, elle peut assurer que les hardis critiques du

(a) M. Frayssinous, évêque d'Hermopolis.

XVIII<sup>e</sup> siècle, qui s'en moquaient et refusaient d'y croire, étaient, malgré toutes leurs lumières, complètement dans l'erreur.

Le troisième recensement des Hébreux fut exécuté par ordre du roi David, vers la fin de son règne. Il s'était alors écoulé 640 ans, depuis que la race de Jacob s'était établie, par la conquête, dans cette partie de la Syrie, qui fut appelée Judée, du nom de l'une de ses tribus. Il est vraisemblable que, pendant cette longue période, il fut fait d'autres dénombremments, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. L'attachement religieux que portaient les Hébreux aux institutions de Moïse, ne leur aurait pas permis d'oublier ainsi une opération, qu'il avait deux fois renouvelée, aux époques les plus mémorables de sa vie. On trouve même dans le livre des Paralipomènes, un dénombrement militaire <sup>(a)</sup>, fait avant le recensement général, qui constate que cette coutume s'était conservée. C'est un contrôle des troupes appartenant à chaque tribu, réunies à Hébron, pour donner à David la succession de Saül. Le total s'élève à 240,000 hommes, nombre trop borné pour exprimer la levée en masse de la population; et en effet, en examinant les chiffres de chaque contingent, on reconnaît, par leur singulière inégalité, que ce rassemblement n'était formé que des partisans du prétendant, dont le nombre était plus ou moins considérable dans chaque tribu. Ainsi Issachar, qui semble avoir été dans le parti contraire, n'était représenté que par 200 hommes; tandis que Zabulon en avait 50,000, et Ruben plus du double.

Alors, ce n'était plus, comme au sortir de l'Égypte, une population d'esclaves fugitifs et timorés. La société s'était formée et agrandie; les pâtres des solitudes avoisinant le Delta du Nil, étaient devenus des cultivateurs, et s'étaient aguerris. L'État avait une organisation civile et militaire comme les nations les plus puissantes : les Égyptiens et les Assyriens.

(a) Chr. c. xii. v. 25 et suiv.

A leur imitation, Moïse avait établi des magistrats, dont le ressort était réglé, non par l'étendue du territoire, puisque alors les Hébreux étaient encore nomades, mais par le nombre d'individus confiés à leurs soins; il y en avait un pour dix familles, un plus élevé pour cinquante, un plus élevé encore pour cent, et enfin un magistrat supérieur pour mille familles. Cette hiérarchie était investie du pouvoir de juger et de décider toute affaire grande ou petite <sup>(a)</sup>.

Sous le règne de David, cette institution reçut une extension plus considérable. Tous ces ordres de magistrats eurent des officiers subalternes, pour les aider ou pour les suppléer dans leurs fonctions. Les Paralipomènes nous informent que les uns et les autres ne les exerçaient que pendant un mois, et étaient remplacés successivement. Des mutations aussi fréquentes supposent, d'une part, qu'il y avait une multitude de gens capables d'être appelés à remplir des devoirs publics, et, de l'autre, qu'il y avait dans le gouvernement royal, une singulière défiance de l'ascendant que donnaient des pouvoirs prolongés.

Cette organisation multiple faisait pénétrer partout la puissance sociale, et rendait facile d'exécuter les dénombremens de la population. Cependant, par l'une de ces bizarreries dont nous avons eu naguères encore un exemple, le recensement entrepris par David trouva des obstacles que n'avait pas rencontrés celui de Moïse, exécuté au milieu des circonstances les plus critiques. Joab, qui remplissait les fonctions de ministre de la guerre, ne mit pas moins de neuf mois et vingt jours à le faire, et encore omit-il d'y comprendre deux tribus, qui l'auraient augmenté d'un sixième. Le livre des Chroniques déclare que Joab exécutait à contre cœur cette opération qui, n'ayant pas été achevée, ne fut pas mise parmi les dénombremens enregistrés dans les annales du roi David <sup>(b)</sup>. Cela prouve qu'il n'était pas plus facile, il y a 28 siècles, qu'il ne l'est aujourd'hui, de faire des œuvres statistiques, exactes et complètes,

(a) Exod. c. viii. v. 25. (b) Chr. c. xxi. v. 6. c. xxvii. v. 24.

et que, dès lors, le succès en était compromis, par le mauvais vouloir de ceux qui auraient dû se servir de leur pouvoir pour en protéger l'exécution.

Ce fut, sans doute, d'après une version imparfaite de ce dénombrement, qu'on inscrivit dans le Livre des Rois <sup>(a)</sup>, les chiffres ci-après, comme exprimant la population des Hébreux, l'an 1018 avant notre ère.

|                           |                      |
|---------------------------|----------------------|
| Hommes d'Israël . . . . . | 800,000              |
| — de Judas . . . . .      | 500,000              |
| Total . . . . .           | <u>1,300,000</u> (b) |

Faisant une population totale de 3,250,000 habitants.

La version des Paralipomènes paraît être moins incomplète ; et d'ailleurs nous possédons des données suffisantes pour réintégrer les deux tribus, qui avaient été omises dans ses nombres. En effet, la tribu de Lévi fut recensée séparément vers la fin du règne de David, et l'on trouva qu'elle était composée de 38,000 hommes de trente ans et au-dessus, savoir :

- 24,000 lévites en fonctions sacerdotales.
- 6,000 prévôts et juges,
- 4,000 gardiens des portes du temple,
- 4,000 chantres et musiciens (c).

Ces 38,000 hommes formaient, attendu leur âge, environ 44 pour 100 des individus de leur sexe ; il y avait par conséquent, 85,000 mâles en totalité, qui, joints à un nombre égal de filles et de femmes, portaient la force entière de la tribu à 170,000 personnes. Or, le deuxième recensement attribuait aux Lévites, 640 ans auparavant, une population de 92,000 individus. L'accroissement avait donc été de 78,000 ou de 85 pour 100.

La tribu de Benjamin était de 182,000 personnes, lors du

(a) Samuel. c. xxiv. v. 9. (b) Sam. c. xxi. v. 2. (c) Chr. c. xxiii. v. 5 à 5.

recensement précédent. En admettant que son accroissement eût été dans la même proportion, elle devait avoir, sous David, une masse de 337,000 individus.

Si l'on complète, par ces nombres, ceux dont les Paralipomènes ont laissé les chiffres, on est conduit à établir que la population totale des Hébreux, lors du recensement entrepris par le roi David, s'élevait à 3,757,000 individus.

Voltaire a relevé avec une joie maligne, la différence de chiffres, qui se trouve entre le Livre des Rois et celui des Paralipomènes; oubliant que, dans le même article <sup>(a)</sup>, il déclare incertain si la France avait, en 1764, une population de vingt millions d'habitants ou de seize seulement. Or, cette incertitude était précisément de 25 pour 100, comme celle des deux versions du dénombrement des Hébreux; mais avec cette différence, qu'au lieu d'un peuple à demi barbare, vivant en Palestine, il y a trente siècles, il s'agissait d'une nation civilisée, qui a produit tant de savants mathématiciens, et qui n'en ignorait pas moins, comme les Hébreux, quel était, au XVIII<sup>e</sup> siècle, le nombre exact de ses populations.

Au reste, Voltaire exagérait singulièrement cette ignorance; avec quelques soins, il eût découvert qu'alors qu'il faisait flotter la population de la France entre des nombres aussi éloignés, que seize et vingt millions, il était constaté, par un dénombrement, qu'elle était de 21,769,000. Avec quelque peu d'impartialité, il aurait reconnu que, s'il y a deux versions d'un même nombre, ce n'est pas une raison pour n'en admettre aucune; il n'aurait pas élevé à 1,920,000 les guerriers d'Israël quand le calcul les réduits à 1,636,000, et il n'aurait pas dit qu'il fallait un prodige pour expliquer ce grand nombre d'hommes, et pour leur faire trouver dans la Judée une terre capable de les nourrir.

Au reste, l'illustre critique aurait pu donner bien plus de force à cette attaque, s'il n'eût pas méconnu, par une singulière

(a) Dict. phil. article Dénombrement.



inattention, que tous les nombres qu'il trouvait fabuleux, étaient encore plus considérables de trois cinquièmes. En effet, dans ses remarques sur les dénombrements des Hébreux, il prend constamment le chiffre des guerriers pour celui de la population totale dont ils ne formaient pas la moitié. L'objection tirée de l'impossibilité de faire subsister ce peuple en Judée, est réfutée pleinement, pour le nombre qu'il lui attribue, comme pour celui auquel nous l'avons élevé; car les historiens romains attestent que ce pays avait sept millions d'habitants, lors de sa conquête par Titus. Ainsi, sous le roi David, il pouvait bien en nourrir 3,757,000, ou moitié moins.

Quand les Hébreux sortirent du désert, pour envahir les rives du Jourdain, le recensement fait par Moïse, dans les plaines de Moab, donna un nombre d'hommes qui suppose une population totale de 1,550,000 personnes. Celui exécuté par David, à une distance de 640 ans, porte, d'après nos calculs, cette population à 3,757,000. L'accroissement général fut donc de 2,207,000, ou de 3,450 chaque année. La population moyenne de toute la période étant de 2,653,500 habitants, l'accroissement individuel fut d'un sur 770. S'il y a un prodige, dans cette multiplication d'hommes, ce n'est assurément pas, comme le disait Voltaire, son étendue ou sa rapidité; ce sont bien plutôt son exiguité et sa lenteur. En effet, rien de pareil n'a lieu, de nos jours, dans aucune partie de l'Europe. L'accroissement de la population est trois à quatre fois plus rapide, ainsi que le témoignent les chiffres officiels que nous avons relevés (a).

Pour trouver des chiffres analogues, il faut reculer très loin dans le passé. On y voit qu'en deux siècles et demi, du règne

(a) *Minimum d'accroissement.*

|                            |             |
|----------------------------|-------------|
| États-Romains 1800 à 1858  | — 1 sur 264 |
| France . . . 1851 — 1858   | — 1 — 170   |
| Empire Russe. 1851 — 1858  | — 1 — 157   |
| Suisse . . . . 1826 — 1858 | — 1 — 140   |
| Lombardie . . 1827 — 1858  | — 1 — 128   |

*Maximum d'accroissement.*

|                            |            |
|----------------------------|------------|
| Bade . . . . 1817 à 1858   | — 1 sur 49 |
| Hongrie . . . 1815 — 1858  | — 1 — 55   |
| Belgique . . . 1822 — 1858 | — 1 — 60   |
| Hollande . . . 1826 — 1858 | — 1 — 62   |
| États Sardes . 1825 — 1858 | — 1 — 62   |

de Charles IX à celui de Louis XIV, l'accroissement de la population fut, en France, d'un habitant sur 640 ; proportion qui n'est que le quart de celle de 1845. Et, cependant, les progrès des Hébreux furent encore bien plus lents, puisqu'ils se réduisirent à un seul sur 770. Leur prospérité avait des effets pires que ceux des temps les plus funestes de notre histoire.

L'État de guerre, qui, chez les nations modernes, n'affecte pas très sensiblement la multiplication des hommes, devait être bien plus fatal à la population des Hébreux. Quand la victoire les abandonnait, ils éprouvaient, sans doute, des représailles aussi cruelles que le sort qu'ils réservaient à leurs ennemis vaincus. Les récits de leurs invasions nous les montrent sans pitié. Quand ils entrèrent dans le pays de Madian, ils mirent tout au pillage, brûlèrent les villes, égorgèrent les hommes, puis les femmes, et ensuite les enfants mâles qui avaient été faits prisonniers ; ils n'épargnèrent que les filles qui n'étaient pas encore nubiles, et dont le nombre s'élevait à 32,000. Ce chiffre nous révèle qu'il ne périt pas moins de deux cent mille personnes dans ce massacre. Si, dans les retours de la fortune, les Hébreux subirent eux-mêmes plusieurs catastrophes aussi sanglantes, l'extrême lenteur des progrès de leur population s'explique facilement.

Mais, il y avait très probablement une autre cause de dépopulation non moins puissante que ces exécutions barbares. C'était l'état de l'agriculture, qui limitait les moyens de subsistance et les rendait très précaires. Nous avons des données statistiques qui nous montrent que l'accroissement de la population des Hébreux était, il y a trente siècles, dans une dépendance étroite de cette cause, comme l'est aujourd'hui, dans chaque pays de l'Europe, le nombre de ses habitants.

Pendant leur séjour en Égypte, dans les gras pâturages du Delta, ils multiplièrent, en 430 ans, de 70 individus à plus d'un million et demi. Leur accroissement annuel se rapproche pendant cette longue période, de celui des pays civilisés de l'Europe moderne, il fut d'un habitant sur 430. Ils vivaient alors

dans la paix et l'abondance. Dans le désert, où ils passèrent 40 ans, errants d'une oasis à l'autre, leur population demeura sans s'accroître et même elle diminua. Les oiseaux de passage, la gomme des acacias, le lait des troupeaux suffisaient à peine pour soutenir leur vie, et pour faire égalier le nombre des naissances à celui des décès. Dans la Judée, où ils ne s'établirent que par une guerre d'extermination contre les indigènes, leur population parvint seulement à doubler en l'espace de 640 ans. L'augmentation proportionnelle ne fut que d'un sur 770 ou moitié moins qu'en Égypte. Ce terme manifeste la plus extrême lenteur, puisque dans une période semblable, qui nous fait remonter jusqu'à l'an 1400, la France a triplé sa population, et l'Angleterre l'a sextuplée.

Cette analyse prouve que, dans les événements de l'histoire des Hébreux dont nous avons parlé, les faits statistiques sont complètement d'accord avec les faits naturels, et qu'ils se confirment les uns et les autres. Nous en citerons encore un, qui réunit éminemment ce double caractère, et qui fait connaître, avec précision, des particularités curieuses et inédites sur l'Économie sociale des Hébreux, pendant leur séjour dans le désert.

D'après l'Exode, leur population recensée au pied du Sinaï, s'élevait à 1,552,000 personnes. Dénombree quarante ans après, dans les plaines de Moab, elle ne montait qu'à 1,550,000. Moïse déclare<sup>(a)</sup>, qu'excepté Caleb et Josué avec leurs familles, tous les Hébreux sortis d'Égypte, moururent avant d'entrer dans la terre promise. Conséquemment, la mortalité de la période de quarante ans, fut de 1,552,000 personnes; elle fut en moyenne de 38,770, chaque année, ou d'un individu sur 40. Il naquit pendant ces quarante ans, 1,550,000 personnes, ou 38,150 chaque année, c'est-à-dire un peu moins qu'il n'en mourut<sup>(b)</sup>.

En examinant ces nombres, on reconnaît qu'ils offrent le

(a) Nombre. c. xiv. v. 29. 50. 51. 52. 57. (b) Nomb. c. xiv. v. 63.

même phénomène que nous avons observé au commencement du siècle, parmi les esclaves des colonies européennes des deux Indes, savoir : une mortalité moins grande qu'on ne le suppose communément, et cependant un état stationnaire de la population, par l'effet d'un nombre de naissances égal seulement ou même inférieur à celui des décès. Ainsi la disette, que les Hébreux éprouvaient dans le désert, avait, sur la reproduction, une influence semblable à celle qui était exercée sur les nègres par les maux de l'esclavage. La fécondité naturelle était atténuée, par la puissance de cette cause, de 33 pour cent, et au lieu de trois enfants, il en naissait deux seulement. Il serait intéressant de vérifier si ce phénomène singulier existe, de nos jours, parmi les tribus arabes, qui habitent les déserts confluant à l'Algérie. Nous le croyons volontiers.

La Judée, où les Hébreux s'établirent de vive-force, était certainement, comme le dit la Bible, un pays de lait et de miel, quand on le comparait aux campements de l'Horeb ou du Sinaï ; mais sa fertilité était fort inégale selon les temps et selon les lieux. La sécheresse y causait de fréquentes famines, et il se passait parfois une année entière sans qu'il tombât de pluie<sup>(a)</sup>. L'Écriture nous signale de terribles disettes au temps d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de David. Il y en eut une sous le règne du dernier, qui dura trois années consécutives<sup>(b)</sup>. On y remédiait, aux époques les plus anciennes, en abandonnant le pays et en se retirant en Égypte ; mais l'accroissement de la population rendit ce moyen impraticable. D'ailleurs, les ressources de l'agriculture s'agrandirent considérablement, et finirent par permettre aux Hébreux d'atteindre à une population de près de sept millions.

Deux faits historiques importants sortent de ces recherches statistiques. Le premier, c'est la vérification des nombres énoncés dans le Pentateuque ; elle prouve leur exactitude, et détruit les critiques, qui en ont été faites. Le second, c'est qu'il

(a) Rois. c. xvi. v. 1. (b) Gen. c. xii. v. 10. c. xxi. v. 1. c. xli. v. 50. Sam. c. xii. v. 1.

y a quarante siècles, les mouvements des populations et les phénomènes de la vie humaine étaient les mêmes que maintenant, et que rien n'a changé dans l'existence sociale des peuples, depuis les temps bibliques jusqu'à nos jours.

### CHAPITRE III.

#### AGRICULTURE.

L'agriculture était bien plus avancée, en Palestine, il y a trois mille ans, qu'elle ne l'était, en France, sous Louis XIII. Les Hébreux possédaient tous les instruments aratoires que nous avons : la charrue traînée par des bœufs, la herse, le hoyau, la fourche, la serpe, la coignée, le van <sup>(a)</sup>. Ils cultivaient du froment, de l'épeautre, de l'orge, du millet, de la vesce, des lentilles <sup>(b)</sup>. Ils entouraient leurs champs par des haies ou de petites murailles en pierres <sup>(c)</sup>. La fiente des animaux, les déjections des hommes, le parcage des troupeaux, la paille, leur fournissaient des engrais <sup>(d)</sup>. Pour élever la vigne, ils se servaient, comme nous, des boutures, de la taille, de débouvement, des engrais, des échelas de roseau, des treillages, et, comme en Italie, ils faisaient monter les pampres sur les arbres <sup>(e)</sup>. Ils employaient pour le vin, le pressoir, la cuve en pierre, les jarres en poterie et les outres en peau, lors du transport, absolument comme en Espagne.

L'orge était destiné pour la fabrication de la bière, à l'imitation de l'Egypte ; il contribuait aussi à nourrir les bestiaux <sup>(f)</sup>.

Nous comptons, parmi leurs arbres fruitiers : l'olivier, le figuier, le palmier, le grenadier, l'amandier, et dans la suite : le pistachier, le citronnier, le prunier, le poirier, le jujubier et le

(a) Deutéron. c. xxxii. v. 25. I. Samuel. c. xiii. v. 20. Isaïe. c. xxviii. v. 27.

(b) Job. c. xxxix. v. 20. Isaïe. c. li. v. 5. (c) Isaïe. c. v. (d) Isaïe. c. xiv. v. 10.

(e) Id. v. 2. (f) Prov. c. xxvii. v. 22. Rois. c. xvii. v. 19. c. iv. v. 28.

carroubier. Aussi recueillaient-ils beaucoup de fruits, qu'ils conservaient par la dessiccation, et dont ils faisaient commerce avec leurs voisins, entre autres : les dattes, les raisins, les figues, les olives confites, et diverses espèces incertaines.

Les végétaux potagers de l'ancienne Palestine appartenaient surtout à trois familles de plantes, communes dans les pays chauds : les Légumineuses, les Alliées et les Cucurbitacées ; nous n'y trouvons point de Crucifères. C'étaient, notamment : les fèves, les lentilles, les pois chiches ; puis les oignons, les aulx, l'échalotte, qui était indigène, et enfin les melons et les concombres.

Les plantes industrielles étaient : le lin, le chanvre, le coton, la garance.

Parmi les fleurs, on cultivait la rose, l'anémone, le lys et le muguet, qui est mentionné dans toutes les poésies. L'arôme des fleurs sauvages donnait au miel du pays une qualité supérieure, et la bonté des pâturages permettait de faire, avec le lait de vache ou de chèvre, du beurre et des fromages excellents <sup>(a)</sup>.

De nombreux témoignages prouvent qu'il y avait des parties de la Judée qui étaient de la plus grande fertilité. La Gallilée, Samarie, la Judée proprement dite, les bords de la mer de Tibériade égalaient, en fécondité, les lieux les plus renommés de l'Asie occidentale. La Genèse dit qu'Isaac, qui habitait alors le pays des Philistins, recueillit au centuple de ce qu'il avait semé, dans une terre favorisée sans doute par l'humidité de l'atmosphère maritime <sup>(b)</sup>. Les éclaireurs que Moïse envoya reconnaître le pays de Canaan, en rapportèrent des figues, des grenades et un sarment de vigne avec des raisins, qui exigeait deux hommes pour le porter <sup>(c)</sup>.

Sous David, la culture des terres avait indubitablement une grande extension, puisque sa surveillance et celle des autres industries agricoles avait fait établir une organisation civile toute spéciale. Il y avait des inspecteurs pour le labourage,

(a) Prov. c. xxx. v. 55. (b) Gen. c. xxi. v. 12. (c) Nombres. c. xiii. v. 24.

pour les vignes et pour le vin déjà récolté, pour la culture des figuiers, celle des oliviers et l'huile déjà fabriquée, pour le bétail, les troupeaux, les ânes et les chameaux <sup>(a)</sup>.

Les animaux domestiques étaient tous les nôtres, plus les chameaux, dont on se servait concurremment avec les chevaux, les mulets et les ânes. Ces derniers étaient grands et forts; il y en avait d'entièrement blancs.

Dès la plus haute antiquité ces animaux étaient singulièrement multipliés. Quand Jacob voulut apaiser la colère d'Esau, il choisit parmi ses troupeaux, pour lui en faire présent :

|                     |                                         |
|---------------------|-----------------------------------------|
| 10 jeunes taureaux, | 30 chameaux femelles avec leurs petits, |
| 40 jeunes vaches,   | 200 chèvres,                            |
| 200 brebis,         | 20 boucs,                               |
| 20 béliers,         | 20 ânesses et 10 ânes.                  |

Le don d'un si grand nombre d'animaux suppose assurément une richesse pastorale considérable <sup>(b)</sup>.

Lorsque Moïse envahit le pays de Madian et en détruisit les habitants, cette sanglante conquête donna aux Hébreux plus de 800,000 têtes d'animaux, qui avaient appartenus à une population d'environ 130,000 personnes, savoir :

|               |         |   |       |                       |
|---------------|---------|---|-------|-----------------------|
| Bœufs . . .   | 72,000  | — | 5 à 6 | pour 10 habitants.    |
| Moutons . . . | 675,000 | — | 52    | — 10                  |
| Anes . . .    | 61,000  | — | 5     | — 10 <sup>(c)</sup> . |

Nous ne possédons en France aujourd'hui que :

|                                    |               |
|------------------------------------|---------------|
| 3 bœufs ou vaches pour . . . . .   | 10 habitants. |
| 9 Moutons ou brebis pour . . . . . | 10            |

Dans une razzia des tribus de Ruben et de Gad, qui mirent en campagne 44,760 hommes de guerre, il fut enlevé à quatre petits peuples indigènes, formant 100,000 habitants :

(a) Paral. c. xxvii. v. 25 à 32 (b) Gen. c. xxxii. v. 14. (c) Nomb. c. xxxi. v. 32 à 35.

|                           |                       |
|---------------------------|-----------------------|
| 250,000 moutons . . . . . | 25 pour 10 personnes. |
| 50,000 chameaux . . . . . | 5 — 10                |
| 2,000 ânes. . . . .       | 1 — 50 (a).           |

Job, si connu par ses malheurs et ses poésies, possédait 12,000 têtes d'animaux domestiques, savoir :

|                |                 |
|----------------|-----------------|
| 1,000 bœufs,   | 3,000 chameaux, |
| 7,000 moutons, | 500 ânes (b).   |

Enfin, pour mettre fin à ces citations, nous rapporterons seulement qu'Achab, roi de Samarie, recevait annuellement du roi des Moabites, Mésah, un tribut de 100,000 agneaux et de 100,000 moutons avec leur toison (c).

Cette multiplicité des animaux élevés par l'agriculture des Hébreux, recoit une nouvelle preuve dans la consommation de viande extraordinaire qui avait lieu dans le palais du roi Salomon. Il était assigné, chaque jour, pour le service :

|                                           |               |
|-------------------------------------------|---------------|
| 10 bœufs gras, supposés à 300 kil. chacun | 3,000 kilogr. |
| 20 — de pâturage, à 250 — —               | 5,000         |
| 100 moutons, à 20 — —                     | 2,000         |

Poids net de la viande consommée . . 10,000 (c).

Il fallait, pour l'année entière, 10,900 bœufs et 36,500 moutons, qui fournissaient plus de trois millions et demi de kilogrammes de viande. Ce serait, pour nous, la consommation d'une armée de quarante mille hommes, ou celle de 182,500 habitants de nos départements, où la part annuelle de chacun ne dépasse pas vingt kilogrammes. Cette immense consommation du roi des Hébreux était encore augmentée par les cerfs, les daims, les buffles et les volailles, qui sont mentionnés à part dans cet inventaire.

Ce n'était là que le régime ordinaire ; la consommation de

(a) Paral. c. v. v. 9 à 21. (b) Job. c. i. v. 1. (c) Rois. c. iv. v. 22 et 23.



viande s'accroissait les jours de fêtes. Lors de la solennité du tabernacle, Salomon offrit en sacrifice douze mille veaux et cent vingt mille agneaux dont on fit ensuite un festin à tout le peuple, hommes, femmes et enfants. Lors de la fête des pains consacrés, Josias sacrifia trente mille agneaux et trois mille bœufs; les lévites y ajoutèrent cinq cents bœufs et sept mille six cents agneaux.

Le nombre des chevaux correspondait à celui des autres espèces d'animaux domestiques élevés dans les champs de la Palestine. Le roi des Moabites, Adrazar, qui fut vaincu par David, avait mille charriots de guerre et cinq mille cavaliers; ce qui revient à sept mille chevaux. Sisera, général des troupes du petit pays de Canaan, assembla, pour attaquer les Hébreux, neuf cents charriots, qui supposent dix-huit cents chevaux. Et le Livre des Rois, qui énumère les forces militaires de Salomon, lui attribue quatorze cents charriots de guerre et douze mille cavaliers, c'est-à-dire près de quinze mille chevaux. Quantité considérable, dans un pays montagneux, comme l'est la Judée, et qui l'emporte de beaucoup, proportion gardée, sur la quantité de chevaux entretenus pour le service militaire de la France. Ce nombre s'élevant à cinquante mille chevaux, est dans le rapport d'un à 665 avec la population, tandis qu'en Judée il était dans celui d'un à 400.

Il est évident qu'un pays qui nourrissait une si grande multitude d'animaux utiles, devait avoir de bons pâturages, et que, pour subvenir aux besoins d'une population de plus de six millions et demi d'habitants, il lui fallait une agriculture intelligente, secondée par un ciel et une terre propices. Aussi trouve-t-on une foule de témoignages des soins que donnaient aux moissons et aux troupeaux, toutes les classes du peuple Hébreu, à commencer par ses chefs et les femmes de leur famille. On voit partout, dans le livre du Pentateuque, les mêmes habitudes de travail agricole qu'Homère retraçait, comme étant celles des habitants de la Grèce, huit cents ans après.

Gédéon était occupé à battre son blé, lui-même, quand il

reçut la mission de délivrer Israël. Saül, quoique déjà roi, conduisait sa charrue, quand les habitants de Jabès vinrent réclamer son secours. Booz surveillait la moisson de ses orges, lorsque Ruth se présenta devant lui pour en obtenir les glanures. Elisée menait lui-même l'une des douze charrues de son père, au moment où il fut appelé à devenir prophète. David, quand il eut été sacré par Samuel, retourna prendre soin de ses troupeaux. Rachel gardait les moutons de son père, et Rébecca allait chercher de l'eau à la fontaine, pour abreuver les siens (a).

En consultant Reland, Lowman et d'autres savants, qui ont fait de ce sujet une étude spéciale, on trouve que, d'après leurs calculs, l'étendue de la Palestine était ainsi qu'il suit, selon les époques :

|                                       | Hectares. | L. carr. m. |
|---------------------------------------|-----------|-------------|
| Ancien territoire des Hébreux . . . . | 6,072,000 | 3,074       |
| Étendue du royaume de David . . . .   | 6,740,000 | 3,412       |

Cette étendue égale celle du Portugal ou des Etats-Sardes ; elle surpasse celle de la Belgique, jointe à la Hollande ; elle se rapproche de la Bavière, ou du royaume de Naples.

Le pays gisait sous les latitudes les plus belles, entre les 31° et 34° degrés, depuis Bethsabée jusqu'à Dan, c'est-à-dire : depuis les déserts confinant à l'Égypte et à l'Arabie, jusque vers l'Antiliban au Nord. C'était à peu près une longueur de 76 lieues moyennes, sur 40 de largeur. Mais le littoral de la Méditerranée, dans une partie de son étendue, formait le territoire des Philistins ou Phœniciens, qui furent toujours, pour les Hébreux, des ennemis formidables, bien plus par leur habileté militaire, que par la force de leur population.

Le territoire avait été partagé par Moïse, dès qu'il fut arrivé sur les bords du Jourdain, en 601,730 lots, qui durent être distribués par le sort, à chaque famille (b). Si chaque lot fut,

(a) Rois. c. xvi. v. 11. Samuel. c. 11. v. 25. Gen. c. xxix. v. 9. etc.

(b) Nomb. c. xxvi. v. 53. 54.

comme en Egypte, de douze aroures ou deux hectares et un cinquième, le pays dont les Hébreux disposèrent ainsi, avait une étendue de 15 à 16,000,000 hectares, ou 840 lieues carrées moyennes. Ce n'était guère que le quart de la surface entière de la Palestine. Mais Moïse ne distribua de terres qu'à deux tribus et demie, en deçà du Jourdain; et ce fut Josué, qui, après ses victoires sanglantes sur les indigènes, partagea le pays au-delà du fleuve, entre les neuf autres tribus et la demi-tribu de Manassé. L'historien Josèphe rapporte que les productions des terres de Jéricho et de Jérusalem, surpassant en abondance et en beauté celles des autres parties du territoire de Canaan, Josué voulut que le partage des terres se fit plutôt selon leur valeur que selon leur étendue, parce que souvent un seul arpent valait mieux qu'une quantité d'autres (a). Les commissaires et les géomètres qu'il envoya, pour mesurer les terres, les distribuèrent selon leur fertilité, ce qui suppose des appréciations cadastrales très complexes.

Cette opération remontait jusqu'à Moïse lui-même, qui la prescrivit aussitôt que les Hébreux, vainqueurs des Moabites, furent devenus maîtres du pays, situé le long de la rive gauche du Jourdain. Des commissaires avaient été préposés par lui au partage des terres, et chargés de tracer les limites assignées à chaque tribu (b).

Il est digne de remarque, que ces opérations statistiques et cadastrales furent exécutées il y a 34 siècles, et que conséquemment notre génération, au lieu d'avoir, comme on l'imagine assez communément, le mérite de leur invention, a été devancée par un petit peuple, qui vivait dans un coin de l'Asie, avant l'expédition des Argonautes et le siège de Troie.

Quand les Hébreux vinrent dans ce pays, au temps d'Abraham, il y a 3,975 ans, son territoire était partagé entre une quantité de hordes ennemies, qui se déchiraient mutuellement. On peut les compter par leurs chefs, qui portaient le titre pom

(a) Josèphe, l. V. c. I. (b) Nomb. c. XXXV.

peux de rois. Lorsque Josué envahit le Canaan, il passa au tranchant de l'épée 31 rois et tous leurs sujets <sup>(a)</sup>. Adoni-Béze, chef des Cananéens et des Phérésiens, avait fait couper les pouces des mains et des pieds à 70 rois qu'il avait vaincus, quoiqu'il ne commandât qu'à 10,000 hommes. Juda, qui le vainquit à son tour, lui fit éprouver le même sort <sup>(b)</sup>. Ben-Adad, roi de Syrie, avait dans son armée 32 rois, qui étaient ses vassaux ; enfin, comme l'a dit Marsham : *Quot urbes, tot regnum* <sup>(c)</sup>.

Malgré l'anarchie que devait entretenir un tel état de choses, il paraît que dès les temps les plus anciens, la propriété était parfaitement reconnue dans tous ses droits, et que les terres cadastrées étaient transmises aussi régulièrement et évaluées aussi soigneusement que dans les pays civilisés de l'Europe moderne.

Abraham, qui était un étranger venu de la Mésopotamie, dans la contrée de Canaan, y acheta un champ planté d'arbres, pour y creuser le sépulcre de sa femme Sarai. Cette propriété lui fut vendue au prix de 400 sicles d'argent, ou un peu plus de 1,000 francs <sup>(d)</sup>.

Jacob, son petit-fils, acheta pour 100 sicles ou 250 francs, une partie du champ où il avait dressé sa tente, et qui appartenait aux enfants d'Hémor, propriétaires Cananéens <sup>(e)</sup>.

David paya 50 sicles ou 125 francs, l'aire où Oron battait son blé <sup>(f)</sup>.

Quand les Hébreux furent établis dans la Palestine, les terres qui avaient été acquises, par le partage du pays conquis, furent inféodées dans chaque famille ; et l'on voit par l'histoire de Naboth <sup>(g)</sup>, qu'il fallait un coup d'État pour enlever une vigne à un pauvre homme. Il était plus facile de lui enlever sa femme ou même la vie.

Le respect public pour la propriété territoriale était une

(a) Josué. c. xi. v. 12. c. xii. v. 9 à 24. (b) Juges. c. i. v. 5 et 7. (c) Rois. c. i. v.

(d) Gen. c. xiii. v. 9 et suiv. (e) Gen. c. xlii. v. 19. (f) Joseph. l. VIII. c. x.

(g) Rois. c. xx. v. 1 et suiv.

tradition égyptienne, qui diminuait les maux perpétués par les discordes civiles. Les mauvaises passions s'arrêtaient devant la crainte de mourir de faim, en ravageant les campagnes. Aussi l'agriculture était-elle dans un état prospère. Sous le règne de Salomon, le pays produisait davantage que sa consommation, et ce roi put envoyer à Hiram, souverain de la ville de Tyr, 20,000 cores ou 100,000 hectolitres de froment, pour les besoins annuels de son palais. Il y joignit autant de mesures d'huile purifiée, et reçut, en retour, des bois de chêne et de sapin (a).

La consommation journalière de la cour de Salomon nous est indiquée par le Livre des Rois (b). Elle consistait en 30 cores ou 150 hectolitres de farine fine, et 60 cores ou 300 hectolitres d'espèce inférieure; au total, pour l'année, 164,250 hectolitres, qui devaient suffire pour nourrir 54,700 personnes. Ces chiffres sembleraient fabuleux, si l'on oubliait que Salomon avait adopté la magnificence des monarques de l'Orient, et qu'il avait, comme eux, dans son palais, un harem de 800 femmes, et une garde d'élite très nombreuse.

Des habitudes asiatiques d'hospitalité imposaient d'ailleurs au souverain, le devoir de nourrir une multitude de personnes, et de faire gratuitement des distributions de grains au peuple, dans les temps de disette. Ainsi Hérode, pendant une famine causée par une extrême sécheresse, fit venir d'Égypte, des blés, qui furent donnés aux habitants, savoir :

|                    |              |       |                      |
|--------------------|--------------|-------|----------------------|
| Pour le peuple . . | 80,000 cores | . .   | 400,000 hectolitres. |
| — les étrangers .  | 10,000       | — . . | 50,000               |
| Totaux .           | 90,000       | — . . | 450,000 (c)          |

Quand le pays n'était pas affligé par ces sécheresses désastreuses, il était très fertile; et l'on ne peut en juger maintenant, dans l'état misérable, où l'a plongé la longue domination

a) Rois. c. v. v. 10 et 11. (b) Rois. c. xi. v. 2.

(c) Chaque core équivalait à 10 médimnes attiques, et chaque médimne à 4 litres 52

des Turcs. Les céréales étaient cultivées en grand. Les grains les plus communs étaient, comme en Égypte, le froment et l'orge. Cette dernière espèce était considérée comme très inférieure; elle valait moitié moins que le blé (a). Cependant c'était de l'orge que récoltait le riche Booz et les vingt pains qu'Élisée multiplia, pour assouvir la faim du peuple, pendant une disette, étaient des pains d'orge (b).

Un événement militaire nous a transmis le chiffre de la valeur des grains en Palestine, sous le règne de Josaphat. Les Assyriens ayant levé le siège de Samarie, abandonnèrent dans leur camp, les approvisionnements qu'ils y avaient rassemblés. Il en résulta une si grande abondance, que le modios de blé et celui d'orge diminuèrent considérablement. Cependant, d'après les calculs de Pauton, ils valurent encore un prix élevé comparativement au nôtre, puisque le setier de froment était vendu à raison de 20 francs 10 sous, et celui d'orge, 14 francs 15 sous; termes qui reviennent à 20 francs et à 10 francs l'hectolitre (c).

C'est un prix qui nous paraît très hant, surtout pour un prix d'abondance; mais il semble qu'en Judée les métaux précieux étaient en si grande quantité, que le numéraire pouvait bien en éprouver une dépréciation notable. En effet, le Livre des Rois dit que Salomon fit que l'argent n'était pas plus prisé à Jérusalem, que les pierres, les cèdres ou les figuiers sauvages, tant il y en avait (d).

Un fait de douane, qu'on ne s'attend guère à trouver à une époque si reculée, porte un témoignage plus positif que cette comparaison. L'Égypte était en possession de fournir des chevaux et des charriots de guerre à tous les États de la Syrie. Cette importation était soumise à un droit, qui était perçu par les fermiers de Salomon à raison de 150 sicles ou 375 francs par cheval, et de 600 sicles ou 1500 francs par charriot (e). Il faut croire que le roi exactait 100 pour 100 de la valeur des

(a) Juges. (b) Ruth. c. ii. Rois. c. iv. v. 12. (c) Pauton. p. 336. Rois. c. vii. v. 26.

(d) Rois c. x. v. 27. (e) Rois. c. x. v. 29.

marchandises importées; car on ne peut admettre qu'un cheval pût valoir, en Judée, plus de 20 hectolitres de froment, ou 600 francs de notre monnaie. L'Écriture nous apprend une circonstance assez singulière de ces transactions commerciales. C'est qu'il était loisible aux fermiers de recevoir, en paiement du droit perçu, des fils de lin d'Égypte, sur lesquels ils faisaient, sans doute, un profit considérable.

Il nous est enseigné par ce fait, que les fermiers généraux, abolis en France, en 1789, avaient une origine fort reculée, et que les hauts tarifs de douanes ne sont pas une invention nouvelle dont on puisse faire honneur aux financiers de l'Europe.

Les données statistiques, fournies par le Pentateuque, complétées par quelques faits numériques, invariables, enseignés par la science, permettent de tracer le cadastre agricole de la Palestine à l'époque du règne de David.

Pour une population de 3,757,000 habitants, il fallait, à raison de 3 hectolitres de grains chacun, par année, une quantité de céréales, froment ou orge, de. . . . 11,271,000 hectol.

Pour la semence à 7 1/2 pour un . . . 1,700,000

Quantité totale des céréales récoltées 12,971,000 hectol.

L'étendue de la culture des grains, à raison de 13 hectolitres par hectare, devait être de . . . . . 863,000 hect. (\*)

Celle des vignes, oliviers, lin, etc. . . 865,000

Surface des terres cultivées . . . . . 1,730,000 hectares ou 875 lieues carrées moyennes.

— des pâturages, pâtis, terres stériles 5,010,000

Étendue totale du pays occupé, 6,740,000 hectares ou 3,412 lieues carrées moyennes.

C'était 1,100 personnes par lieue carrée, comme en Allemagne maintenant.

(a) Sous Ptolémée Philadelphe, on estimait que les terres labourées de la Judée occupaient trois millions d'arures, qui faisaient 710,000 hectares, ou un 9<sup>e</sup> du territoire (Josèphe. l. l. p. 1048.)

Si l'on suppose que la récolte était moitié en blé, moitié en orge, le prix moyen de l'hectolitre s'élevait à 13 francs ; le produit en valeur de l'hectare était de 225 francs.

Et la valeur totale de la récolte des grains montait à. . . . . 195 millions.

En portant à moitié les autres produits, ils valaient . . . . . 97

Le revenu brut agricole de la Judée peut donc être évaluée, par approximation, à. . . . . 300 millions.

C'était 80 francs par habitant, au temps du roi David.

Le territoire était réparti à peu près comme il suit :

En culture, céréales et autres produits . . . 46 ares par habitant.

En pâturages . . . . . 92

Surface totale, par habitant . . . . . 138 ares.

Moïse avait prescrit que les terres cultivées restassent en jachères la septième année ; et quand la Judée fut réduite en province romaine, la population réclama la suspension des tributs, pendant cette vacance agricole ; exemption qui lui fut accordée ; mais, il paraît, par les plaintes qu'excitaient les infractions à ce précepte religieux, qu'il était mal observé, et que l'on continuait d'utiliser les terres pendant l'interdit.

C'est un témoignage du haut prix que les Hébreux attachaient à la culture de leurs champs, puisqu'ils étaient si mal disposés à les laisser en jachères, comme le font encore aujourd'hui, par malheur, la plus grande partie des laboureurs de l'Europe et même d'une partie considérable de la France.



## CHAPITRE IV.

## INDUSTRIE.

On ne peut attribuer aux Hébreux aucune influence remarquable sur les progrès matériels de la civilisation du monde, et l'on s'étonne qu'un peuple qui a exercé, par ses dogmes, une si grande puissance sur les esprits, n'ait pour ainsi dire rien fait pour les sciences et les arts. La cause en est dans la vie dure et nécessitante, que lui imposait un pays peu fertile; et surtout, dans la séquestration de ce pays, privé de frontières maritimes, et resserré par des montagnes et des déserts. Un culte, qui faisait un sujet d'anathème de toute dissidence religieuse, contribuait, non moins que le gisement du territoire, à isoler ce peuple, et à le priver de l'assistance de ses voisins. On conçoit que, dans sa transmigration, Abraham, qui était un pasteur, et non un habitant instruit des grandes villes de la Mésopotamie, n'ait pas emporté avec lui la tradition des connaissances chaldéennes, et que ses descendants leur soient restés étrangers; mais, pour expliquer comment les Hébreux sont demeurés, pendant des siècles, en contact avec les Phéniciens, sans acquérir les lumières de ce peuple ingénieux et savant, il faut se rappeler que les uns portaient aux autres une inimitié mortelle, quoiqu'ils fussent du même sang et qu'ils parlassent presque la même langue. Les Phéniciens, qui, dans la Bible, sont appelés Philistins, n'étaient pas haï des Hébreux seulement parce qu'ils étaient païens, mais encore parce qu'ils étaient sous le poids d'une malédiction consacrée par une longue suite de siècles. Ils étaient la postérité de ce Canaan, qui avait été maudit par son grand-père Noë, pour un manque de respect dont la peine dut s'étendre, suivant l'injuste usage de l'Orient, jusqu'à ses descendants les plus éloignés.

Ce fut le séjour des Hébreux en Égypte, qui introduisit parmi eux les connaissances étendues et variées des habitants de ce pays, et qui leur permit d'apprendre les opérations de l'agriculture et de l'industrie, qu'ils pratiquèrent pendant leur exil, dans le désert. Les quatre siècles, qu'ils avaient passé sous la domination des Pharaons, avaient fait d'eux des Égyptiens, et les avaient rendus capables d'une foule d'œuvres fort au-dessus de la capacité des pasteurs arabes. Toutefois, on doit croire que ce fut aux artistes Égyptiens, qui l'avaient suivi, que Moïse confia l'exécution difficile de l'arche d'alliance et des grands ouvrages d'orfèvrerie accessoires. Il fallait assurément des hommes expérimentés pour de telles entreprises, et les rustiques bergers de Goscen n'avaient sans doute aucune des connaissances métallurgiques compliquées et des travaux d'art qu'exigeaient de pareilles œuvres. Il est probable que ces artistes étrangers formèrent une école, parmi les ouvriers Hébreux ; car, plus tard, nous trouvons que les femmes d'Israël étaient couvertes de bijoux précieux absolument comme celles de l'Égypte. Il n'y avait entre elles aucune différence à l'égard de ce luxe plein de coquetterie et d'orgueil.

Les Hébreux possédaient une partie des industries de l'Égypte, où ils avaient demeuré si longtemps, et même plusieurs de celles de la Chaldée, d'où ils tiraient leur origine.

La mise en œuvre des métaux était née dans ce dernier pays, la tradition l'attribuait à Tubal-Caïn, l'un des Adâmidés qui vivait avant le déluge <sup>(a)</sup>. Moïse parle de mines de fer <sup>(b)</sup>. On faisait de ce métal : des épées, des couteaux, des coignées, des outils pour tailler les pierres et pour tondre les troupeaux <sup>(c)</sup>. Cependant, comme chez les Grecs et les Romains, le cuivre ou l'airain était employé pour remplacer le fer. Job mentionne des arcs d'airain. Samson fut chargé de chaînes de ce métal <sup>(d)</sup>.

(a) Gen. c. iv. v. 21. 22. (b) Deutér. c. iv. v. 20. (c) Nomb. c. xxxv. v. 16. Lévit. c. i. v. 17. Deut. c. xix. v. 5. c. xxvii. v. 5. Gen. c. xxxi. v. 49. c. xxxviii. v. 12. (d) Job. c. xx. v. 24. Jug. c. xvi. v. 21.

L'or et l'argent étaient mis, sans peine, en fusion, et transformés en bijoux variés et en grands ouvrages d'orfèvrerie.

On se servait de meules doubles, et de moulins à blé comme chez les Égyptiens ; les fours étaient en usage dans le même temps (a).

Le vin et l'eau étaient transportés dans des outres (b).

Il y avait des balances au temps d'Abraham (c).

Le patriarache voyageait avec ses tentes (d).

On se servait, dès-lors, habituellement, en Palestine, d'une petite monnaie d'argent, nommée siele, et qui valait 2 francs 80 centimes.

Les armes étaient les mêmes que chez les peuples voisins.

Abraham se servit d'une épée pour sacrifier son fils Isaac (e).

Le bouclier est cité par Moïse (f).

Job parle de l'usage de la fronde (g).

Ismaël était habile à tirer de l'arc (h).

Ésaü allait à la chasse, avec un carquois et des flèches (i).

Les tribus marchaient, dans le désert, sous des drapeaux, et au son de trompettes d'argent (j).

Les chars de guerre étaient en usage, au temps de Jacob, comme en Égypte (k) ; mais l'on se servait néanmoins de chevaux montés (l).

L'agriculture de la Palestine possédait, il y a 4,000 ans, les mêmes instruments dont nous nous servons aujourd'hui pour cultiver la terre : la charrue, la herse, la bêche, le van.

Les constructions devaient être analogues à celles de l'Égypte, où, pendant leur servitude, les Hébreux avaient été forcés de remplir le métier de maçon. Les villes fortifiées étaient environnées de murailles, flanqués de tours. Jérusalem en avait 90, situées à 230 pieds les unes des autres.

Les vêtements étaient en tissus de lin ou de laine. Il y avait

(a) Deutér. c. xxiv. v. 6. Job. c. xli. v. 15. (b) Job. c. xxxii. v. 19 Gen. c. xxi. v. 14. Exod. c. xi. v. 5. (c) Gen. c. xxiii. v. 16. (d) Gen. c. xii. v. 8. c. xxii. v. 48. (e) Gen. c. xxi. v. 10. (f) Deut. c. xxxiii. v. 29. (g) c. xli. v. 19. (h) Gen. c. xxi. v. 20. (i) Gen. c. xxvii. v. 3. (j) Nomb. c. ii. v. 2. Id. c. x. 2. c. xxxi. v. 6. (k) Gen. c. xii. v. 45. c. xiv. v. 19. (l) Id. c. xlix. v. 17. c. l. v. 9.

beaucoup plus de luxe, que ne semble le comporter la richesse du pays et son industrie. Les goûts de l'Orient, pour les ornements personnels et pour les parfums, s'étaient introduits en Palestine, dans toutes les classes du peuple. On y faisait usage de miroirs de métal poli<sup>(a)</sup>. Dès les temps anciens, on voit Éliezer donner à Rébecca, en présent, des pendants-d'oreilles pour orner son visage, et des anneaux de même métal pour orner ses mains<sup>(b)</sup>. Les hommes portaient les mêmes bijoux que les femmes, et avaient, comme elles, des bracelets<sup>(c)</sup>.

L'amour des parfums était répandu jusque parmi les gens vulgaires, tel que le sauvage Esaü<sup>(d)</sup>; et les rois avaient à leur cour, des femmes, qui avaient pour fonctions de les préparer. La prédiction de Samuel laisse croire que c'était un métier, qui leur méritait mal l'estime publique.

Salomon, malgré la réputation de sagesse que lui ont acquise ses œuvres morales et poétiques, introduisit, chez les Hébreux, le faste des grandes monarchies de l'Orient, et contribua ainsi au déclin du caractère national de son peuple. Les rois de Judée, devenus, dans la suite, alliés et tributaires des Romains, adoptèrent tout ce qui appartenait à la vie civile et politique de leurs maîtres; et le roi Hérode ne différait guère d'un préteur ou d'un proconsul de la République. Longtemps avant que la Palestine eût été transformée en province romaine, elle était déjà en possession de toutes les industries qui étaient pratiquées dans les parties orientales de l'Empire; et la religion seule conserva aux Hébreux leur type caractéristique, et leurs mœurs empreintes des passions et de l'esprit de la race dont ils tiraient leur origine.

(a) Exod. c. xxxviii. v. 8. (b) Gen. <sup>ve</sup>c. xxiv. v. 47. (c) Id. c. xxxv. v. 4. c. xxxviii. v. 18. (d) Gen. c. xxvii. v. 27.

## CHAPITRE V.

## ÉLÉMENTS DE LA SOCIÉTÉ HÉBREUE.

Le système des *castes*, qui, dans les pays de l'Orient, a institué l'inégalité civile, comme l'une des bases de l'État social, ne put être établi complètement chez les Hébreux. Pasteurs en Égypte, ils vécurent pendant quatre siècles, dans leurs pâturages, séparés des pouvoirs du pays, sans autre dépendance que la puissance paternelle et les liens de la famille. Cette autorité naturelle fut transmise, pendant l'émigration dans le désert, aux plus anciens des tribus, et constitua une magistrature patriarcale, une sorte d'aristocratie dont le titre légal était la vieillesse. Au-dessus d'elle, Moïse érigea le gouvernement théocratique, dont il fut le chef suprême, et qu'il appuya par la création de la caste sacerdotale des Lévites. C'était, au temps de David, une armée permanente de plus de 40,000 hommes, toujours réunis, dans 48 cantonnements, au lieu d'être disséminés dans toutes les parties du pays, comme l'étaient les autres tribus. Ces résidences étaient leur propriété et avaient une banlieue pour nourrir leurs troupeaux (a). Mais il ne leur avait point été donné de terres arables, attendu que la dixme des grains, des fruits, des arbres, des animaux domestiques leur était due de droit divin (b). Le dixième de la production agricole du pays équivalait à la propriété de 514,000 hectares ou 260 lieues carrées moyennes, indépendamment du prix du travail pour mettre en valeur cette surface. C'était, pour chaque individu de la tribu de Lévi, une part du territoire cultivé ou en pâturages de 300 ares, c'est-à-dire deux à trois fois aussi grande que

(a) Lévit. c. xiv. (b) Nomb. c. xxxi. v. 5. Lévit. c. xiv. xviii. xxvi.

celle de chaque Hébreu, puisque le domaine en culture, divisé par la population totale, ne donnait que 138 ares à chacun.

Moïse voulant investir cette tribu de la toute puissance, ne jugea pas devoir élever à côté d'elle une caste militaire dont l'influence aurait rivalisé tôt ou tard, comme en Egypte, avec la sienne. Il adopta de préférence la pratique de la levée en masse de tous les hommes au-dessus de vingt ans, ou la mise en disponibilité d'un corps d'élite, d'une force proportionnée au besoin des événements.

Dans la première campagne, au sortir du désert, il tira 1,000 hommes de chaque tribu, et fit attaquer les Madianites, par ce détachement de 12,000 hommes. C'était le cinquantième des milices.

Josué fit la conquête du Canaan par une invasion de toute la population militaire des Hébreux. Plus tard, lors du gouvernement des Juges, des tribus prirent les armes séparément, et firent des expéditions à leurs risques et périls. Dans la cruelle guerre qui éclata entre les onze tribus et celle de Benjamin, à l'occasion de la tragique histoire du lévite d'Ephraïm, il fut levé dix hommes sur cent, pour attaquer les Benjamites, qui, eux-mêmes, obtinrent 26,000 hommes de leur conscription totale. Tous, moins 600 hommes, furent exterminés (a).

L'armée régulière du roi David était composée de douze corps de 24,000 hommes chacun, qui se relevaient chaque mois. Ces troupes montaient, dit-on, à 288,000 hommes (b).

Le roi de Juda, Amatsia, fit faire le dénombrement des hommes en état de porter les armes; il en trouva, assure-t-on, 300,000; ceux d'Israël n'étaient pas compris dans ce nombre (c).

Quand Jérusalem fut assiégée par les Romains, sous le règne de Vespasien, cette ville opposa, pendant une année entière, une résistance désespérée. L'historien Josèphe, qui

(a) Jug. i, ix. v. 10. 15. 46. (b) Paral. c. xviii. v. 1 et suiv. (c) Paral. c. xxv. v. 5.

était témoin oculaire de cet événement, assure qu'il périt 1,400,000 Juifs, de tout sexe et de tout âge, par la famine, les maladies et la guerre. Ce nombre, qui égalait le sixième de la population du pays, comprenait indubitablement toute la mortalité causée par l'invasion. Quant à la ville, on peut admettre que 200,000 hommes en défendirent les approches et les murailles. Lorsqu'elle eût été prise d'assaut, il y eut :

40,000 hommes, faits prisonniers, qui furent renvoyés par Titus;  
 11,000 qui moururent de faim volontairement ou par abandon;  
 97,000 qui furent déportés en Égypte, pour les travaux publics, ou distribués comme gladiateurs dans différentes villes (a).

Au total, 148,000 hommes, qui survécurent à la ville sacrée. S'il en fût tué la moitié autant, le nombre des défenseurs de Jérusalem dût dépasser 200,000. On conçoit que cette métropole, fortifiée par sa position, par ses murs flanqués de 90 tours, avec six temples ou palais servant de citadelles, ait dû coûter aux Romains beaucoup de temps et de soldats, avant de succomber.

On sait par Josèphe, l'un des acteurs de ce drame sanglant, que la circonvallation qui environnait la ville, pendant le siège, avait 39 stades de développement, ou 7,200 mètres, équivalant à près de deux lieues. L'enceinte de la ville était, selon le même auteur, de 33 stades ou 6,105 mètres; il en suppose 6,300, quand il fixe à 200 coudées hébraïques la distance entre les tours qui flanquaient les murailles (b).

Dans les temps ordinaires, Jérusalem n'avait que 120,000 habitants; mais à l'approche des Romains, l'élite de la population militaire du pays se renferma dans son enceinte.

En remontant, dans l'histoire des Hébreux, à des temps de prospérité, on y discerne facilement le germe rougeur qui prépare la destruction des états fédératifs. Une discorde incessante, religieuse ou politique, divisait les tribus. Le pouvoir

(a) Jos. bell. jud. c. 1 et vii.

(b) Chaque coudée était de 352 mill. ou 15 p. Josèphe, l. V. c. xxxi. v. 6. c. xlvii.

royal était affaibli par la puissance des Lévites, par le défaut d'unité sociale et par la turbulence naturelle des Hébreux, toujours mécontents et toujours prêts à s'insurger contre leurs chefs, quelque fût leur titre : grand sacrificateur, prophète, roi ou juge. Si David, Salomon et Hérode obtinrent un grand ascendant, ils le durent à leurs succès militaires, à l'appui des puissances alliées et aux richesses dont ils disposaient.

Le trésor royal de David contenait 275 millions de francs. C'était un contingent de 40 francs par habitant, et l'équivalent d'une somme d'un milliard 400 mille francs, qui existerait dans l'épargne de la France.

Quand la Judée fut réduite en province romaine, son revenu annuel s'élevait, après la mort de César, à 84,750,000 francs. Les impositions montaient alors à 11 francs par personne. Sous Vespasien, elles avaient quadruplé, si, comme le dit Josephé, elles étaient de 282,550,000 francs ; ce qui aurait fait plus de 40 francs par habitant, tandis que la Gaule ne payait, sous César, que 226,750,000 francs, faisant un contingent de 28 ou 30 francs par personne (a).

Salomon, qui gouverna la Judée avec le luxe d'un monarque asiatique, n'avait, selon le Livre des Rois, qu'un revenu de 666 talents d'or (b). Mais dans cette somme n'étaient point compris les tributs de l'Arabie, ni les droits de douanes. Cette double restriction a fait penser qu'il n'était ici question que du revenu, donné par les terres de la couronne, qui se serait élevé à près de 50 millions de francs. A raison de 225 francs le produit annuel de l'hectare, cette somme suppose que le domaine royal avait une étendue de 220,000 hectares en culture, ou 441 lieues carrées moyennes.

Ce territoire et celui que la dixme donnait en propriété aux Lévites, étaient 745,000 hectares, ou plus d'un sixième, au domaine commun. La répartition des terres était à peu près ainsi qu'il suit :

(a) Eutrop. l. 1. (b) Rois, c. x. v. 11.



## CADASTRE DE LA JUDÉE AU TEMPS DU ROI DAVID.

| Castes.      | Nombre d'individus. | Étendue des propriétés. | Par habitant. |
|--------------|---------------------|-------------------------|---------------|
| Le roi.      | 1                   | 220,000 hectares.       | » ares.       |
| Les Lévités, | 181,000             | 514,000                 | 300           |
| Le Peuple,   | 3,577,000           | 4,411,000               | 123           |
| Totaux,      | 3,557,000           | 5,145,000               | 138           |

On voit, par le rapprochement de ces chiffres, que le roi avait 1,800 parts et la caste sacerdotale 1,420. C'était assurément une grande inégalité sociale, analogue à celle existant en Egypte, dont elle était une imitation.

Ce n'était pas la seule; l'âge, le sexe en introduisaient huit autres dans la valeur intrinsèque des individus. Leurs différences avaient été fixées par Moïse lui-même, dans le Lévitique, au moyen de termes numériques qui forment une table d'estimation semblable à celle du Vereguild des peuples du moyen âge.

En voici les chiffres qui datent de près de 4,000 ans, et qui servaient au tarif suivant lequel pouvait se racheter toute personne vouée à Jéhovah.

|                                          |                     |
|------------------------------------------|---------------------|
| Un homme de 20 ans à 60 valait . . . . . | 50 sicles d'argent. |
| Une femme du même âge . . . . .          | 30                  |
| Un garçon de 5 à 20 ans . . . . .        | 20                  |
| Une fille du même âge . . . . .          | 10                  |
| Un garçon d'un mois à 5 mois . . . . .   | 5                   |
| Une fille du même âge . . . . .          | 3                   |
| Un vieillard de plus de 60 ans . . . . . | 15                  |
| Une femme de même âge. . . . .           | 10 (a).             |

Le sicle valait plus de 2 francs 50 centimes, ce qui ne porte ces fixations qu'à un taux modique; mais il faut remarquer qu'elles furent établies dans le désert au tems où la richesse numéraire des Hébreux était fort minime. Ce n'est pas

a) Lévit. c. xiv. v. 2 et suiv.

d'ailleurs l'élévation des sommes qui est ici la circonstance importante ; c'est leur proportion relative.

Un enfant d'un mois à cinq ans valait le dixième du prix d'un individu de vingt ans à soixante. Le rapport était le même pour les deux sexes. Mais l'enfant mâle valait 12 francs et l'enfant femelle 7 francs 50 centimes seulement, ou presque la moitié.

Pour les adultes, de vingt ans à soixante, la valeur était à son maximum de 125 francs pour les hommes, de 75 pour les femmes. Les premiers montaient de 50 à 125 francs ; l'accroissement n'était que de  $2\frac{1}{2}$ , tandis que pour les femmes il triplait pleinement en s'élevant de 25 francs à 75. Au-delà de soixante ans, le prix des hommes ne descendait pas autant que celui des femmes. Un vieillard était encore estimé 37 francs, tandis qu'une vieille femme n'en valait que 25 ; celle-ci avait perdu les deux tiers de sa valeur, et l'autre un peu moins.

En additionnant les valeurs de chaque sexe aux diverses époques de la vie, on trouve que la femme n'était évaluée que 58 pour 100 du prix des hommes. C'était une infériorité de 2 sur 5, et une disproportion tout-à-fait orientale.

Il y aurait certainement dans tous ces nombres et dans leurs bizarres irrégularités, le sujet d'un examen d'autant plus intéressant, qu'on peut soupçonner qu'ils étaient d'origine Égyptienne ; mais nous avons déjà trop prolongé ces recherches, et nous nous hâtons d'y mettre fin par quelques mots sur l'esclavage, tel que nous le trouvons chez les Hébreux. Nous compléterons ainsi les notions qui sont fournies par la Bible sur les différentes conditions sociales de cet ancien peuple.

L'esclavage est un fléau de l'Orient, dont l'institution fatale remonte aux premiers âges du monde. On le retrouve à toutes les époques de l'histoire des Hébreux ; mais, il faut le dire, moins développé, moins barbare que chez des peuples d'une plus haute civilisation.

Lorsqu'Abraham abandonna les plaines de l'Assyrie pour se fixer dans le pays de Canaan, il avait à sa suite un grand

nombre d'esclaves, car il en arma 318, nés sous ses tentes, pour une razzia contre quatre à cinq rois, qui avaient enlevés son neveu Lot <sup>(a)</sup>. La Genèse distingue fort bien, comme on le faisait naguère encore aux Antilles, quand il s'agissait des nègres esclaves, ceux nés chez lui de ceux achetés à prix d'argent.

Quand le roi de Guérard, Abimelec, rendit à Abraham sa femme qu'il avait enlevée, il lui donna, comme une compensation du tort dont il s'était rendu coupable envers lui, des bœufs, des brebis avec des esclaves des deux sexes, et 1,000 sicles d'argent valant environ 2,500 francs <sup>(b)</sup>. On voit ici et ailleurs les esclaves figurant avec les animaux domestiques parmi lesquels ils étaient comptés.

Il y avait pareillement des esclaves mâles et femelles, avec des bœufs, des brebis, des ânes et des chameaux, parmi les dons que fit le Pharaon d'Egypte à Abraham pour le dédommager d'avoir ravi sa femme Saraï <sup>(c)</sup>.

Avant de mourir, ce patriarche appela son esclave le plus ancien, celui qui gouvernait tout ce qu'il possédait, et il lui fit jurer d'exécuter ses dernières volontés <sup>(d)</sup>. C'est une preuve de la confiance qu'on accordait parfois à cette sorte de serviteurs.

Isaac avait des esclaves qui creusaient des puits pour procurer à sa famille l'eau qui lui était nécessaire <sup>(e)</sup>.

Le crime des fils de Jacob qui vendirent leur frère Joseph à des marchands Madianites, nous fait connaître quel était alors le prix d'un jeune esclave. Ils reçurent 20 sicles d'argent qui valaient 50 francs, et que Paucton porte, nous ne savons pour quoi, à 1,041 francs <sup>(f)</sup>.

La seule occurrence publique dans laquelle on voit les esclaves intervenir, est l'assemblée du peuple dans le désert, pour jurer entre les mains de Moïse l'exécution fidèle de la Loi.

(a) Gen. c. xiv. v. 14. c. xvii. v. 25. (b) Gen. c. xx. v. 14.

(c) Gen. c. xii. v. 16. (d) Id. c. xxiv. v. 1. (e) Id. c. xxvi. v. 19. (f) Id. c. xxxvii. v. 28.

Le législateur voulut que les femmes et les enfants y prissent part et même les esclaves <sup>(a)</sup>.

Il y avait en esclavage, non seulement des étrangers, comme Agar, qui était une jeune Egyptienne, mais encore des Hébreux condamnés pour des violations de la loi. Toutefois, il était statué à leur égard qu'ils seraient affranchis lors du Jubilé, qui avait lieu chaque cinquantième année, et si un Hébreu était vendu à un autre Hébreu, il avait droit à recouvrer sa liberté après sept ans de servitude <sup>(b)</sup>.

Il est assez singulier, que lorsque les Hébreux furent réduits en servitude par Nébucadnetsar, ou autrement Nabuchodonosor le grand, et conduits à Babylone, ils conservèrent néanmoins leurs esclaves; on voit, en effet, dans le livre d'Esdras, qu'avec les 42,360 Hébreux délivrés par Cyrus, il retourna à Jérusalem, 7,387 esclaves des deux sexes; c'était un septième du nombre des personnes libres <sup>(c)</sup>.

Nous apprenons par ces chiffres, que le nombre des esclaves était bien moins grand chez les Hébreux qu'il ne l'était chez les Grecs et les Romains, et qu'il n'y avait pas la même rigueur dans la servitude, puisque les esclaves demeuraient attachés à leurs maîtres dans les plus grands désastres, et qu'ils se résignaient à suivre leur fortune. Il est vraisemblable qu'en Palestine, l'esclavage n'était qu'une sorte de domesticité qui introduisait les serviteurs dans la famille, et les faisait participer à ses avantages. Cette conjecture est rendue fort vraisemblable par le silence du Pentateuque, où l'on ne trouve signalée aucune de ces conspirations, de ces révoltes d'esclaves qui se reproduisaient perpétuellement dans les États de l'antiquité.

On ne craignait pas d'armer les esclaves et de s'en servir dans les expéditions militaires. Nous avons déjà vu qu'Abraham donna cet exemple; on trouve encore Gédéon qui, désigné par Jéhovah, pour délivrer Israël de la domination des Madia-

(a) Deut. c. XIII .c. XIII. v. 12. (b) Id. c. XV. v. 12. (c) Esdras. c. II. v. 65. Néhémie. c. VI. v. 67.

nites, choisit, parmi ses esclaves, dix hommes vigoureux et dévoués, et s'en fut avec eux, pendant la nuit, détruire l'autel de Baal, le dieu de ses ennemis <sup>(a)</sup>. Des chiffres officiels prouvent que les esclaves s'étaient assez peu multipliés, même à l'époque de la plus grande prospérité des Hébreux. Salomon ayant fait recenser ceux provenant de la race cananéenne et de différentes origines étrangères, n'en trouva que 53,600 qu'il employa à la construction du temple. C'était un trentième de la population ; mais il faut remarquer que les femmes et les enfants devaient tripler ce nombre, et que les esclaves israélites l'augmentaient encore <sup>(b)</sup>.

Si, comme nous l'avons remarqué, l'esprit d'invention dans les sciences et l'industrie manquait aux anciens habitants de la Palestine, il faut reconnaître que, dans l'ordre moral et politique, les Hébreux reconnaissent la supériorité de leur génie oriental et mystique. Aucun peuple n'a établi une religion d'Etat sur un exposé de ses dogmes aussi complet, animé par une aussi belle poésie : aucun ne l'a appuyé partant d'exemples historiques de sa foi, de sa persévérance, de son courageux dévouement ; aucun n'a pris tant de soins pour fixer la théologie de sa religion et conserver intacte sa liturgie compliquée. La gloire des Hébreux est d'avoir, les premiers, proclamé l'unité de Dieu, d'en avoir fait la base fondamentale de leur culte, et d'avoir mis les préceptes de la morale sous la protection et la garantie de la religion.

On pourrait supposer que Moïse, qui possédait la science des prêtres égyptiens, puisa dans cette source, non seulement les rites du nouveau culte qu'il institua, mais encore la doctrine d'un Dieu unique enseignée, dit-on, aux initiés dans les grands mystères d'Isis ; mais c'est une hypothèse gratuite qui n'est appuyée sur aucune autorité positive.

Dans l'ordre politique, les Hébreux ont, les premiers, mis en pratique :

(a) Juges. c. vi. v. 27. (b) Chron. I. IX. v. 2.

1° Le partage égal des terres entre tous les citoyens sans exception ; loi agraire, imitée postérieurement à Lacédémone et à Rome.

2° Les élections populaires des magistrats et des rois.

3° L'abstention de toute caste militaire ou nobiliaire et de toute aristocratie, excepté celle de la caste sacerdotale.

4° L'exemple des lois écrites, gravées sur la pierre, immuables, égales pour tous, et prescrivant les devoirs sociaux et religieux.

5° L'égalité introduite dans le service militaire, qui était exigé de tous les hommes, autres que ceux voués au culte de Dieu. La levée en masse et la conscription par classes, qui variaient selon les besoins de la guerre.

6° L'indépendance administrative des tribus et leur confédération pour agir en commun sous une autorité supérieure.

7° La succession de plusieurs sortes de gouvernement, sorties des nécessités publiques et acceptées par la volonté générale du peuple, savoir :

1° Le gouvernement théocratique, dont Moïse fut le Pontife souverain. Ce fut lui qui donna aux Hébreux leur liberté, leur indépendance et leurs lois civiles et religieuses.

2° Le gouvernement militaire, dont Josué fut le chef absolu. Ce fut lui qui, par la conquête de la Palestine, donna une Patrie au peuple hébreu, fugitif, errant et affamé.

3° Le gouvernement de la république, dirigé par un magistrat consulaire, que la Vulgate appelle Juge, mal à propos, puisqu'il était investi du pouvoir civil et militaire. Son titre, en hébreu, est le même que celui du magistrat suprême, ou Suffète, de Carthage, colonie phénicienne, qui parlait la même langue que les Israélites. Celui qui était revêtu de cette haute autorité, tenait la puissance, non de l'hérédité ou de l'élection, mais de quelque inspiration du tabernacle approuvée par l'opinion publique, qui reconnaissait en lui l'exécuteur des lois, le défenseur de la foi, et l'homme de Dieu capable de maîtriser les événements.

4<sup>e</sup> Enfin, le gouvernement monarchique établi par la volonté du peuple qui, fatigué de la théocratie, voulut un roi à l'exemple des nations voisines, et força le Suffète Samuel à lui en choisir un. Ce fut Saül.

Jéhovah, par la bouche de son prophète, repoussa la royauté et protesta contre son institution avec une énergie républicaine. Il prédit aux Hébreux comment ils seraient traités par leur roi.

« Il prendra, leur dit Samuel, dès qu'il régnera sur vous :

« Vos fils pour en faire des gens de guerre et des gardes qu'il fera courir devant son char ; »

« Vos filles pour lui servir de boulangères, de cuisinières et de parfumeuses ; »

« Vos champs, vos vignes, vos oliviers pour les donner à ses flatteurs ; »

« Vos esclaves, vos bêtes de sommes et l'élite de votre jeunesse pour travailler à son profit, faire ses moissons, ses machines de guerre et tout l'attirail de ses charriots. »

« Il lèvera la dixme sur votre blé et sur vos vignes, pour en donner les produits à ses courtisans et à ses eunuques. Vous serez ses esclaves, et vous déplorerez le jour où vous aurez choisi un roi (4). »

Cette sinistre prédiction ne fut que trop confirmée par les événements. Sur dix-neuf rois qui gouvernèrent Israël, dix périrent de morts violentes ; et parmi les vingt qui régnerent sur Juda, dix éprouvèrent le même sort. L'histoire témoigne que la plupart avaient provoqué par leur folie ou leurs crimes la catastrophe qui mit un terme à leur vie, et dont les effets enveloppèrent leurs peuples dans d'affreux malheurs.

(4) Samuel, c. viii, v. 9 à 18.

**RÉSUMÉ.**

Les Faits numériques, que nous venons d'exposer, sont les plus anciens de tous ceux possédés par la Statistique et par l'histoire des races humaines. Il y en a, qui n'ont guères moins de quarante siècles, et qui, par conséquent, sont antérieurs aux populations primitives de l'Europe.

Ils ont été conservés par le Pentateuque, livre sacré des Hébreux, qui a droits à notre vénération, par son caractère religieux, et pour avoir promulgué, pendant deux mille ans, au milieu des erreurs dominantes du polythéisme, le dogme philosophique de l'unité de Dieu.

Considéré, comme le serait une œuvre de l'intelligence des hommes, ce livre est le monument archéologique le plus admirable par son âge, sa grandeur, son originalité, sa poésie orientale, ses traditions asiatiques et égyptiennes, et ses récits variés à l'infini, naïfs ou pompeux, où sont peints, avec les couleurs les plus vives, les événements, leur scène pittoresque et leurs personnages dramatiques. Homère et les ruines de Thèbes ne donnent pas une plus haute idée du génie de l'antiquité.

Toutes les matières contenues dans le Pentateuque, ont été l'objet d'innombrables commentaires. Les chiffres seuls n'avaient été ni rassemblés ni appréciés, tâche que nous venons d'essayer de remplir. Ils sont cependant, comme on l'a vu, très nombreux et d'un grand intérêt historique, statistique et économique.

Il est remarquable et singulier que ce soit le plus ancien livre du monde, qui contienne le plus de termes numériques, et que, durant une immense période de trois mille ans, Hérodote et Jules-César soient les seuls qui, dans leurs ouvrages, les aient presque autant multipliés.



Il n'y en a point dans le Zendavesta, ni dans l'Aleoran, quoiqu'ils aient été imités, à beaucoup d'égards, de l'œuvre de Moïse; et nous croyons que les Livres sacrés des Indous et des Chinois sont également dépourvus de chiffres; ce qui est extrêmement regrettable, puisqu'il n'y a point de témoignages historiques aussi positifs et aussi certains. Ceux du Pentateuque sont complètement d'accord avec les faits naturels, et sont garantis par les opérations dont la Statistique se sert maintenant pour vérifier les assertions numériques. Nous ne pouvons dire de tous les chiffres de la Bible qu'ils sont également exacts; et il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'après tant de siècles et de si nombreuses transcriptions, il n'y en eût qui fussent altérés. On conçoit, d'ailleurs, que ceux qui expriment des traditions populaires ou des occurrences relatives aux familles et aux individus, ne puissent avoir la même valeur que ceux concernant des événements publics ou provenant de documents officiels, tels que les dénombrements de la population. Il nous semble, de plus, que dès lors, comme de nos jours, il y avait des tems plus favorables que d'autres à la rectitude des chiffres. Moïse a introduit, dans ses récits, des données statistiques relevées avec toute la science rigide de l'Égypte; mais sous le règne de Salomon, les Hébreux avaient mis neuf siècles à recouvrer le type oriental de leur race, et cette modification n'a pas été sans influence sur le caractère de leurs écrits, et même sur les termes numériques qui s'y trouvent. C'est pourquoi nous avons limité presque entièrement aux livres de Moïse, nos commentaires statistiques sur les Hébreux.

En résumant les chiffres du Pentateuque, que nous avons examinés dans ce travail; et qui ont été soumis aux mêmes épreuves que s'ils venaient d'être recueillis par les préfets, dans les départements de la France, nous sommes conduits aux résultats suivants :

Ils nous montrent, soit par des témoignages immédiats, soit par des déductions arithmétiques :

Une famille unique devenant un peuple en l'espace de quatre siècles, par le seul effet de l'accroissement naturel que produit l'excédent des naissances sur les décès, dans les circonstances favorables à la population.

Ce même peuple ainsi enfanté, dans les champs fertiles et sous le beau ciel de l'Égypte, demeura stationnaire pendant les quarante ans de son triste séjour dans les Oasis de l'Arabie-Pétrée, la mortalité égalant alors la reproduction, par les effets de la famine et des discordes civiles.

Le cours naturel des choses se rétablissant, dès que les Hébreux eurent conquis les rives du Jourdain, et changé leur vie pastorale et nomade contre la vie agricole et sédentaire, leur population se développa alors par les fruits de la culture du sol et par l'influence d'une organisation sociale, régulière et perfectionnée.

Malgré les avantages de ces occurrences, l'accroissement de la population demeura très lent et fort restreint, attendu les dissensions sanglantes, qui existaient presque sans cesse entre les tribus d'Israël et les guerres d'extermination qui eurent lieu pendant six cents ans entre les Hébreux et les peuples voisins.

En Égypte, pendant sa vie pastorale, la population s'accrut, dans le cours de 430 ans, de 70 à 1,500,000 personnes, ou, chaque année, d'un individu sur 430, comparativement au nombre moyen des habitants.

Dans le désert, pendant sa vie errante, elle demeura sans augmentation et même elle périlita.

En Judée, après l'établissement agricole, ayant atteint, en 640 ans, le chiffre de 3,757,000 personnes, son accroissement annuel fut, pendant cette période, de 3,450, ou un sur 770. C'est le quart seulement de celui de la France actuelle.

Ces rapports numériques tirés des chiffres hébreux, et qui sont entièrement inédits, prouvent qu'à cette époque si éloignée, la vie des nations était semblable, dans ses vicissitudes, à celle des populations de l'Europe moderne, et que quarante siècles n'y ont opéré aucun changement.

Il n'y a, dans l'accroissement progressif du peuple hébreu, rien de surnaturel, comme l'ont imaginé les commentateurs, ni rien de fabuleux, comme l'ont soutenu, avec moins d'impartialité que de talent et de succès, les critiques du XVIII<sup>e</sup> siècle.

La même stabilité des phénomènes naturels se retrouve dans la conservation du type physique et moral de cette famille du genre humain. La diversité des climats n'y a point introduit d'altération, et les alliances avec d'autres races n'ayant eu lieu que partiellement et très tardivement, les effets en sont bien plus bornés que dans d'autres peuples beaucoup moins anciens.

On observe, dans les Hébreux, pendant la longue succession des événements de leur histoire, tous les traits caractéristiques de la race arabe : une intelligence étendue et rapide ; une extrême facilité d'imitation, et cependant un attachement opiniâtre et purement instinctif à ses anciennes coutumes ; l'esprit d'observation et de calcul à un très haut degré ; un caractère turbulent, inquiet, toujours mécontent de la fortune ; une fréquente inclination des deux sexes à la ruse, un grand courage militaire et une rare persévérance dans les entreprises de la guerre les plus désespérées ; enfin, des passions effrénées et sanguinaires, qui multiplient dans l'histoire ancienne des Juifs, plus que dans toute autre, les insurrections, les trames, les assassinats, les proscriptions en masse, les massacres populaires ou juridiques, et les supplices les plus inhumains (a). Pour retrouver quelque chose de semblable, il faut lire les annales des Califes arabes, des Maures d'Espagne et de ceux du Maroc. Là, comme dans la Palestine, les mêmes faits sont reproduits dans la même race, par le même penchant à la férocité.

Lorsqu'après la prise de Jérusalem, par les Romains, le peuple juif fut dispersé et chercha un refuge jusque dans les

(a) La lapidation, le supplice du feu ou celui de faire avaler du plomb fondu ou condamné, l'étranglement, le crucifiquement, la mise hors la loi, sorte d'excommunication, qui faisait mettre en pièces le criminel.

contrées de l'Europe, son caractère national fléchit, sans doute, sous les persécutions cruelles qu'il éprouva pendant dix-sept siècles. Son orgueil et son fanatisme ne subirent point, sans s'affaiblir, les terribles effets d'une adversité si longue. Mais, chose remarquable, qui nous enseigne, par un exemple vivant et manifeste la persistance des types primitifs des races humaines, ce peuple a conservé les qualités originelles et distinctives dont le Pentateuque portait témoignage, il y a 4,000 ans. La révolution française, en le délivrant de l'abjection où le retenaient les préjugés iniques et cruels du moyen-âge, lui a permis de se montrer soldat et citoyen, digne de ses meilleurs aïeux, et de rappeler qu'avant tous les peuples, il fut initié aux sciences de l'Égypte. L'esprit calculateur, qui fit des Hébreux les premiers Statisticiens du monde, fait encore de leurs enfants les premiers banquiers de l'Europe, après une succession de plus de cent trente générations.

Quand les Juifs furent réhabilités par la France en 1789, ils recouvrèrent, avec leur liberté, le caractère intrépide de leur race, et ils servirent courageusement le pays qui les avait adoptés. Alors que, dans plusieurs villes de l'Europe, on continuait encore de les tenir parqués comme des êtres immondes, dans un quartier nommé Ghetto, presque aussi mal famé qu'un Lazaret de pestiférés, ils prenaient rang dans la société nouvelle et se distinguaient parmi nos plus braves soldats. A l'Armée de l'Océan, commandée par l'illustre Hoche, il y en avait un, qui était chef de brigade, et que nous appellions : le Lion de Juda, pour honorer sa conduite héroïque. Il avait coutume, lorsqu'il était sur-le-champ de bataille, de marcher seul à trente pas en avant de ses colonnes d'attaque, ce qui attirait sur lui tout le feu de l'ennemi, qu'il essayait avec un calme admirable. Au bivouac des Grenadiers réunis, il nous disait avec l'abandon, qui, à cette époque éloignée, était habituel, que, sans la révolution française, il eût été probablement marchand de baromètres, et qu'il aurait peut-être été réduit,

repoussé, comme il l'eût été, de toute profession honorable, à devenir rogneur d'écus, ainsi que le sont encore, un demi siècle après ses frères d'Angleterre, grâce aux lois maintenues, malgré l'opinion publique, par la chambre haute du Parlement britannique.

## POPULATION DES HÉBREUX.

1<sup>re</sup> Population militaire dénombrée.

| Époques<br>avant notre ère.                   | Nombre.   |
|-----------------------------------------------|-----------|
| 2128 — Établissement de Jacob en Égypte . . . | 70        |
| 1697 — Sortie d'Égypte . . . . .              | 600,000   |
| 1698 — Dénombrement au Mont Sinai. . . . .    | 603,550   |
| 1657 — — dans les plaines de Moah . . . . .   | 601,730   |
| 1018 — — du roi David . . . . .               | 1,511,100 |

2<sup>e</sup> Population totale.

| Époques.                   |           |
|----------------------------|-----------|
| I <sup>re</sup> . . . . .  | 70        |
| II <sup>e</sup> . . . . .  | 1,500,000 |
| III <sup>e</sup> . . . . . | 1,552,875 |
| IV <sup>e</sup> . . . . .  | 1,550,328 |
| V <sup>e</sup> . . . . .   | 3,757,000 |

3<sup>e</sup> Accroissement général.

|                                                                 |           |
|-----------------------------------------------------------------|-----------|
| I <sup>re</sup> période. Séjour en Égypte. 430 ans . . . . .    | 1,500,000 |
| II <sup>e</sup> — Dans le désert. 1 an . . . . .                | 15,000    |
| III <sup>e</sup> — Pendant l'exil. 40 ans. Diminution . . . . . | 4,550     |
| IV <sup>e</sup> — En Judée. 640 ans. Augmentation . . . . .     | 2,207,000 |

4<sup>e</sup> Accroissement proportionnel.

|                                   | Population moyenne.     | Accroissement individuel. |
|-----------------------------------|-------------------------|---------------------------|
| I <sup>re</sup> période . . . . . | 750,000 personnes.      | une sur 430               |
| II <sup>e</sup> — . . . . .       | 1,508,000 —             | une — 100                 |
| III <sup>e</sup> — . . . . .      | 1,500,000 Diminution    | une — 100                 |
| IV <sup>e</sup> — . . . . .       | 2,653,500 Accroissement | une — 770                 |

5<sup>e</sup> Mouvements de la population.

|                                          |                        | Population moyenne   |
|------------------------------------------|------------------------|----------------------|
| En Égypte, pendant 430 ans . . . . .     |                        | 750,000 habitants.   |
| Naissances . . . . .                     | 30,000 . . . . .       | 1 sur 25             |
| Décès . . . . .                          | 28,250 . . . . .       | 1 — 26 1/2           |
| Accroissement annuel : 1750.             |                        |                      |
| Dans le désert, pendant 40 ans . . . . . |                        | 1,550,000 habitants. |
| Naissances . . . . .                     | 60,000 . . . . .       | 1 sur 25             |
| Décès . . . . .                          | 61,300 . . . . .       | 1 — 25               |
| Diminution annuelle : 100.               |                        |                      |
| En Judée, pendant 640 ans . . . . .      |                        | 2,653,000 habitants. |
| Naissances . . . . .                     | 106,000 . . . . .      | 1 sur 25             |
| Décès . . . . .                          | 102,550 . . . . .      | 1 — 26               |
| Accroissement annuel                     | <u>3,450 . . . . .</u> | <u>1 sur 770</u>     |

## TROISIÈME PARTIE.

### STATISTIQUE DES GRECS.

---

#### CHAPITRE I<sup>er</sup>.

##### ORIGINE ET CARACTÈRES PHYSIOLOGIQUES DE LA RACE GRECQUE.

De toutes les races humaines, il n'en est point qui ait égalé la perfection physique et intellectuelle des peuples de l'ancienne Grèce.

Rien n'est plus surprenant que cette prodigalité de la nature, qui réunit au plus haut degré, dans une seule race d'hommes, la beauté et le génie, et qui s'est abstenu d'en reproduire aucun autre ainsi favorisée par l'assemblage de ces dons précieux.

Les nations les plus célèbres de l'antiquité et des temps modernes n'ont pu s'élever, dans leurs plus grands efforts, jusqu'à la hauteur où les Grecs étaient parvenus, il y a vingt-cinq siècles; et telle est la supériorité de ce peuple, que ses chefs-d'œuvre semblent devoir rester éternellement comme des exemples dont il est tout au plus permis de se rapprocher.

En effet, quelle distance sépare les hommes qui ont érigé le Parthenon, de ceux qui ont construit les pylones égyptiens, les pagodes indiennes ou même le capitole romain? — Combien la Niobée et le Laocoon l'emportent sur les raides statues des Pharaons et sur les froides effigies des empereurs? — et parmi

les œuvres de l'esprit humain, où donc sont celles d'un autre Homère, d'un autre Sophocle, d'un autre Euripide ?

Molière et Lafontaine ont eu seuls la gloire de surpasser les Grecs ; et c'est le plus beau triomphe littéraire de la France.

Dans les sciences naturelles, historiques et politiques, la Grèce a devancé l'Europe moderne, et lui a offert les plus admirables modèles. Au jugement des meilleures autorités<sup>(a)</sup>, Démosthènes est un plus grand orateur que Cicéron et Mirabeau. Hérodote, Thucydide, Xénophon tiennent le rang le plus élevé parmi les historiens. Platon semble n'avoir point d'égaux, et quant aux hommes d'Etat, Thémistocle, Aristide, Périclès forment, par leurs talents, leur courage et leur caractère, une triade comme aucun autre pays n'en a jamais possédée.

Une gloire immortelle plus grande peut-être que celles de ses trophées militaires et de ses lauriers poétiques, est assurée à la Grèce, par son histoire. C'est l'exemple qu'elle a légué au monde, d'un amour héroïque de la patrie. Jusqu'alors aucun peuple n'avait été saisi de cette affection passionnée, de ce pieux dévouement, que les victoires de Salamine, Marathon et Platée ont rendus immortels. Toutes les annales des peuples modernes n'offrent que trois fois, en quinze cents ans, un aussi magnifique spectacle.

Quelle est l'origine de cette supériorité extraordinaire des Grecs sur tant de Nations diverses ? Faut-il l'attribuer au climat ? Mais la terre de leur pays, jadis si prodigieusement féconde en hommes illustres, reçoit du ciel les mêmes influences que dans les temps illustrés par tant de chefs-d'œuvre et de belles actions. Ses campagnes produisent les mêmes plantes que Théophraste y recueillait ; et leur présence témoigne que les agents naturels, qui forment la puissance du climat, n'ont éprouvé, en dix-neuf siècles, aucun changement. Si les hommes ne sont plus les mêmes, c'est que pendant cette longue période, la fortune, cette reine du monde, qui le régit au gré de ses

(A) Virgile, Fénelon et M. Victor Cousin.



caprices, leur a retiré sa faveur, et les a livrés à la servitude, fléau qui énerve, flétrit, corrompt profondément les peuples, et leur inflige, comme le montre l'Orient tout entier, une perpétuelle caducité.

Espérons que l'affranchissement de la Grèce, pour lequel la France a donné le secours de ses armes et l'or de ses subventions, rendra à cette glorieuse Patrie de la civilisation de l'Europe, une partie, au moins, des bienfaits qu'elle a jadis répandus sur le monde, depuis le Rhône jusqu'à l'Indus.

La supériorité physique et intellectuelle des anciens Grecs, provenait indubitablement des qualités propres à leur race, augmentée, sans doute, par les circonstances favorables de leur développement social. On ne peut que conjecturer leur origine. Assurément, ils n'étaient point autochthonos, comme le prétendaient les Arcadiens, ils étaient venus des pays d'outre-mer, et avaient peuplé le Péloponèse et l'Hellade, en s'établissant de proche en proche, sur une multitude de points, et particulièrement dans les positions maritimes, lors même que la terre manquait, comme l'Attique, de fertilité. Cette prédilection annonce des hommes, qui connaissaient déjà, par expérience, les avantages assurés à l'habitant des rivages de la mer. L'expédition aventureuse des Argonautes prouve que, dès son enfance, la société grecque possédait déjà des marins intrépides et exercés.

Mais, de quelle région provenaient ces colonies ? les traditions qui le disent sont fabuleuses. L'une d'elles veut que Cécrops ait amené d'Egypte les premiers habitants de l'Attique ; comme s'il était possible que la race grecque, à peau blanche, à yeux bleus, à chevelure blonde, descendit du peuple noir des bords du Nil ; et que des hommes idolâtres de la liberté eussent été produits par un peuple servile, courbé sous la triple tyrannie des Pharaons et des deux castes dominatrices de l'Egypte. Une autre légende attribue la fondation de Thèbes, dans la Béotie, au phénicien Cadmus ; elle est tout aussi peu vraisemblable que la première ; car il était impos-

sible que des Arabes au teint basané, comme ceux qui peuplaient les côtes de la Syrie, donnassent naissance à la plus belle famille caucasique qui ait existé; et d'ailleurs, comment des Phéniciens calculateurs aurait-il surgi un poète comme Pindare, avec une ville pleine de ses admirateurs. Il est très vraisemblable que la Grèce fut, dès ses temps les plus anciens, en relations fréquentes avec l'Égypte et la Phénicie; mais, il est bien certain qu'elle ne leur dû point ses habitants. La moindre connaissance des caractères distinctifs des races, éloigne toute idée de la parenté des Grecs avec les peuples semitiques, et avec ceux qui ont dans leurs veines la moindre goutte de sang africain.

Il y a, sans doute, des différences moins tranchées entre les Hellènes et les nations scythiques et celtiques, campées alors dans les plaines de l'Europe occidentale; mais, néanmoins, on ne peut les rattacher à une origine commune; leur type physique et moral ne permet point cette alliance.

Pour sortir de l'incertitude où l'on est encore, sur la souche de la race grecque, on a eu recours aux Pelasges, peuples à peu près inconnus, qui servent à résoudre les problèmes historiques insolubles. Nous nous bornerons à remarquer que, s'ils sont les aïeux des Toscans et des Latins, comme on le croit avec quelque raison, ils ne peuvent être ceux des Hellènes, car évidemment ces derniers diffèrent beaucoup des peuples italiques.

Les traditions conservées sur ce sujet par les historiens, ne sont que des légendes populaires, dont l'objet était d'illustrer la race grecque, en ornant son berceau avec les plus beaux souvenirs de l'antiquité. Sans s'y arrêter, on peut admettre comme infiniment vraisemblable, que les Hellènes étaient des colonies sorties de l'Asie mineure. On peut croire qu'elles provenaient originairement des montagnes de l'Arménie et des revers du Caucase, qu'habitent encore, de nos jours, des peuples dotés d'une physionomie et d'une constitution dont l'analogie est frappante. La ressemblance du type des anciens

Grecs avec celui des Arméniens, des Georgiens et des Circassiens, permet de présumer leur parenté, et de supposer qu'avant de s'établir sur les côtes de l'Ionie les Hellènes avaient vécu dans la haute région, dont les habitants actuels possèdent encore les mêmes traits et la même beauté. Il est raisonnable de croire que ces peuples, descendant de leurs montagnes, aient été attirés par le doux climat de la molle Ionie, et qu'étant devenus navigateurs, ils aient franchi, de proche en proche, les canaux qui séparent les îles de la mer Egée. On sait que ces îles forment, pour ainsi dire, une jetée entre l'Asie-Mineure et la Grèce. Les analogies de langage, de ressemblance physique et d'habitudes morales justifient complètement cette opinion.

On suppose, d'après diverses indications, que la Thrace, qui était habitée par des Celtes ou bien par des Pélagés, avait fourni à la Grèce ses habitants primitifs, ceux dont les Arcadiens prétendaient être les enfants. Dans les autres parties du territoire, les anciennes populations se seraient effacées par leur union avec les Hellènes. A bien plus fortes raisons, le même effet se serait produit pour les colonies égyptiennes et phéniciennes, qui devaient être bien moins nombreuses. Le savant Fréret, qui a examiné ce sujet, avec les avantages d'une immense érudition, fixe l'arrivée de ces colonies sous la conduite des Egyptiens Inachus, Cécrops et Danaüs, à l'an 1970, 1657 et 1586, avant notre ère, et celle de la colonie phénicienne de Cadmus, à l'an 1594. On voit que les prêtres égyptiens, consultés par les philosophes grecs, avaient raison de leur dire, que l'origine de leur pays datait d'hier.

Quoi qu'il en ait été, voici le portrait de la race grecque au temps de sa gloire, esquissé d'après les témoignages de l'histoire et de la statuaire.

Taille élevée, bien prise, reins souples, cambrés.

Crâne ovale de la plus belle forme, visage droit, oblong, ligne faciale de 90 degrés, traits réguliers, expression vive, animée, graciense.

Front très haut s'élevant en arche ; nez long, ailé, rattaché à la tête sans inflexion ; narines ouvertes.

Yeux bleux, grands, alongés, paupières minces, mobiles, cils longs.

Bouche expressive, lèvres bien bordées. L'os de la machoire supérieure, sous l'ouverture des narines, est presque dans un plan perpendiculaire, tandis qu'il s'avance plus ou moins obliquement dans les autres races humaines.

Menton fort, arrondi, saillant. Les os des joues sont unis et descendent doucement.

Cheveux blonds ou noirs, quelquefois roux, longs et bouclés, bien plantés sur le front. Sourcils minces et arqués ; barbe touffue, frisée.

Membres développés, musculeux, robustes, sans empâtement.

Dans les femmes : traits délicats, air de douceur et de modestie, visage arrondi, souriant ; sein petit et placé moins haut que dans les égyptiennes ; bassin très évasé ; mains et pieds bien formés, mais n'ayant pas la petitesse qui est remarquable dans la race arabe.

Peau blanche, fine, unie, faiblement colorée.

On avait cru que la tête de l'Apollon du Belvédère et celle de la Méduse de Sisoclès, dont l'angle a cent degrés, représentaient un type idéal ; mais en examinant des crânes anciens appartenant à la race grecque, on a reconnu que cette forme était naturelle.

Les idées du beau différaient en Grèce, à quelques égards, de celles que nous avons. Par exemple, on estimait les yeux tirant sur le vert. On voit dans Pausanias que Minerve avait des yeux bleus, couleur d'eau de mer, et l'on faisait remonter ce trait distinctif à une tradition lybique.

Les Grecs prétendaient que la belle nature gisait dans un sein dont les deux parties étaient écartées et d'une forme approchant de celle de la poire, tandis que chez d'autres peuples on n'estime qu'un sein arrondi et qui n'est que peu séparé. Les

poètes employèrent l'épithète de profond pour exprimer cette sorte de beauté de convention.

Les fastes d'un peuple, qui possédait tant de supériorités intellectuelles, semblent devoir offrir les faits statistiques les plus nombreux, et l'on est surpris qu'il n'y en ait pas autant que dans les annales des Hébreux et des Égyptiens, ces peuples mystérieux dont le gouvernement était dans le tabernacle au lieu d'être, comme celui des Grecs, dans la place publique. Quelque obscure que soit la cause de cette fatalité, nous allons chercher à la découvrir.

La Grèce ancienne était partagée, comme l'Allemagne et l'Italie du moyen âge, en une multitude de petits États. Le Conseil des Amphictions, qui formait leur congrès, était composé, lors de l'invasion des Perses, de trente et une députations, et il y manquait, disent Hérodote et Plutarque, la moitié de celles qui devaient y siéger. L'étendue moyenne de chacun de ces soixante-deux États n'était que de 10,000 hectares ou 50 lieues carrées moyennes, c'est-à-dire 33 pour cent de moins que chacun de nos arrondissements, dont la surface moyenne est de 75 lieues. Ainsi la Grèce était fractionnée, comme le serait la France si elle était divisée en cinq cent vingt États fédératifs. Des sociétés restreintes dans des limites aussi étroites devaient manquer d'historiens et n'avoir pour annales que des traditions locales; leur Statistique devait se réduire à des pratiques civiles sans transmission écrite. La plupart de ces États n'étaient en réalité que de petites unités politiques qui, selon les temps et les circonstances, étaient ajoutées ou retranchées à la puissance de quelques États principaux, dépositaires des destinées de la Grèce. C'était, dans un territoire circonscrit, ce qui advient aujourd'hui à l'Europe entière, dont quatre à cinq peuples entraînent quarante dans leur orbite. Si, du moins, chacun de ceux qui, tour à tour, dominèrent le pays, nous avait laissé, avec des annales complètes, la description numérique de son organisation sociale, on trouverait dans ces éléments les matériaux d'une Statistique générale. Mais, d'abord, les Lacédé-

moniens, ces chefs de la confédération Dorique, parlaient peu, n'écrivaient point, et faisaient mépris de toute science, autre que celle de la guerre. Les Achéens, qui durent au génie militaire d'Épaminondas, l'honneur de briller pendant sa vie à la tête des Grecs, retombèrent bientôt dans l'obscurité dont ce grand capitaine les avait tirés. Les Macédoniens étaient des barbares, qui restèrent étrangers à la Grèce jusqu'au temps où les artifices de Philippe, plus puissant que les 470,000 Perses de Xercès, réussirent à l'enchaîner. Restait une quatrième puissance : Athènes, l'illustre Métropole de la race ionienne. Ce n'était point une ville, comme Sparte, soumise aux règles monastiques les plus minutieuses et les plus sévères ; comme Corinthe, peuplée de traficans ; ou comme la Macédoine, habitée par une population ineulte. C'était la patrie des sciences, des lettres et des arts de l'Europe, la gloire la plus brillante de l'antiquité, la source fécondante de la civilisation du monde occidental, la cité dont les murs de bois firent le salut de la Grèce, l'exemple éternel de la lutte héroïque d'un peuple pour la défense de sa liberté, enfin la Mère-Patrie de mille colonies maritimes, qui, de Gadès à l'Hellespont, parlaient son langage harmonieux, et se glorifiaient de leur noble origine.

C'est à ce pays que nous devons nos connaissances statistiques sur la Grèce. Ses historiens, ses orateurs, jusqu'à ses poètes nous ont laissé beaucoup de faits numériques, qui peuvent, par leur ensemble, donner des notions positives sur la société athénienne. Ce sont eux qui nous ont transmis pareillement tout ce qu'il nous est possible de savoir sur les autres États, dont ils se sont occupés à cause de leurs rapports perpétuels avec leur propre pays. Nous puiserons tous nos chiffres à ces autorités connues, et quoique tout semble avoir été dit sur les faits qu'ils retracent, peut-être les méthodes d'exploration de la Statistique, les combinaisons dont elle se sert et les inductions qui en ressortent rigoureusement, nous fourniront-elles quelques particularités nouvelles sur le peuple de l'anti-

quité le plus surprenant et le plus digne d'études et d'investigations, variées dans leurs moyens et dans leurs objets.

## CHAPITRE II.

### TERRITOIRE ET CLIMAT DE LA GRÈCE.

Le continent de l'Europe est terminé, au midi, par trois grandes péninsules, qu'environnent en partie les flots de la Méditerranée.

Celle qui forme l'Espagne, est la plus vaste, la plus compacte, la plus variée par son climat.

Celle du centre est l'Italie, la plus peuplée, la plus féconde, la plus belle de toutes les régions du monde civilisé.

La plus orientale est la Grèce, qui est la moins étendue, la moins fertile et la moins populeuse.

Chacune d'elles le dispute aux autres, en illustration historique, et rivalise par les services qu'elle a rendus à la cause de l'humanité.

On doit : à l'Espagne, le Nouveau-Monde ; à l'Italie, la civilisation romaine ; à la Grèce, les sciences et les arts, qui auoblièrent la vie, et les premiers exemples d'amour de la Patrie qui aient été offerts à l'imitation des peuples.

Trois fois la fortune a donné, à ces péninsules, la domination d'immenses contrées. L'Espagne a possédé l'empire de l'Amérique et celui de Charles-Quint. L'Italie fut la base du colosse de l'Empire romain, et la Grèce traça avec le sang de ses enfants la route d'Alexandre, depuis le Granique jusqu'à l'Indus.

La supériorité des Grecs, qui fait tenir à un petit peuple une si grande place dans l'histoire du monde, résulte de deux circonstances fortuites : l'une est le type accompli de la race des Hellènes ; l'autre est la situation du territoire, qu'elle vint habiter, et qui la mit aussitôt en rapport avec les premières na-

tions civilisées du globe, il y a trente-six siècles : les Egyptiens et les Phéniciens. L'influence de la proximité est incalculable. Le voisinage de l'Angleterre et de la France a fait davantage en faveur de ces deux pays que les projets d'améliorations les mieux concertés. La Grèce s'enrichit successivement de tout ce que possédait : la Phénicie, dépositaire des sciences et des arts de la Chaldée ; — l'Asie mineure, où le commerce concentrait toutes les productions de la Perse ; — l'Egypte, qui était l'oracle de l'antiquité, et la mine précieuse dont elle tirait sans cesse les trésors des connaissances humaines.

Le territoire de la Grèce n'avait guère d'autre avantage que sa belle position ; sa fertilité était médiocre et partielle ; son climat variable et souvent rigoureux , et sa configuration très défavorable aux communications entre les lieux les plus rapprochés. Il semble être une création géologique produite par une longue suite de soulèvements entre la mer Ionienne et la mer Égée. Il en est résulté un pays dont toutes les surfaces sont heurtées, les reliefs abruptes, les rivages escarpés et les côtes découpées profondément par des golfes sinueux. L'une de ces parties principales, le Péloponèse, appelé maintenant la Morée, est une péninsule grande comme la Sardaigne, le Languedoc ou la Toscane. C'est une terre pyramidale comme l'Auvergne, un cône immense aplati et tronqué, dont l'Arcadie forme le sommet. Trois chaînes de montagnes, qui en sillonnent la pente méridionale, se terminent par les trois grands promontoires d'Acritos, de Tenare et de Malée. L'une des vallées, qui séparent ces chaînes de montagnes, était la Messénie, et l'autre, arrosée par l'Eurotas, était la Laconie, dont les habitants, sous les noms de Spartiates et de Lacédémoniens, remplissent tant de pages de l'histoire ancienne.

Deux autres saillants, détachés du massif central, s'avancent vers l'Orient et forment deux petits territoires très illustres. Le premier était l'Attique, immortalisé par sa capitale, la ville d'Athènes ; le second était l'Argolide, dont Homère a rendu le souvenir éternel.



Le territoire de la Grèce gît entre les 36° 10' et 42° de latitude septentrionale, et entre les 18° 25' et 21° 4' de longitude occidentale.

Dans ses anciennes limites, il avait 150 lieues de long, du cap Matapan au mont Argentaro; et 80 de large, de Durazzo à la Cavalle, qui est au pied du mont Pangœum, l'un des rameaux du Rhodope.

Les montagnes de la Grèce, comparées à l'étendue du pays, ont une très grande élévation. Voici celles qui ont été mesurées, par les voyageurs modernes, avec plus ou moins d'exactitude,

Dans le Péloponèse, en Arcadie :

|                                  |               |
|----------------------------------|---------------|
| Le mont Cyllène . . . . .        | 3,600 mètres, |
| Le mont Scardus . . . . .        | 2,800         |
| Le mont Orbellus . . . . .       | 2,600         |
| Le mont Scomius . . . . .        | 2,400         |
| Le mont Crathis . . . . .        | 2,366         |
| Les montagnes d'Achaïe . . . . . | 2,350         |
| Le mont Visina . . . . .         | 1,976         |
| Le mot Astra . . . . .           | 1,810         |

Dans l'Hellade :

|                           |       |
|---------------------------|-------|
| Le mont Cyllène . . . . . | 3,600 |
| Le mont Olympe . . . . .  | 2,972 |
| Le Pinde . . . . .        | 2,124 |

En Thessalie et en Chalcidie :

|                         |       |
|-------------------------|-------|
| Le mont Olono . . . . . | 2,220 |
| Le mont Athos . . . . . | 2,060 |

Dans les îles grecques :

|                                        |       |
|----------------------------------------|-------|
| Le mont Ida, en Crète . . . . .        | 2,340 |
| Le mot Dirphée, en Cubée . . . . .     | 1,824 |
| Le mont Nigra, à Céphalonie, . . . . . | 1,500 |
| Le Mont Jupiter, à Naxos . . . . .     | 1,005 |
| Le mont Saint-Élie, à Paros . . . . .  | 770   |
| Le mont Saint-Élie, à Milo. . . . .    | 780   |

|                                           |             |
|-------------------------------------------|-------------|
| Le mont Ordos, à Ègine . . . . .          | 532 mètres. |
| Le mont Kerqui, à Santos . . . . .        | 1,455       |
| Le mont Olympe, à Métélin . . . . .       | 988         |
| Le mont Christo, à Cos . . . . .          | 859         |
| Le mont St-Georges ou Cochilus, à Skyros. | 789         |
| Le mont Delphos, à Scopoli . . . . .      | 690         |
| Le mont Saint-Élie, à Santorin . . . . .  | 587         |
| — — à Zéa . . . . .                       | 570         |
| — — à Ipsara . . . . .                    | 546         |
| Le Géranion, Isthme de Corinthe . . . .   | 760         |
| L'Acrocorinthe ou citadelle . . . . .     | 573         |

Une grande partie de ces montagnes sont d'origine volcanique, principalement celles de l'Archipel.

On conçoit que les ramifications inférieures de ces hautes montagnes coupant, dans tous les sens, le territoire, il ne s'y trouve ni fleuve considérable ni terrains d'alluvions étendus. Par conséquent le sol est, en général, d'une fertilité médiocre; et ses productions doivent bien plus au climat qu'à la terre, leur abondance, leur choix et la supériorité de leurs qualités.

Les plus longues vallées sont :

|                       |            |                     |            |
|-----------------------|------------|---------------------|------------|
| Celle de l'Achelouïs. | 40 lieues. | Celle de l'Alphée . | 20 lieues. |
| — du Strimon .        | 40         | — de l'Eurotas.     | 20         |
| — du Pénée . .        | 30         |                     |            |

Dans le cours de 25 à 30 siècles, le climat de la Grèce a-t-il changé? On peut conjecturer, d'après quelques faits, qu'il a éprouvé des modifications.

Ovide affirme que, de son temps, le Pont-Euxin ou la Mer noire se glaçait tous les ans<sup>(a)</sup>. Ammien-Marcellin dit que toute la partie de cette mer, qui est exposée aux vents du nord, se congèle à ce point : qu'on ne peut croire que les rivières qu'elle reçoit, continuent d'y verser leurs eaux<sup>(b)</sup>. Muratori rapporte

(a) Ovid. Tristes. l. III. Élég. 9. (b) Lib. XXII. c. viii.

que la Mer ionienne et l'Adriatique se glaçaient si fortement, que Venise était approvisionnée par des charriots au lieu de navires<sup>(a)</sup>. Or, un pareil froid, qui maintenant est sans exemple, devait abaisser considérablement la température de la Grèce, quand le vent soufflait du Nord-Est.

Une bien moindre chaleur devait se faire sentir lorsque la terre était couverte de bois, qui ont totalement disparu.

Homère signale, à chaque page de ses deux poèmes, des forêts dont on trouve à peine quelques vestiges. Le Parnasse, dit-il, est ombragé par des bois épais, qui n'ont jamais été pénétrés ni par le souffle glacé des vents, ni par les rayons du soleil. Le mont Pélion, ajoute-t-il, est chargé de forêts<sup>(b)</sup>. L'île de Corcyre en était bordée; celle d'Ithaque, qui n'est aujourd'hui qu'un rocher aride, était signalée aux navigateurs par le mont Nérîte, dont le sommet était couvert d'arbres. Minerve porte témoignage qu'on y trouve des forêts de toute espèce, qui convrent des fontaines intarissables. L'île de Calypso, Ogygie, avait une forêt contenant des chênes, des peupliers, des aulnes, des cyprès et des pins à la haute chevelure. Le palais de Circée, dans l'île d'Ea, s'élevait au milieu d'une forêt. Une autre île, près le pays des Cyclopes, c'est-à-dire la Sicile, était pareillement couverte de bois touffus<sup>(c)</sup>.

Il est remarquable qu'il ne se trouve point, dans le Pentateuque, de souvenirs semblables. C'est tout au plus si, dans la distribution des terres de la Palestine, aux tribus d'Israël, il est question de quelques bois, qui occupaient des plateaux et qui doivent tomber pour faire place aux hommes. Il y a tout lieu de croire que la Judée était jadis dépouillée d'arbres, comme l'Égypte et l'Assyrie. Mais, il en était autrement de la Grèce et même de ses îles. Seulement, les palmiers semblent avoir été multipliés sur les bords du Jourdain comme dans les autres pays de l'Orient, tandis que ces arbres devaient être fort rares, dans les contrées de la Grèce, puisqu'Ulysse, le

(a) T. VII, p. 128. (b) *Odysse*, c. XIX, c. XI. (c) *Ib.*, c. IX, v. 9, 15, 3, 10.

voyageur, en voyant le Datier, qui s'élevait près de l'autel d'Apollon, à Delos, resta muet de surprise (a).

Il n'y avait pas jusqu'aux montagnes de l'Attique, ce pays desséché et rocailleux, qui ne fussent revêtues de forêts (b). Le Cythéron était encore couvert de bois lors du siège de Platée, pendant la guerre du Péloponèse (c), et malgré une longue période, remplie par les besoins de la civilisation d'une ville, aussi voisine qu'Athènes. Maintenant, il est tout à fait dépouillé, et il refuse de se prêter à la culture. L'Hélicon, dont les bosquets étaient le séjour des Muses, est aujourd'hui âpre et nu; et le Parnasse est privé de végétation (d).

Un pareil changement a lieu dans toutes les îles. Zaeynthe ou Zaute, est décrite par Homère comme ombragée par des forêts. Neuf siècles après, Virgile lui appliquait encore l'épithète de *Nemorosa*; maintenant elle n'a aucun bois, et même elle possède à peine des arbres; on y voit seulement des oliviers, des myrthes et quelques lauriers.

On ne peut douter que la destruction des forêts de la Grèce méridionale, par une longue habitation de ce pays, n'ait dû produire des modifications dans son climat; mais la situation géographique de cette terre est telle, que l'élévation ou l'abaissement de la température, fût-ce même de plusieurs degrés, n'a pu causer aucun détriment à la culture des plantes; l'époque seule de la maturité de leurs fruits aura été reculée ou avancée. Il en serait tout autrement d'un pays, comme la France, qui n'aurait que rigoureusement la température nécessaire à certaines productions. Une diminution quelconque, dans le maximum de la chaleur estivale, l'obligerait aussitôt à abandonner la culture de l'olivier et du maïs.

Les observations météorologiques de deux voyageurs anglais, Hollande et Clarke, nous font connaître quelle est aujourd'hui la température moyenne de deux points remarquables de la Grèce. Elle est :

(a) *Odyssée*, c. vi. (b) *Thucyd.* l. II. s. lxxviii. (c) *Platon*. *Critias*, p. 3.

(d) *Col. Squire*, t. III. p. 280. *Clarke*. *Holland*. *Walpole*. *Sieher* *Gauthier*.

A Corinthe de . . . . . 17° centigr. 78 cent.

A Athènes . . . . . 17 — 22

Dans cette dernière ville, le maximum de la chaleur est de 40°, ce qui est énorme, et le minimum de 2° 22. Par conséquent, les plantes délicates n'y courent point risque d'être gelées; et il en serait ainsi, lors même que la destruction des forêts aurait modifié en quelque chose le climat. Aussi retrouve-t-on, de nos jours, en Grèce, tous les végétaux utiles qui y étaient cultivés dans l'antiquité.

En somme, la température moyenne de la Grèce, aux deux extrémités du Péloponèse, est, maintenant, moitié en sus plus haute que celle de Paris, ce qui lui donne le climat le plus chaud de l'Europe.

Les altérations de la constitution atmosphérique, par l'effet de quelque changement physique, accidentel, n'avaient point échappé aux anciens, il y a 25 siècles.

Au rapport de Pline, le cours de l'Èbre à travers la Thrace, ayant pris une nouvelle direction, qui l'éloigna de la ville d'Enus, les vignes des environs se desséchèrent, ce dont il n'y avait point encore eu d'exemple.

Dans la Thessalie, un lac s'étant formé près de Larisse, le pays devint plus froid, et il cessa de rapporter des olives, quoiqu'il en produisit auparavant avec abondance.

Les campagnes de Philiba éprouvèrent un changement de climat notable, quand leurs terres eurent été desséchées par la culture. Sur quoi compter, demande le naturaliste romain, lorsqu'on voit se transformer les choses qui, pendant longtemps, avaient été constamment les mêmes (a).

Les physiiciens hollandais ont observé des faits analogues, qui prouvent que les hivers sont maintenant moins rigoureux dans les Pays-Bas, qu'autrefois. Il est établi qu'il ne s'en passait point, jadis, sans qu'il ne tombât beaucoup de neige, et

(a) Lib. XVII. c. iv et v.

que les eaux ne fussent glacées, tandis qu'aujourd'hui il y a un grand nombre d'hivers humides. Or, le froid est causé, en Hollande, par les vents de terre, notamment ceux d'Est et de Sud-Est, qui traversent aujourd'hui des terrains déboisés, convertis, il y a quelques siècles, par de grandes forêts (a).

On attribuait communément le caractère de chacune des populations de la Grèce, aux influences locales du climat. Selon Horace, qui n'était que l'interprète d'une croyance populaire, c'était l'air humide et épais des montagnes de la Béotie, qui était la cause de la pesanteur d'esprit des Thébains, dont on faisait mille plaisanteries; et, d'après Cicéron, la vivacité de l'air de l'Attique, et ses brusques alternatives de chaud et de froid, imprimaient les mêmes qualités à l'esprit des Athéniens (b). Il aurait été, sans doute, plus vrai de donner pour origine à ces différences, dans le type des peuples de la Grèce, les causes qui font varier entre eux les habitants des provinces de la France et de l'Angleterre, et qui sont surtout la race dont ils proviennent, leurs occupations habituelles et leur régime ordinaire.

L'humidité du climat varie selon les localités. Il ne tombe que 538 millimètres de pluie ou 20 pouces d'eau à Athènes, comme à Paris; mais, dans les montagnes, on tient compte de 1017 millimètres ou 37 pouces 7 lignes, c'est-à-dire près du double. Une partie des rivières, à commencer par l'Illyssus et le Céphise, si renommées dans les annales athéniennes, ne sont à vrai dire que des torrents, presque desséchés dans la saison sèche, mais impétueux et cessant d'être guéables dans la saison des orages. L'Alphée et l'Eurotas sont beaucoup plus considérables; ils descendent des montagnes de l'Arcadie, qui leur fournissent des eaux limpides et abondantes. Le dernier, qui partage la Laconie en deux parties, est encaissé entre le Taygète et le Ménélaion. Le sol qu'il arrose est pauvre et

(a) Muschenbrock. *Princ. de phys.* s. 921.

(b) Horace. *Beotum in crasso jovare acre natum.* Cicéron. *Athenis tenuis cecum; Thebis autem crassum.*

difficile à labourer, à cause des pierres qui sont semées dans l'argile blanche dont il est formé. Euripide en faisait la remarque, il y a 2,300 ans, et rien n'a changé depuis. Les bords du fleuve sont toujours couverts de vignes, de champs de blé, et de bouquets de platane. Les hommes seuls ne sont plus les mêmes.

## I. TERRITOIRE DE LA GRÈCE.

## 1° Péloponèse.

|                       |                   |                     |
|-----------------------|-------------------|---------------------|
| 1° Argolide. . . .    | 200,000 hectares. | 101 lieues carrées. |
| 2° Achaïe et Corinthc | 406,000 —         | 205                 |
| 3° Élide. . . . .     | 300,000 —         | 152                 |
| 4° Laconie. . . . .   | 405,000 —         | 204                 |
| 5° Messénie . . . .   | 396,000 —         | 200                 |
| 6° Arcadie . . . . .  | 500,000 —         | 253                 |
| Totaux . . . . .      | 2,207,900 —       | 1,115               |

## 2° Grèce propre ou Hellade.

|                     |                   |                     |
|---------------------|-------------------|---------------------|
| 1° Béotie . . . . . | 406,000 hectares. | 205 lieues carrées. |
| 2° Attique. . . . . | 150,000 —         | 80                  |
| 3° Mégaride . . . . | 75,000 —          | 40                  |
| 4° Phocide, Locride | 330,000 —         | 166                 |
| 5° Doride . . . . . | 488,600 —         | 248                 |
| 6° Étolie . . . . . | 450,000 —         | 228                 |
| Totaux . . . . .    | 1,900,000 —       | 967                 |

## 3° Grèce septentrionale.

|                       |                     |                     |
|-----------------------|---------------------|---------------------|
| 1° Thessalie. . . . . | 1,290,000 hectares. | 653 lieues carrées. |
| 2° Macédoine . . .    | 2,220,000 —         | 1,124               |
| 3° Épire . . . . .    | 2,860,000 —         | 1,447               |
| Totaux. . . . .       | 6,370,000 —         | 3,224               |

## RÉCAPITULATION.

|                           |                     |                    |
|---------------------------|---------------------|--------------------|
| Péloponèse . . . . .      | 2,207,900 hectares. | 1,115 lieues carr. |
| Grèce propre ou Hellade . | 1,900,000           | — 967              |
| — septentrionale . . .    | 6,370,000           | — 3,224 (a).       |
| Totaux . . . . .          | 10,478,000          | — 5,306            |

## ILES.

|                       |                   |                     |
|-----------------------|-------------------|---------------------|
| Eubée . . . . .       | 337,000 hectares. | 170 lieues carrées. |
| Cyclade et Sporades . | 438,500           | — 222               |
| Totaux . . . . .      | 875,500           | — 392               |

|                    |              |         |                  |              |          |
|--------------------|--------------|---------|------------------|--------------|----------|
| Égine . . . . .    | 12,001 hect. | 6 l. c. | Tino . . . . .   | 22,631 hect. | 11 l. c. |
| Salamine . . . . . | 8,229        | — 4     | Mycone . . . . . | 11,638       | — 6      |
| Icaria . . . . .   | 15,087       | — 7     | Naxos . . . . .  | 28,117       | — 14     |
| Hydra . . . . .    | 9,448        | — 5     | Milo . . . . .   | 16,438       | — 8      |
| Andros . . . . .   | 23,660       | — 12    | Paros . . . . .  | 26,403       | — 13     |

## RÉCAPITULATION.

|                         | Popul. libre. | Popul. esclave. | Totaux.   | Par l. c. |
|-------------------------|---------------|-----------------|-----------|-----------|
| Péloponèse . . . . .    | 335,000       | 375,000         | 710,000   | 636       |
| Grèce propre . . . . .  | 304,000       | 700,000         | 1,004,000 | 1,035     |
| — septentrionale . . .  | 410,000       | 310,000         | 720,000   | 224       |
| Total général . . . . . | 1,049,000     | 1,385,000       | 2,434,000 | 460       |

## ILES IONIENNES.

|                      | Hectares. | L. carr.  |
|----------------------|-----------|-----------|
| Céphalonie . . . . . | 129,582   | — 65. 47  |
| Corcyre . . . . .    | 69,974    | — 35. 43  |
| Zacynthus . . . . .  | 46,650    | — 23. 56  |
| Leucade . . . . .    | 38,875    | — 19. 38  |
| Cythère . . . . .    | 38,800    | — 19. 25  |
| Ithaque . . . . .    | 15,549    | — 7. 84   |
| Paxos . . . . .      | 5,183     | — 2. 53   |
| Totaux . . . . .     | 344,613   | — 173. 46 |

(a) Moins l'Acarnanie . . . . . 250,000 hectares. — 116 lieues carrées.  
— l'Illyrie . . . . . 2,190,000 — — 1,110



## ILES GRECQUES D'ASIE.

|                      |                     |                     |
|----------------------|---------------------|---------------------|
| Crète ou Candie . .  | 1,615,000 hectares. | 817 lieues carrées. |
| Cypre ou Chypre . .  | 1,632,000 —         | 826                 |
| Rhodes . . . . .     | 124,000 —           | 63                  |
| Scio ou Chio . . .   | 78,000 —            | 40                  |
| Lesbos ou Mytilène . | 78,000 —            | 40                  |
| Samos . . . . .      | 45,000 —            | 23                  |
| Ténédos . . . . .    | 18,000 —            | 9                   |
| Totaux . . . . .     | 3,590,000 —         | 1,818               |

## CHAPITRE III.

## POPULATIONS DE LA GRÈCE.

Un obstacle puissant et singulier vient augmenter les difficultés qu'on rencontre en voulant peindre l'ancienne Grèce : c'est l'absence de toute unité. Au lieu du développement progressif d'un peuple, comme dans la Statistique ou l'histoire des Egyptiens, des Hébreux et des Romains, il faut se résoudre à la fâcheuse alternative de mêler ensemble, quand on traite de la Grèce, les faits relatifs à vingt populations diverses et totalement distinctes — ou bien briser ces faits en autant de parties séparées qu'il y a de petits peuples différents. Nous adopterons ce dernier mode de distribution, pour la population seulement, et nous rechercherons successivement quelle était celle :

Des Athéniens ;

Des Lacédémoniens ;

Des habitants de la Grèce propre ou Hellade ,

Et enfin celle des autres peuples grecs, notamment dans le Péloponèse.

SECTION 1<sup>re</sup>.**Les Athéniens.**

A l'Orient de la grande presqu'île du Péloponèse, le continent de la Grèce projette, vers le Midi, un saillant qui se dresse entre les côtes de l'Eubée et celles de l'Argolide. Le pays formé par ce promontoire est montueux, déboisé, presque stérile; mais il gît sous le climat le plus heureux, et, avant d'avoir été envahi par les barbares, et d'avoir éprouvé la maligne influence de leur domination, il était habité par une race d'hommes intelligents, courageux, dont la mémoire vivra éternellement.

Ce pays, c'est l'Attique, contrée dont la surface n'égale pas la moitié de celles de nos plus petits départements, et qui cependant tient une place plus grande, dans l'histoire, que l'empire des Perses, alors que ses frontières se perdaient dans des régions inconnues.

Nous allons essayer de faire connaître la population qui, dans ce territoire sans valeur, avait acquis tant d'illustration.

Un peuple dont chaque citoyen avait, pendant toute sa vie, des droits à exercer et des devoirs à remplir, ne pouvait négliger de recenser soigneusement, par classes, par âges, et selon les différents besoins de la société, les habitants de ses villes et de ses campagnes. En effet, chaque Athénien était enregistré dès le moment de sa naissance; il l'était, de nouveau, à l'âge de 18 ans, lorsqu'il était appelé à faire le service militaire de l'intérieur, et à 20 ans, il l'était une troisième fois, pour constater son titre à être admis au nombre des citoyens, et sa pleine capacité à servir son pays.

On voit que nos actes de l'état civil, nos contrôles de la garde nationale, et les tableaux annuels de nos contingents militaires existaient chez les Athéniens, il y a 23 à 24 siècles,

ce qui donne une assez haute antiquité aux opérations de la Statistique grecque.

Ces opérations fournissaient évidemment tous les termes numériques d'un recensement perpétuel, et l'on connaissait par leur moyen, quel accroissement ou quelle diminution avait reçu dans l'année le nombre des citoyens, classe qui était la seule comprise dans les dénombrements de l'antiquité, exclusivement aux femmes, aux enfants et aux esclaves. Ces derniers étaient comptés comme on sait avec les propriétés.

Constaté par les magistrats, dans des registres publics, le nombre exact des citoyens devait être un fait de toute notoriété; et lorsque Hérodote avançait dans son histoire lue aux jeux olympiques, en présence de l'élite d'Athènes, que cette cité possédait 30,000 citoyens, avant la guerre des Perses, il avait les moyens de le savoir positivement (a). Aristophane confirme ce chiffre dans l'une de ses pièces, où il introduit les femmes tenant l'assemblée du peuple, et délibérant sur les affaires politique du pays (b). Les hommes de vingt ans et au-dessus, les seuls comptés comme citoyens, formant le quart de la population; il y avait dans ce temps 120,000 Athéniens de tout sexe et de tout âge. Mais des causes puissantes diminuèrent ce nombre considérablement. Telles furent principalement la guerre des Perses, dont l'Attique éprouva tous les désastres; celle du Péloponèse qui, pendant 27 ans, dessécha toutes les sources de la prospérité publique; la fondation d'une foule de colonies, qui multiplièrent les émigrations, et surtout ces grandes expéditions maritimes, dont quelquefois personne ne revenait : celle de Sicile coûta 7,000 hommes et celle des Æginuses 4,000.

Déjà, lors de l'invasion des armées de Xercès, Athènes ne put leur opposer qu'une infanterie de ligne bien moins nombreuse que celle supposée par les chiffres d'Hérodote. Il y avait seulement :

(a) Hérod. l. V. c. XLVII. (b) Aristoph. *Conciomet.*

|                      |                        |
|----------------------|------------------------|
| A Marathon . . . . . | 10,000 citoyens.       |
| A Platée . . . . .   | 8,000 <sup>(a)</sup> . |

C'était probablement une moitié des Athéniens en état de porter les armes, l'autre gardait la ville et servait sur la flotte qui devait sauver la Grèce à Salamine. Mais, ces nombres ne permettent pas d'élever à plus de 20,000 le nombre des citoyens, que possédait Athènes à cette époque mémorable. C'était encore sa population, lors de la guerre du Péloponèse, et Démosthènes, Athénée et Plutarque s'accordent à dire qu'elle n'avait pas alors plus de 20,000 citoyens capables de combattre (b), évaluation qui réduit la population libre de l'Attique à 80,000 habitants. Il est vrai que Périclès, quand il exhortait le peuple à rompre la paix, élevait les forces de la République à 32,000 hommes, savoir : 29,000 d'infanterie de ligne, 1,200 cavaliers et 1,600 archers; mais, il y a tout lieu de croire qu'il exagérait ces nombres à dessein, pour servir ses vues politiques (c). Nous trouvons, en effet, que les plus grands efforts d'Athènes, dans cette lutte désespérée, furent d'armer 15,800 citoyens, ou trois sur quatre, et d'y joindre 16,000 hommes tirés de la classe des Métèques ou étrangers, et des jeunes gens, qui dans les temps ordinaires n'eussent pas encore été appelés à l'armée (d).

Un recensement rigoureux que fit faire Périclès lui-même, l'an 444, avant notre ère, est loin de correspondre par ses résultats aux assertions de l'illustre orateur. Le roi d'Égypte Psammétique, ayant envoyé aux Athéniens, à titre de présent, une quantité de blé considérable, on voulut savoir quels étaient, parmi les habitants, ceux qui avaient droit à prendre part à sa distribution. Le dénombrement, qui fut fait dans cette occurrence, constata qu'il y avait seulement 14,000 citoyens, et que 8,000 étrangers en avaient usurpé le titre. La loi, qui pu-

(a) Hérod. l. IX. c. xxvin. Pausan. l. I. p. 79. Diod. l. I. c. ix. Plut. in Arist.

(b) Demost. in Aristog. Athén. l. VI. c. xi. Plut. in Pericl.

(c) Thucyd. l. VI c. xci. (d) Thucyd. l. I. c. viii. Diod. l. XII.

nissait ce crime par l'esclavage, leur fut impitoyablement appliquée.

Quelques intervalles de paix rendirent à la population le nombre de 20,000 citoyens. C'est l'évaluation de Démosthène (a) et le résultat d'une opération de l'orateur Lycurgues, qui fit partager les biens de Diphylle, montant à 60 talents. Chaque citoyen eut pour sa part 50 drachmes, ce qui montre qu'il y en eut 19,200 qui furent appelés à cette distribution (b).

L'an 318, avant notre ère, plus d'un siècle après Périclès, sous l'archontat de Démétrius de Phalère, on exécuta le recensement le plus complet de l'Attique, dans lequel on comprit tous les hommes libres, citoyens ou étrangers, et tous les esclaves, sans distinction de sexe; on trouva :

- 21,000 citoyens au-dessus de vingt ans;
- 10,000 métèques ou étrangers;
- 400,000 esclaves (c).

Les citoyens constituaient le peuple athénien, la population légale, le gouvernement, la législature, la puissance civile et militaire, la garde nationale et l'armée. Pour avoir droit de suffrage dans l'assemblée du peuple, ils devaient avoir plus de vingt ans. La loi exigeait qu'ils fussent au nombre de 6,000, pour délibérer sur certaines matières; mais pendant la guerre du Péloponèse, on ne pouvait en rassembler que 5,000, sans doute à cause des exigences du service, pour la défense du pays.

Les Métèques étaient les étrangers appelés à Athènes par l'immense commerce de cette ville, par les avantages qu'offrait l'exercice de toutes les industries, par l'attrait des fêtes pompeuses qu'on y célébrait, et qui étaient plus multipliées que partout ailleurs; enfin par le désir de s'éclairer en suivant les leçons des philosophes les plus renommés. Les citoyens étaient trop jaloux de leurs droits pour les partager avec les étrangers,

(a) Démosth. contre Aristog. (b) V. des 10 orat.

(c) Athén. l. VI. c. xx. p. 272. (d) Démosth. Thucyd. l. VIII. c. lxxi.

mais, dans les occasions pressantes, ils les admettaient dans leurs rangs, et lorsque, pour la première campagne, pendant la guerre du Péloponèse, les Athéniens armèrent 10,000 hommes, les Métèques en fournirent 4,000 <sup>(a)</sup>. Ces chiffres permettent de croire qu'il y avait dans l'Attique moitié autant d'étrangers que d'indigènes; mais, il faut remarquer que les affranchis étaient comptés parmi les premiers, et qu'ils devaient être fort nombreux.

Les Métèques payaient un tribut de 12 drachmes ou 10 fr. 80 cent. par homme, et de moitié pour les enfants <sup>(b)</sup>. Ils formaient les troupes légères de l'armée, et servaient sur la flotte.

Les esclaves cultivaient les campagnes de l'Attique, exploitaient les mines, travaillaient dans les ateliers et dans les manufactures ou étaient employés au service personnel des gens riches. Les nécessités publiques les faisaient enrôler comme archers, et les trois cents galères, qui donnaient aux Athéniens l'Empire de la mer, étaient manœuvrées, en grande partie par des esclaves. Il n'y en avait pas moins de 60,000 employés à l'armement des trirèmes de la république. Leur nombre, porté à 400,000 dans le recensement de Démétrius de Phalère, a paru si prodigieux à Rollin et même à David Hume, l'historien de l'Angleterre, qu'ils ont cru y trouver une erreur de chiffres, et qu'ils l'ont réduit à 40,000 <sup>(c)</sup>. Cette correction est tout à fait inadmissible; elle montre combien des hommes, d'une science supérieure, mais étrangers à celle des chiffres, peuvent errer quand ils sont conduits à des appréciations statistiques auxquelles ne les ont point préparés leurs études.

En parcourant les annales d'Athènes, on y trouve la preuve que le commerce par ses richesses, la navigation par ses entreprises lointaines, et la guerre par ses longs succès, avaient rassemblé, dans l'Attique, une multitude d'esclaves, et qu'ils étaient dix à douze fois aussi nombreux que les hommes libres.

(a) Thucyd. V. de Périclès. (b) Poll. I. III. Athén. I. VI.

(c) Rollin. t. VII. p. 110. Hume. *the population of the anc. times.*

Il n'était pas nécessaire d'être opulent pour en posséder beaucoup. Un nommé Hipponicus en avait six cents, qu'il louait à un entrepreneur, pour travailler aux mines; Nicias, le chef de la fatale expédition de Sicile, en possédait mille, qui étaient occupés de la même manière; Philémonide en avait trois cents, Lysias cent vingt, le père de Démosthène cinquante-trois, Timarque douze; il n'est pas jusqu'au philosophe Platon, qui n'eût cinq esclaves pour son service personnel, quoiqu'il ne possédât à sa mort que la somme exigüe de trois mines ou 270 francs en argent comptant (\*).

Les archives publiques se joignent à ces faits particuliers pour montrer l'immense quantité d'esclaves de l'Attique. Au rapport de Thucydide, vingt mille s'enfuirent pendant la guerre de Décelie. On suppose qu'à Marathon, où l'on comptait dix mille hommes d'infanterie de ligne, il y avait autant ou plus de troupes légères, qui, comme on sait, étaient composées d'esclaves. Il en fallait deux cents pour chaque bâtiment qu'on mettait à la mer; nous l'apprenons par un fait statistique remarquable. Lysandre, qui commandait la flotte lacédémonienne au service de la Perse, demanda au jeune Cyrus que la paye de ses marins fût portée de trois oboles, qui étaient son taux ordinaire, à une drachme attique, c'est-à-dire de neuf à dix-huit sous. Le prince refusa, et dit qu'elle continuerait d'être de trente mines par mois, pour chaque galère. Cette somme revient à 2,700 francs, qui, divisés par 13 francs 50, montant de la solde mensuelle de chaque homme, à raison de 43 centimes par jour, prouve que l'équipage de chaque trirème était de 200 hommes, comme Hérodote l'a dit, et non de 240, comme l'a avancé par méprise M. Thirswall, dans sa belle histoire de l'ancienne Grèce. Ces chiffres nous enseignent de plus, qu'il y avait 18,000 hommes à bord des 90 galères lacédémoniennes, et que leur solde montait à 243,000 francs par mois. Les Athéniens, qui souvent faisaient sortir de leurs ports, une flotte

(\*) Demosth. in Aph. Xénoph. Diog. Laert. l. XIII. etc.

trois à quatre fois aussi nombreuse, ne pouvaient employer à son armement moins de 50 à 60,000 esclaves.

Au reste, d'autres États de la Grèce, dont la puissance ne pouvait être comparée à celle d'Athènes, semblent avoir eu une population d'esclaves encore plus grande que la sienne. Il y en avait 460,000 à Corinthe, si l'on en croit un passage du *Timée* de Platon; et s'il n'y a pas erreur dans le texte d'Aristote, on en aurait compté 470,000, dans l'isle d'Égine, dont le territoire n'a que 12,000 hectares ou six lieues carrées. Il est vrai que c'était un repaire de pirates.

Les esclaves étaient, pour la plupart, des Grecs réduits à cette triste condition par les chances de la guerre. Leur vente en détail formait un commerce permanent et régulier, et il y avait à Athènes un marché public où l'on allait les acheter. Mais, leur acquisition provenait surtout de ces terribles exécutions militaires qui manifestaient, au milieu d'une haute civilisation, la barbarie des mœurs de l'antiquité. Quand les rivalités de voisinage, une ambition sans frein, l'irritation causée par la résistance prolongée d'une ville assiégée, étaient exaltés par la victoire, rarement les vaincus échappaient à l'esclavage. La population entière était mise à l'encan. Lorsque Thèbes fut prise par Alexandre, 30,000 habitants de cette illustre cité furent vendus à l'enchère : on en tira 440 talents d'argent, faisant 2,480,000 francs. Ce n'était que 183 francs chacun, ce qui prouve qu'une grande partie étaient des femmes et des enfants. En effet, 6,000 hommes avaient péri pendant le siège (a). Les habitants de Tyr éprouvèrent un traitement encore plus barbare, quand ils tombèrent au pouvoir du même conquérant. 30,000 furent faits esclaves, et 2,000 furent crucifiés (b).

Par une incroyable aberration de l'esprit humain, dans cette Grèce, patrie de Socrate et de Platon, et où la poésie divine d'Homère enseignait que le joug de l'esclavage ravit aux hommes la moitié de leur intelligence et de leur vertu (c), on

(a) Diod. l. V. (b) Arrien. l. II. c. xxiv. Quint. Curt. l. IV. c. iv

(c) Hom. *Odyss.* c. i.



ne considérait point la liberté personnelle comme un droit naturel et inaliénable; et Aristote, dont l'élève suivait les préceptes, du moins à cet égard, maintient, au contraire, que c'est l'esclavage qui est naturel parmi les hommes (\*). Si le droit pouvait s'établir ainsi sur le nombre et d'après l'antiquité des exemples, on ne saurait contester aux tigres le droit de dévorer les hommes, car c'est pour eux un acte naturel, depuis le commencement des choses.

Les misères de l'esclavage étaient, chez les Grecs, les mêmes que dans les colonies modernes. Le maître pouvait charger de fers son esclave (b), lui interdire le mariage ou le séparer de sa femme (c), le condamner à tourner la meule du moulin (d), le mettre à mort au moindre soupçon de conspirer une révolte. Il prenait une entière possession des femmes tombées en son pouvoir, ou il les cédait à d'autres pour les posséder par le même droit qu'il avait. Quand Agamemnon veut, dans l'Illiade, calmer la colère d'Achille, il lui promet sept belles Lesbiennes, qu'il avait choisies lui-même lorsqu'il ravagea leur opulente patrie. Il lui rendra Briséis et attestera, par les plus grands serments, qu'il n'a point usé du droit des vainqueurs sur les captives, et n'a point partagé sa couche (e). La plupart des héros de l'Odyssée ont des enfants de leurs esclaves; et Ménélas, quoiqu'il eût pour épouse la plus belle femme de la Grèce, prend pour concubine une esclave qui lui donne un fils (f).

Sans doute, les temps apportèrent des changements dans ces mœurs brutales; la violence en fut bannie par la corruption, qui la rendit inutile. Athènes était peuplée de femmes esclaves qui faisaient de leurs charmes un commerce régulier, dont les profits étaient partagés par leurs maîtres. Celles du rang le plus infime étaient au prix d'une drachme ou 18 sous, et descendaient jusqu'à deux oboles ou 30 centimes; mais une courtisane coûtait un statère ou 18 francs, et une seule nuit de Laïs valait 10,000 drachmes ou l'énorme somme de 9,000 francs.

(a) Arist. Polit. l. I. c. v et vi. (b) Athén. l. VI. p. 272. (c) Xénoph. Econ. p. 814.

(d) Terent. Adv. act. l. sc. III. (e) Hom. Il. c. ix. (f) Odyss. c. iv.

Le prix courant de l'achat d'une joucuse d'instrument, c'est-à-dire d'une maîtresse, variait, suivant Térence, de 20 à 30 mines, qui font 1,800 à 2,700 francs de notre monnaie (\*). Une femme esclave, qui n'avait point la même destination, n'était vendue que 270 à 450 francs, ou dix fois moins, et un homme 360 francs ou le huitième du prix d'une baladine. On trouve encore des contrats de vente qui établissent ces prix.

Saint-Domingue, au moment de sa subversion, offrait, trait pour trait, le même tableau des effets produits par l'esclavage, avec cette différence que les mestives et les mulâtres d'Haïti, marquées ineffaçablement au type africain, ressemblaient mal aux belles et séduisantes courtisanes de la Grèce.

Dans l'Attique, l'esclavage était modifié, comme il l'est partout ailleurs, par le caractère des maîtres. Le gage certain que le sort des esclaves y était bien meilleur qu'en Laconie, c'est qu'on ne les craignait point, et qu'il n'y avait point d'exemple de ces barbares exécutions nommées *Cryptia*, par lesquelles on se défaisait secrètement à Sparte des ilotes les plus redoutables par leur vigueur et leur intelligence. Lorsqu'on voit les Athéniens rassembler sur leur flotte, jusqu'à 60,000 esclaves, on incline à croire que leur confiance était justifiée par les soins bienfaisants qu'ils en prenaient, et par l'attachement qui en était le retour.

Les témoignages fournis par l'histoire ne laissent pas douter que le dénombrement exécuté par Démétrius de Phalère ne donne exactement la population de l'Attique, telle qu'elle était il y a 2,163 ans. Pour en ramener les chiffres à exprimer le nombre total des habitants du pays, il faut quadrupler ceux de la classe des citoyens et des métèques, et accepter textuellement ceux des esclaves, attendu que, dans les recensements grecs, on désigne seulement les hommes de vingt ans et au-dessus, comme constituant la première de ces classes, tandis que les individus formant la seconde, sont comptés par tête,

(\*) Aristoph. Pollux. Térence. Adelpb.

saus distinction d'âges ou de sexes. Voici ce dénombrement traduit dans les termes ordinaires des nôtres.

|                | Chefs de famille. | Population totale. | Rapp. prop. |
|----------------|-------------------|--------------------|-------------|
| Citoyens . . . | 21,000            | 84,000             | 16 sur 100  |
| Métèques. . .  | 10,000            | 40,000             | 8           |
| Esclaves. . .  |                   | 400,000            | 76          |
| Total. . . .   |                   | 524,000            | 100         |

Conséquemment, la population légale ne formait qu'un septième de la masse des habitants; la population libre n'atteignait pas au quart; et il y avait trois esclaves sur quatre personnes. C'était une proportion commune dans les colonies européennes au moment où la suppression de l'esclavage a commencé<sup>(a)</sup>.

La surface de l'Attique, séjour de cette nombreuse population, devrait être connue avec certitude, car il y avait, chez les Athéniens, un cadastre, comme en Egypte, qui servait de base au cens nécessaire à l'établissement de l'impôt. On le formait d'abord sur les déclarations des propriétaires, mais on procédait ensuite à des vérifications sévères. Les erreurs, qui se sont glissées dans l'estimation de l'étendue du pays, faite par les savants les plus judicieux, proviennent de ce que les îles voisines ont été comprises implicitement dans leurs calculs. C'est ainsi que Rollin a été conduit à attribuer à l'Attique une superficie de 389,800 arpents, faisant 164,526 hectares ou 83 lieues carrées, et Boekh 2,340,000 plèthres qui font 177,000 hectares ou 89 lieues carrées et demie. Voici les déterminations des ingénieurs grecs modernes :

|                  |                   |                    |
|------------------|-------------------|--------------------|
| Attique . . . .  | 150,000 hectares. | 76 lieues carrées. |
| Salamine . . . . | 8,230             | — 4                |
| Égine . . . .    | 12,001            | — 6                |
| Totaux . . . .   | 170,231           | — 86               |

|                                |                     |                   |                                       |
|--------------------------------|---------------------|-------------------|---------------------------------------|
| (a) 1838. Guyane française . . | 15,700 esclaves sur | 20,900 habitants. | 75 p. <sup>o</sup> / <sub>100</sub> . |
| 1834. Guadeloupe . . . .       | 96,700              | — 125,400         | — 76                                  |
| 1829. Barbade. . . .           | 81,600              | — 101,600         | — 80                                  |
| 1832. La Jamaïque . . . .      | 520,000             | — 275,000         | — 86                                  |

L'Attique séparément était grande comme un petit canton de la Suisse, Ury, par exemple; mais son territoire avait 5,250 personnes par lieue carrée, et la part de chaque habitant n'était pas de vingt-sept ares. Un hectare devait suffire aux besoins de trois personnes et demie, ou plutôt de quatre, car les terrains stériles étaient étendus. Il faut dire qu'un tel calcul est illusoire pour une contrée où le quart de la population est concentré dans la capitale, et dont le commerce extérieur fournit toute la subsistance. Il en est ainsi des départements de la Seine et du Rhône, dont l'un a 23 lieues carrées de surface avec 900,000 habitants, et l'autre 104 lieues, avec 500,000, et qu'on pourrait supposer posséder le premier, 40,000 personnes par lieue carrée, et le second, 5,000 comme la république d'Athènes. Il est évident qu'il faut déduire la population de la ville, qui était au moins de 150,000 habitants, comme celle de Lyon; il restait donc pour l'Attique 374,000 personnes, qui disposaient chacune de 40 ares. C'est précisément la quote-part de chaque habitant de la France, dans l'étendue de la culture des céréales. Mais avant de nous occuper du pays et de sa production agricole, quelques chiffres doivent exposer avec concision la Statistique de son illustre métropole.

Athènes était la ville la plus grande de la Grèce. Corinthe, malgré son commerce et ses richesses lui était à peine comparable. Elle avait une circonférence de 195 stades olympiques, faisant 36 kilomètres ou 9 lieues et un quart <sup>(a)</sup>. L'enceinte de la ville proprement dite était seulement de 60 stades ou 11,400 mètres; l'autre partie, qui renfermait une multitude de temples, de monuments, de maisons, était formée par l'intervalle laissé entre deux grandes murailles, par lesquelles la ville était liée aux trois ports de Phalère, Munichye et du Pirée. La longueur de ces murs était de 40 stades ou 7,400 mètres.

Le périmètre de cette vaste enceinte était fort irrégulier; mais on s'accorde à estimer à 8,000 hectares ou 4 lieues carrées

(a) Thucyd. l. II. s. III.

moyennes, l'aire qu'il renfermait dans ses fortifications. La surface de la ville était au moins de 41 à 4200 hectares ; elle était couverte d'édifices ; les maisons étaient petites, et n'avaient qu'un seul étage ; il y en avait plus de 10,000. Chacune d'elles devait contenir environ quinze personnes, conjecture appuyée par le calcul suivant.

L'Assemblée du peuple, qui avait lieu plusieurs fois par semaine, devait être, au minimum, d'après la loi, de six mille citoyens aptes à voter. Il y avait par conséquent 24,000 personnes, au moins, appartenant à la population légale. On peut induire de plusieurs exemples, que les esclaves attachés à chaque famille dépassant le nombre de 20, devaient monter à plus de 120,000. Les étrangers attirés à Athènes par son commerce, les agréments de son séjour, ses fêtes pompeuses et multipliées, portaient sa population fort au-delà de 450,000. C'était la plus condensée qu'il y eût dans la Grèce. Chaque hectare de sa surface logeait 120 personnes ; chaque maison n'occupait que 42 ares.

On ne saurait douter que, dans des masses d'hommes aussi grandes et aussi condensées, il ne s'établisse une sorte de fermentation intellectuelle, qui contribue infailliblement aux progrès des arts, des sciences et de l'industrie, mais qui exerce une influence fatale sur les mœurs. Athènes nous enseigne, par son exemple, qu'une population considérable rassemblée dans une capitale avait, il y a vingt-cinq siècles, les mêmes avantages et les mêmes inconvénients que de nos jours ; ce que prouvent surabondamment Londres et Paris.

#### SECTION II.

##### **Les Lacédémoniens.**

De toutes les sociétés dont l'histoire nous fait connaître les institutions, il n'en est aucune qui ressemble à celle des Lacédémoniens. Alors que les lois d'Athènes recevaient une consécra-

tion nouvelle de leur adoption par les Romains et par les républiques de la Grande Grèce et de l'Asie-Mineure, celles de Sparte ne trouvaient, malgré leur célébrité, aucun imitateur. C'est qu'en reconnaissant leur efficacité pour former des guerriers redoutables, l'antiquité, nous devons le croire pour la gloire de ses peuples, ne voulut pas acheter cet avantage au prix de la liberté personnelle des citoyens et de l'oppression de tous les sentiments naturels au cœur de l'homme. La grandeur de Sparte, sa domination altière sur la Laconie, le Péloponèse, la Grèce entière, étaient acquises à ce prix. Pour établir avec mille familles Doriennes une aristocratie militaire, puissante malgré sa faiblesse numérique, Lycurgue avait créé une société toute artificielle, dont les individualités, quelque variées qu'elles pussent être, recevaient une forme unique : celle que leur imprimait à son gré l'intérêt suprême de l'État. Ainsi, le métier des armes, le seul qui existât, puisque l'agriculture était abandonnée aux esclaves, les arts méprisés et le commerce banni, ce métier exigeant des hommes robustes, on sacrifiait sans pitié les enfants débiles, qui, arrachés au sein maternel, étaient jetés dans les précipices du mont Taygète (a). Mais, parfois, la force ne suffit pas à la guerre, sans l'adresse et la ruse. Pour faire acquérir aux jeunes Spartiates ces qualités, on leur permettait donc la ruse, le vol furtif, l'attentat à la propriété d'autrui, pourvu qu'il fût habile et audacieux. On sait que la discorde entre les différents États de la Grèce, rendait ennemis les hommes qui avaient la même origine, le même culte, le même langage, et qui étaient liés entre eux autant que des frères. C'était une véritable guerre civile, qui voulait des soldats impitoyables. Sparte y pourvoyait en exerçant ses jeunes gens à une chasse à mort des esclaves, au moyen de surprises nocturnes, préparées pour égorger à bas bruit ces malheureux sur leurs foyers domestiques. Ces sanglantes expéditions, nommées *Cryptia*, étaient

(a) Plutarque, in Lye.

à la fois une gymnastique militaire pour la jeunesse, et l'expédient d'une politique cruelle pour restreindre la fécondité menaçante des ilotes.

L'État était, pour chaque Spartiate, une idole à laquelle il dévouait sa vie et sacrifiait ses affections, avec le fanatisme, l'abnégation, la persévérance que l'exaltation des idées religieuses semblerait seule devoir inspirer. Comme dans les institutions monastiques les plus austères du siècle passé, sa nourriture était rare, grossière, interrompue par de longs jeûnes; il avait pour seul aliment de l'orge bouilli, pour couche les roseaux qu'il avait coupés sur les bords de l'Eurotas, pour vêtements un léger habit, qui était le même dans toutes les saisons; il vivait en commun comme au réfectoire, sans liaison avec sa famille et sous le joug d'une discipline dure et brutale. La plus ardente des passions, celle qui tient tant de place dans l'existence des hommes civilisés, lui était étrangère. On avait chassé l'amour du mariage, qui était une affaire d'État, et le célibat ne pouvait lui servir de refuge, car il était taré comme un déshonneur.

Les lettres, les sciences, les arts auraient pu adonc ces mœurs barbares, mais on en avait proscrit la culture comme amolissant les esprits, et leurs plus simples éléments étaient repoussés de l'éducation publique. Dans un temps où la Grèce possédait des poètes, des historiens, des philosophes dont les ouvrages font encore, après vingt-cinq siècles, notre admiration, les hommes les plus illustres de Sparte ne savaient très probablement ni lire, ni écrire (\*). Il ne nous est resté, du moins, de la race Dorienne, que deux documents écrits : l'un est la belle inscription gravée sur les rochers des Thermopyles, pour rappeler la mémoire de Léonidas et de ses compagnons, l'autre est une lettre de trois lignes écrite par des Spartiates dans une situation désespérée (b). On voit que l'épithète de Laconique ne s'applique pas uniquement aux dis-

(a) Isocr. Panath. Plat. in Hipp. (b) Xénoph. Hist. gr. p. 450.

cours des Lacédémoniens, mais encore à leurs archives.

La Statistique d'un tel peuple semble impossible, même en la réduisant à une simple esquisse; et en effet, quoiqu'on ne puisse douter que les nécessités de la guerre n'obligeassent Lacédémone à compter fréquemment ses concitoyens, on ignore quelle était sa population; il n'en existe point de recensement, et nous ne possédons à cet égard aucun témoignage direct des historiens de l'antiquité. Toutefois, ce n'est pas un motif suffisant pour continuer d'ignorer le nombre positif des habitants de la Laconie; car des opérations aussi simples que certaines permettent de la déduire de deux séries de termes numériques, qui nous ont été transmis par Hérodote, Diodore et Plutarque. L'une est celle qui exprime la consommation des céréales; l'autre indique la force des levées militaires de la république.

Le territoire de la Laconie, déterminé d'après les meilleurs cartes, n'avait que 400,000 hectares ou 200 lieues carrées moyennes, comme le département du Puy-de-Dôme ou celui du Haut-Rhin. Il fut divisé par Lycurgue en 39,000 parties, dont chacune fut assignée à une famille (\*). Il est très vraisemblable que ces lots ne furent point de la même étendue et que, comme Moïse, le législateur lacédémonien s'efforça d'en égaliser la production, en variant leur surface selon leur degré de fertilité; mais, néanmoins, si l'on compte que chaque famille était de cinq personnes libres, la population s'élevait à 195,000 habitants, qui, par un terme moyen, avaient chacun deux hectares. Il n'y avait pas deux cents personnes par lieue carrée, tandis que l'Attique en avait deux cent soixante-dix-sept, exclusivement aux esclaves et aux étrangers.

Toute cette population libre n'était point identique; elle était formée de deux classes d'habitants qui différaient par leur origine et leurs droits politiques. La première était composée des citoyens de Sparte descendus des Doriens, qui avaient fait

(\*) Hérod. l. I. c. I xvi. Plut. in Lycurg.



la conquête du pays, et qui gardaient avec jalousie leur suprématie. La seconde, qui habitait les provinces, était un mélange d'Achéens et d'étrangers, qui avaient accompagné les Héraclides dans leur expédition, et qui avaient été admis à partager les avantages de l'invasion; ils formaient les quatre cinquièmes de la population libre, et supportaient avec impatience l'assujétissement auquel l'aristocratie Spartiate les avait réduits.

Dans le partage des terres, Lycurgues, si l'on en croit Plutarque, avait réservé 6,000 parts pour la caste dorique, et 3,000 de plus y furent ajoutés, par le roi Polydore, à la fin de la guerre de Messénie. Selon d'autres, le nombre primitif fut de 4,500, et le roi Polydore le doubla. Tant est-il que les Spartiates eurent 9,000 parts, qui supposent qu'au temps de leur plus grande prospérité, leur population s'élevait tout au plus à 45,000 personnes, tandis que celle des Lacédémoniens montait à 150,000.

Si les lots avaient été égaux en étendue, les terres de Sparte auraient eu une superficie de 90,000 hectares ou quarante-six lieues carrées moyennes, et celle des Lacédémoniens de 300,000 hectares ou cent cinquante-deux lieues. Mais le cadastre fut fait tout à l'avantage des premiers, qui eurent les terres les meilleures, et probablement aussi les parts les plus larges.

Il paraît que, comme du temps d'Homère, les deux rois de Lacédémone avaient chacun un domaine séparé, et que les principaux temples avaient un territoire consacré.

Recherchons si les chiffres qui nous ont été donnés par la division du territoire, comme exprimant la population de la Laconie, seront confirmés par la production agricole du pays.

D'après l'établissement de Lycurgues, chaque part de terre devait fournir, pour la subsistance du propriétaire et de sa famille, 82 médimnes d'orge ou environ 41 hectolitres, avec une quantité proportionnelle de vin, d'huile et de fruits. Par conséquent, les 39,000 lots distribués à toute la population, rapportaient annuellement près de 1,600,000 hectolitres.

Sur cette récolte, en prélevant pour les semences un septième ou 230,000 hectolitres, il en restait, pour la consommation, 4,370,000. Les habitants mangeaient peu de viande, et d'autant plus de pain; on peut donc porter à trois hectolitres et demi la consommation annuelle de chacun d'eux. C'était, pour 195,000 personnes, 682,600 hectolitres d'orge; il en restait 637,500 pour les esclaves, dont le nombre devait être égal à celui de la population libre, et monter, comme elle, à 195,000 au moins. En voici le compte :

|                           | Population.       | Quantité de céréales. |
|---------------------------|-------------------|-----------------------|
| Spartiates . . .          | 45,000 personnes. | 157,000 hectolitres.  |
| Lacédémoniens             | 150,000 —         | 525,000               |
| Esclaves . . .            | 195,000 —         | 682,000               |
| Totaux . . .              | 390,000 —         | 1,365,000             |
| Semence. . .              | » —               | 230,000               |
| Récolte annuelle. . . . . |                   | 1,595,000             |

En comptant la production de l'orge à sept pour un de semence et à quatorze hectolitres par hectare, la culture de cette céréale aurait occupé 114,000 hectares ou 57 lieues carrées et demie, faisant 29 pour 100 du territoire. Si l'on admet que 86,000 hectares étaient en vignes, en oliviers, en jardins et en bois, il restait encore la moitié du pays en pâturages, comme dans les îles Britanniques. Il y avait 29 à 30 ares en céréales, pour chaque habitant. En France, aujourd'hui, nous en avons 41; mais la consommation de l'industrie et des animaux domestiques augmente ce chiffre notablement.

Il importe de savoir si ces données statistiques trouveront un appui dans le calcul des levées militaires, qui sont en rapport chez chaque peuple avec la population.

Le système militaire des Lacédémoniens était conçu avec une grande habileté, et depuis 60 ans nous le mettons en usage, sans avoir imaginé rien de mieux, et probablement sans savoir qu'il est renouvelé des Grecs. Les citoyens étaient répartis par

classes, selon leur âge, et chaque classe avait pour destination une espèce de service. Les jeunes gens et les vieillards formaient la réserve, et l'on appelait, pour entrer en campagne, un nombre de classes proportionné au besoin des circonstances (a). A cet effet, l'infanterie de ligne était divisée en six corps nommés *Mora*, dont l'effectif variait comme celui de nos bataillons en raison des nécessités de la guerre. Xénophon attribue à chacun une force de 512 hommes, ce qui n'élève qu'à 3,072 l'ensemble des six *Mora*. Thucydide les porte à 2,048, nombre qui quadruple cette infanterie et la fait monter à 12,288 hommes (b). Il est vraisemblable que, dans le premier cas, on n'avait appelé qu'un contingent, tandis que dans le second, on avait fait marcher plusieurs classes. En règle générale, le service commençait à vingt ans et durait jusqu'à soixante, et l'on ne prenait que les hommes de trente ans et au-dessus pour les expéditions lointaines; mais souvent la puissance des événements en disposait d'une autre manière.

La levée en masse de toute les classes montait à 40,000 hommes suivant Xénophon; et en effet, une population libre de 195,000 habitants pouvait armer, dans l'antiquité, chez les peuples guerriers, une force de 48,000 hommes. Au temps d'Alexandre, lorsque Lacédémone eut perdu la Messénie, Aristote estimait qu'elle était capable de maintenir 30,000 hommes d'infanterie et 1,500 cavaliers. (c). Il ajoute que les seuls Spartiates fournissaient antrefois 10,000 hommes, ce qui était un peu moins du quart de leur population. Nous voyons, en effet, que le corps qu'ils rassemblèrent à la hâte pour secourir Athènes, mais qui arriva trop tard pour combattre à Marathon, était de 8,000 hommes (d).

A la bataille de Platée, l'armée de Lacédémone fut composée des divers contingents de la population toute entière, libre et esclave; il y eût :

(a) Xénoph. Hist. gr. l. VI. p. 537. (b) Xénoph. Thucyd. l. V. p. 590.

(c) Arist. Pol. l. XII. c. vi. (d) Hérod. l. I. c. CCXXIV.

|                        |                |
|------------------------|----------------|
| 5,000 Spartiates avec. | 35,000 ilotes. |
| 5,000 Lacédémoniens    | 5,000          |

10,000 hommes d'inf<sup>e</sup> de ligne    40,000 hommes d'inf<sup>e</sup> légère.

Ces 50,000 hommes formaient plus d'un huitième de la population totale et fort au-delà du quart des hommes. Il n'y avait seulement qu'un dixième des hommes libres, mais il y avait presque la moitié des ilotes du sexe masculin <sup>(a)</sup>. On peut croire que la proportion des contingents de chaque classe fut déterminé, non par le nombre d'hommes qu'on en pouvait tirer, mais bien par des considérations politiques, résultant de la situation de Sparte vis-à-vis des habitants des provinces et de la population des ilotes, car, comme l'a remarqué Xénophon, « ses citoyens libres ou affranchis, les serfs nombreux » qui cultivaient ses terres, tous ceux sur qui tombait sa puissance rigoureuse, lui portaient une haine amère et l'auraient « dévorée toute crue <sup>(b)</sup>. »

Si nous adoptons, pour la distribution des ilotes, dans le territoire de Lacédémone, la proportion donnée par ceux qui combattirent à Platée, nous trouvons que Sparte devait en posséder 175,000 et le reste de la Laconie 25,000 seulement. La métropole avait quatre esclaves pour une personne libre, ce qui justifie l'assertion de Thucydide : qu'aucune cité grecque n'en avait autant. Dans les autres parties du pays, il y avait seulement un esclave pour six habitants.

Ces faits numériques nous donnent des indications historiques dignes d'intérêt. Le petit nombre d'esclaves des Lacédémoniens des provinces nous enseigne que l'agriculture devait être pratiquée par les hommes libres, tandis que les Spartiates la dédaignaient, et l'abandonnaient entièrement à leurs serfs, pour ne s'occuper que de la guerre. Eux seuls formaient la caste militaire, et ils ne recouraient aux autres habitants de la Laconie, libres ou esclaves, que dans les occurrences où la su-

(a) Hérod. l. IX. c. xi et xix. (b) Xénoph. Reil. l. III.

périorité de l'ennemi leur en imposait la loi. Ils n'en acceptaient le concours qu'à titre d'auxiliaires, et le nombre immense d'esclaves qu'ils possédaient, témoigne qu'ils s'approprièrent exclusivement les fruits de la victoire. Ce fut ainsi, qu'après avoir défait les citoyens de la ville d'Hélos, qui refusaient de leur payer un tribut, ils réduisirent au plus dur esclavage toute la population de cette malheureuse cité; ils en formèrent le noyau de cette classe méprisée connue sous le nom d'ilôtes, et qui fut augmentée dans la suite par tous ceux que les Spartiates purent soumettre au même sort, quelle que fût leur origine<sup>(a)</sup>. De ce nombre furent les Messéniens, qui survécurent aux trois guerres sanglantes, terminées par la ruine de leur patrie. Tyr-tée, pour réveiller l'orgueil de leur vainqueur, leur rappelait dans ses chants que leurs ancêtres avaient forcé les Messéniens à se ployer comme des ânes sous les lourds fardeaux dont on les chargeait, et à payer à leurs maîtres la moitié des fruits de la terre qu'on les forçait à labourer.

Nous avons estimé cette population esclavée, d'après la production des céréales, à environ 200,000 personnes, et ce chiffre est confirmé par celui d'un contingent de 40,000 hommes d'infanterie légère qu'elle avait à la bataille de Platée.

D'après la même base, la population libre s'élevait à 195,000 individus, et ce nombre est celui que suppose une levée en masse de 40,000 combattants, telle que Xénophon estime celle de la république de Lacédémone.

La distribution des terres attribuée aux Spartiates séparément une population de 45,000 personnes, et l'on voit qu'en envoyant 8,000 hommes d'armes à Marathon, ils avaient fait marcher presque toutes leurs forces militaires. En général, ils fournissaient la moitié des troupes d'expédition, quoiqu'ils ne formassent pas le quart des habitants libres.

Ainsi nos déterminations numériques de la population lacédémonienne sont justifiées, d'abord, par la division que Ly-

(a) Strab. l. VIII.

circue fit du territoire, ensuite, par la production et la répartition des céréales, et enfin, par les levées militaires; triple moyen de découvrir et d'établir rationnellement le nombre d'habitants d'un pays.

Ces supputations nous conduisent à la connaissance de la population du district de Sparte, séjour de l'aristocratie lacédémonienne, comme l'était Venise à l'égard des provinces de Terre-Ferme. Dans un espace de 90,000 hectares ou 46 lieues carrées moyennes, habitaient 45,000 Spartiates et 175,000 ilotes qui, formant une population totale de 220,000 personnes, n'en laissaient que 170,000 pour le reste du pays. Il fallait, pour nourrir cette population, 770,000 hectolitres d'orge, qui exigeaient une culture de 55,000 hectares. C'était 25 ares par chaque habitant, qui, n'en ayant que 41 en tout, ne pouvait disposer que de 16 pour ses autres besoins. D'où l'on doit conclure, que le district de Sparte ne contenait que peu de pâturage.

La ville qui, deux fois, dans l'Odyssée, est caractérisée par l'épithète de vaste (a), était formée de cinq bourgades voisines, mais séparées; aucune enceinte, aucune fortification n'en restreignait l'extension, et la surface qu'elle couvrait était en effet très grande. En considérant que la population, qui s'y concentrait à l'approche de l'ennemi, pouvait armer plus de 50,000 hommes, dont 11,000 d'infanterie de ligne, on s'explique comment elle fut capable d'opposer deux fois une résistance efficace à l'armée thébaine, commandée par Épaminondas, et montant, dans l'une de ces occurrences à 33,000 hommes, et dans l'autre à 70 (b). On conçoit encore comment un tremblement de terre ayant fait périr 20,000 habitants, Sparte put sortir promptement de ses ruines, et demeurer redoutable à ceux qui croyaient sa perte consommée.

L'état de choses, que nous venons de décrire, dura depuis l'établissement de Lycurgue jusqu'à la paix d'Antalcidas; traité

(a) Odyss. e. v et xv. (b) Plut. in Agésil. Diod. l. XV. Xénoph. l. VII.

dicté par une politique odieuse, qui abandonna au joug de la Perse, les colonies ioniennes de l'Asie-Mineure, afin d'assurer la domination de Sparte, par une alliance avec l'ennemi de la Grèce. Mais ni ce pacte avec l'étranger, ni la destruction de la puissance d'Athènes et son asservissement aux 30 tyrans, ne put préserver l'aristocratie spartiate de cette singulière décrépitude qui frappa, comme un châtiment du ciel, ses orgueilleuses et tyranniques institutions. Ses familles s'éteignirent par degrés, lorsqu'elles croyaient avoir éternisé leur empire. Au lieu des 8,000 héritages, qu'elles possédaient autour de la métropole, lors de l'expédition de Xercès, elles n'en avaient pas plus de mille un siècle après (a). Elles avaient envoyé à Marathon 8,000 hommes d'armes; à Leuctres, elles ne purent en réunir que 700, dont 400 furent tués. Sans doute, la guerre, même suivie de la victoire, mais presque également funeste aux vainqueurs et aux vaincus, contribua à épuiser le sang de cette race belliqueuse. Cependant, on peut croire qu'une autre cause se joignit à ses effets meurtriers. L'Histoire nous montre, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours, les castes dominantes, qui vivent séparées du peuple, dépérir chaque jour, rongées douloureusement, au milieu de leurs prospérités, par un mal caché aux sources de la vie. L'appauvrissement gradatif de leurs générations est-il l'effet des habitudes, des mœurs d'une société factice? résulte-t-il du défaut de croisement des races? et en est-il de l'espèce humaine comme de nos guérets, qui se fatiguent en rapportant toujours la même moisson?

Quelle que soit la cause de ce phénomène naturel, on ne peut pas douter qu'il y ait une extinction anticipée des aristocraties, dont la puissance semblait devoir garantir la durée.

Ainsi, sous les Césars, les vieux Patriciens de Rome, si arrogants, si durs envers le peuple, avaient disparu pour faire place à des hommes nouveaux.

La noblesse vénitienne, amoindrie par la mort, sans qu'il y

(a) Hérod. Arist. Polit.

eût compensation dans les naissances, fut forcée, pour remplacer ses grandes illustrations, d'appeler au sénat les nobles campagnards, et d'inscrire leurs noms inconnus sur le Livre d'or.

Il n'existe plus que quelques vestiges incertains de la robuste aristocratie de ces barons normands, qui conquièrent l'Angleterre par une seule bataille. Les successeurs de ces rudes guerriers, dans le Parlement britannique, sont d'astucieux procureurs, tels que les Lynhurst et les Ellenbourg.

Enfin, le corps formidable de la noblesse française, formé jadis de 70,000 familles féodales, aurait été réduit, en 1789, au tiers de ce nombre, si l'on en avait retranché la noblesse de robe et celle de finance.

L'aristocratie spartiate périclita pareillement; mais son orgueil, plus inflexible que celui des aristocraties modernes, dédaigna de prolonger son existence en se mésalliant; et quand l'indépendance de la Grèce eut succombé dans une nouvelle transformation de la société, il ne restait plus rien de Sparte; ses enfants avaient suivi l'exemple de leurs ancêtres aux Thermopyles; tous, jusqu'au dernier, avaient péri.

### SECTION III.

#### **Les Péloponésiens.**

L'Argolide, l'Achaïe et Corinthe, l'Élide, la Laconie et la Messénie, l'Arcadie.

La Grèce, dans le cours de ses brillantes prospérités, n'eut, pendant plusieurs siècles, d'autre histoire que celle d'Athènes et de Sparte. Chacun de ses États était attaché à l'une ou à l'autre de ces illustres Républiques, par l'ascendant de la force, les liens du sang ou les sympathies politiques. Par exemple, on comptait, du Bosphore jusqu'à Corcyre, mille villes qui étaient tributaires ou alliées des Athéniens, et les colonies de ce peuple, semées le long de la côte d'Asie et dans tout l'Arch-



pel, étaient habitées par un aussi grand nombre de citoyens que la Métropole elle-même<sup>(\*)</sup>.

Toutes les cités, où dominait l'aristocratie, avaient pour protecteurs les Lacédémoniens ; au contraire, celles où la souveraineté était exercée par l'Assemblée du peuple, avaient les Athéniens pour appui. Quand l'abus du pouvoir produisait une révolution, ceux qui avaient soutenu le gouvernement renversé, allaient chercher un refuge chez leurs amis politiques, et s'efforçaient de les déterminer à embrasser leur cause. S'ils en obtenaient une assistance efficace, ils bannissaient, à leur tour, ceux qui les avaient exilés ; et, pas ces incessantes réactions, Athènes et Sparte se trouvaient toujours opposées et dans un état d'hostilités continuelles.

C'est à cette perpétuelle intervention des plus grands États dans les affaires des plus petits, que nous devons la connaissance de l'histoire de ces derniers, qui, sans elle, serait restée non moins ignorée que celle des cantons suisses ou des principautés de l'Allemagne. Mais la Statistique de ces contrées est demeurée inconnue, quoique assurément ils en eussent une aussi détaillée que l'était celle d'Athènes, puisqu'ils avaient des institutions analogues, exigeant le cadastre des terres et le dénombrement des citoyens. On éprouve autant d'étonnement que de regret, en voyant combien peu de documents des cent États de la Grèce ont échappé aux ravages du temps ; et l'on est tenté d'accuser d'une coupable indifférence, les gouvernements contemporains qui ne font rien pour recueillir les précieuses reliques d'un peuple, premier fondateur de la civilisation européenne.

Les seuls termes statistiques qu'on puisse trouver sont ceux qui permettent de déterminer l'étendue du territoire de chacun des États de l'ancienne Grèce, et la force de leurs levées militaires, d'où ressort l'indication approximative de leur popula-

|                       |                 |                    |                  |
|-----------------------|-----------------|--------------------|------------------|
| (a) Chalcis en Eubée. | 4,000 Athéniens | Dans la Chersonèse | 1,000 Athéniens. |
| Mitylène à Lesbos     | 3,000           | Naxos . . . . .    | 500              |
| Samos . . . . .       | 2,000           | Andros. . . . .    | 250              |

tion. Nous mettrons à profit ces deux sortes de données, pour en tirer des aperçus généraux sur ces contrées et sur leurs habitants.

La Grèce, qui semble, dans nos souvenirs, être la moitié du Monde ancien, n'avait, en y comprenant ses archipels nombreux et en excluant l'Épire et l'Illyrie, que 8,700,000 hectares ou 4,400 lieues carrées moyennes; étendue égale seulement au royaume de Naples ou à l'Ecosse.

Ses contrées civilisées, séparées de celles du Nord, dont les habitants étaient encore barbares, ne formaient, toutes ensemble, qu'une surface de 2,122 lieues carrées, moins grande que la Suisse ou la Savoie avec le Piémont. Ce n'était encore qu'une très minime partie de cette aire circonscrite qu'occupaient ses célèbres républiques d'Athènes et de Sparte.

Nous essayerons de faire connaître, par quelques termes statistiques, chacun de ces contrées, qui ont acquis, malgré l'exiguïté de leur territoire, une illustration que n'obtiendront jamais les plus orgueilleuses puissances de l'Europe moderne.

### 1<sup>re</sup>. LE PÉLOPONÈSE.

Cette péninsule, qui ne tient à la Grèce propre que par l'isthme de Corinthe, a pris, au moyen-âge, le nom de Morée, sans qu'on sache précisément pourquoi. Sa surface a 2,207,000 hectares ou 4,113 lieues carrées, ce qui ne dépasse pas l'étendue de la Toscane, de la Sardaigne ou de la Lombardie. Son territoire est coupé par des chaînes de montagnes, qui se détachent du plateau central de l'Arcadie; ses côtes sont profondément sinuées, et facilitent, par leurs golfes et leurs ports, les communications maritimes. Le sol semble avoir été bouleversé par les volcans; quoiqu'aride et dépouillé d'arbres maintenant, il est fertile et propre à toutes les cultures des pays méridionaux. Ses fleuves principaux: l'Inachus, le Pamisus et le Pénée, coulent dans de grandes vallées propices à l'abon-

dance des moissons. D'autres, comme l'Eurotas et l'Alphée, roulent dans des vallons étroits, qui sont peuplés d'arbres fruitiers, renommés pour l'excellence de leurs produits.

Le Péloponèse était divisé en six États presque toujours ennemis; savoir : l'Argolide, la Lacouie, la Messénie, l'Achaïe avec Corinthe, et l'Arcadie.

1°. *Argolide*. C'est une péninsule projetée entre l'Attique et la Laconie dont elle est séparée par le golfe Saronique et celui d'Argos. Le mont Arachné forme une chaîne qui la parcourt jusqu'à son extrémité.

Tout ce que la poésie a de plus illustre : Homère, les tragiques Grecs et Racine, ont gravé dans notre mémoire Argos et l'histoire de ses rois. Il nous semble les connaître, comme des contemporains; mais nous les voyons constamment doués des proportions colossales que prennent les objets quand ils apparaissent à travers le prisme brillant du génie. La Statistique nous fournit le moyen d'échapper à ces illusions, en ramenant à leurs dimensions réelles, ces personnages antiques, leurs puissance et l'étendue de leur domination.

Lors de l'expédition de Troie, Argos fournit un contingent de quatre-vingt galères ou le treizième de la flotte grecque. A raison de 150 hommes par navire, les forces argiennes devaient être de 12,000 hommes, qui supposaient une population de moins de 100,000 habitants.

La surface de l'Argolide est d'environ 200,000 hectares ou 101 lieues carrées; mais elle était alors partagée en cinq États différents : Mycènes, Tirynthe, Trézène, Épidaure et Némée; en sorte que l'Empire du roi des rois n'avait guère qu'une trentaine de lieues carrées, et n'excédait pas l'étendue d'une sous-préfecture.

Argos passait pour la plus ancienne ville de la Grèce; elle était ornée d'une multitude de statues et de monuments, auxquels étaient attachés des souvenirs historiques. Elle était défendue par la citadelle de Larisse qui la dominait, comme la Cécropia à Athènes, et la Cadmeia à Thèbes. Son enceinte,

reconnue par un savant voyageur, semble avoir eu un développement de cinq milles anglais ou 8,000 mètres (a).

Argos avait 7,000 hoplites à la bataille de Corinthe, où elle était ligüée avec les Athéniens contre les Lacédémoniens, quoiqu'ils fussent, comme elle, de race doriennne. Cette force, doublée par les valets, suppose une population de 120,000 personnes, donnant 1,200 individus par lieue carrée. C'est, excepté Athènes, la population la plus condensée qu'offrit la Grèce. Le nombre des esclaves qu'elle comprenait, devait être considérable, puisqu'ils purent s'emparer du gouvernement, et traiter d'égaux à égaux avec leurs anciens maîtres, qui, après une longue lutte, consentirent à partager, avec eux, les magistratures et la puissance populaire (b).

Les Argiens avaient bien mérité, par la dureté de leur caractère, d'être réduits à devenir les compagnons de leurs esclaves. Leur politique jalouse et cruelle, comme celle des autres États doriens, faisait peser une autorité tyrannique, sur les villes de l'Argolide, qui leur étaient soumises. Celles de Mycènes et de Tirynthe, ne s'étant pas résignées avec assez de patience à leur dure domination, furent détruites, par eux, de fond en comble, et leurs habitants furent forcés à s'émigrer (c). Ces villes avaient concouru à la défense de la Grèce, lors de l'invasion des Perses, et leur belle conduite rendait plus odieuse celle d'Argos, qui n'avait rien fait pour le salut commun. A la bataille de Platée, il y avait :

|       |                      |
|-------|----------------------|
| 400   | Hoplites de Mycènes, |
| 800   | — d'Épidaure,        |
| 1,000 | — de Trézène.        |

Au combat naval de Salamine :

|    |                     |
|----|---------------------|
| 10 | Galères d'Épidaure, |
| 5  | — de Trézène,       |
| 30 | — de l'île d'Égine. |

(a) W. M. Leake, t. II, p. 411. (b) Hérod. I. VI, c. LXXXIII. (c) Pausan. I. I, §. XVI.

Cet armement était de 9,000 hommes, qui, joints aux hoplites et leurs valets, faisaient une force de 15 à 16,000 hommes. Un tel nombre, en le prenant pour celui d'une levée en masse, suppose que les villes argiennes étaient peuplées de 60,000 habitants, et n'étaient pas inférieures, en population, à la république d'Argos elle-même ; mais, comme dans leur métropole, les esclaves en formaient la plus grande partie. Ceux d'Épidaure étaient appelés : Conipodes ou pieds poudreux, termes de mépris, qui faisaient allusion à l'un des effets de leurs occupations rurales. A Sycione, ils étaient désignés par le nom de Catonacophori, parce que leurs tuniques étaient bordées de peau de mouton.

On voit que les dénominations, qui ajoutaient au malheur de l'esclavage, le ridicule et le mépris, datent de plus loin que les Gueux de la Flandre, ou Jacques Bonhomme, tristes objets de la risée de nos seigneurs féodaux.

2° *Achaïe et Corinthe*. Cette contrée fut habitée d'abord par les Ioniens ; mais les Achéens, chassés d'Argos et de la Laconie par les Doriens, s'en emparèrent, et la partagèrent en douze petites républiques, formées chacune d'une ville avec un étroit territoire, médiocrement fertile, et situé au nord du Péloponèse, entre la mer et les montagnes. La confédération achéenne ne se mêla que très tard aux affaires de la Grèce. Toujours opposée aux Lacédémoniens, elle profita de la victoire que les Thébains remportèrent sur eux à Mantinée, pour s'associer d'autres villes de la Péninsule, spécialement celle de Mégalopolis, qui venait d'être fondée par Épanimondas. Les succès que ses armes eurent à Aratus, lui donnèrent Corinthe et Sycione ; et l'accession d'Argos la rendit toute puissante. La ruine de la ligue achéenne fut commencée par les Macédoniens et consommée par les Romains.

Corinthe, l'une de ses villes, forma, pendant huit siècles, un État indépendant ; et Homère vante les richesses qu'elle avait acquises, sous la dynastie de Sisyphe, avant l'invasion des Héraclides, 1,089 ans avant notre ère. Tous les peuples de la

Grèce semblaient n'exister que pour la guerre, mais les Corinthiens faisaient une exception ; dans leur cité, les spéculations du commerce et l'amour du plaisir, remplissaient entièrement la vie.

Située sur l'isthme, qui joint le Péloponèse à l'Hellade ou Grèce proprement dite, Corinthe avait deux ports de mer, l'un à l'orient sur le golfe Saronique, gisait à 70 stades ou 13 kilomètres ; c'était le Genchrée, qui recevait les marchandises de la Phénicie et de l'Asie-Mineure. L'autre sur la mer de Crissa, qui portait aussi le nom de golfe de Corinthe ; c'était le Lechée, où venaient aborder continuellement les navires de la Sicile, de l'Italie et des grandes colonies corinthiennes : Corcyre et Syracuse. Il était lié à la ville, comme le Pirée l'était à Athènes, par une double muraille, longue de 12 stades ou d'une demi-lieue.

Corinthe avait une étendue de 40 stades ou une lieue et demie de circuit ; quand on y comprenait la citadelle, elle avait une circonférence de 85 stades ou 15,725 mètres, qui font près de 4 lieues. Cette citadelle célèbre, sous le nom d'Acrocorinthe, couronnait une colline haute de 573 mètres. La route circuitueuse, qui y conduisait, avait une longueur de 30 stades ou 5,500 mètres.

Le territoire appartenant à Corinthe avait une étendue très circonscrite ; il bordait la mer dans un espace d'une vingtaine de lieues ; il manquait de fertilité et ne produisait que du vin médiocre (\*). Mais l'isthme, qui en faisait partie, était une position militaire importante. Sa moindre largeur, entre les deux mers, n'exédait pas 40 stades ou une lieue et demie. Les jeux, qu'on y célébrait en l'honneur de Posidonius ou Neptune, attiraient une innombrable multitude.

Lorsque la royauté fut abolie à Corinthe, comme dans les autres parties de la Grèce, le gouvernement devint aristocratique, et le pouvoir demeura constamment en la possession

(\*) Géogr. min. Strab. l. VIII.

des plus riches (a). Aristote rapporte qu'on y avait le plus grand soin de recenser le nombre des familles et celui des citoyens, sans doute, pour empêcher que le droit de suffrage ne fût usurpé par ceux dont la fortune était au-dessous du cens fixé par la loi.

Le luxe et la licence étaient extrêmes à Corinthe, au milieu de cette foule d'étrangers et de nouveaux riches, dont elle était peuplée par son vaste commerce. Tandis que le seul soupçon, qu'il y avait une courtisane cachée dans l'un des faubourgs de Sparte, mettait la république en émoi (b), on en comptait mille à Corinthe, et on les admettait comme des fonctionnaires publics, dans les brillantes cérémonies du culte de Vénus. Ces honneurs singuliers avaient élevé leur caractère au-dessus de leur profession; et, lors de l'invasion des Perses, elles montrèrent tant de dévouement à la cause publique, qu'on leur attribua en partie le triomphe de la Grèce.

Corinthe se signala, dans cette épreuve difficile, par le concours de ses forces de terre et de mer. Elle prit une part efficace aux victoires de Salamine et de Platée. 40 de ses galères, qui supposent un armement de 8,000 hommes, se rangèrent à côté de la flotte athénienne (c). Elle avait 400 hoplites aux Thermopyles, avec Léonidas; et dans la bataille, qui sauva la Grèce de l'esclavage, elle avait à Platée, 5,000 hommes d'infanterie de ligne, tout autant que la ville de Sparte. Ce nombre indique qu'elle possédait une population libre, qui devait être de plus de 20,000 personnes; nombre qui, sans doute, était doublé ou triplé par les esclaves.

Si les autres villes de l'Achaïe ajoutaient 30,000 habitants à cette population, le pays devait posséder 7 à 800 personnes, par lieue carrée, comme la Dalmatie ou le grand duché de Bade.

3° *L'Elide*. Ce pays, situé à l'extrémité occidentale du Péloponèse, au nord de la Messénie, est formé par trois vallées, ou-

(a) Polyen, J. l. c. xli. (b) Xénoph. Hist. t. III. (c) Hérod. l. VIII.

vertes sur la Mer ionienne. C'est le territoire le plus fertile et le plus riche de la péninsule, et M. W. Leake, qui l'a exploré quand il était encore sous la domination des Turcs, a constaté que le blé y produit dix fois la semence, et même jusqu'à treize fois, ce qui est une reproduction double de celle de nos céréales (a).

L'Élide était une terre neutre et sacrée, à cause du temple magnifique de Jupiter olympien, où l'on voyait la statue du Dieu, ouvrage de Phidias. Les jeux qu'on célébrait à Olympie, y attiraient une multitude innombrable; mais rien n'annonce que la population sédentaire ait jamais été considérable. Elle était divisée en huit tribus, dirigées par un sénat de 90 membres. Son contingent, dans l'expédition de Troie, ne fut que de dix galères, qui supposent seulement quinze cents combattants (b). On doit croire que la population resta dans cet état de faiblesse, car le silence que l'histoire garde sur elle indique, qu'à l'abri de ses immunités religieuses, elle ne prit aucune part aux grands événements dont elle était impassible témoin.

4<sup>e</sup> *La Laconie et la Messénie.* La première de ces deux contrées était habitée par ces Spartiates dont le nom rappelle tant de gloire. Elle comprend deux hautes chaînes de montagnes : le Tarex et le Taygète, dont l'extrémité forme, au midi du Péloponèse, les cap Malée et Tenare. Entre ces deux chaînes est une longue et fertile vallée où coule l'Eurotas, et où gisait la ville de Sparte. Cette cité, célèbre par une domination de quatre siècles remplis d'exploits merveilleux, était située sur la rive gauche du fleuve, et occupait un plateau formé de hauteurs inégales, qui la divisaient en quatre bourgades. Son circuit était de 48 stades ou 9,264 mètres selon Polybe. Aucune fortification n'en défendait l'approche; mais elle était forte par sa position et surtout par le courage de ses habitants. Elle fut prise pour la première fois, l'an 221 avant notre ère, après la bataille de Sellasia, où le roi Cléomène fut vaincu par Antigone. Ce der-

(a) W. Leake. *Morea*. t. I, p. 11. (b) Homère. *Il.* c. 2.



nier avait une armée de 30,000 hommes, dont 13,000 Macédoniens et 17,000 péloponésiens, Achéens et Acarnaniens. Les troupes de Lacédémone s'élevaient à 20,000 hommes dont 6,000 furent tués. On dit que 200 seulement échappèrent avec Cléomènes, qui se réfugia en Egypte.

La Laconie n'avait qu'une étendue de 403,000 hectares ou 204 lieues carrées, comme nos plus petits départements : les Hautes-Pyrénées ou Seine-et-Oise. Cependant Denis d'Halicarnasse remarque que le pays était si vaste proportionnellement à sa population, qu'il aurait pu suffire à un nombre d'habitants double de celui qu'il possédait. Cette assertion n'est exacte qu'en réunissant le territoire de la Messénie à celui des Lacédémoniens. La surface de chacun d'eux étant à peu près de 200 lieues carrées, la domination de Sparte s'étendait, après la destruction de Messène, sur environ 800,000 hectares ou 499 lieues. La population n'excédait pas 390,000 habitants libres ou esclaves; il y avait, par conséquent, 970 personnes par lieue carrée, comme dans la Creuse, le Gers, la Vendée ou la Saxe. Ce n'était qu'un septième de la population condensée de l'Attique.

La Messénie occupait, sur la côte occidentale du Péloponèse, une étendue de huit cents stades ou trente lieues. Une partie en était inculte et déserte (a); mais à l'intérieur, la vallée du Pamisus est encore aujourd'hui la plus belle de la péninsule.

5° *L'Arcadie* occupe le plateau élevé qui forme le centre du Péloponèse; elle est ceinte de montagnes, qui rendent son accès difficile, et qui la préservèrent longtemps de l'invasion des étrangers. Ses habitants se vantaient d'être autochthones, c'est-à-dire naturels au pays, comme les productions végétales qui y croissent spontanément. Il paraît, du moins, qu'ils appartenaient à la race pélasgique, qui habitait la Grèce longtemps avant que les Doriens et les Ioniens vinssent s'y établir. Les limites du territoire de l'Arcadie ne sont pas très bien connues;

(a) Thucyd. I. VII.

elles semblent toutefois n'avoir donné qu'une aire de 400,000 hectares ou 200 lieues carrées à la surface qu'elles renfermaient. Cette étendue était partagée en petites républiques, unies par un pacte fédératif. Les affaires publiques étaient dirigées par une assemblée de 10,000 citoyens, dont les délibérations, sous l'influence d'un si grand nombre, devaient être fort orageuses. On peut conclure de leur chiffre que la population libre était au moins de 40,000 personnes. Homère attribue aux Arcadiens 60 galères dans la flotte grecque, destinée à l'expédition contre Troie (a). C'était, à 150 hommes chaque navire, 9,000 marins et soldats, les uns esclaves et les autres libres. Aux Thermopyles, il y avait 2,120 Arcadiens, et à Platée 2,100 dont 1,500 Tégéens (b). Une levée d'un cinquième des citoyens, admis dans l'assemblée du peuple, manifestait peu de zèle pour la défense de la Grèce. Il est vrai qu'il devait être difficile de dégarnir l'Arcadie de ses forces nationales, en présence des 300,000 esclaves qui peuplaient, dit-on, ses campagnes (c), et qui auraient décuplé sa population, et l'auraient porté à 1,400 personnes par lieue carrée. C'est une proportion qu'on ne saurait admettre dans un pays de pâturages et de montagnes boisées et incultes, et ces recherches ont, du moins, cet avantage qu'elles montrent toute l'exagération de ce nombre, et qu'elles le feront repousser désormais des notions historiques que l'on peut adopter.

Les campagnes de l'Arcadie étant agrestes et pittoresques, les poètes en ont fait la scène de leurs pastorales. Leurs habitants, tout rustres et grossiers qu'ils étaient, s'estimaient les seuls indigènes de la Grèce; ils descendaient, d'après leurs traditions, de Pélagus, le premier homme de leur terre, qui avait appris de Triptolème lui-même, l'art de cultiver le blé, et qui avait enseigné à leurs ancêtres à faire du pain, à filer et à tisser (d).

(a) Hom. *c. u.* (b) Hérod. I. VII. *c. ccxxxviii.* (c) Athén. I. VI. *c. xx.*

(d) Pausan. I. VIII. *s. iv.*

## SECTION IV.

**Les populations de l'Hellade et du nord de la Grèce.**

La Béotie, l'Attique, la Mégaride, la Phocide, la Locride, la Doride.

— L'Étolie, la Thessalie, la Macédoine, l'Épire.

En la réduisant, cette région, aux seuls États appartenant réellement à la Grèce, dans la belle période de son indépendance, elle formait un territoire d'environ 967 lieues carrées moyennes, peuplée de plus d'un million d'habitants, et divisée en cinq parties principales, savoir : la Béotie, l'Attique, la Mégaride, la Phocide avec la Locride et la Doride et l'Étolie.

Nous mettrons à la suite les États du nord, savoir : la Thessalie, la Macédoine et l'Épire.

Nous allons déterminer, autant qu'il est possible, l'étendue et la population de ces contrées célèbres.

1° *La Béotie*, quoique limitrophe de l'Attique, n'a aucune ressemblance avec ce pays; son territoire est un vaste bassin circulaire, au fond duquel est le lac Copaïs, et qu'environnent de hautes montagnes boisées, rattachées au Parnasse et à l'Hélicon. Le sol en est fertile, et produit en abondance du blé plus nourrissant que celui des contrées voisines. Plin<sup>e</sup> rapporte, qu'excepté le blé d'Afrique, c'était le plus pesant de toutes les différentes sortes de froment dont on faisait usage à Rome (a).

|                                       |                     |
|---------------------------------------|---------------------|
| Le modius de blé de la Gaule pesait   | 240 onces romaines. |
| Celui de Sardes, dans l'Asie-Mineure. | 246                 |
| Celui d'Alexandrie d'Égypte . . .     | 250                 |
| Celui de Béotie . . . . .             | 252                 |
| Et celui d'Afrique. . . . .           | 261                 |
| Le blé anglais ne pèse que . . . .    | 228                 |

Cette différence d'un dixième était-elle l'effet du climat ou de

(a) Plin<sup>e</sup>. l. XVIII. c. vii.

la variété du grain, c'est ce qu'on ne peut décider. Cependant, l'air de la Béotie était brumeux, humide, froid comme celui de l'Angleterre, et aurait dû avoir une pareille influence sur le développement des céréales. On lui attribuait une action nuisible sur les facultés intellectuelles des Béotiens, qui étaient accusés d'être pesants, grossiers et stupides. Les noms illustres de Pindare, d'Hésiode et de Corinne semblent les justifier de cette imputation, qui n'avait peut-être d'autres fondements que la rivalité des Athéniens. On sait que ce peuple spirituel railait impitoyablement ceux qui avaient le malheur de lui déplaire, et qu'au temps de Philippe de Macédoine, il existait même à Athènes une société de soixante membres pour cultiver la plaisanterie et aiguïser les bons mots.

Une accusation contre les Béotiens, plus grave et plus certaine, c'est d'avoir abandonné, lors de l'invasion des Perses, la cause de la Grèce, pour embrasser celle de ses ennemis. On ne peut pourtant attribuer au peuple cette trahison; car la Béotie était dominée par la ville de Thèbes, et cette métropole était au pouvoir d'une aristocratie jalouse et cruelle, semblable à celle de Sparte. C'est elle qui fit détruire de fond en comble Platée et Tespis, deux cités béotiennes qui s'étaient rendues chères à la Grèce par la glorieuse part qu'elles avaient eue dans les victoires de Marathon et de Platée. A la première de ces batailles, les Platéens avaient mille combattants, et à la seconde, les Thespiens en avaient dix-huit cents. Il est vraisemblable que la population libre de Platée s'élevait à 4,000 habitants, et celle de Tespis à plus de 7,000. Ces 11,000 Grecs furent forcés de s'éloigner des ruines de leur patrie, et de chercher un asyle chez les étrangers.

La barbare destruction de ces deux villes devint, plus tard, la cause ou le prétexte de celle de Thèbes elle-même. Alexandre fit servir à sa politique, l'indignation qu'avait excitée la conduite des Béotiens, et il érigea en un acte de justice la plus odieuse représaille.

Dans la curieuse statistique qu'Homère nous a laissée de

l'armée navale des Grecs, lors de leur expédition contre Illion, la Béotie figure au premier rang, pour un contingent de 50 galères, montées chacune par 120 hommes, ce qui portait à 6,000 le nombre des combattants (a).

Mais deux titres d'ordres différents, élèvent au-dessus de ce souvenir la gloire de Thèbes. C'est d'être la première de toutes les sociétés européennes qui ait adopté et propagé l'usage des caractères exprimant la parole et la pensée, et d'avoir donné naissance à Épaminondas, l'un des meilleurs citoyens de la Grèce et des plus grands capitaines de l'antiquité. Ce fut lui qui mit un terme à la tyrannie de Sparte, par les victoires de Lenetres et de Mantinée.

Dans la première de ces batailles, son armée n'était que de 6,000 hommes d'infanterie de ligne fournis sans doute uniquement par les Thébains; et, s'il réunit ensuite 33,000 hommes à Mantinée et même 70,000 devant Sparte (b), c'est que, par ses étonnants succès, il avait acquis à la Béotie de nombreux alliés, qui depuis longtemps supportaient avec impatience le joug dur et pesant des Lacédémoniens. Diodore et Xénophon ne portent qu'à 20,000 hoplites, les forces que la ligue Béo-tienne pouvait mettre sur pied (c); et en effet, à la bataille de Delium, où elles étaient réunies, il y avait 7,000 hommes d'infanterie de ligne avec 1,000 cavaliers et 500 Peltates, soutenus par 1,000 hommes d'infanterie légère, au total, 185,000 combattants. Cette levée militaire n'annonce pas une population libre qui atteigne à 80,000 personnes. On ignore quel nombre d'esclaves le pays possédait; s'il était seulement double de celui des citoyens, la population totale devait être d'environ 240,000 habitants.

Le territoire ayant 406,000 hectares, ou 205 lieues carrées, il y avait environ 1,200 personnes pour chacune, à peu près comme en France aujourd'hui; mais sur ce nombre, on ne devait compter que six cents individus libres.

(a) Hom. II. c. II. (b) Diod. I. XV. c. LXXXIV. Plut. in Agésil. XXXI.

(c) Diod. I. XII. Xénoph. I. XIII.

Thèbes, dont la fondation remontait aux temps les plus reculés de la Grèce, contenait probablement un sixième de cette population. Elle avait 43 stades de circuit, ou 7,953 mètres, qui font une lieue et demie. En y comprenant la Cadméïa, qui en était la citadelle, elle avait 70 stades de tour, ou près de 13 kilomètres, qui font trois petites lieues <sup>(a)</sup>.

Lorsqu'Alexandre prit et détruisit Thèbes, 6,000 de ses citoyens périrent en la défendant, et 30,000 de ses habitants, tombés dans les mains des Macédoniens, furent vendus à l'enchère. On en tira 400 talents ou 2,160,000 francs, qui faisaient seulement 72 francs par tête d'esclave. La ville ayant été prise d'emblée, la cavalerie put s'enfuir par une porte, tandis que l'ennemi entra par une autre, pêle-mêle avec les Thébains, qui avaient fait une sortie malheureuse. Cette cavalerie était au moins de mille hommes. Les prêtres et les partisans d'Alexandre furent épargnés, et d'autres habitants réussirent à échapper à la barbarie du vainqueur et à se réfugier à Athènes <sup>(b)</sup>. En considérant ces circonstances diverses, on s'est cru autorisé à porter à 50,000 personnes la population de Thèbes.

Malgré les textes anciens, qui supposent que les 30,000 habitants vendus à l'enchère, appartenaient à la population libre, nous inclinons à croire que c'étaient plutôt des esclaves. Les 6,000 hommes mis à mort étaient indubitablement des citoyens qui avaient pris les armes pour la défense commune. Leur nombre, joint aux mille cavaliers fuyards, qui faisaient partie de la même classe, suppose que la population libre n'était pas au-dessus de 28,000 personnes, dont les trois quarts, formés des vieillards, des femmes et des enfants, allèrent chercher un asyle chez les Athéniens, aux approches de l'ennemi. Les 30,000 individus qui furent vendus par les Macédoniens, étaient les esclaves des Thébains, dont le nombre égalait ou surpassait celui des maîtres. On est fondé à le croire d'abord,

(a) Géogr. min. I. II. p. 7. (b) Diod. l. XVII. Plut. in Alex. Ælian. l. XIII. c. vii

parce que dans le sac d'une ville grecque, par des Grecs, on n'épargnait pas les vaincus qui étaient pris de vive force, et ensuite, parce que des citoyens Thébains, réduits à devenir esclaves, auraient été payés à un plus haut prix que 72 francs chacun.

2° *L'Attique*, dont nous avons déjà parlé avec détails, était le plus petit des États de la Grèce, la Mégaride exceptée; il égalait à peine la douzième partie de l'Hellade et la quatorzième du Péloponèse. La Béotie avait deux fois et demie son étendue, l'Argolide même était plus grande, et l'éternelle rivale d'Athènes, Lacédémone, jointe à la Messénie, avait un territoire cinq fois aussi vaste. Mais il en était tout autrement de sa population; elle formait plus de la moitié de celle de la Grèce propre; elle excédait jusqu'au quintuple celle des autres États pris séparément, et même elle l'emportait presque de moitié en sus sur la population de la Laconie. Il est vrai que le nombre de ses habitants était augmenté immensément par les esclaves qu'ils possédaient, ce qui quintuplait sa population, tandis qu'ils la doubleraient seulement dans les autres parties de la Grèce.

Son commerce, ses colonies et sa puissance navale accroissaient sa richesse et sa prépondérance politique; mais leur influence agissait d'une manière fatale au pays, en atténuant la population libre par des émigrations, et en accroissant la population esclave par de perpétuelles acquisitions d'hommes, dont les gains commerciaux fournissaient abondamment les moyens. Il y avait, dans les établissements d'outre-mer, plus d'Athéniens que dans la métropole, et moins l'Attique avait de citoyens, plus il lui fallait d'esclaves pour les remplacer dans les travaux de l'agriculture et de l'industrie.

Des expéditions lointaines, entreprises avec une ambition téméraire, exécutées avec tous les désavantages militaires d'une démocratie orageuse, firent éprouver d'énormes pertes à la population. Après la funeste bataille d'Egosspotamos, trois mille prisonniers athéniens furent massacrés de sang-froid, par l'ordre du général Lacédémonien Lysandre, qui, lui-même,

égorgea leur général de sa propre main. Dans l'expédition contre Syracuse, sept mille Athéniens tombèrent dans les mains de l'ennemi, et moururent de faim ou de misère dans les carrières profondes où ils avaient été enterrés vivants.

Et, comme si ce n'était assez de la férocité des hommes, le terrible fléau de la Peste dévasta l'Attique pendant deux années. L'armée perdit 4,400 hoplites et 300 cavaliers, et parmi le peuple, dit Thucydide, le nombre des morts fut innombrable (\*).

Un témoignage statistique des effets meurtriers de ces désastres se trouve dans le chiffre de la levée militaire des Athéniens, quand ils prirent les armes pour délivrer la Grèce de la domination macédonienne; ils ne purent faire marcher que 5,000 hoplites avec 500 cavaliers, et il leur fallut rallier 2,000 mercenaires étrangers pour les soutenir. La population libre, qui fournit ces troupes, ne devait être que de 20 à 22,000 personnes; elle avait diminué des trois quarts, depuis le siècle de Périclès. Nous devons ajouter, néanmoins, qu'elle n'avait rien perdu de son ancienne bravoure, et que, sous la conduite de Léostène, l'armée athénienne battit, dans la vallée du Sperchius, celle des Macédoniens, quoiqu'elle fût forte de 30,000 hommes.

3° *La Mégaride* était un petit État d'une quarantaine de lieues carrées, situé dans le prolongement des côtes de l'Attique sur le golfe Saronique, mais en se rapprochant de l'isthme de Corinthe. Ce pays est un exemple de la diversité des destinées départies à des contrées semblables. Son territoire ne différait pas de celui de l'Attique, dont il était limitrophe; sa population appartenait à la même race, et n'était ni moins intelligente, ni moins brave; et cependant on ignore ce qu'étaient les Mégariens, tandis que les Athéniens sont le peuple le plus illustre de toute l'antiquité. L'exiguïté de leur terre natale, qui n'avait que 80 lieues carrées, ne leur laisse même aucune infériorité dans notre esprit, quand, à côté d'eux, se présentent les Romains, dont l'empire avait 208,000 lieues carrées ou 3 à 400 fois la surface de l'Attique.

(\*) Thucyd. I. III §. LXXXVII.



On n'a point de notions sur le nombre des habitants de la Mégaride; mais on peut la déduire de quelques chiffres, qui font connaître ses levées militaires. On apprend par Hérodote qu'elle avait vingt galères, montées de 4,000 combattants, aux batailles navales de l'Artémisium et de Salamine, et qu'elle envoyait 3,000 hoplites à Platée. Ce dernier chiffre exprime un contingent de 6,000 hommes, qui supposent une population de 24,000; mais, dans un danger aussi éminent, on armait les esclaves, et on les mêlait avec les citoyens des classes inférieures dans les rangs des troupes légères. En réduisant à 20,000 le nombre des habitants libres, et en admettant qu'il y avait autant d'esclaves, on arrive à attribuer à ce pays une population de 40,000 personnes ou de 1,000 individus par lieue carrée, ce qui était presque autant qu'en Béotie.

Les hostilités continuelles de la Mégaride contre l'Attique, firent décliner considérablement sa population; car elle ne put fournir que quatre cents hommes, pour marcher contre les Gaulois, quand ils attaquèrent les Grecs.

4<sup>e</sup> *La Phocide, la Locride et la Doride.* Ces États secondaires tiraient une grande importance des défilés de leurs montagnes, qui étaient les portes de la Grèce. Leur territoire productif consistait en de grandes vallées rocheuses et boisées, appartenant aux chaînes du Parnasse et du Mont-Oëta.

La Phocide était, en quelque sorte, le parvis du temple de Delphes, sanctuaire d'Apollon, dont la richesse et la célébrité n'étaient égalées par aucun autre. C'est là où s'assemblait la Diète amphycyonique, institution semblable au congrès fédératif des États-Unis; mais qui, comme la diète germanique d'autrefois, n'était qu'un instrument de la tyrannie du plus puissant.

La Phocide était un bassin, où l'on ne pouvait pénétrer que par deux passages fortifiés : l'un vers la Béotie, l'autre vers la Thessalie. Vingt villes, qui formaient autant de républiques, s'élevaient circulairement autour de ce bassin. Elles gisaient sur des rochers, défendues par des tours, et renfermaient toute

la population du pays dans leur enceinte. Leurs députés constituaient l'assemblée nationale.

La Dôride était le berceau de cette race des Doriens qui, personnifiée dans Lacédémone, disputa, pendant des siècles, à la race Ionienne, la domination de la Grèce.

Au siège de Troie, les Phocéens et les Locriens avaient chacun quarante galères, qui supposaient cinq mille hommes d'équipage<sup>(a)</sup>. C'était autant que les Athéniens; mais à peine figuraient-ils à Salamine, où l'on comptait deux cents Trièmes athéniennes. Les colonies qu'ils fondèrent dans l'Asie-Mineure épuisèrent leur métropole, et devinrent bien plus puissantes qu'elle.

Pour défendre les Thermopyles, chacun des deux peuples envoya mille hoplites, qui ne laissent supposer qu'une bien faible population. Dans cette occasion, les Phocéens furent chargés d'occuper les sommets des montagnes pour empêcher les Perses de prendre à revers Léonidas et ses intrépides compagnons. Mais ils laissèrent pénétrer l'ennemi, par des sentiers infrequents, et à la faveur du brouillard, jusque sur les derrières de la position que défendaient les Grecs. Cette faute eut les plus terribles effets<sup>(b)</sup>.

Dans une autre occurrence, la Phocide fournit un contingent bien plus considérable. Lorsque 200,000 Gaulois envahirent la Grèce, une armée rassemblée pour s'opposer à leur marche reçut, sur les bords du Sperchius, 3,000 Phocéens avec 500 cavaliers, mais seulement 700 Locriens<sup>(c)</sup>. L'éminence du danger donne lieu de croire que ces chiffres expriment des levées en masse du quart ou du cinquième de la population; d'où l'on peut conclure que le nombre des habitants libres des deux pays, n'excédait pas 20,000. En admettant que les esclaves fussent en pareil nombre, la population totale n'était pas de plus de 40,000 personnes ou 240 par lieue carrée. Mais aussi, c'était la partie la plus montagneuse de la Grèce.

(a) Hom. II. c. II. (b) Diod. I. XI. c. IV. Hérod. I. IX. (c) Pausanias.

La Doride devait être tout aussi peu peuplée.

On prétend qu'avant la guerre sacrée, la Phocide avait vingt-deux villes, entourée de murailles. Les Macédoniens les ruinèrent et réduisirent leurs populations à l'esclavage <sup>(a)</sup>.

Cette guerre, qui eut une fin si funeste, nous a fait connaître une partie des richesses que le temple de Delphé possédait. Les Phocéens s'étant approprié le trésor du temple pour solder leurs troupes, leur chef Phayllus fit mettre en monnaie :

100 briques d'or, chacune du poids de 2 talents ou 32 kilogrammes.

360 vases d'or, du poids de 2 mines ou 8 kilogrammes chacun.

Un lion d'or et une statue de femme pesant 30 talents.

La valeur de l'or, convertie en numéraire, s'élevait à 4,000 talents d'argent, ou 21,000,000 francs. En y ajoutant celle de diverses offrandes, on trouve que le temple fut dépouillé de 6,000 talents ou 32,400,000 francs, et l'évaluation de plusieurs monuments en or, qui furent aussi monnoyés, fait monter le tout à 55 millions de francs. Cette somme égalait les trésors de Darius, enlevés par Alexandre, dans la conquête de la Perse <sup>(b)</sup>.

5° *L'Étolie*. Par un phénomène singulier, qu'on attribue peut-être sans fondement à la nécessité, il y a des races humaines pillardes, déprédatrices, comme des oiseaux de proie, et qui semblent ne se réunir en société que pour faciliter et assurer leurs rapines. Tels étaient les Étoliens. Leur pays, montueux et peu fertile, étant bordé par une mer semée d'écueils, que devaient prolonger, dans leur cours, les navires du commerce, ils se firent pirates, et vécurent du fruit de leurs courses maritimes, qui n'épargnaient personne. Leur flotte était déjà considérable dans les temps anciens; lors de la guerre de Troie, elle égalait celles des Athéniens, et se composait de quarante galères, montés par 4,800 hommes <sup>(c)</sup>.

Les différentes parties de l'Étolie formaient une république fédérative, unie plus fortement qu'aucune autre de la Grèce.

(a) Diod. l. XVI. Esch. Démosth. (b) Diod. l. XVI. c. i. vi. (c) Hom. Il. c. II.

Le Panétolicon était le plus grand congrès national; il s'assemblait à Therme, à l'équinoxe d'automne, pour élire les magistrats et décider de toutes les questions d'intérêt public. Un autre corps : les Apoclètes, était une représentation permanente, qui chargeait des comités de trente membres de la connaissance spéciale des affaires exigeant un examen. Le Stratège était le premier magistrat du pays; il présidait les assemblées législatives, et dirigeait les forces militaires; il tenait son pouvoir de l'élection populaire, et ne restait en fonctions qu'une année. Assurément, cette organisation politique manifeste une supériorité d'intelligence extraordinaire dans des Écumeurs de mer, et il s'en faut bien que les Flibustiers des Antilles soient arrivés à une théorie de gouvernement aussi rationnelle.

C'est par cette organisation compacte, que les Étoliens parvinrent à se rendre maîtres de l'Achaïnanie, de la Loeride, de la Phocide et d'une partie de la Béotie. L'oracle de Delphes, en considération de leur puissance, leur fut extrêmement favorable. La fortune rapide de la Macédoine leur suscita un ennemi formidable. Antipater envahit leurs provinces avec 30,000 hommes d'infanterie et 2,500 cavaliers. L'Étolie ne put lui opposer qu'une armée de 10,000 hommes; mais le froid et la neige obligèrent les Macédoniens à se retirer. Dans une seconde campagne, les Étoliens rassemblèrent 12,000 hoplites et 800 cavaliers. Ces levées militaires ne supposent pas une population libre de plus de 40,000 personnes; mais il semble que les esclaves étaient en nombre double, attendu la multitude des prises faites par les corsaires du pays. Le territoire ayant une étendue de 228 lieues carrées, une population de 120,000 habitants donnait, pour chacune, 525 personnes, comme dans le département de la Lozère.

6° *La Thessalie* est plus célèbre dans la fable que dans l'histoire; elle donna naissance, dans les temps mythologiques, à deux grands poètes : Orphée et Linus, et à deux guerriers renommés : Pyrrhoüs et Achille; mais, demeurée étrangère aux

intérêts de la Grèce, jusqu'au règne de Philippe de Macédoine, elle resta dans un état de barbarie, qui rappelait bien moins le souvenir des favoris des Muses que celui de ses anciens habitants : les Centaures et les Lapithes. Cependant, son territoire était fertile en blé, et ses oliviers, ses vignes donnaient d'abondants produits. Le sol était cultivé par une multitude d'esclaves, nommés Pénestes, qui, sans doute, étaient traités durement, car ils étaient sans cesse en révolte. On peut présumer que les pâturages des montagnes étaient peuplés de nombreux troupeaux, lorsqu'on voit le tyran Jason destiner pour un seul sacrifice mille bœufs et dix mille têtes d'autres bestiaux.

Les villes confédérées, qui formaient la ligue thessalienne, pouvaient, par une levée en masse, mettre sous les armes, suivant Xénophon <sup>(a)</sup>, dix mille hoplites et six mille cavaliers, avec une nuée d'archers. Ceux-ci étaient indubitablement des esclaves, mais les 16,000 autres étaient des citoyens, et leur nombre suppose une population libre de plus de 60,000 personnes. S'il y avait autant de troupes légères que d'hoplites, la population totale de la Thessalie était au moins de 120,000 habitants.

La surface du pays étant de 653 lieues carrées, il y avait pour chacune 200 personnes seulement, comme dans les provinces orientales de la Russie. Mais on conçoit que, dans une contrée aussi montagneuse, les habitants sont répartis d'une manière fort inégale, et qu'à côté du séjour délicieux de la vallée de Tempée, il y avait les déserts du mont Ossa et du Pelion, ces premiers degrés de l'échelle préparée par les Titans pour escalader l'Olympe.

8° *La Macédoine* était, de tous les États de la Grèce, le plus vaste et le moins peuplé. Hérodote, qui vivait à l'époque de la plus haute civilisation d'Athènes et de Sparte, dit que le pays habité par les Macédoniens était inculte et rempli de lions <sup>(b)</sup>. Ce ne fut qu'au temps de Philippe que les Grecs cessèrent de compter ses habitants parmi les peuples barbares; et, en effet,

(a) Xénoph. lib. VI. (b) Hérod. l. VII.

leurs mœurs et leurs usages les faisaient ressembler davantage à des Thraces qu'à des Hellènes, quoique leurs rois se vantaient d'être de la famille des Héraclides.

L'apparition de ce peuple dans l'histoire fut d'un sinistre augure. La nuit qui précéda la bataille de Platée, un cavalier se présenta seul aux avant-postes de l'armée grecque, et demanda à parler à ses généraux. C'était le roi de Macédoine. Il s'était joint aux Perses avec ses troupes, et néanmoins, pour satisfaire, disait-il, aux devoirs que lui imposait son origine, il venait révéler les projets de ses alliés, servant ainsi, par une double trahison, de guide et d'auxiliaire à l'armée des Perses et d'espion à celle des Grecs.

Cet esprit de ruse et de perfidie caractérise la politique macédonienne, et se retrouve, en toute occasion, avec un mélange de férocité, depuis les prédécesseurs de Philippe jusqu'aux derniers successeurs d'Alexandre. Ce fut par l'usage des moyens plus pervers, et surtout par les avantages que lui donnèrent les discordes insensées des Grecs, que s'établit la domination macédonienne, et non, comme on pourrait le croire, par la supériorité de ses forces militaires et la prépondérance d'une nombreuse population, ou d'une grande habileté militaire.

Au commencement de la guerre sacrée, quand Philippe était encore réduit aux seuls contingents des provinces de son royaume, il n'avait qu'une armée de 23,000 Macédoniens, qu'il réussit à augmenter de 3,000 cavaliers Thessaliens, les meilleurs de toute la Grèce (\*). S'il avait 32,000 hommes sous ses drapeaux, lorsqu'il livra la bataille de Chéronée, c'est qu'il avait déjà su réunir à ses troupes une partie de celles des États du Nord dont il avait excité la jalousie contre ceux du Midi. Quand Alexandre partit pour sa mémorable expédition d'Asie, l'an 334 avant notre ère, son armée était composée ainsi qu'il suit :

(\*) Diod. l. XVI.

|                        |                       |
|------------------------|-----------------------|
| Macédoniens . . . . .  | 12,000 hoplites.      |
| Grecs alliés . . . . . | 7,000                 |
| Mercenaires . . . . .  | 5,000                 |
| Totaux . . . . .       | <u>24,000 hommes.</u> |

Ce nombre était porté à 30,000, par 6,000 archers, pris en partie, sans doute, parmi les esclaves, suivant l'usage ordinaire. La cavalerie s'élevait à 4,500 hommes, savoir :

1,500 Macédoniens,  
1,500 Thessaliens,  
600 Grecs alliés,  
900 Thraces (a).

Mais, Antipater, qui fut laissé en Grèce pour y maintenir la domination macédonienne, avait 12,000 hoplites et 1,300 cavaliers. Tous ces corps ne formaient ensemble que 27,000 hommes, et encore, peut-on présumer que l'armée d'Antipater était augmentée par des troupes mercenaires, appartenant à tous les pays, et dont l'usage dangereux commençait à s'introduire parmi les Grecs.

Les détails de la composition des armées macédoniennes confirment ces chiffres.

L'infanterie de ligne constituait la Phalange, qui était formée de 18,000 hommes, divisés en six brigades de 3,000 chacune. Les piques dont elle était armée avaient jusqu'à dix-huit pieds de long. Dans son ordre de bataille ordinaire, elle était rangée sur seize files de profondeur. A Leuctres, les Lacédémoniens en avaient douze seulement et les Thébains cinquante.

Les Hypaspistes étaient un second corps d'infanterie de 6,000 hommes.

La cavalerie montait à 3,000 hommes, moitié Macédoniens, moitié Thessaliens. La cavalerie légère n'était que de 1,000 hommes. C'étaient des Thraces et des Péoniens. Enfin, les

(a) Diod. I. XVI. XVII. s. xxxi. Q. Curtius. I. II. c. III.

Argyraspides, qui étaient la garde royale, formaient huit escadrons s'élevant en tout à 1,000 cavaliers. Toutes ces forces n'excédaient pas 23,000 Macédoniens et 3,000 étrangers.

Plus tard, quand le roi Persée, étant au moment de commencer la guerre contre les Romains, fit la revue de ses troupes à Citium en Thessalie, il y avait 39,000 hommes d'infanterie et 4,000 cavaliers; mais les Macédoniens montaient seulement à 22,000 hommes, savoir : 19,000 phalangiens et 3,000 cavaliers.

On voit, par ces nombres, que si l'armée était le quart de la population, celle-ci atteignait à peine à 100,000 personnes libres. Toutefois, comme le service militaire, dans les pays lointains, exigeait un choix dans les contingents, nous admettrons volontiers que l'armée d'Alexandre, bornée à ses troupes nationales, était seulement le sixième de la population. Dans cette hypothèse, le nombre des habitants de la Macédoine n'aurait encore été que de 150,000 personnes libres. Le pays n'ayant point de communications commerciales, et ses armées n'ayant obtenu de succès militaires que depuis peu de temps, on ne peut admettre qu'il possédât un très grand nombre d'esclaves. Si cette classe égalait celle des citoyens, la population totale s'élevait à 300,000 habitants.

Le territoire de la Macédoine a, par approximation, 2,234 lieues carrées moyennes. Conséquemment, il n'y avait que 270 personnes pour chacune d'elles. C'est la population de la Russie.

La pauvreté du pays correspondait à sa faible population. Quand Philippe mourut, il laissa à son fils Alexandre, pour toute richesse, 60 talents ou 324,000 francs, et une dette de 800 talents ou 4,320,000 francs (\*). Mais la conquête de l'Asie lui livra des trésors, amassés depuis le commencement de la monarchie des Perses; en voici un aperçu succinct :

Dans le camp de Darius . . . . . 16,500,000 fr.

\*a) Arrian. I. VII. c. IX et X.



|                              |                      |
|------------------------------|----------------------|
| A Arbelles . . . . .         | 220,000,000          |
| A Suse, en argent . . . . .  | 264,000,000          |
| — en or . . . . .            | 762,750,000          |
| A Persépolis . . . . .       | 660,000,000          |
| — remis par les gardes . . . | 44,000,000           |
| Total . . . . .              | <u>1,947,250,000</u> |

Il fallait plus de 3,000 chameaux et une multitude de bêtes de somme et d'attelage pour transporter cette richesse (\*).

Les soldats reçurent, pour leur part, 13,000 talents ou 71,500,000 fr. Quand les vétérans furent renvoyés en Grèce, au nombre de 10,000, Alexandre fit payer leurs dettes, qui montaient à 10,000 talents ou 55 millions de francs; il se fit rendre compte du nombre d'enfants nés du commerce des militaires de son armée avec les femmes esclaves qui leur étaient tombées en partage : il y en avait 10,000; il leur accorda une solde pour leur entretien, et leur fit donner l'éducation que recevaient les citoyens. On conçoit une étrange idée d'une armée dont chaque soldat avait dépensé 3,500 francs au-delà de sa solde et de sa part du butin fait sur l'ennemi, et qui, de plus, s'était fait, pendant les campagnes, une famille nombreuse, étrangère à son pays natal. En un court espace de temps, 30,000 grecs avaient donné naissance à 10,000 enfants perses. Le mélange de la race indienne avec les Anglais du Bengale, et celui des femmes africaines avec les blancs des Antilles n'atteignent point à une pareille fécondité.

Quoiqu'il soit surprenant de trouver, dans le trésor de Darius, une masse de métaux précieux si considérable, il l'est encore plus de lire dans Athénée, avec quel faste vivait ce prince destiné à périr si misérablement. Quand, après la bataille d'Issus, les Macédoniens s'emparèrent de sa maison domestique, il fut constaté qu'elle était composée de 30,000 personnes.

(\*) *Ibid.* l. XVII, p. 70.

8°. *L'Épire* est l'un de ces vastes pays du Nord de la Grèce qui étaient presque étrangers à ceux du Midi. Il dut toute sa renommée à Pyrrhus, qui fut, parmi tant de guerriers illustres, le plus habile de tous. Sa lutte, en Italie, contre les Romains, dura huit ans ; il y déploya un génie militaire qui ne peut être comparé qu'à celui d'Annibal ; mais ce fut, comme Gustave-Adolphe et Napoléon, un météore qui ne laissa rien après lui, sinon la plus glorieuse célébrité.

Son successeur Persée, ayant été vaincu par le consul Paul-Émile, soixante-dix villes de l'Épire furent détruites, et 150,000 habitants du pays furent emmenés en esclavage. Si l'on suppose qu'une moitié de la population éprouva ce triste sort, et que l'autre échappa à la rapacité romaine, la masse entière des habitants n'était encore que de 300,000 personnes. La surface de l'Épire, séparée de la Thessalie, a 4,447 lieues carrées. Ainsi, pour chacune d'elles, on ne comptait pas 220 personnes, nombre assez rapproché de celui qui existait en Thessalie et en Macedoine, et qui est le même que dans les pays les plus déserts du nord de l'Europe actuelle.

Quelque étendue que fût l'Épire, comparée aux autres États de la Grèce, elle n'avait pourtant que la surface de la Hollande, qui possède presque dix fois le nombre de ses habitants.

#### RÉSUMÉ.

En procédant en détail, au moyen des levées militaires, à des dénombrements des différents États de la Grèce, nous avons déterminé, ainsi qu'il suit, la masse totale de la population libre, et nous avons cherché à établir, par induction, celle de la population esclave.

|                      | Pop. libre. | Esclaves. | Totaux.   |
|----------------------|-------------|-----------|-----------|
| Péloponèse . . . .   | 335,000     | 375,000   | 710,000   |
| Grèce propre. . . .  | 304,000     | 700,000   | 1,004,000 |
| — septentrionale . . | 210,000     | 210,000   | 420,000   |
| Totaux . . . .       | 849,000     | 1,285,000 | 2,134,000 |

Ces chiffres nouveaux ont trop d'importance pour les avancer, sans confirmer leur ensemble par des chiffres appartenant aux historiens grecs.

Thucydide rapporte que, lors de l'invasion de l'Attique, par Archidamus, roi de Lacédémone, ce chef reçut de chacune des villes confédérées du Péloponèse, les deux tiers des habitants en état de porter les armes <sup>(a)</sup>; et Plutarque ajoute qu'il s'avança vers Athènes, avec 60,000 hoplites <sup>(b)</sup>.

Il s'ensuit, que tous les États du Péloponèse avaient 90,000 citoyens âgés de 20 ans et plus. Cette classe étant le quart de la population libre, celle-ci devait s'élever, en y comprenant les vieillards, les femmes et les enfants, à 360,000 habitants. Les nombres que nous ont fourni les contingents partiels, nous ont conduit à évaluer cette population à 335,000; estimation fort rapprochée, et confirmée par les chiffres de Thucydide et de Plutarque.

Lorsqu'après la bataille de Chéronée, Philippe de Macédoine se fit nommer, au congrès de Corinthe, généralissime de l'armée destinée à attaquer la Perse, les contingents des différents États, furent réglés par leurs députés assemblés, et l'énumération des troupes qui furent promises monta, selon Justin <sup>(c)</sup> :

A 200,000 hoplites  
Et 15,000 cavaliers,

Plusieurs auteurs ont supposé que ce nombre de 215,000 citoyens en état de porter les armes, était une énorme exagération, ou qu'il y avait erreur dans les caractères numériques. Ce doute n'a point de fondement; il montre seulement combien les lumières de la Statistique sont nécessaires à l'histoire.

Philippe disposait alors de la Grèce toute entière, et 215,000 hoplites ou cavaliers, levés dans la proportion du quart de la population libre, supposent que celle-ci montait à

(a) Thucyd. l. II. c. x. (b) Plut. in Pericl. (c) Just. l. IX. c. vi.

860,000 personnes. Nos supputations détaillées la portent à 849,000. La différence est sans valeur; elle n'est que d'un soixante-dix-septième.

La discorde, qui n'a jamais divisé aussi profondément des peuples, dont l'origine et les intérêts étaient les mêmes, ne permit point à la Grèce de réunir plus d'un cinquième ou même un sixième de ses forces militaires, dans les occurrences les plus périlleuses.

Il y avait seulement à Platée, pour combattre les Perses :

|                                            |             |
|--------------------------------------------|-------------|
| 38,000 hoplites . . . . .                  | 33 pour 100 |
| 71,000 ilotes et autres esclaves . . . . . | 63          |
| <hr/> 110,000 (a)                          | <hr/> 100   |

Quand les Gaulois envahirent la Grèce, au nombre de 150,000 hommes d'infanterie et de 20,000 cavaliers, l'armée grecque rassemblée sur le Sperchius, n'excéda pas 25,000 hoplites; et la ville de Delphes fut défendue par 4,000 Grecs, lorsque Brennus l'attaqua avec 65,000 barbares. Il fallut un miracle d'Apollon pour la sauver.

Alexandre entra en Asie, lors de sa fameuse expédition, avec 12,000 hoplites seulement; et quand le dernier roi de Macédoine voulut résister aux Romains, il ne put rassembler que 43,000 hommes d'infanterie et de cavalerie, dont 22,000 on la moitié appartenaient à ses alliés.

L'infériorité de tous ces nombres, s'explique par le détail des contingents dont ils sont composés. A Platée, manquaient les Béotiens, les Phocéens, les Thessaliens, les Macédoniens, les Éoliens et les Épirotes, dont la population totale s'élevait à 570,000 habitants libres, et formait conséquemment les deux tiers de celle de la Grèce. L'autre tiers, qui devait fournir un homme sur 4, ou 71,000 hoplites, n'en fit marcher que la moitié. Par exemple, les Lacédémoniens, dont la levée en

(a) Hérod. l. IX.

masse atteignait à près de 50,000 hommes, n'en envoyèrent que de 10,000 à l'armée confédérée. Le courage des combattants suppléa heureusement à leur nombre; et la victoire fut encore fidèle, comme à Marathon, aux héroïques défenseurs de la Grèce.

La Statistique n'ayant pas jusqu'à présent dirigé ses investigations sur les peuples de l'antiquité, on n'a pas remarqué que la plupart des champs de bataille, où furent décidés les destins de la Grèce, gisent dans la partie de son territoire, qui porte proprement ce nom, et dont la population était moitié plus condensée que celle du Péloponèse, et quintuple de celle des contrées septentrionales. Les chiffres suivants expriment le rapport du nombre des habitants, à l'étendue de chacune des grandes divisions territoriales du pays.

|                    | Étendue.       | Popul. totale. | Par l. carrée. |
|--------------------|----------------|----------------|----------------|
| Péloponèse . . .   | 1,115 l. carr. | 710,000        | 636 habit.     |
| Grèce propre . . . | 967            | 1,004,000      | 1,035          |
| — septentrionale.  | 3,224          | 720,000        | 224            |
| Totaux . . . .     | 5,306          | 2,434,000      | 460            |

La population du Péloponèse était plus forte que celle de l'Espagne actuelle. Dans la Grèce propre, elle était aussi condensée qu'en Allemagne; mais la Grèce septentrionale avait des habitants aussi disséminés que le sont ceux de la Russie d'Europe jointe à la Pologne.

An total, la Grèce entière avait une population aussi éparsée que celle de la Sardaigne ou de la Dalmatie. En excluant les régions à demi désertes du Nord, elle avait 835 habitants par lieue carrée, à peu près comme la Hongrie et la Prusse.

Cette population commença à périlcliter dans ses diverses parties, aussitôt que, par l'issue funeste de la guerre civile ou de l'invasion étrangère, la liberté fut ravie aux citoyens. Dès que l'indépendance d'un pays était perdue, sa prospérité déclinait, et avec elle le nombre de ses habitants. La conquête romaine acheva ce qu'avaient commencé fatalement la guerre

impie du Péloponèse, et l'odieuse domination des Macédoniens. Plutarque, qui écrivait un siècle après notre ère, remarque que, de son temps, toute la Grèce aurait pu à peine fournir 3,000 hoplites ; nombre égal à celui des combattants que le petit État de Mégare envoya à Platée contre les Perses (\*).

Lors de sa plus grande prospérité, la Grèce, exclusivement à l'Épire, mais avec l'Enbée et les Cyclades, possédait environ trois millions d'habitants, beaucoup moins que la Bohême ou les États-Sardes ; mais la distribution en était fort inégale. Dans plusieurs États, la population était rare comme dans les provinces presque désertes de la Scandinavie, tandis que dans d'autres, comme l'Attique, elle était serrée au plus hant point. Elle décroissait à mesure qu'on s'avancait vers le Nord ; et les ressources de l'agriculture, le commerce, l'industrie diminuaient comme le nombre des habitants. Il est vrai que si les États septentrionaux avaient une plus faible population, ils avaient bien moins d'esclaves et plus d'hommes libres ; différence qui contribua à leur faire acquérir la supériorité, dès qu'un commencement de civilisation leur permit de se prévaloir de cet avantage.

Une indication statistique du degré de civilisation d'un pays, se trouve dans le nombre de ses villes, proportionnellement à sa surface. Nos recherches cadastrales, interprétant à cet égard des chiffres conservés par Pline, nous fournissent sur la Grèce ancienne les résultats suivants. Il y avait :

|                        |          |                           |
|------------------------|----------|---------------------------|
| En Illyrie . . . .     | 9 villes | 1 par 125 lieues carrées. |
| Macédoine . . . .      | 31 —     | 1 — 36                    |
| Épire . . . .          | 70 —     | 1 — 20                    |
| Phocide, Béotie . .    | 18 —     | 1 — 20                    |
| Étolie . . . .         | 12 —     | 1 — 18                    |
| Thessalie . . . .      | 50 —     | 1 — 13                    |
| Péloponèse . . . .     | 111 —    | 1 — 10                    |
| Attique, Mégaride      | 81 —     | 1 — 1 1/2                 |
| En 6,167 lieues carr . | 380 —    | 1 — 18                    |

(\*) Plul. de defec. orat.

Il s'y trouve aujourd'hui 36 villes; une par 190 lieues carrées. Ce terme suffit pour faire juger la domination des Turcs.

#### CHAPITRE IV.

##### AGRICULTURE ET CONSOMMATIONS.

La Grèce était partagée jadis, comme aujourd'hui, en une multitude de petites propriétés, divisées chacune en autant de cultures qu'en réclamaient les besoins de la consommation. L'extrême morcellement des terres avait pour causes : la constitution géologique du pays, qui n'offrait point de grandes surfaces, les lois primordiales qui avaient distribué les propriétés également entre tous les citoyens, et la jalousie ombrageuse du peuple, qui ne souffrait pas longtemps une accumulation de richesse foncière dans une même famille. Il s'ensuivait, que contrairement à nos États d'Europe, où la féodalité a réglé la possession des terres et leur a donné une immense étendue, l'ancienne Grèce était un pays de petites propriétés et de petites cultures. La fortune d'Alcibiade n'excédait pas 23 hectares, et cependant elle passait pour être considérable.

L'assortiment de toutes les productions rurales, dans la même propriété, était une nécessité absolue dans une contrée montagneuse, qui n'avait de communications que par mer le long des rivages, et dans l'intérieur au moyen des bêtes de sommes. Aussi chacun pourvoyait-il par son travail agricole et celui de ses esclaves, à ses propres besoins; et c'était seulement la population des grandes villes commerciales, Athènes et Corinthe, qui vivait des subsistances apportées de l'étranger.

Il fallait que la production fût considérable, car la consommation était fort grande, et supérieure de beaucoup à celle de nos peuples de l'Europe moderne.

Tout le monde sait que les Spartiates étaient renommés

pour leur sobriété, et par conséquent leur régime ne doit présenter qu'un minimum très bas de la quantité de subsistances qui était consommée ailleurs. Or, il est établi que chacun d'eux, sur les 82 médimnes d'orge ou 37 hectolitres un tiers produits annuellement par son domaine, fournissait aux repas publics 5 hectolitres 46 litres, qui, à 64 kilogrammes chacun, faisaient un poids de 352 kilogrammes de grains. L'orge ne rend, il est vrai, en farine, que les deux tiers de son poids; mais cette farine étant plus sèche que celle des autres céréales, absorbe un huitième d'eau, et la quantité de pain est égale à celle de l'orge dont on l'a tiré. D'où il suit que chaque Spartiate consommait chaque année 352 kilogrammes de pain. Notre ration militaire n'étant que de 267 kilogrammes 75, elle est par conséquent inférieure de 85 ou presque du tiers.

La portion de viande servie à chaque citoyen, à la table publique, consistait en chair de porc bouillie, pesant un quart de mine (a). Cette mesure équivalait à 3,900 décigrammes, ou près de 4 hectogrammes, qui font 12 onces 6 gros. Le quart était d'un peu moins d'un hectogramme, ou 3 onces un gros, 43 grammes. C'était par an 355,875 décigrammes, faisant 35 kilogrammes et demi, ou 71 livres 7 onces.

En France, la consommation totale de la viande de toute espèce ne s'élève qu'à 20 kilogrammes par personne; si l'on admet que les hommes en consomment moitié en sus que les autres catégories d'habitants, on n'arrivera encore qu'à 30 kilogrammes, au lieu de 35 et demi qui formaient la ration d'un Spartiate; et il y a encore cette différence qu'il mangeait du porc, viande bien plus substantielle que celle de bœuf ou de mouton.

Un fait remarquable, cité par Thucydide, l'historien le plus exact de la Grèce, confirme ces supputations, en élevant bien plus haut le terme des consommations des Spartiates.

Lors du blocus de la garnison de l'île Sphactérie, par la flotte

(a) Dicæar. ap. Ath. l. IV. c. viii.



athénienne, des négociations furent ouvertes, et une convention permit aux Lacédémoniens de nourrir leurs guerriers pendant sa durée. Toutefois, on fixa la quantité des vivres envoyés, et une surveillance active fut exercée, afin qu'elle n'excédât pas la mesure accordée pour chaque hoplite. Cette quantité fut, par jour, pour chacun d'eux, ainsi qu'il suit :

2 chœnes attiques de farine, ou 2 kilogr. 45.

2 cotyles de vin, ou 9 décalit. 32.

Chaque valet ou esclave dut recevoir une demi ration (\*).

Les Athéniens, qui voulaient obliger les Spartiates à se rendre par famine si les négociations ne tournaient point selon leurs projets, n'avaient garde d'accorder des quantités extraordinaires de subsistances aux troupes bloquées; et il est rationnel de croire, que les termes fixés par la convention étaient ceux des rations militaires des Lacédémoniens. Or, ces termes donnent pour la consommation annuelle de chaque hoplite :

893 kilogrammes de farine.

3 hectolitres 4 décalitres de vin.

Si c'était, comme il est vraisemblable, de la farine d'orge, l'eau qu'elle boit à la cuisson augmentant son poids d'un huitième, elle devait donner 1,005 kilogrammes ou 500 livres de pain; c'est presque quatre fois la ration militaire du soldat français.

L'ilote qui servait chaque Hoplite avait, d'après ces supputations, 500 kilogrammes de pain par an, ou près du double de la quantité allouée à nos troupes.

Il y avait en outre de la viande fournie à la garnison de Sphactérie; mais la quantité n'en est point indiquée par Thucydide.

Il faut inférer de ces chiffres, que la consommation des cé-

(\*) Thucyd. I. IV. §. XVI.

réales était bien plus considérable dans l'ancienne Grèce que parmi nos populations modernes — que c'était un privilège des citoyens de manger moitié plus que l'esclave; — et que la ration de vin donnée à l'armée à chaque militaire étant de 3 hectolitres et demi, égalait cinq fois la quantité moyenne consommée par chaque habitant de la France; et qui n'est que de 70 litres.

Cette énorme différence s'explique par l'insuffisance de notre régime militaire et par la nécessité que créait, parmi les populations grecques, leur vie toute extérieure, toute de mouvement, de marche, de lutte et d'efforts corporels, dont la puissance est inconnue à nos sociétés inertes et casanières.

Les athlètes de l'antiquité mangeaient énormément. Athénée rapporte que Milon de Crotone et Théagène de Thasos pouvaient engloutir un bœuf entier <sup>(a)</sup>. On peut croire, du moins, qu'il n'y a pas une très grande exagération dans l'opinion qui faisait consister les repas ordinaires du dernier en 20 mines de viande et autant de pain, avec 3 congés de vin; quantités qui équivalent à 16 kilogrammes de nourriture, moitié viande, moitié pain, arrosés par 9 litres de vin.

Athénée cite encore <sup>(b)</sup> un trompette de Mégare, qui avait trois coudées et demie de haut et mangeait :

- 6 chœniccs de pain, ou 7 kilogrammes 35;
- 20 livres de viande, ou 10 kilogrammes;
- 2 congés de vin, ou 6 litres.

Et une fille nommée Aglaïs, qui sonnait aussi de la trompette, et qui mangeait à un repas :

- 12 livres de viande, ou 6 kilogrammes;
- 4 chœnices de pain, ou 9 kilogrammes 80;
- Une conge de vin, ou 3 litres.

Les esclaves, quoiqu'ils fussent réduits à vivre d'une ration

<sup>(a)</sup> L. X. c. II. <sup>(b)</sup> L. X.

inférieure de moitié à la quantité qui formait celle du maître, n'étaient cependant pas traités avec la parcimonie qu'on pourrait supposer. Il recevaient chacun un chœnix de farine par jour, ou 2 livres et demie, faisant un kilogramme 2,238. C'était par an 900 livres ou 447 kilogrammes, qui font 7 hectolitres de farine d'orge. On pouvait en obtenir 503 kilogrammes de pain, quantité plus que suffisante à la nourriture d'un homme robuste, et même supérieure à celle qui est nécessaire aux quatre à cinq individus d'une famille.

L'un des grands événements de l'histoire grecque, l'expédition désastreuse des Athéniens contre Syracuse, nous fournit les éléments numériques d'une consommation réduite à l'extrême disette, ou pour mieux dire à une famine calculée. Par une longue suite de fautes et de malheurs, 7,000 prisonniers étant tombés entre les mains des Syracusains, furent entassés inhumainement pendant 70 jours dans des carrières, où leurs émanations se convertirent en miasmes pestilentiels, et en firent périr une multitude. Ceux qui échappèrent à cette mort durent vivre pendant huit mois d'une ration journalière de deux cotyles de blé et d'un cotyle d'eau. Cette mesure étant le tiers d'un chœnix, ils recevaient moins de huit hectogrammes d'orge en grains, avec une chopine d'eau, ou beaucoup moins d'un demi-litre (0,446). La pitance de l'esclave était plus grande de trente-trois pour cent que celle de ces malheureux prisonniers. Lorsqu'au sortir de cette meurtrière captivité, ils furent vendus comme esclaves, les vers d'Euripide, qui étaient gravés dans leur mémoire, et qu'ils récitaient aux Syracusains, leur obtinrent le soulagement de leur misère ; et l'on vit les mêmes hommes, que la vengeance avait rendus sourds à la voix de l'humanité, devenir sensibles aux accents de cette belle poésie, et s'attendrir pour des héros fabuleux quand le spectacle des plus cruelles réalités n'avait pu parvenir à les émouvoir.

En comparant nos repas avec ceux des peuples de l'antiquité, il semble que les hommes aient, il y a deux à trois mille ans, de singulières habitudes de glotonnerie, et qu'ils consom-

maient d'énormes quantités de viande, même dans les pays de l'Orient, dont le climat passe, dans l'opinion des modernes, pour ne pas comporter ce genre de nourriture au moins au même degré que dans les pays du Nord.

Homère, ainsi que le Pentateuque, contiennent à cet égard des particularités curieuses, que nos habitudes modernes nous disposent à considérer comme étranges et fabuleuses.

Quand le roi d'Argos, Agammenon, fait servir un repas à Ajax, ce guerrier mange le dos entier d'un taureau (a).

Lorsqu'Euménée reçoit Ulysse, il apprête, pour le souper de ce prince, deux jeunes cochons (b).

On voit pareillement que deux chevreaux sont préparés par Rebecca pour un seul repas d'Isaac (c).

Quand Abraham donne à dîner aux trois anges, qui viennent le trouver dans la vallée de Membrée, il leur fait servir un veau, et près de trente-six livres de pain cuit sous la cendre (d).

Nos habitudes modernes nous disposent à taxer d'exagérations ces récits homériques et bibliques, mais on doit considérer qu'alors les populations peu nombreuses laissaient en pâturage presque tout le pays qu'elles habitaient, et qu'elles fondaient leur principale subsistance sur leurs troupeaux, au lieu de l'établir, comme nous, sur les récoltes de leurs blés. Cet ordre de chose se modifia à mesure que l'agrandissement des sociétés rendit nécessaire d'obtenir de la même surface une subsistance quintuple ou même décuple. C'est ainsi que la nourriture des peuples est devenue progressivement presque entièrement végétale. Il a bien fallu qu'il en fût ainsi, quand les prairies ont été envahies par les céréales, et lorsque chaque lieue carrée du territoire, au lieu de nourrir deux cents habitants, comme jadis dans la Grèce septentrionale, a dû pourvoir, comme maintenant en Belgique, à la subsistance de deux mille.

(a) H. I. VII. v. 321. (b) *Odys.* I. XIV. v. 74. (c) *Gen.* c. xxvii. v. 25.

(d) *Gen.* I. XVIII. c. xxvi.

On ne saurait douter que la nourriture des Grecs animalisée, substantielle, abondante comme elle était, ne contribuât puissamment à faire des hommes robustes, infatigables, courageux, tels que nous les dépeignent les grands événements de leur histoire. Elle nous explique comment toute leur jeunesse marchait, courait, luttait, combattait l'ennemi corps à corps, avec une supériorité gymnastique irrésistible, et comment il était possible qu'un seul de ces braves vainquit dix Perses, terrassant la moitié d'entre eux, et mettant en fuite les autres épouvantés de son audace.

Du vin complétait ce régime, et faisait partie des repas journaliers. On peut juger, par les nombreux témoignages d'Homère et d'Anaeréon, toute l'estime qu'on en faisait. Le premier de ces poètes appelle le vin : un torrent d'ambrosie et de nectar<sup>(a)</sup>. Il a recueilli dans l'Iliade une tradition propre à effrayer ceux qui, comme Domitien et Charles IX, commettaient des attentats contre la vigne. Il rapporte, et Plutarque<sup>(b)</sup> répète que Lyeurgue, tyran de la Thrace, résolut de faire arracher toutes les vignes du pays, parce que le vin rendait le peuple indocile. Mais ayant voulu mettre lui-même la main à l'exécution de cette loi impie, il se mutila en s'efforçant de couper des ceps, et sa mort fut regardée par le peuple comme un châtiment infligé par la justice des dieux, pour épouvanter les attentats contre la vigne.

Il n'y a, pour ainsi dire, point de chant de l'Iliade et de l'Odyssée, où l'usage du vin ne soit illustré par les vers du poète immortel. Ici, c'est le père de Nausicaa, Alcinoüs, roi des Phéaciens, qui, siégeant sur son trône, boit le vin à pleine coupe, et se repose, dit sa fille naïve, comme une divinité<sup>(c)</sup>. Ailleurs, c'est Circée qui verse du vin de Pramme aux compagnons d'Ulysse, pour les changer en pourceaux<sup>(d)</sup>. Ailleurs encore, on voit Agamemnon et Ménélas assembler le conseil de l'armée après le coucher du soleil, ce qui était extraordi-

(a) Odyss. v. 339. (b) Plut. *De sera n'um vindicta*. (c) Odyss. e. vi. (d) Id. e. x.

naire. Les chefs s'y rendirent, dit Homère, l'esprit troublé par les vapeurs du vin, et alors une querelle furieuse s'engagea entre les Atrides, et bientôt entre tous les autres guerriers<sup>(a)</sup>. Hâtons-nous d'ajouter que ces abus du vin, qui étaient fréquents parmi les populations primitives de la Grèce, ne se reproduisent plus dans son histoire, lorsque la civilisation a modifié les mœurs. Pendant la guerre des Perses ou celle du Péloponèse, on ne voit point de héros ivres comme pendant la guerre de Troie. Toutefois, cette sobriété disparaît quand les Macédoniens arrivent à la domination, et rien ne justifie mieux que leur ivrognerie, l'épithète de barbare qu'on leur prodiguait.

Charès de Mitycène rapportait qu'Alexandre ayant donné des jeux et un banquet à l'occasion des obsèques du philosophe Calamus, il proposa un prix d'un talent (5,400 francs), pour être décerné à celui qui boirait le plus de vin. Trente-cinq des concurrents moururent sur la place, et six autres dans leurs tentes quelques moments après. Promachus, qui fut proclamé le vainqueur, ne leur survécut que trois jours<sup>(b)</sup>. Les convives qui périrent avec Promachus, avaient bu chacun vingt bouteilles, ou plus de dix-huit litres et demi.

Alexandre lui-même se distinguait, comme son père, par cet étrange mérite. Nicobule assurait qu'en soupant chez Midias, il avait bu lui seul plus de vin que tous les autres convives ensemble<sup>(c)</sup>. La coupe d'Hercule, qu'il fit apporter et qu'il vida à la fin du repas qui termine sa vie, contenait six pintes ou 5 litres 588.

On reconnaît dans ces excès des Macédoniens, même à la table de leur roi, l'influence des habitudes d'un pays froid, et dont les mœurs étaient encore grossières quoique déjà corrompues. On ne voit rien de semblable parmi les Athéniens, qui n'avaient que les vices brillants des sociétés raffinées. Quant aux Lacédémoniens, ils usaient du vin sans en abuser;

(a) *Odyss.* c. 10. (b) *Athén.* I. X. p. 546. *Ælian.* 7. II. c. LXI. (c) *Athén.* I. VIII.

et ils étaient d'autant plus en garde contre l'ivresse, qu'ils la considéraient comme une action dont l'esclave seul pouvait se souiller.

Il fallait, au reste, pour pourvoir aux besoins des consommations que nous avons signalées, des vignes qui, proportionnellement à la population, devaient être plus étendues ou plus abondantes que les nôtres, et des pâturages plus vastes ou meilleurs que ceux dont nous disposons, puisque le bétail qu'ils nourrissaient fournissait aux Grecs une quantité de viande bien supérieure à celle dont s'alimentent les peuples de l'Europe moderne.

Quand on parcourt les poètes, qui sont les plus vieux historiens de la Grèce, on est surpris de l'importance qu'avaient alors ces deux sortes de consommation, dans la vie des héros. Les dieux et les hommes ne cessaient de boire et de manger. Les habitants de l'Olympe se saluaient les uns et les autres, avec des coupes d'or, dans leurs célestes repas; et leur usage était suivi par les convives de tous les banquets de la Grèce. On faisait des vins et des viandes, dans chaque festin, autant de parts égales qu'il y avait de personnes. Homère nous apprend que chacun des convives avait sa table, sa corbeille de pain, sa coupe pour boire quand il lui plaisait, et qu'il avait devant lui plusieurs choses à son choix. La sobriété était une vertu étrangère aux temps héroïques. Eschyle et Sophocle représentent les Grecs d'alors, s'enivrant, se querellant et se cassant réciproquement sur la figure des pots-de-chambre puants. Agamemnon, le roi des rois, n'est pas même exempt de ces mœurs brutales. Il dit, dans l'Iliade : je me suis attiré ces maux en suivant de mauvaises pensées, ou parce que j'étais ivre, ou parce que les dieux m'avaient troublé l'esprit. Et, en effet, il est apostrophé, par Achille, de l'épithète d'ivrogne.

On faisait une si grande estime du vin, qu'on lui attribuait une origine divine. C'était, disait-on, un fils de Bacchus, qui avait enseigné la culture de la vigne aux habitants de l'île de Chio, les premiers des Grecs, prétendait-on, qui eussent planté

des sarments et fait du viu noir. On poussait cette prédilection jusqu'à faire une panacée de cette boisson. Nestor, qui était l'expérience personnifiée, voulant rendre le courage et la santé à Machaon, médecin des Grecs, blessé à l'épaule, lui donne à boire du vin de Pramme, et lui dit : Assieds-toi, bois, gratte du fromage de chèvre dans ce viu, et après l'avoir bu, mange de l'oignon, afin de t'exciter encore à boire. Ceci est un secret que les plus ivrognes de nos matelots ont dérobé à l'antiquité.

Le vin en abondance devait être une nécessité pour des hommes qui avaient un régime animal aussi copieux. Un filet de bœuf, morceau réservé aux rois, était la part de viande que dévoraient, dans un seul repas, les héros d'Homère. Ménélas en donne un tout entier à Télémaque, un jour de noces; Agamemnon en fait manger un à Ajax, après son glorieux combat contre Hector; il régala de viandes rôties Nestor et Phœnix. Le poète, historien fidèle, nous montre tous les guerriers fameux de l'armée grecque, devant Troie, découpant les viandes, arrangeant la cuisine, faisant cuir les mets, et les assaisonnant avec soin et habileté. Ulysse n'avait point d'égal dans l'art de bien faire ces importantes opérations.

On peut mesurer à ces choses la richesse des personnages et celle des pays. Les amants de Pénélope, qui n'étaient que des hobereaux de la petite île d'Ithaque, mangeaient du porc au lieu de bœuf; et les enfants du roi Priam, étant assez mal nourris au palais, dérobaient des agneaux et des chevreaux.

Au déclin de la Grèce, cette immense consommation de viande semblait subsister encore. On voit dans Athénée<sup>(a)</sup> que le roi Antiochus Épiphanes, ayant donné une fête, on y servit mille bœufs gras sur mille tables appelées Trielins.

Pour fournir à de si grands besoins, l'élevé du bétail et des troupeaux était faite, dès les temps les plus anciens, sur une échelle très grande. L'Odyssée nous montre le palais d'Ulysse, comme une halle des temps primitifs de Saint-Domingue.

(a) Lib. V.



Dans l'enceinte de la cour, il y avait douze étables, contenant chacune cinquante truies; ce qui faisait monter à six cents cette sorte de commensaux, sans y comprendre les mâles, qui couchaient dehors. Il y avait, de plus, onze pâturages de chèvres dans l'île d'Ithaque, et sur le continent voisin douze troupeaux de bœufs, douze de moutons et douze de pores. On conçoit qu'avec de telles richesses, Ulysse possédât une maison distinguée des autres par plusieurs étages, et précédée d'une cour environnée de murailles crénelées, et dont la porte, s'ouvrant à deux battants, était si forte, qu'aucun homme n'aurait pu l'enfoncer <sup>(a)</sup>.

Il est évident, par ces détails curieux, que, dès la guerre de Troie, la Grèce possédait une grande multitude d'animaux domestiques, et que la subsistance de ses habitants était principalement fondée sur la consommation de la viande.

Il faut bien se garder de croire que toute la Grèce antique ressemblât au tableau, que nous avons tracé, de la Laconie et des Macédoniens. Un petit coin de terre, l'Attique, en différait à tous égards, et, particulièrement, il était tout autre par sa population agglomérée, par la nourriture de ses habitants, et par leurs qualités intellectuelles.

Nous avons déjà fait voir combien sa capitale était peuleuse; ses campagnes fourmillaient aussi d'habitants libres ou esclaves, répartis entre 174 bourgs, dont plusieurs valaient des villes, par exemple, celui d'Acharnée, qui fournissait un contingent de 3,000 hoplites <sup>(b)</sup>; nombre supposant 30,000 habitants de toute condition.

Le territoire de chacun de ces bourgs n'était pourtant, en moyenne, que de 860 hectares, ou un tiers de lieue carrée. Il y avait, par un terme moyen, en ne tenant pas compte de la population d'Athènes, 5,000 personnes par lieue carrée de la surface du pays, ce qui excède considérablement le double de la plus forte population qu'on puisse trouver en Europe. Aussi

(a) *Odys.* c. xiv et xvii. (b) *Xénoph.* p. 771.

Plutarque dit-il que les laboureurs avaient peine à subsister des produits de la culture du sol <sup>(a)</sup>, et le calcul confirme pleinement cette assertion.

Les 374,000 habitants des campagnes exigeaient, pour leur consommation annuelle, à raison de 3 hectolitres chacun de froment ou d'orge . . . . . 1,122,000 hectol.

Il en fallait pour la semence, à 7 pour 1 . . . . . 164,000

Total . . . . . 1,286,000 hectol.

Deux hectolitres de semence par hectare, donnant 14 hectolitres, il fallait, pour produire la masse de céréales nécessaires à la population rurale, une étendue de terres arables en culture, de 92,000 hectares, ou 46 lieues carrées et demie. C'était un peu moins des deux tiers de la surface de l'Attique; et il ne restait que 58,000 hectares pour les vignes, les oliviers, les jardins potagers, les terres stériles qui bordent les rivages, et les superficies occupées par les villes, les routes et les eaux courantes. Cet état de choses explique la détresse des paysans de l'Attique, et l'inclination qui les portait perpétuellement à se jeter dans des expéditions maritimes, dont le succès leur permettait de vivre aux dépens de contrées plus fécondes <sup>(b)</sup>.

Si l'on en croyait Théophraste, les laboureurs auraient été bien mieux récompensés de leur travail que nous ne le supposons; dans les bonnes terres, la récolte aurait rendu cent pour un, et dans les médiocres, cinquante <sup>(c)</sup>; terme qui suppose que l'hectare aurait produit, au minimum, 100 hectolitres de froment. Dans ce cas, 1,300 hectares auraient suffi pour nourrir toute la population rurale; mais cette fécondité paraît bien peu croyable, et nous ne pouvons admettre que les blés de l'Attique aient rendu cinq fois ou même dix fois autant que ceux du département du Nord, qui sont les plus beaux de la France.

(a) Plut. in Solon. Tite-Liv. l. XLIII. c. vi. (b) Thucyd. l. II. c. 22.

(c) Théophr. l. VIII. c. vii.

Il est facile de montrer l'exagération de Théophraste. La subsistance des 524,000 habitants de l'Attique, y compris ceux d'Athènes, exigeait 1,572,000 hectolitres de grains. La semence, à cinquante pour un, n'ajoutait à cette quantité que 31,500 hectolitres; en tout, 1,600,000. Une production de 100 hectolitres par hectare, aurait réduit l'étendue de la culture des céréales à 16,000 hectares, ou un dixième du pays; dès lors, l'Attique aurait fourni amplement à la nourriture de ses habitants; ce qui eût été l'inverse de l'état réel et avéré des choses.

En effet, il est établi par les autorités les plus incontestables, que la ville d'Athènes était alimentée continuellement par des blés venant de l'étranger. Des convois de navires marchands les apportaient journellement de l'Eubée, qui touchait pour ainsi dire à l'Attique, et qui était peuplée en partie de colons athéniens. Mais, quoique cette île fût d'une grande fertilité, d'autres contrées, particulièrement les côtes de la Thrace, et jusqu'à la Chersonèse taurique, maintenant la Crimée, pourvoient, par leurs exportations, à l'insuffisance des récoltes du pays. Athènes reçut une fois, du seul port de Byzance, 400,000 médimnes de blé, équivalant à 202,000 hectolitres. Une autre fois, elle tira de Théodosie, 150,000 médimnes ou 75,700 hectolitres, quantité suffisante pour nourrir 100,000 personnes pendant l'année entière. Lorsque Démétrius Poliorcète rétablit le gouvernement démocratique, il donna aux Athéniens, au nom de son père Antigone, 150,000 médimnes de froment, et il leur en fit encore distribuer 100,000, quand il rentra dans leur ville après sa proscription (a). Nous avons déjà vu qu'un roi d'Égypte avait fait pareillement un envoi de blé considérable aux Athéniens, et que Périclès présida à sa distribution au peuple. Ainsi, l'insuffisance des récoltes de l'Attique était un fait tellement notoire, que les puissances amies de la république avaient coutume de pourvoir, par des cadeaux de céréales, à la subsistance publique.

(a) Hérod. l. VII. c. cxlii. Demosth. adv. Phorm. Plutarch. in Demetr.

Démosthène nous a laissé sur ce sujet un témoignage positif; il dit, dans une de ses harangues, que de tous les Grecs, les Athéniens sont ceux qui font les importations les plus considérables (\*). La nécessité en est prouvée par les faibles droits perçus sur le froment, et qui n'étaient que de trois pour cent. Les seuls grains du Bosphore formaient annuellement une introduction de 400,000 médimnes ou 320,000 quintaux métriques.

L'approvisionnement ordinaire était assuré par la supériorité de la marine athénienne, qui, pendant longtemps, posséda l'empire de la mer. Sans doute, l'imperfection de la navigation mettait obstacle à ce que les expéditions lointaines eussent lieu en toute saison; mais, dans un temps favorable, les navires grecs faisaient 27 lieues dans un jour d'été, et 23 dans l'espace d'une nuit (b); et leur capacité devait être extraordinaire, puisque Démosthène signale un bâtiment qui transportait 300 passagers outre l'équipage, les esclaves et la cargaison (c). Cependant, les éventualités auxquelles est soumise une importation maritime, rendaient fort variables et très inégaux les prix du blé. Le médimne d'orge s'élevait jusqu'à 18 drachmes ou 16 fr. 20 cent. l'hectolitre; tandis que sa valeur moyenne n'était que de 4 francs. Ces variations devaient être très funestes à l'agriculture, puisqu'un bien rural qui, dans les temps de cherté, rapportait 23,200 francs, n'en donnait plus que 6,300 quand les prix des marchés s'étaient abaissés (d). On prétendait qu'au temps de Solon, le médimne de froment ne valait qu'une drachme ou 1 franc 80 centimes l'hectolitre; mais c'était vraisemblablement, l'une de ces exagérations qui tendent à faire considérer le passé comme un âge d'or. Le blé valait à l'Agora d'Athènes, lors des célèbres harangues de Démosthène, 5 drachmes le médimne, ou plus de 9 francs l'hectolitre (e).

Les céréales importées de l'étranger n'étaient que très fai-

(a) Démosth. c. Leptius. (b) Hérod. l. IV. c. LXXVI. (c) Démosth. c. Phorm.

(d) Démosth. c. Phémippe. (e) Démosth. c. Phorm.

blement taxées. Le froment payait seulement un cinquantième de sa valeur ou 18 centimes par hectolitre. Pendant la guerre du Péloponèse, les droits de douanes fournissaient au trésor public 36 talents par année, ou moins de 200,000 francs. Cette somme était prélevée sur un commerce total de 10,800,000 fr. Si la moitié était formée par la valeur des blés importés, il en était introduit annuellement près de 500,000 hectolitres, ou fort au-delà de la quantité nécessaire à la population d'Athènes, qui aurait, dans ce cas, été entièrement nourrie par le commerce extérieur (\*).

Ces faits numériques nous apprennent que les pays qui servaient de greniers aux Athéniens, et qui sont frappés de stérilité, sous la domination turque, étaient alors d'une telle fertilité qu'ils pourvoaient à la subsistance d'une grande partie des habitants de l'Attique. Ils nous montrent une navigation et un commerce très actifs entre la Grèce et la Propontide; et enfin, ils témoignent que l'industrie d'Athènes lui permettait d'acquérir de l'étranger, par des moyens d'échange, les céréales que son territoire ne lui accordait qu'avec parcimonie.

Quand le blé était payé 9 francs l'hectolitre, la journée de travail d'un manœuvre valait 3 oboles ou 45 centimes. Le salaire annuel montait à 135 francs pour trois cents journées, et il y en avait moins, car le nombre des fêtes religieuses était considérable dans l'Attique, et surpassait celui des autres contrées de la Grèce. Il fallait au prolétaire, pour sa famille et pour lui, 15 hectolitres, montant à 141 francs. C'était plus qu'il ne gagnait. Quand l'orge valait 16 francs l'hectolitre et au-delà, son salaire ne suffisait que pour satisfaire à la moitié de ses besoins. Cette situation explique pourquoi l'État venait sans cesse à son secours, par une sorte de taxe des pauvres abondante et diversifiée. Tantôt c'était des distributions de la viande provenant des animaux immolés en sacrifice aux dieux, et parmi lesquels on comptait jusqu'à 300 bœufs tués le même

(\*) *Authœid.* p. 17.

jour ; tantôt c'était un partage de terres, dans les colonies nouvelles, ou bien c'était une indemnité de 3 oboles ou 9 sous, qui étaient accordés à chaque citoyen, pour son assistance aux cours de justice, dans des fonctions analogues à celles de nos jurés. Mais ces remèdes étaient impuissants pour guérir le mal que faisait l'esclavage, qui agissait sur la société antique, comme les machines sur la société moderne, en privant les ouvriers de travail. Cet effet funeste n'avait point échappé à la perspicacité des Grecs ; et nous savons, par Athénée, que les Phocéens reprochaient à un nommé Nason, qui possédait mille esclaves, qu'il enlevait la subsistance à autant de citoyens (\*).

Les indigents semblent avoir été fort nombreux parmi le peuple athénien, d'abord, à cause du grand accroissement de la population, qui était disproportionnée à l'étendue du pays ; ensuite, parce que les céréales, provenant en partie de l'étranger, étaient d'un prix élevé comparativement aux salaires ; et enfin, par l'effet nécessaire de l'extrême inégalité des fortunes.

On sait que la race ionienne, quand elle envahit l'Attique, s'empara des meilleures terres, et ne laissa que son rebut à la race indigène, qu'on suppose être celle des Pélasges. Les conquérants formèrent la caste noble, celle des Eupatrides, qui avait la plus grande ressemblance avec les Patriciens de Rome. Cette caste profita, comme eux, de l'abolition de la royauté, pour réunir dans ses mains tous les pouvoirs publics, et pour les conserver héréditairement dans un petit nombre de familles. Elle abusa par conséquent de son autorité pour priver les citoyens obscurs de leur patrimoine et même de leur liberté personnelle. Plutarque rapporte que les petits propriétaires, qui s'étaient endettés envers les Eupatrides, étaient obligés de leur livrer, chaque année, le sixième de toutes leurs récoltes, et que, lorsqu'ils ne pouvaient satisfaire ces créanciers impitoyables, ils étaient réduits à la déplorable condition d'esclaves.

(\*) Athénée. l. VI

Solon, plus heureux que les Gracques ne le furent à Rome, trouva, dans l'appui du peuple, le pouvoir de réformer cette organisation sociale, vicieuse et funeste; il abolit d'abord les dettes, puis il révoqua les privilèges aristocratiques attachés jusqu'alors à la naissance, et il en fit l'apanage exclusif de la propriété, qui devint le titre légal des droits civils et politiques des citoyens<sup>(a)</sup>.

Cette révolution, qui date, chez nous, de 1789, eut lieu à Athènes, il y a 2,455 ans; elle exigea du législateur une nouvelle répartition du peuple, non plus d'après l'illustration des familles, mais d'après le revenu agricole que chaque propriétaire obtenait de ses terres. Voici les données numériques exprimant cette curieuse hiérarchie; elles supposent des investigations économiques et statistiques vraiment étonnantes pour une époque distante de la nôtre de près de 25 siècles.

| Classes d'Athéniens.                                          | Récoltes en grains. |             |
|---------------------------------------------------------------|---------------------|-------------|
| 1 <sup>o</sup> Pentacosiomédimnes . . . . .                   | 500 médimnes        | 250 hectol. |
| 2 <sup>o</sup> Hippadès . . . . .                             | 300 —               | 150         |
| 3 <sup>o</sup> Zeugitès . . . . .                             | 200 —               | 100         |
| 4 <sup>o</sup> Thétès sans propriétés territoriales . . . . . |                     | »           |
| Revenu moyen en nature . . . . .                              | 333 méd.            | 167 hectol. |

Quand le blé valait 10 francs l'hectolitre, comme à l'époque où Philippe de Macédoine intervint dans les affaires de la Grèce, le revenu brut des propriétaires était ainsi qu'il suit :

|                                           |                         |
|-------------------------------------------|-------------------------|
| 1 <sup>o</sup> Les Riches . . . . .       | 2,500 fr. et au-dessus. |
| 2 <sup>o</sup> Les Chevaliers . . . . .   | 1,500 fr. à 2,500 fr.   |
| 3 <sup>o</sup> Les Cultivateurs . . . . . | 1,000 à 1,500           |
| 4 <sup>o</sup> Les pauvres . . . . .      | » »                     |
| Revenu par propriétaire . . . . .         | 1,670                   |

En admettant un produit de 14 hectolitres par hectare, se-

(a) Plutarch. V. de Solon. Diog. Laër.

mence comprise, la récolte sus-indiquée suppose que la première classe possédait au moins 17 hectares de terre arable en culture, la deuxième de 11 à 17, et la troisième de 7 à 11. Mais les cultures diverses, les jachères, les pâturages et quelques bosquets d'arbres devaient tripler cette étendue, et l'agrandir ainsi qu'il est dit ci-après :

|                                  |             |         |
|----------------------------------|-------------|---------|
| Grands propriétaires, au moins . | 51 hectares | 48 p. ‰ |
| Propriétaires moyens. . . . .    | 33 —        | 32      |
| Petits propriétaires . . . . .   | 21 —        | 20      |
| Étendue de la propriété moyenne. | 35 hectar.  | 100     |

D'après ces supputations, le terme moyen de l'étendue des biens fonciers de l'Attique étant de 35 hectares, il y avait 4,286 propriétés, grandes, moyennes ou petites. C'est à ce nombre que se réduisait, avant la révolution démocratique opérée par Clisthène, la classe des citoyens entre lesquels étaient partagées les charges, les dignités, les magistratures du pays. Comparée à la masse entière des habitants, elle en formait seulement un 126<sup>e</sup>; mais elle égalait un 20<sup>e</sup> de la population libre, et il y avait une famille de propriétaires pour quatre sans propriétés territoriales.

Ce calcul étant fondé sur l'estimation d'un produit de quatorze hectolitres de grains par hectare, son exactitude rigoureuse ne peut être garantie; mais, il est bien autrement rapproché de la vérité que celui de Paueton, qui lui a donné pour base une fort singulière méprise. Au lieu de prendre pour des mesures de capacité, les médimnes dont le nombre est indiqué par Aristote et par Plutarque, comme exprimant le cens des droits politiques, il en a fait une mesure de superficie, trompé, sans doute, par l'équivoque du nom, qui s'appliquait parfois à ces deux sortes de mesures si différentes l'une de l'autre. En effet, la médimne attique dont on se servait pour mesurer les céréales, contenait 45 litres 52; et notre hectolitre en contient 2 et 1/10<sup>e</sup>, tandis que la médimne,



mesure agraire, ressemblait à la plèthre, à l'aroure, au modios d'Asie, à la Bethséath des Hébreux; elle était de dix mille pas géométriques en tous sens, et équivalait à 771 mètres carrés, 71. Il y en a trente-deux et demie dans notre hectare. Si Pancton avait poussé son calcul jusqu'à ses dernières conséquences, il eût reconnu son erreur; car il assigne à chacune des trois classes de propriétaires, 167, — 100 — et 70 hectares; ce qui, donnant 111 en moyenne, aurait réduit à 430 le nombre des propriétés de l'Attique. Dans ce cas, il y aurait eu, parmi les citoyens, quarante-six prolétaires pour un seul propriétaire foncier, proposition inadmissible, qui est démentie par toute l'histoire d'Athènes. Cette méprise prouve jusqu'à quel point un auteur estimable peut errer dans ces matières difficiles.

On en trouvera une nouvelle preuve dans une autre méprise aussi grave et bien plus récente. M. Thirlwall, dans sa grande et belle histoire de la Grèce, dit que la détermination de chacune des classes des citoyens était fixée, à Athènes, par la quotité du revenu net annuel, ou autrement par la rente des biens fonds. Ainsi, pour la première classe, la loi aurait exigé un revenu net de 500 médimnes de grains. C'est une erreur, qui provient originairement de l'auteur allemand, qu'il a consulté sur ce sujet. En premier lieu, on ne conçoit guères comment un revenu net aurait été exprimé en denrées; mais, enfin, en admettant l'expression, on trouverait que l'Attique aurait été la terre la plus fertile du monde. Si les 500 médimnes donnant le droit d'appartenir à la première classe, au lieu d'être le minimum du produit brut, exigé, eussent été celui du produit net, il faudrait décupler le premier et le porter à 5,000 médimnes ou 2,500 hectolitres, qui, au prix de 19 francs auraient donné 25,000 francs de rente aux propriétaires les moins riches de toute cette classe. Encore supposons-nous le revenu net s'élevant au dixième du revenu brut, ce qui est une énorme exagération. A ce compte, Phénippe, cet Athénien dont parle Démosthène, ne tirant de 335 hectares que 10,000 francs de revenu brut, ou, comme le veut le savant Hel-

léniste, mille francs de revenu net, aurait été vingt-quatre fois au-dessous du cens, quoiqu'il fût à coup sûr l'un des grands propriétaires de l'Attique, puisque son domaine avait une lieue et demie de circuit <sup>(a)</sup>. Il est évident qu'il n'est nullement question de revenu net dans la loi de Solon, et que les chiffres qui y sont inscrits expriment un revenu brut en nature <sup>(b)</sup>.

Aucun texte ne fait connaître la répartition numérique des citoyens dans les différentes classes qui partageaient la population athénienne; mais on peut la déduire de cette circonstance, que les Hippadès, qui faisaient le service de la cavalerie, et que par ce motif nous nommons fort improprement chevaliers, étaient primitivement au nombre de mille. Ce ne fut que dans la suite qu'ils furent portés à mille deux cents. La première classe, qui avait sur eux la prééminence, parce que ses biens étaient plus considérables, devait être naturellement moins nombreuse, et Wachsmutt infère, d'un passage de Suidas, que les Eupatrides dont elle était composée, ne formaient que 360 familles. Ces faits numériques, rapprochés de ceux que nous avons énoncés précédemment, nous permettent d'établir ainsi qu'il suit le cadastre de l'Attique : ~

|                        | Nombre<br>des propriétaires. | Étendue totale<br>des propriétés. | Étendue de chaque<br>propriété. |
|------------------------|------------------------------|-----------------------------------|---------------------------------|
| Grands propriétaires.  | 360                          | 72,000 hect.                      | 200 hect. chacun.               |
| Propriétaires moyens   | 1,000                        | 48,000 —                          | 48                              |
| Petits propriétaires . | 2,926                        | 30,000 —                          | 10                              |
| Totaux. . . .          | 4,286                        | 150,000 —                         | 35                              |

Il est vraisemblable, que lors de l'établissement des lois de Solon, l'an 610 avant notre ère, les quatre tribus, qui partageaient la population athénienne, contenaient chacune environ mille citoyens propriétaires, possesseurs exclusifs des pouvoirs politiques, et que les Thétès, qui constituaient la classe pauvre, demeuraient en dehors de cette société basée

(a) Démosth. c. Phœnippe. (b) Arist. Polit. t. II. c. xii. Plutarch. p. 87. V. de Solon.

sur l'aristocratie territoriale. Mais l'accroissement progressif de cette classe, et sans doute les richesses qu'elle acquit par le commerce, les arts et l'industrie, devaient lui donner tôt ou tard une place légitime dans l'État. Ce fut Clisthène qui accomplit cette révolution, en élevant à dix le nombre des tribus, et en introduisant dans chacune, comme citoyens, ceux qui jusqu'alors en avaient été exclus, parce qu'ils ne possédaient pas de biens territoriaux. Cette loi donna le droit de suffrage à près de six mille chefs de famille de la classe inférieure; ce qui transporta la majorité au peuple dans les délibérations sur les affaires publiques. Les Eupatrides, qui l'avaient conservée après la réforme de Solon, non plus par l'effet de leur droit de naissance, mais par celui de leurs grandes propriétés, perdirent ainsi leur prépondérance, ou du moins ils ne purent la faire prévaloir que lorsqu'elle fut accompagnée d'une grande illustration personnelle, telle que celle d'Alcibiade et de Périclès.

Cette révolution eut, comme la nôtre, deux résultats dont on n'a point assez apprécié la puissance; l'un fut de faire passer le gouvernement dans les mains de la classe moyenne, l'autre de faire diviser, répartir et amoindrir les propriétés territoriales. Les industriels eux-mêmes, malgré le dédain qu'on avait pour leurs professions, et les allusions piquantes que faisaient à cet égard les comédies d'Aristophane, fournissaient sans cesse une multitude d'hommes d'État. Cléon, qui jouit longtemps d'une grande influence, était tanneur, Nicomachus était écrivain public, Cléophon fabriquait des lyres, et Hyperbolus des lampes, Eucrate vendait du lin, et Lysicle des bestiaux, Lysias et Démosthène, les deux grands orateurs d'Athènes, avaient été élevés dans la forge de leurs pères, et n'en sont pas moins parmi les plus beaux génies de l'antiquité.

Les succès du commerce et des manufactures firent naître un grand nombre de fortunes, qui s'élevèrent à côté de celles de la vieille aristocratie. L'héritage de l'orateur Eschine était

de 5 talents ou 27,000 francs ; celui de Démosthène montait à 14 talents ou 73,600 francs. Dicéogène possédait 69,400 francs ; un simple marchand, 74,000 ; Isocrate, 81,800 ; Onetor, 162,000, etc. Cependant quelques familles Eupatrides avaient conservé leur richesse, et l'on cite Callias, qui possédait 1,080,000 francs.

Mais les propriétés foncières s'étaient divisées et avaient diminué d'étendue. Alcibiade et Aristophane ne possédaient que 300 plèthres de terre ou 82 hectares, et le Callias, que nous venons de citer, n'en avait pas davantage. Denis d'Halicarnasse rapporte, sur l'autorité de Lysias, qu'après la délivrance du pays, par la chute des trente tyrans, on ne comptait pas plus de 5,000 citoyens qui ne possédassent point de terres. Conséquemment l'Attique était partagé en 16,000 propriétés, dont l'étendue moyenne ne dépassait pas neuf hectares et un tiers. Depuis Solon, le nombre des biens fonciers avait quadruplé ; et le morcellement avait réduit chaque terre au quart de la surface qu'elle avait anciennement. Cet accroissement du nombre des propriétés, aux dépens de leur étendue avait diminué considérablement la fortune des particuliers. On en trouve la preuve numérique dans les résultats d'une mesure d'Antipater, pour restreindre la démocratie athénienne, qui, dans son abaissement, inquiétait encore les maîtres que la victoire lui avait imposés. Ce prince ayant résolu que l'exercice des droits politiques n'appartiendrait qu'aux citoyens possédant un revenu de deux mille drachmes ou mille huit cents francs, le recensement qui fut fait pour l'exécution de cette loi, établit qu'il y avait :

|        |          |           |       |           |     |       |         |    |         |
|--------|----------|-----------|-------|-----------|-----|-------|---------|----|---------|
| 9,000  | citoyens | seulement | ayant | plus      | de  | 1,800 | francs  | de | revenu. |
| 12,000 | —        |           | ne    | possédant | pas | ce    | revenu. |    |         |

21,000 citoyens, dont 43 sur 100 étaient riches, et 57 possédaient tout au plus un revenu égal à la valeur de 180 hectolitres de blé.

Un bien rural appartenant à un nommé Phénippe, et dont

Démosthène nous a laissé la description, fournit des ternies statistiques très précieux pour arriver à une juste appréciation de la propriété agricole chez les Athéniens.

C'était une terre située à deux lieues de la ville; elle avait une étendue de quarante stades carrés, faisant 1440 plèthres ou 393 hectares — et non, comme l'a dit Barthélemi, par inadvertance, quarante stades de circuit (\*), qui auraient enfermé une surface de 333 hectares, si l'aire était carrée, et 440 si elle était circulaire. La loi de Solon fixant à cinquante-un hectares la moindre étendue des biens fonciers de la classe des grands propriétaires, et Phénippe possédant un bien d'une étendue double, on ne peut douter que son domaine ne fût l'un de ces vastes héritages des Eupatrides, qui n'avaient pas moins de deux cents hectares dans les anciens temps.

On sait qu'Aristophane avait acheté pour 5 talents, ou 27,000 franes, une maison et 300 plèthres de terre, qui ne font que 82 hectares. Le domaine de Phénippe était presque cinq fois aussi grand; mais c'était un bien patrimonial dans les dimensions des propriétés de l'aristocratie ionienne, tandis que l'acquisition du poète dramatique, avait eu lieu au temps du morcellement des terres, sous l'influence d'un autre ordre de choses.

La production agricole que Phénippe obtenait annuellement de son domaine, est établie distinctement par Démosthène, et son indication forme l'un des plus curieux documents de la Statistique grecque. Le propriétaire recueillait :

|                                                 |               |
|-------------------------------------------------|---------------|
| 1,000 médimnes d'orge, à 6 drachmes chacun .    | 6,000 drachm. |
| 800 métrètes de vin, à 4 drachmes . . . . .     | 3,200         |
| Autres produits : 12 drachmes par jour, pendant |               |
| 200 jours . . . . .                             | 2,400         |
| Total du revenu brut . . . . .                  | 11,600 (b).   |

(a) Démosth. c. Phœnip. p. 1025. Barth. t. VI. p. 75 et la note p. 372.

(b) Le médimne vaut 51 litres 7 décilit.; le métrète, 58 litres 7 décilit.; la drachme, 90 centimes.

Voici la conversion de ces nombres en mesures métriques et en valeurs actuelles.

|                                                    |           |
|----------------------------------------------------|-----------|
| 316 hectolitres d'orge, à 10 fr. 05 chacun . . . . | 5,400 fr. |
| 309 — de vin, à 9 fr. 48 — . . . .                 | 2,880     |
| Autres produits . . . : . . . . .                  | 2,160     |
| Total du revenu brut . . . . .                     | 10,440    |

Chacun des 395 hectares de ce domaine rapportait à son propriétaire 27 francs, valeur qui diffère beaucoup de celle donnée par le produit brut de la France actuelle, puisque 52,500,000 hectares rapportent, année commune, environ sept milliards ou 140 francs.

On peut admettre avec une extrême vraisemblance que la terre était divisée en trois soles, chacune de 37 hectares. La première cultivée en céréales produisant en masse 316 hectolitres d'orge, elle en donnait 14 par hectare, précisément la quantité que nos calculs nous ont indiquée précédemment. C'est une récolte de sept pour un, plus forte que celle qu'on obtient maintenant du sol de l'Attique, et que M. Hobhouse ne porte qu'à 5 ou 6. La seconde sole était en vignes, en oliviers, en jardins et en bois; et la troisième en pâturages pour le bétail, les moutons et les bêtes de somme qui faisaient les transports au marché d'Athènes.

L'hectare semé en orge donnait un revenu brut de 140 fr., et de 120 quand on dédnisait la semence. En France, il ne rapporte que 116 francs, semence comprise; mais, chez nous, c'est au travail libre qu'est due la production agricole, tandis que, dans l'Attique, on ne l'obtenait que du travail des esclaves, qui est toujours très cher quoiqu'il semble être gratuit.

Il y avait, comme dans tous les pays où règnent parfois de grandes sécheresses, une extrême inégalité dans les prix des céréales. Le blé valait, tour à tour, 32 fr. 40 centimes l'hectolitre, on seulement 10 fr. 80 cent. (a). Il descendait à 8 fr. (b).

(a) Démosth. in Phœnippé; p. 1025. (b) Démosth. adv. Phorin.

L'Histoire économique de la France n'offre de pareilles variations que sous le règne de Louis XIV. Il est digne de remarque, que ce signe infailible d'un état agricole et économique rapproché de celui des temps de barbarie, était donné, dans l'un et l'autre pays, alors que les arts et la littérature y brillaient du plus vif éclat.

L'estimation des céréales de l'Attique ne peut être erronée, car nous savons positivement quel était le poids du médimne de blé; et son chiffre confirme la transformation que nous avons faite de cette mesure de capacité en mesure métrique. Il pesait, suivant les années, de 37 à 42 kilogrammes, ou à très peu près, comme nos froments, de 74 à 84 kilogrammes l'hectolitre.

Les prix du vin et de l'huile étaient beaucoup plus bas, car la vigne et l'olivier étaient là, pour ainsi dire, dans leur patrie, et croissaient presque spontanément.

Le métrete de bon vin valait, ordinairement, 4 drachmes et descendait jusqu'à 2 (a). C'était 6 fr. 68 cent. l'hectolitre. Mais il faut remarquer qu'il n'existait point de droit sur les vignes, et qu'avec les mêmes immunités, nos vins tomberaient presque au même prix.

Les vins étrangers, qui étaient renchérissés par des droits de douanes, coûtaient bien davantage. Ceux de l'île de Chio valaient, au temps de Soerate, une mine ou 90 fr. le métrete, c'est-à-dire 131 fr. 75 cent. l'hectolitre. Le litre était vendu 2 fr. 25 cent., tandis que le vin de l'Attique n'était payé que 6 cent. et demi, ou un peu plus d'un sous (b).

Lorsque dans une orgie, on buvait du vin de Thasos, il doublait la dépense du repas (c). C'était le plus estimé, avec celui d'Andros; on les comparait au nectar des dieux (d).

L'huile, qui était d'excellente qualité, et reconnue supérieure à celle des autres pays qui bordent la Méditerranée, valait 36 drachmes le métrete, ou seulement 6 fr. 48 cent.

(a) Demosth. adv. Phœn. (b) Plutarch. (c) Pollux. l. IX. (d) Athén. l. I.

l'hectolitre. Mais aussi la conservation des oliviers était-elle placée sous la garantie de l'autorité publique et la protection de Minerve.

La viande de boucherie n'entrait pas dans le régime des Athéniens aussi essentiellement que dans le nôtre. Le climat en limitait l'usage, et inspirait plus d'appétance pour le poisson, les légumes, le fromage, et souvent pour des mets bien moins recommandés par leur saveur que par l'habitude ou la mode.

Un bœuf de première qualité ne valait que 80 drachmes ou 72 fr. C'est la moitié de sa valeur dans nos départements. On avait même pour 77 drachmes, ou 69 fr., un bœuf d'Hécatombe, c'est-à-dire un animal de choix. En admettant que le plus fort pesât 150 kilogrammes poids net, la viande ne coûtait pas 48 cent. le kilogramme, ou tout au plus 5 sous la livre <sup>(a)</sup>.

On estimait qu'un mouton valait la cinquième partie d'un bœuf, ou 16 drachmes faisant 14 fr. 40 cent. S'il pesait 20 kilogrammes nets, c'était 72 cent. chacun, ou 7 sous la livre <sup>(b)</sup>. Il est vraisemblable que cette viande avait la préférence sur celle du bœuf. On élevait les moutons principalement pour leur laine, qui était destinée à la fabrication des étoffes, dont on faisait les vêtements des deux sexes. On avait imaginé, pour empêcher ces animaux de salir leur toison, ou de l'accrocher aux épines, de les vêtir d'une camisole, comme celle dont on habille à présent les moutons anglais; pratique singulière, dont l'invention était peut-être alors tout aussi peu nouvelle qu'elle l'est aujourd'hui, à une distance de 23 siècles <sup>(c)</sup>.

Les agneaux donnaient une viande de luxe, d'un prix très élevé. On payait chacun d'eux 10 drachmes ou 9 francs, ce qui portait le kilogramme à un 1 franc 20 centimes, et la livre à 12 sous. C'était l'équivalent d'une journée de travail, qui n'est pas chez nous moindre que le triple de cette valeur <sup>(d)</sup>.

Un cochon de lait se vendait 3 drachmes ou 2 francs 70 cen-

(a) Marb. Sandw. (b) Demosth. Plut. in Sol. (c) Diog. Laert. l. VI. (d) Athén. l. IV.



times. C'était sans doute une viande réservée aux riches, car on aurait eu pour ce prix onze livres de bœuf.

La bonne chère, ou du moins celle qui passait pour telle, était à un très haut prix à Athènes, et assurément, malgré nos goûts athéniens, nous l'aurions trouvée chétive ou mauvaise. Un repas composé principalement d'anguilles, de fromage, de miel parfumé, accompagné de jouennes de flûte et de cythare, avec du vin de Thaxos, coûtait 200 drachmes ou 180 francs. La valeur du vin enflait la dépense de moitié.

La table la plus somptueuse qu'aient eu les Grecs, et qui, sans doute, ressemblait bien moins aux repas des Hellènes qu'à ceux des monarques asiatiques, c'est la table d'Alexandre; elle coûtait par jour, pour soixante à soixante-dix convives, 100 mines ou 9,000 francs (a). C'était 150 francs par tête, et une dépense annuelle de 3,285,000 francs, non compris l'extraordinaire, tel que l'incendie du palais royal de Persépolis, qu'une courtisane du banquet proposa par suite d'un dîner joyeux, et qui fut consumé de fond en comble (b).

En parcourant les auteurs dramatiques, particulièrement Aristophane, qui peint à nu les mœurs et les coutumes de son temps, on peut dresser le menu d'un repas des Athéniens. On y reconnaîtra que, si la Grèce nous est encore supérieure à beaucoup d'égards, nous avons, du moins, la certitude consolante de l'emporter sur elle par le choix des mets qui sont servis sur nos tables. Voici l'indication des leurs, avec le prix de chacun d'eux.

|                                             |            |             |
|---------------------------------------------|------------|-------------|
| Des anguilles, mets très recherché. . . . . | 3 drachmes | 2 fr. 70 c. |
| Un plat de grives . . . . .                 | 1 —        | » 90        |
| Un brochet . . . . .                        | 8 oboles   | 1 20        |
| Des oursins de mer . . . . .                | 8 —        | 1 20        |
| Un polype de mer. . . . .                   | 4 —        | » 60        |
| Un plat de salaisons . . . . .              | 3 —        | » 45        |
| Des poissons salés, assaisonnés . . . . .   | 2 —        | » 30        |

(a) Athén. l. IV. (b) Q. Curt. l. V. c. vii. Diog. c. I.

|                                                                                   |     |   |   |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------|-----|---|---|----|
| Des choux et des petits poissons . . .                                            | 1   | — | » | 15 |
| Un morceau de viande . . . . .                                                    | 1/2 | — | » | 7  |
| Des lentilles, des choux, des capres, des légumes secs, du miel, du fromage, etc. |     |   |   |    |

Un auteur cité par Athénée, dit qu'une brebis coûtait 10 drachmes ou 9 francs ; mais, pour la manger en bonne compagnie, il fallait y ajouter la valeur du fromage, de l'huile, du miel, des parfums, des anguilles, du vin de Thasos et des joucuses de flûte; ce qui faisait monter le repas à un talent ou 5,400 francs (a).

Il faut croire que, dans leurs familles, les citoyens avaient une nourriture plus substantielle, et que les mets, dont l'indication se trouve dans les comédies satyriques d'Athènes, étaient plus particulièrement en usage parmi les célibataires, les métèques, les affranchis, et tous ceux qui vivaient, comme à Naples, de la cuisine faite dans la rue. Néanmoins, il faut reconnaître que la sobriété, la tempérance, étaient les vertus des Athéniens, au milieu du luxe le plus sensuel et de l'amour de tous les plaisirs. Quoique les vignes de l'Attique donnassent du vin en abondance, de bonne qualité et à bas prix, on ne voit jamais l'ivresse intervenir dans les événements de l'histoire de ce pays, tandis qu'en Macédoine, elle figurait même au banquet royal.

L'orge était celle des céréales qui convenait le mieux au sol de l'Attique (b), et dont la consommation était par conséquent la plus étendue ; mais le froment qu'on récoltait donnait du pain léger et d'un goût savoureux (c), et servait à fabriquer une grande diversité de pâtisserie.

La ration des esclaves était, pour chaque adulte, d'un ché-nice, mesure qui formait le quarante-huitième d'un médinne de blé, et qui revenait à très peu près à notre litre. C'était, pour l'année, une consommation de 3 hectolitres 65 litres, qui pouvaient donner, si le pain était égal en poids au grain, 273 kilo-

(a) Athén. l. IV. (b) Théophr. l. VIII. (c) Idem. l. IV. Athén. l. III.

grammes 7. ou 368 livres. Cette ration excédait de 24 livres celle de nos militaires. Elle ne coûtait que 36 francs, et les 400,000 esclaves de l'Attique, consommant annuellement 14 à 1,500,000 hectolitres de grain, étaient nourris pour moins de 13 millions de francs.

Les salaires et les prix des objets nécessaires à la vie étaient également peu élevés.

La journée d'un manœuvre n'était payée que 3 oboles ou 45 centimes. Cependant Lucien l'estime à 4 oboles ou 60 centimes; mais il s'agit d'un jardinier et d'un laboureur. C'était aussi le salaire de ceux qui enlevaient les boues de la ville. La paye militaire était de deux oboles, non compris la nourriture, qui était estimée autant. Les citoyens appelés aux fonctions de juges ou jurés, recevaient trois oboles ou neuf sous.

Mais les objets de luxe, les folles dépenses, les choses ou les personnes à la mode, étaient d'un prix exorbitant.

Un cheval ordinaire ne valait que 3 mines ou 270 francs.

Un cheval de course montait au quadruple ou 1080 francs.

Et Bucéphale fut payé 13 talents, qui font 70,200 francs (a).

On avait un bon esclave ou un charriot pour 300 drachmes ou 270 francs, tandis qu'une joueuse d'instrument valait dix fois cette somme.

On payait des leçons de philosophie 50 drachmes ou 45 francs, et il fallait, pour celles d'éloquence, 10 mines ou 900 francs. Le rhéteur Gorgias prenait 100 mines ou 9,000 francs aux jeunes Athéniens qui se faisaient inscrire pour assister à ses leçons (b). Mais celles-ci pouvaient faire acquérir la renommée, la richesse, la faveur populaire; elles valaient bien deux cents fois autant que celles qui ne promettaient que la sagesse.

Enfin, dans cette patrie de Socrate, une nuit de Laïs était au prix de 10,000 drachmes ou 9,000 francs, et le chien d'Alciabiade, celui dont il coupa la queue pour détourner la curio-

(a) Aristoph. les Nuées. Aulugel. (b) Diod. l. XII. c. xvi.

sité des Athéniens, avait coûté 70 mines ou 6,300 francs (a).

L'enseignement des arts était prodigieusement lucratif, et jamais on n'en fit une si grande estime. Pamphyle ne donnait des leçons de peinture que pour la somme d'un talent ou 3,400 francs, et ce fut à ce prix qu'Appelle devint son élève.

Si l'on prenait sérieusement une plaisanterie de Lucien, les philosophes auraient été estimés très diversement. Dans une satire de ce spirituel auteur, Épicure est vendu au prix de 2 mines ou 180 francs; Socrate est porté à 2 talents ou 10,800 francs, et Diogène à 2 oboles ou 30 centimes.

Ces chiffres sont un hommage à la vertu; en voici d'autres qui montrent l'ascendant du talent. Dans cette ville d'Athènes, où les plaisirs occupaient tant de place, Théophraste avait cependant deux mille élèves dans son école de philosophie (b). C'était le dixième de la population libre, et davantage que la proportion qu'offrent nos écoles primaires avec notre population.

Un signe matériel d'une civilisation avancée, non moins certain que l'affluence publique dans les écoles de la science, c'est la fabrication perfectionnée du pain. Les Athéniens étaient autant que nous au-dessus de ces peuples barbares, qui mangent leur blé en grains bouillis ou rôtis. Les pains vendus à l'Agora, où se tenait le marché, avaient une grande renommée et une diversité aussi grande. Il y en avait de froment, de seigle, de panis, de tiphée — *Triticum tiphinum*, — d'épeautre, de pâte fermentée, de pâte sans levain; mais on n'en faisait point avec l'orge, comme dans les autres parties de la Grèce. Leurs différentes préparations leur assignaient des noms différents. Il y en avait de petits, de blancs, de délicats, cuits sur la braise, analogues aux gauffres; d'autres, semblables aux baignets, étaient imprégnés d'huile, de vin et de miel. On les mangeait chauds. On préparait pareillement une sorte de pain, nommé Bromilios, divisé en carrés comme les gâteaux de Nanterre (c).

(a) Plut. V. d'Alcibiade. (b) Athén. I. XIII. c. xcu. (c) Athén. I. III. c. xxv.

Dans ces préparations et dans toutes celles de la cuisine grecque, on ne se servait point de beurre, et ce ne fut que fort tard qu'on en connut l'usage. Les anciens, dit Strabon, le dédaignaient et n'employaient que de l'huile.

Les repas en communauté, comme à Sparte, étaient étrangers aux Athéniens; mais pour rechercher la faveur du peuple, les riches personnages de la République saisissaient quelquefois l'occasion de donner un festin ou une distribution aux citoyens de la ville. Conon, ayant vaincu la flotte des Lacédémoniens, fit construire le Pirée, et régala le peuple d'une hécatombe de cent bœufs. Alcibiade, qui avait obtenu aux jeux olympiques un double triomphe, imita cet exemple, et invita toute la ville à un grand banquet. Ion, habitant de l'île de Chio, ayant remporté, à Athènes, le prix de la tragédie, gratifia chaque citoyen d'un flacon du vin célèbre de son pays (a).

Il y avait en Grèce, et particulièrement à Athènes, une coutume qui n'appartient qu'aux pays d'une civilisation raffinée, où le luxe, la mollesse, l'oisiveté enfantent des goûts bizarres, des appétances malades, des choix d'aliments, recommandés par la mode et par l'imitation, mais condamnés par la nature. Les choses nécessaires à la vie n'avaient de valeur que selon le lieu de leur origine, qui leur faisait supposer une grande supériorité.

Parmi les comestibles d'un usage journalier chez les gourmands d'Athènes, on vantait :

|                                        |                                                             |
|----------------------------------------|-------------------------------------------------------------|
| Les anguilles de Béotie,               | Les bettes d'Ascre,                                         |
| Les huîtres du cap Péloce,             | Le fromage de Sicile,                                       |
| Les calmars arrosés d'huile et de vin, | Les oignons de Samothrace,                                  |
| Les poissons de Sicione,               | La moutarde de Chypre,                                      |
| Les pores de Syracuse,                 | Le cresson de Millet,                                       |
| Les chevreux de Mélos,                 | Le thym du mont Hymète,                                     |
| Les chèvres de Seyros,                 | Les coings et les figues de l'Attique, de Paros et de Chio, |
| Les raves de Mantinée,                 | Les pommes de Delphes,                                      |

(a) Athén. l. I. c. m.

Les prunes de Damas ,

Les cerises, les mures et les noix

Les châtaignes de l'Eubée ,

du Pont et de la Perse.

On mangeait beaucoup de coquillages et de mollusques de mer : des huîtres, des moules, des buccins, des lépas, des oursins, des homards, des écrevisses, des langoustes, des squilles.

Les poissons de mer étaient d'un usage général : le thon, le maquereau, la vieille, la sardine.

On consommait quantité de porcs, contrairement à l'adversion qu'avaient pour eux les Égyptiens et les Hébreux. La langue, le ventre, la vulve étaient accommodés à la sauce piquante, avec de la rhue. Les jambons étaient assaisonnés d'une manière particulière, inventée par Aristoxène, de Cyrène, qu'avait déjà rendu célèbre l'art d'améliorer les laitues, en les arrosant avec du vin et du miel. On voit, par ce seul trait, que les modernes sont fort arriérés dans la science de bien vivre.

Les pieds de porcs étaient tenus en grande estime. Antiphane disait que Vénus les aimait tant, qu'elle défendit, dans l'île de Chypre, qu'on laissât manger à ces animaux des excréments humains, ordonnant qu'on les réservât pour les bœufs.

On servait journellement sur les tables d'Athènes :

Des artichauts ,

Des poids chiches ,

Des concombres ,

Des raiforts ,

Des laitues ,

Des truffes ,

Des asperges ,

Des olives ,

Des haricots verts ,

Des figues vertes et sèches ,

Des fèves noires ,

Des œufs mollets d'oie et de poule.

Les lupins, dit un poète satyrique, sont les végétaux ordinaires de la canaille et le convive perpétuel des gneux. Les fèves avaient le même rôle chez les Lacédémoniens.

Le vinaigre était au assaisonnement commun pour les limaçons, les grives, les merles, les étourneaux et les perdrix.

Parmi les accessoires de toute cette bonne chair, on citait comme essentiels :

|                                |                                 |
|--------------------------------|---------------------------------|
| Les cuisiniers d'Élide,        | Les cruches de mégares,         |
| Les joueuses de flûte d'Égium, | Les chaudrons d'Argos,          |
| Le vin de Phlioute,            | Les chiens de Laconie étaient   |
| Les parfums d'Athènes,         | aussi un objet de luxe (*). Les |
| Les tapis de Corinthe,         | médecins en prescrivaient la    |
| Les amphores de Cuide,         | chair, comme d'un bon usage     |
| Les plats de Sicile,           | pour les convalescents (b).     |

Le goût de la bonne chair se répandit parmi les Grecs à l'imitation des Perses, dès qu'ils furent en relation avec ce peuple. Une lettre de Parménion à Alexandre nous donne les chiffres de six ordres d'officiers de bouche, qui suivaient le roi Darius dans ses expéditions militaires. Il y avait :

|                            |                           |
|----------------------------|---------------------------|
| 406 cuisiniers,            | 17 échantons,             |
| 327 chanteuses et joueuses | 70 — pour filtrer le vin, |
| d'instruments,             | 40 parfumeuses.           |

Et en outre 46 qui faisaient des guirlandes et des couronnes pour les convives (c).

Selon Ctésias, les rois de Perses nourrissaient dans leur palais 15,000 personnes, et la dépense de chaque repas s'élevait à 400 talents ou 2,160,000, ou près de 150 francs par tête. Ce chiffre incroyable semblait consacré, car, lorsque Xercès entra dans la Grèce, un citoyen de Thase lui donna un souper qui coûta précisément cette somme. Polyen dit qu'on mangeait dans ces repas :

|                   |                          |
|-------------------|--------------------------|
| 100 bœufs,        | 300 pigeons sauvages,    |
| 400 moutons,      | 300 agneaux,             |
| 30 chevreaux,     | 300 gazelles,            |
| 400 oies grasses, | Des autruches, etc. (d). |

(a) Ath. l. I. c. 121. l. II. c. 119. l. III. c. 161. (b) Athén. l. VII.

(c) Dicearq. l. III. Athén. l. XIII. (d) L. IV.

Alexandre qui, au rapport du même auteur, mangeait ordinairement avec 60 ou 70 officiers de son armée, dépensait seulement 9,000 francs ou cent mines par jour.

Le luxe de la table devint si extrême à Athènes, que pour le réprimer, Démétrius de Phalère fut obligé de prescrire que, dans un festin, le nombre des convives n'excéderait pas le nombre de trente. Ce fut dans le même but qu'il ordonna que les funérailles seraient célébrées avant le point du jour<sup>(a)</sup>.

Les lois étaient impuissantes pour restreindre ces goûts ruineux. Une joueuse de flûte de l'Attique donna publiquement à son amant Démétrius Poliorcète, un souper si splendide, que les historiens en ont conservé le menu comme d'un fait notable. Les noccs de Caranus, en Macédoine<sup>1</sup>, ont pareillement mérité leur souvenir. On y servit :

|               |                 |
|---------------|-----------------|
| Des poules ,  | Des lièvres ,   |
| Des canards , | Des pigeons ,   |
| Une oie ,     | Des perdrix ,   |
| Des ramiers , | Des chevreaux . |

Point de viande de boucherie, mais un cochon rôti tout entier, très gros, le ventre farci de bec-figues, de grives rôties, d'huitres, de pétoncles et de vulves de truies.

Des vases d'or et d'argent, avec des couronnes, furent donnés aux convives. Entre deux services, on introduisit, dans la salle du banquet, des joueuses de flûte, des harpistes rhodiennes, couvertes du seul voile de la décence des spectateurs. On a prétendu, cependant, qu'elles avaient une légère tunique, mais l'historien ne l'aperçut point<sup>(b)</sup>.

Ces orgies ouvrirent aux courtisanes le chemin de la fortune; elles les introduisirent près des hommes qui gouvernaient l'Etat, et leur obtinrent jusqu'à leur affection. Il y eut plusieurs de ces femmes qui arrivèrent, par le trafic de leurs charmes, à une extrême opulence. L'une d'entr'elles, nommée

(a) Athén. l. VI. c. XLV. Diog. Laert. in Demetr. (b) Athén. l. IV.



Rhodope, qui avait partagé l'eslavage et la couche d'Ésope le fabuliste, devint si riche, que c'est elle qui a fait construire la plus belle des pyramides d'Égypte. Élien rapporte qu'un aigle ayant un jour enlevé la pantoufle de cette belle, la laissa tomber du haut des airs sur la robe du Pharaon Psammétique, alors siégeant sur son tribunal pour rendre la justice à ses sujets. La pêtitesse de cette pantoufle détourna le monarque de sa grave occupation, et lui donna une si haute idée de celle à qui elle appartenait, qu'il fit publier, dans toute l'Égypte, qu'il serait heureux de prendre pour femme celle dont le pied pouvait être chaussé par cette pantoufle merveilleuse. Rhodope ne tarda pas à réclamer ce bijou et à recevoir le prix promis par le Pharaon (a).

Ce conte oriental, qui semble être l'original de celui de Cendrillon, nous apprend quelle était l'influence qu'obtenaient les courtisanes grecques, sur les souverains étrangers, par les séductions de leur esprit jointes à toutes celles de leurs charmes. Leur pouvoir n'était pas moins grand dans leur pays; et plus d'une fois, on les vit l'exercer sous le nom de leurs amants, sur les affaires publiques les plus graves, et à peu près comme en France et en Angleterre, sous Louis XV et Charles II.

En réfléchissant que ces mœurs étaient surtout celles de la ville de Minerve; du pays que régissaient les lois terribles de Solon, contre les liaisons illicites; de la population qui recevait chaque jour, de Socrate et de Platon, les leçons de morale et de philosophie les plus sublimes qui soient jamais sorties de la bouche des hommes, il est permis de douter que nous puissions obtenir aujourd'hui plus d'efficacité des prix de vertu, de l'érection des prisons cellulaires et du rétablissement des ordres monastiques.

Ces faits économiques, qui nous révèlent la vie privée des Athéniens, peignent encore mieux ce peuple que ne le peut faire l'une des belles pages de Thucydide. Ils nous le montrent

(a) Élien. Hist. div. xii. 5. Plin. l. XXXVI. c. xvn.

nu comme les athlètes, dépouillé de la brillante armure de ses héros, du manteau de ses philosophes, et de l'aspect sublime dont il se revêtait au Phnyx, lorsque ses orateurs faisaient entendre, dans la langue la plus harmonieuse du monde, les paroles les plus éloquentes qu'aient jamais proférées les hommes pour défendre leurs biens les plus chers : leur pays et leur liberté. Ces faits, qui nous ramènent de la place publique au foyer de la famille, rendent aux guerriers de Marathon, aux vaillants matelots de Salamine, leurs justes propositions humaines, et nous les font voir avec les mêmes besoins que nous, les mêmes appétits et les mêmes aberrations produites par la satiété, la richesse et le plaisir. Il n'est pas indifférent pour nous, Athéniens du XIX<sup>e</sup> siècle, de savoir que ce peuple, qui l'emporte sur nous par la faveur des Muses, et par la grandeur du caractère de quelques-uns de ses hommes d'État, nous ressemblait beaucoup dans ses habitudes domestiques, et se livrait, dans ses goûts, au même entraînement et aux mêmes écarts. Les faiblesses humaines ont seulement échangé de nom ; et l'on peut, de nos jours, comme au temps de Périclès, perdre son argent au jeu, sa raison avec du vin de Thasos, et ses mœurs avec des joueuses de Cythare. Mais, il faut plutôt tirer de notre ressemblance avec ce grand peuple, une espérance flatteuse : celle que, dans les adversités du pays, nous saurons toujours l'égaliser en intrépidité, en constance, en dévouement, et qu'alors, du moins, il surgira, d'au milieu de nous, des hommes comme Aristide et Thémistocles, exemples éternels de ce que peuvent, pour le salut de la patrie, les talents unis à la vertu.

## CHAPITRE V.

### INDUSTRIE.

Les différences qui existaient entre les peuples de la Grèce, soit par les effets de leurs institutions, soit par ceux de leur

origine, rendaient leur industrie plus ou moins grossière ou plus ou moins habile.

A Lacédémone, d'où les orateurs, les banquiers, les courtisanes, les comédiens, les charlatans étaient banuls, il n'y avait ni commerce, ni industrie; et les arts et métiers n'étaient exercés que pour les besoins de la guerre. Des gens qui couchaient sur les roseaux de l'Enrotas, se passaient de toutes les commodités d'un lit; les planchers de leurs maisons étaient faits avec la coignée seulement, et les portes avec la scie, sans l'aide d'aucun autre outil. Lycurgue l'avait ainsi réglé. Les vêtements étaient les mêmes en toute saison, et leur propreté était fort douteuse (\*).

Il en était tout autrement à Athènes. L'industrie, pour satisfaire aux inclinations des habitants de l'Attique, devait se développer dans un grand nombre de manufactures et d'exploitations; et Pline dit que plusieurs ouvriers se rendirent célèbre en Grèce, par leur habileté à travailler les métaux, et surtout le fer (b). L'industrie des tissus était considérable. Les hommes portaient de longues robes en lin d'une grande finesse, teint en pourpre ou d'une autre couleur (c). Il y avait, sous ces robes, des tuniques d'espèces et de formes variées; et par dessus, un manteau pourpre, tenu par une agraphe. Les riches serraient leur taille avec des ceintures magnifiques; ils avaient des chaussures élégantes; et souvent des bottines de cuir. Homère dépeint Ulysse avec un manteau, dont le devant était brodé en or de figures représentant divers sujets. La tête était nue, et sans bonnet; mais les cheveux étaient soigneusement arrangés, séparés, bouclés et rattachés autour du front, par des crochets d'or, en forme de cigales (d). On distinguait à peine les esclaves des premiers citoyens.

La barbe était conservée entière, mais peignée, frisée artistement. On ne commença à se raser à Athènes que du temps d'Alexandre. Le premier qui adopta cet usage, fut surnommé

(a) Plutarq. (b) Pline. l. XXXV. c. xxxiv.

(c) Thucyd. l. I. Athén. l. X. l. (d) Id. Plat.

Tondu, comme le premier consul, quand il supprima les queues et la poudre <sup>(a)</sup>.

\* La toilette des Athéniennes exigeait de l'industrie, des efforts encore plus grands. La moitié du jour était employée par les femmes à leur parure; les vêtements dont elles se servaient étaient faits avec les tissus les plus fins et les plus légers. Lucien nous apprend, que déjà les robes marquaient soigneusement la taille, et qu'elles étaient très serrées au-dessous du sein. Celles des courtisanes étaient en étoffes peintes, à fleurs; mode qui avait donné lieu à une expression proverbiale, pour exprimer une vie licencieuse <sup>(b)</sup>. Les Athéniennes recouraient au fard, pour animer leurs traits; elles rougissaient leurs lèvres; elles avaient des drogues pour blanchir leur peau, et des artifices pour changer la couleur de leurs cheveux, qui étaient parfumés et frisés avec un fer chaud, pour former des boucles et des ondulations. On voit, par un passage d'Eubule, dans une comédie des Bouquetières, que les femmes du peuple avançaient leurs cheveux sur le front, et qu'elles les couvraient d'une poudre blanche. Le jus des mûres était l'un des ingrédients dont elles se servaient pour se colorer le visage. Leurs transformations allaient bien plus loin: elles se faisaient des hanches postiches, elles se grandissaient artificiellement, elles portaient des buscs comme nos dames, et leurs sourcils étaient peints <sup>(c)</sup>. Elles ne portaient ni bonnet ni chapeau, et se couvraient la tête avec un voile, ou plutôt une sorte de mantille à l'espagnole.

La bijouterie devait être, comme chez les Egyptiens, un art fort avancé. Les hommes avaient les doigts couverts d'anneaux, et les femmes portaient des colliers d'or, des bracelets d'or garnis d'ambre, et des pendants d'oreille à trois pendeloques <sup>(d)</sup>.

La broderie des tissus était pratiquée, dès le temps de la guerre de Troie, avec une grande supériorité. Hélène et Andromaque sont peintes par Homère comme fort habiles dans ce

(a) Athén. l. XIII. (b) Id. l. VII. (c) Id. l. XIII. (d) Odysse. l. II. PAUSAN. l. IX. c. xli.

travail délicat et difficile. La première exécutait une tapisserie à personnages, analogue à celle de la reine Mathilde, femme de Guillaume-le-Conquérant. La seconde brodait des fleurs, avec leurs couleurs naturelles, pour faire un voile (a).

L'or entraît dans les tissus, témoin la ceinture de Calypso et celle de Circée (b).

On eonçoit quelle demande étendue d'objets de mode devait avoir lieu, dans des villes peuplées de courtisanes, comme Corinthe et Athènes. Les parfums étaient devenus une première nécessité. Les pays de l'Orient n'en pouvaient pas fournir assez; et leur prix était exorbitant. Le cotyle se vendait cinq mines et même dix, si l'on croyait Menandre, ce qui revient à 900 francs.

Aussi les courtisanes, qui surtout s'en servaient sans cesse, faisaient-elles payer fort cher leur possession. Une seule nuit de Laïs valait 10,000 drachmes ou 9,000 francs; ce qui fit dire à Démosthène qu'il ne voulait pas donner tant d'agent pour un repentir (c). Aristophane de Bysanee nommait, dans un ouvrage du temps, 135 Athéniennes qui exerçaient la même profession; et Apollodore en indiquait un plus grand nombre encore (d). C'était encore pire à Corinthe, où ces sortes de femmes formaient une corporation religieuse et officielle.

Le luxe brillant d'Athènes, ses édifices somptueux, ses myriades de statues en bronze, en fer, en bois, en pierre, en marbre, en terre cuite, en or et en ivoire, tous ces chefs-d'œuvres des arts libéraux donnaient une idée exagérée des avantages que la société grecque recevait de l'industrie, si l'on jugeait de ses progrès par ceux de la statuaire et de l'architecture monumentale. Il en était précisément au contraire de ce qui passe chez les peuples de l'Europe moderne, où le génie abandonne les arts pour enrichir les créations industrielles.

Dans ce pays, où les temples surpassaient en beauté tout ce que l'on a pu imaginer, pendant vingt-cinq siècles, les habi-

(a) H. I. III et XXII. (b) *Odyss.* I. V et X. (c) *Athén.* I. XY. (d) *Id.* I. XIII.

tations privées étaient fort chétives. Lysias, dans ses oraisons, nous décrit ainsi celle d'un citoyen notable. « Euphilète, dit-il, outre sa campagne, où résident ses esclaves, possède, à Athènes, une maison à deux étages, comme toutes les autres de la ville; mais il n'y a qu'une seule chambre à chaque étage. » L'orateur nous permet de juger de la médiocrité de ces habitations, par leur valeur vénale. Il nous apprend qu'un Athénien nommé Considère, avait acheté une maison 50 mines ou 2,000 francs, et que tout le mobilier qui la garnissait ne valait que 1,000 drachmes ou 1,125 francs.

Ce mobilier était composé ordinairement d'un lit avec des sangles et des matelas, mais sans rideaux; des pliants pour s'asseoir, et d'autres sièges avec des dossiers, mais sans bras; — de tables, de coffres en guise d'armoires, de trépieds élégamment ornés, de cuvettes en terre cuite, et de vases d'une forme charmante et souvent de matière précieuse. Le verre, que l'on croit d'invention moderne, du moins pour les grands ouvrages, était employé, en Grèce, au service de la table. Aux noces de Caracus, en Macédoine, on vit un plat de verre, de deux coudées de diamètre, ou deux pieds et dix pouces; il était environné d'un réseau d'argent, et rempli de poissons frits (a).

Il est remarquable que les Grecs ne connaissaient pas mieux que nous l'origine des inventions industrielles les plus essentielles, quoiqu'ils fussent beaucoup plus près de l'époque à laquelle on les avait introduites. Trois ou quatre personnages mythologiques avaient le privilège de toutes les découvertes. Prométhée passait pour avoir appris l'art de travailler les métaux; Cadmus, pour avoir le premier exploité les mines; et Dédale, pour avoir inventé la scie, le compas, le tour et la roue à poitier (b). Cependant, Pausanias rapporte que ce fut Théodore de Samos, qui trouva l'art de fondre le fer et d'en faire des statues. Le gisement de Samos, près la côte d'Ionie, donne

(a) Diod. Plin. Ovide. (b) Diod. Plin. Ovide.

lieu de croire que c'était là des industries provenant de l'Asie occidentale<sup>(a)</sup>.

En voyant un peuple qui, comme les Grecs, était doué au plus haut degré du génie de l'invention, dans la littérature et dans les arts, si l'on s'étonne qu'il fût aussi arriéré dans les œuvres de l'industrie, on peut expliquer cette infériorité par l'influence qu'exerçaient plusieurs circonstances physiques et sociales. Le climat de la Grèce, permettant de vivre à demi nu, et presque toujours hors des maisons, n'imposait pas, comme dans nos contrées, la nécessité de vêtements nombreux et variés suivant les saisons, ni celle d'habiter des demeures vastes et bien closes. Comment d'ailleurs l'industrie manufacturière et les arts et métiers eussent-ils progressé entre des mains esclaves? Le travail que faisait l'artisan, ne trouvait pas sa récompense dans le succès de son habileté. Le fruit en appartenait légalement à son maître. Mieux il réussissait dans son labeur, plus il augmentait sa valeur vénale, quand on le conduisait, pour le vendre, à la place du marché. Un autre obstacle courait aux mêmes effets; c'était la répartition des artisans par sorte de métiers, comme en France par corporations, avant 1789. Chacune de ces communautés avait ses us et coutumes, et même, pour signe de ralliement, une chanson. Il y avait à Athènes, celles des tisserands, des corroyeurs, des nourrices, des pâtres, des moissonneurs, etc.

Sous l'empire de ces diverses influences, la population grecque, environnée de luxe, de faste, de magnificence, manquait néanmoins des commodités les plus nécessaires à la vie. En face des édifices les plus somptueux, elle habitait des maisons étroites, mal distribuées, privées d'espace, d'air, d'eau, de jardins, de tout ce qui embellit le foyer domestique. L'amour des lettres et des sciences trouvait un obstacle de tous les instants, dans la forme et le volume des livres, qu'il était difficile de lire, de transporter, de reproduire et de multiplier. Pour

(a) Paus. I. II.

relier entr'elles les 174 bourgades de l'Attique, les villes de la Laconie et les 39 États de la Grèce, il n'y avait ni postes, ni voitures publiques, ni transports possibles de marchandises, sinon par mer, attendu que les grands chemins étaient des sentiers praticables à peine pour les bêtes de Somme. Il n'y avait, pour moudre le blé, ni moulin à eau, ni moulin à vent; on ne se servait que de moulins à bras, tournés par des femmes esclaves. Les navigateurs ne possédaient, pour se guider sur mer, ni boussole, ni cartes, ni lunettes. On ne connaissait ni l'imprimerie, ni la gravure, ni les armes à feu. Les fenêtres n'avaient point de vitres, et les portes fermaient avec un loquet qu'on levait en dehors, au moyen d'une clef, en forme de crochet pour tirer une lanière de cuir. Les selles et les étriers étaient inconnus aux cavaliers.

Dans leurs repas splendides et délicats, les Athéniens manquaient de nappes, de serviettes, de cuillères, de fourchettes et même de couteau; leur poignard en tenait lieu pour découper la viande<sup>(a)</sup>. Ces peuples, qui étaient appelés à des heures fixes pour délibérer sur la place publique, sur les intérêts de l'État, étaient privés d'horloge à sonnerie, et de cadran autre que celui qui indiquait le cours du soleil. Enfin, ces Athéniens élégants et parfumés, n'avaient ni chemises, ni bas, ni caleçons, ni culottes. Ils ignoraient l'usage des boutons et des boutonnières; et leurs femmes, si occupées de l'art de leur toilette, n'avaient pas de glace pour se mirer, et se convaincre, par leurs yeux, du succès des soins qu'elles mettaient à s'embellir.

Il faut bien se garder de croire que toutes les sortes de pénurie que nous venons de signaler, fussent les effets d'un défaut d'esprit industriel, dans les populations de la Grèce. C'était tout simplement l'état normal du monde civilisé à cette époque de l'histoire des hommes. Il manquait alors à notre espèce 30 à 40 siècles, pour arriver au degré de maturité où nous sommes, et, par exemple, pour produire chaque année une telle quantité

(a) Athén. I. III.



de calicot, qu'on pourrait en emmailloter le globe d'un pôle à l'autre. Il s'écoula mille ans, avant que les chemises fussent inventées pour l'usage des souverains ; et il fallut que nos barbares ancêtres sortissent de leurs forêts marécageuses, pour montrer au Peuple-roi des hommes portant des hauts-de-chausses. Enfin, c'est seulement d'hier que les merveilles de la machine à vapeur sont devenues vulgaires, et centuplent les forces humaines. Cependant, il semble que le vieil Homère a fait allusion à quelque invention semblable, quand il a raconté que Vulcain, le génie du feu, fit pour Jupiter des trépièds de bronze, qui se mouvaient d'eux-mêmes, comme des locomotives, et s'en allaient, sans autre impulsion que leur propre mouvement, prendre la place qu'on leur avait assignée dans la salle du conseil des dieux de l'Olympe.

## CHAPITRE VI.

### RICHESSSE PUBLIQUE.

Il y a tant de variations, dans l'appréciation des choses, soit par l'instabilité des conditions économiques des sociétés, soit par les mutations de la valeur de la monnaie, qu'il est fort difficile de donner des faits numériques de quelque importance sur la richesse publique. Aussi nous bornerons-nous à un très petit nombre.

La République de Lacédémone, telle que les lois de Lycurgue l'avaient faite, était un vaste monastère, dont les moines faisaient vœu de pauvreté, comme les religieux mendiants, de guerre à mort comme les Templiers, et d'une vie d'abnégation comme la vie monacale, qui proscrivait tous les sentiments du cœur humain. Leur mariage était sans amour, et leur paternité sans entrailles ; ils jetaient leurs enfants nouveau-nés dans un glen du mont Taygète. Mais le temps effaça

toute cette existence sociale, factice et sauvage. L'or et l'argent, bannis par le législateur, devinrent les véhicules de chaque action des généraux Spartiates; l'égalité des fortunes, créée par le partage des terres, disparut bientôt; il y eut des riches et des pauvres, comme partout ailleurs; et la précaution de Lycurgue, de donner une monnaie de fer si pesante, que dix mines, valant neuf cents francs, pesaient huit cents kilogrammes, n'empêcha nullement de thésauriser; car les métaux précieux s'introduisirent peu à peu dans la fortune des particuliers, et surtout celle des généraux qui avaient des commandements en Asie. La sévère Lacédémone devint enfin si corrompue, que trois de ses reines donnèrent à leurs époux des enfants, dont il fut reconnu qu'ils n'étaient point les pères.

La richesse de Sparte étant une infraction aux lois, elle était dissimulée, et l'on n'a aucun chiffre qui puisse en donner une idée. Il en est tout autrement d'Athènes; ses habitants étaient commerçants, calculateurs et vraiment financiers; ils s'occupaient dans la place publique, comme aujourd'hui, dans nos assemblées législatives, des questions d'argent les plus minimes, persuadés qu'aucun détail n'est indifférent quand il s'agit de la fortune publique.

En supputant le revenu de la République d'Athènes, on est fort surpris de sa médiocrité. Il ne répond nullement à la célébrité du peuple, et l'on ne conçoit guère ce gouvernement qui coûtait si peu, tout en faisant de si grandes choses. Nos dépenses sont 1400 fois aussi fortes, et cependant, on sait que celles des petits États sont proportionnellement bien plus considérables que celles des plus grands.

L'orateur Lycargue, qui fut chargé des finances pendant quinze ans, fut vanté pour avoir élevé à douze cents talents ou 6,480,000 francs les revenus de la République, et nous voyons, dans Aristote, que leur maximum fut de deux mille talents ou 10,800,000 francs. C'était 240 francs par individu de la population libre, ou sept fois plus qu'en France. Mais une partie

considérable des revenus provenaient de contributions indirectes. Voici leurs sources principales :

Les ventes de terres et maisons du domaine public;

La part des mines d'argent concédées ; elle était d'un vingt-quatrième des produits ;

La capitation de dix mille Météques ou étrangers à douze francs les hommes et six francs les femmes et les enfants; elle devait produire 520,000 francs;

Les amendes et les confiscations que les inquiétudes et les jalousies populaires rendaient très productives ;

Les droits de douanes, qui montaient seulement à un cinquième de la valeur des objets importés ; c'est-à-dire au dixième du prélèvement de notre fisc. Pendant la guerre du Péloponèse , ces droits furent d'environ 200,000 francs sur le blé, ce qui suppose qu'on en introduisit pour une valeur de 10 millions;

Les taxes sur les consommations , levées sur les denrées dans les marchés ;

La patente des courtisanes (a).

Ces impôts, qui étaient affermés, ne pouvaient suffire, surtout quand il fallait armer de grandes flottes. Chaque galère exigeait 5,400 francs pour son équipement, qui seul, avec les matelots, était fourni par la République. Le capitaine devait pourvoir à la subsistance. Dans les circonstances impérieuses, on recourait à un expédient démocratique. Tout citoyen dont la fortune était estimée à dix talents ou 34,000 fr., devait donner une galère à la République, et deux s'il était riche du double. On comptait 1200 contribuables partagés en deux classes. On sait que la solde des matelots était de trois oboles par jour ou neuf sous.

Si l'on croyait à l'exactitude d'une assertion de Démosthène, dans l'un de ses pladoyers, les biens fonciers de l'Attique n'auraient donné annuellement que 6,000 talents ou 32,400,000 francs. Mais il est vraisemblable que c'était, comme chez nous,

(a) Démosth. Esch. Authorityd. Aristoph.

un chiffre officiel d'un tiers ou de moitié au-dessous de la vérité. Cependant, il faut avouer que la constatation de la propriété était faite avec une grande supériorité, qu'il nous serait difficile d'atteindre. Au lieu d'un cadastre permanent, il y avait, chez les Athéniens, un recensement quinquennal, qui donnait l'état actuel des choses et non celui existant trente ou quarante ans auparavant. Au temps de Solon, l'impôt foncier était établi d'après le montant du revenu ; mais cette base avait paru sans doute trop incertaine et trop variable, et on avait adopté, comme chez nous, celle de l'étendue des terres. Il paraît que le cens des Romains fut emprunté aux Athéniens, à cause de ses avantages. Il est digne de remarque, que la Statistique était si familière aux citoyens assemblés dans l'Agora, qu'ils savaient positivement combien un accroissement d'impôt foncier devait rapporter au trésor de la République.

Nous n'avons point d'indication de la somme que fournissait, chaque année, la propriété territoriale au revenu public ; mais nous pouvons la déduire de deux chiffres proportionnels. Pisistrate, lorsqu'il se fut emparé du pouvoir, exigea le dixième du produit de l'Attique ; ses fils, qui payèrent chèrement la tyrannie de leur père, réduisirent à moitié ce dur tribut, qui dut être, à la première époque, de près de 1,300,000 francs ou 1,080 francs par famille de propriétaire ; et à la seconde, de 648,000 francs seulement ou 540 francs par cote d'imposition moyenne. Il n'y avait que 1200 contribuables, qui tous devaient être des Eupatrides, possesseurs de propriétés considérables.

L'impôt foncier formait un cinquième des revenus de l'État, au temps de Pisistrate ; il n'en donna plus ensuite que le dixième ; et les contributions indirectes durent fournir le surplus. Quand le trésor de la République reçut annuellement près de 11 millions, il possédait d'autres ressources, et particulièrement les tributs des provinces d'outre-mer, qui montaient à six cents talents ou 3,240,000 francs (a).

(a) Démonst. in Phœnipp. in Polycl.

Les profits des mines d'argent du mont Laurium, y contribuaient pour quelque chose. Six cents esclaves attachés à cette exploitation rapportaient chaque jour à leur propriétaire cent drachmes ou 90 francs, et pour trois cents jours 27,000 francs, ou pour chacun d'eux 45 francs; ce qui ne fait le produit du travail journalier qu'à raison de quinze centimes ou trois sous. Bœck dit qu'il y avait 20,000 esclaves employés aux mines de l'Attique. A ce compte ce devait être un produit total d'environ 802,000 francs.

Nos chiffres généraux sont confirmés par un passage de Xénophon, qui rapporte que Nicias avait mille esclaves qu'il louait pour les travaux des mines d'argent, et qui lui rapportaient chacun un obole par jour ou quinze centimes (\*).

On sait, par Posidonnius, que les malheureux attachés à ce rude esclavage se révoltèrent un jour, égorgèrent les officiers qui les dirigeaient, s'emparèrent de la forteresse de Sunium, et ravagèrent les campagnes du midi de l'Attique. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à les exterminer, comme des nègres marons.

Pour ne pas être étonné de la médiocrité des valeurs de chaque chose dans cette Athènes si opulente, il faut se souvenir qu'alors l'Asie fournissait seule à l'Europe les métaux précieux, et qu'il s'en fallait de vingt siècles que les mines abondantes de l'Amérique y pussent contribuer. Aussi l'argent avait, par l'effet de sa rareté, une valeur dont nos jours ne sauraient donner aucun exemple. L'intérêt de son placement était prodigieusement élevé; le plus modique était de douze pour cent, payé chaque mois. Une maison estimée à trois talents et demi ou 18,900 francs, produisait un revenu annuel d'un talent ou 5,400 francs (b), ou vingt-neuf pour cent. Une expédition commerciale, faite par Lysias, du Pirée aux côtes de l'Adriatique, lui rapporta cent pour cent (c).

Mais la spéculation la plus productive fut celle de Philippe

(a) Athén. l. VI. (b) Démosth. adv. Aphob. (c) Lys. orat. 35.

de Macédoine, qui fit exploiter à son compte les mines d'or du mont Pangée, situé aux limites de la Thrace. Ce fut pour ce prince une véritable Californie, qui lui servit à corrompre les orateurs d'Athènes, et à établir sa domination sur la Grèce. Il en tirait mille talents ou cinq millions et demi de francs, faisant plus de la moitié du revenu total de l'Attique. Le commerce, de plus en plus considérable des Athéniens, se joignant à cette source nouvelle de richesses, l'intérêt de l'argent baissa beaucoup, et sa proportion de valeur à celle de l'or changea rapidement. Au temps d'Hérodote, cette proportion était comme un à treize; un siècle après, elle n'était plus que comme un à dix (a).

Les finances de la République étaient administrées avec une économie dont les nations modernes n'ont point d'idée. Quand la guerre du Péloponèse éclata, il y avait, dans le trésor public, une épargne de six mille talents ou 32,400,000 francs équivalant à trois années du revenu d'Athènes; plus 373,000 francs que pouvait donner l'or de la statue de Minerve, et 2,700,000 francs d'autres articles, en tout 33 millions et demi.

Sans doute c'est bien peu auprès des trésors qu'Alexandre trouva en Perse, savoir :

|                        |                           |
|------------------------|---------------------------|
| A Suse . . . . .       | 220 millions de francs.   |
| A Ecbatane . . . . .   | 180                       |
| A Persépolis . . . . . | 650                       |
| Total. . . . .         | 1,050 millions de francs. |

Non compris les contributions, montant par an à 20,000 talents ou 108 millions. Mais c'était là toutes les richesses de l'ancien monde, et l'héritage de Babylone, Ninive, Diospolis et Jérusalem, sacagées par les Mèdes et les Perses. Il n'y aurait pas aujourd'hui, dans toute cette masse de métaux précieux, une valeur suffisante pour payer, pendant une année, les dépenses de la France.

(a) Hérod. l. III. c. xcvi. Poll. l. IX c. vi.

Le fait d'une population et d'une richesse fort inférieures à l'idée qu'on se fait ordinairement de l'empire des Perses, est prouvé, d'ailleurs, par la médiocrité du revenu que donnaient les impôts de ce vaste pays, qui n'était que de 1,460 talents euboïques ou 90 millions de francs. Nous qui payons, chaque année, des taxes montant à 45 ou 50 francs par personne, nous pouvons bien supposer que les contributions annuelles de chaque habitant de la Perse pouvaient s'élever à un dixième de nos contributions. Or, s'il en était ainsi, toute cette immense domination n'aurait possédé que 18 millions d'habitants, et n'en aurait eu qu'une centaine par lieue carrée. L'expédition de Xercès aurait été formée d'un dixième de la population, ou du cinquième des hommes, proportion habituelle des levées en masses, dans ces temps éloignés. On voit que des inductions statistiques fort importantes peuvent sortir d'un seul chiffre des finances d'un pays.

Les meilleurs témoignages du degré de la richesse publique, dans chaque société, ancienne ou moderne, sont les salaires journaliers des travailleurs, et la détermination légale des amendes, pour réparation des crimes et délits.

La paie militaire des Athéniens, réglée par décret du peuple, était ainsi qu'il suit :

Un hoplite, ou garde national mobilisé, avait pour solde, sans vivres, 4 oboles ou 60 centimes par jour. Le général et le simple cavalier avaient le double. On accordait de plus au dernier, 14 francs 40 centimes par mois, pour l'entretien de son cheval. Toute la cavalerie athénienne coûtait, par an, 40 talents ou 216,000 francs; elle n'était que de 1,200 hommes. Chaque soldat nous revient à 1,000 francs; il n'était payé que 219 francs par la république d'Athènes.

Athénée a recueilli quelques prix courants, qui montrent, par leur peu d'élévation, la rareté de l'argent et l'avilissement du travail, par l'usage et la prodigieuse multiplication des esclaves.

|                                                    |            |
|----------------------------------------------------|------------|
| Un bœuf propre au joug valait 10 drachmes ou . . . | 9 fr. » c. |
| Un veau . . . . . 5 — . . .                        | 4 50       |
| Un porc gras . . . . . 5 — . . .                   | 4 50       |
| Un agneau . . . . . 3 à 4 oboles ou . 45 à »       | 60         |
| Une brebis . . . . . 2 — . . .                     | » 30       |
| Un chevreau ou un lièvre . 1 — . . .               | » 15       |
| Un talent pesant de figues . 3 — . . .             | » 45       |
| Un mètrete de vin . . . . 1 drachme ou . . .       | » 90       |
| Un médimne d'orge, pesant 40 kilog. 1 drachme ou . | » 90       |
| — de froment, pesant 42 kilogr. 9 oboles 1         | 35 (a)     |

Au temps de Solon :

|                                              |      |
|----------------------------------------------|------|
| Un bœuf valait . . . . . 5 drachmes ou . . . | 4 50 |
| Un mouton . . . . . 1 — . . .                | » 90 |
| Un médimne de blé . . . . 2 — . . .          | 1 75 |

Les lois condamnaient à une amende de 100 drachmes ou 90 francs, celui qui ravissait une femme, et ses complices au cinquième de cette somme.

Un orateur public pouvait être condamné à une amende moitié aussi forte, que celle prononcée contre un ravisseur, s'il faisait, dans ses discours, d'inutiles répétitions, des railleries déplacées, ou s'il s'écartait seulement de son sujet. Il paraît qu'on n'attachait pas, chez les Athéniens, une très haute importance à la possession d'une femme ; et qu'au contraire, l'Assemblée du peuple tenait beaucoup à n'être haranguée que par de bons orateurs. Cette analogie entre la peine infligée à un crime, et celle dont on frappait un tort ou un ridicule, pourrait donner une mauvaise opinion des lois athéniennes, et faire douter de leur sagesse. Pour prévenir ce jugement, nous devons dire qu'elles sont les premières du monde, et les seules, jusqu'à nos jours, qui aient dépouillé les condamnations à mort de la barbarie des supplices, et qui les aient réduites à la

(a) Athén. 1. VIII.



seule privation de la vie, par un breuvage soporifique. Ce sont également les seules qui se soient refusées à employer les tortures, pour obtenir des aveux des accusés.

Cette série de faits prouve que les Athéniens étaient bien moins riches qu'on ne l'imagine, en voyant leur luxe, la grandeur de leurs entreprises, et la magnificence de leurs monuments. En divisant la valeur de la production agricole et industrielle de la France, d'après le nombre de ses départements, on trouve que le terme moyen de cette valeur est, pour chacun d'eux, d'environ 150 millions par an. Elle n'était pour l'Attique que de 6,000 talents ou 32,400,000 francs, ou du quart au cinquième. Encore Polybe abaisse-t-il cette évaluation à 5,750 talents ou 31,050,000 francs (a). Les revenus de Mégalo polis et de Mantinée n'étaient estimés, par le même historien, qu'à 300 talents ou 1,620,000 francs. Il est vrai que les profits considérables du commerce ne sont point compris dans ces évaluations; et qu'ils agrandissaient la fortune des citoyens à ce point, qu'un seul d'entre eux pouvait, à la première réquisition, faire construire et armer une galère, lorsque les besoins de l'État l'exigeaient. C'était au moyen d'un impôt sur tous les revenus fonciers et autres, que la république pourvoyait à la dispendieuse nécessité de mettre à la mer 400 trirèmes. Cet impôt, dit Polybe, était réparti entre tous les citoyens, selon leur fortune.

Néanmoins, quand on songe que la richesse de l'Attique, en excluant celle qu'apportait éventuellement le commerce, ne surpassait pas la valeur moyenne de la production de l'un de nos arrondissements, on est frappé d'étonnement; et l'on admire encore davantage le génie du peuple qui a exécuté de si grandes choses avec de si faibles moyens. Les papes avaient, pour ériger la basilique de Saint-Pierre, les trésors de la chrétienté; Louis XIV desséchait ceux de la France, pour bâtir Versailles; mais Périclès! quelles chétives ressources avait-il

(a) Polib. l. II. c. LXII.

lorsqu'il dota l'Attique de monuments, dont la beauté l'emportait sur ceux de Léon X et du grand roi, et qui étaient alors, comme ils le sont encore, sans pareils dans le monde.

## CHAPITRE VII.

### FORCES MILITAIRES.

Les Grecs sont le premier peuple de l'Europe qui ait repoussé, par les efforts les plus sublimes de courage et de dévouement à la Patrie, une invasion de l'étranger, pour anéantir son indépendance et sa liberté. Ils sont le premier peuple qui ait tiré vengeance de ces attentats, en devenant agresseur à son tour, en subjuguant ses ennemis, et en érigeant sur leurs ruines une vaste domination. Issus et Arbelles firent expier aux Perses la mort de Léonidas et l'incendie d'Athènes.

Ces beaux souvenirs donnent une haute idée du caractère guerrier des populations grecques, de leur courage et de leur habileté militaire; ils font naître une vive admiration pour ces hommes, que rien ne put ni intimider ni abattre; et qui, luttant, sans espoir, contre des forces ennemies centuples de la leur, obtinrent, par leur intrépidité et leur dévouement, les plus éclatants triomphes.

Le mérite incomparable de ces grands faits d'armes, leur premier titre à une éternelle renommée, c'est d'avoir été l'œuvre de faibles peuplades, dont la force numérique n'égalait qu'à peine celle de l'un de nos départements. Dans l'histoire moderne, Granson et Morat, qui furent les fondements de la liberté helvétique, représentent seuls cette disproportion entre la petitesse des moyens et la grandeur des accomplissements.

C'est une utile et importante leçon que celle donnée par des événements qui montrent qu'il ne faut jamais désespérer du salut de la Patrie.

Aux Thermopyles, devant une infanterie composée de 1,700,000 Perses, avec 300,000 Thraces, Thessaliens et Macédoniens, soutenus par une cavalerie de 80,000 Asiatiques, la Grèce opposa :

1,000 Lacédémoniens, dont 300 Spartiates,  
 1,000 Tégéates et Mantinéens,  
 1,120 Arcadiens,  
 1,100 Thébains,  
 1,000 Phocéens,  
 700 Thespiens.  
 400 Corinthiens,  
 380 Phliens et Mycéniens.

6,600 hoplites, avec environ 3,400 esclaves armés, formant les troupes légères. En tout 10,000 Grecs, ou un contre 208 ennemis (\*).

On sait que le passage du défilé ne fut point enlevé de vive force, et qu'il eut lieu en tournant la position par les montagnes.

A Marathon, le débarquement des Perses sous le commandement de Datis, fut opéré par 600 trirèmes. Si l'on admet que 150 hommes seulement étaient à bord de chacune d'elles, l'armée d'invasion n'était guère au-dessous de 100,000 soldats. Athènes ne put réunir, pour les combattre, que 10,000 hoplites ou gardes nationaux mobilisés; elle y joignit un pareil nombre d'esclaves pour faire le service de flanqueurs; et les Platéens, plus dévoués à la cause commune que toutes les autres populations voisines, joignirent à cette faible armée 1,000 de leurs braves citoyens. Ces 21,000 combattants, guidés par Thémistocle et Aristide, remportèrent sur cette grande expédition de Darius, une victoire éclatante qui révéla à la Grèce le secret de sa force. La disproportion était de dix ennemis contre un soldat de l'infanterie de ligne athénienne.

\* Hérod. I. VII. c. CLXXVIII. Diod. I. II. c. IV.

A Platée, Mardonius amena 300,000 Perses ou alliés, contre l'armée confédérée des Grecs, qui était composée des contingents ci-après énumérés :

|         |                                                        |
|---------|--------------------------------------------------------|
| 8,000   | Athéniens,                                             |
| 5,000   | Spartiates, avec 35,000 ilotes,                        |
| 15,000  | Lacédémoniens, avec chacun un esclave,                 |
| 5,000   | Corinthiens,                                           |
| 5,700   | hoplites des autres villes.                            |
| <hr/>   |                                                        |
| 38,700  | hommes de troupes de ligne,                            |
| 69,500  | hommes de troupes légères, dont 50,000 de Laconie (a). |
| <hr/>   |                                                        |
| 108,000 | hommes.                                                |

En masse, c'était un Grec contre trois ennemis; mais, en comptant seulement les Hoplites, c'était un eitoien contre 7 à 8 barbares.

Des disproportions si grandes feraient supposer volontiers que les Perses, ou plutôt les Mèdes, comme les appellent plusieurs historiens grecs, appartenaient à quelque race dégénérée, ou naturellement sans défense comme les Chinois ou les Indous. Ce serait une erreur. Les hommes vaincus à Marathon et à Platée provenaient, comme les Grecs eux-mêmes, d'une race caucasienne qui avait été belliqueuse, mais que le despotisme abrutissant des satrapes avait abâtardie.

Une autre invasion, par des ennemis différents, fait voir manifestement que les succès des Grecs étaient dus, non aux hasards de la guerre, mais bien à leur science stratégique, et surtout à leur courage personnel. Cette fois, la Grèce eut à combattre, au lieu des hordes d'Asiatiques, une immense multitude de guerriers du nord, qui, sous le nom de Keltes, Celtes ou Gaulois, fondirent sur les États septentrionaux, et voulurent s'emparer des Thermopyles pour pénétrer dans l'Attique et le

(a) Hérod. l. IX c. 1. Diod. l. IX. Plut. in Arist.

Péloponèse. Cette armée s'élevait, dit-on, à 200,000 hommes d'infanterie et à 20,400 cavaliers montés ; il y en avait un pareil nombre pour les remplacer : en tout 240,800 combattants.

Les contingents des États de la Grèce, rassemblés sur le Sperchius, pour arrêter l'ennemi, étaient formés des nombres suivants :

|                            |        |             |                |
|----------------------------|--------|-------------|----------------|
| Béotiens. . . . .          | 10,000 | hoplites et | 500 cavaliers. |
| Phocéens . . . . .         | 3,000  | —           | 500            |
| Locriens. . . . .          | 700    | —           | »              |
| Mégaréens . . . . .        | 400    | —           | »              |
| Athéniens . . . . .        | 1,000  | —           | 500            |
| Étoliens . . . . .         | 7,000  | —           | »              |
| Siriens et Macédoniens . . | 1,000  | —           | »              |
| Totaux . . . . .           | 23,100 | —           | 1,500 (a)      |

Les Gaulois étaient dix contre un ; et cependant l'invasion n'obtint pas même le succès des Perses, qui avaient pénétré dans les campagnes de l'Hellade. Il est vrai que, par un stratagème, le Brennus, qui guidait l'armée gauloise, ayant obligé les Étoliens à courir défendre leurs villes saecagées, il profita de cette défection pour faire une pointe sur Delphes, à travers les montagnes, avec un corps de 65,000 hommes ; mais quoique la ville sainte n'eût que 4,000 défenseurs, elle échappa à ses terribles ennemis, qui périrent en grande partie, soit par un tremblement de terre, soit par un ouragan, attribué à l'intervention d'Apollon. Jupiter-Olympien lui-même n'avait pas eu autant de puissance pour sauver des Gaulois, le Capitole.

Les forces militaires d'Athènes, portées à leur maximum et probablement exagérées par Périelès, étaient ainsi qu'il suit :

|                                      |
|--------------------------------------|
| 29,000 hommes d'infanterie de ligne, |
| 1,200 cavaliers,                     |
| 1,600 archers.                       |
| <hr/>                                |
| 31,800 combattants.                  |

(a) Pausanias.

Plus les esclaves armés servant de troupes légères.

Il fallait, pour les garnisons, 16,000 hommes, et il n'en restait que 13,000 pour entrer en campagne (\*). 3,000 hoplites étrangers ou métèques portèrent une fois ce nombre à 16,000.

La Laconie pouvait armer, suivant Aristote, 30,000 citoyens et 1,500 cavaliers. Sparte, qui comptait 8,000 combattants lors de l'invasion de Xercès, n'en avait pas plus de 4,000 au temps de Xénophon. Il y avait seulement 700 Spartiates à Leuctres; et, lorsque le roi Agis, voulant secouer le joug d'Alexandre, livra la bataille de Mégalopolis au régent Antipater, s'il avait 20,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux, c'est qu'il avait été joint par les contingents de l'Arcadie, et par 10,000 mercenaires. Cette bataille fut fatale à Sparte, et son roi y périt en combattant.

Les pertes considérables que firent à Mantinée, à Leuctres, à Corinthe, à Chéronée, les populations de la Grèce, aux prises les unes contre les autres, vinrent s'ajouter aux désastres de la guerre du Péloponèse, qui dura 29 ans, et à la domination des Macédoniens, établie sur les ruines de Thèbes. Ces événements préparèrent le succès de l'invasion des Romains, qui ne trouvèrent point la résistance formidable qu'on devait attendre de la postérité des héros de Marathon et de Platée.

L'expédition d'Alexandre en Asie avait déjà contribué considérablement à la dépopulation. Ce prince partit avec une armée de :

|        |                                       |
|--------|---------------------------------------|
| 13,000 | Macédoniens,                          |
| 5,000  | Mercenaires,                          |
| 22,000 | Thraces, Illyriens, Tribatiens.       |
| <hr/>  |                                       |
| 40,000 |                                       |
| 1,800  | cavaliens macédoniens ou Thessaliens, |
| 600    | — des autres États de la Grèce.       |
| <hr/>  |                                       |
| 42,400 | hommes.                               |

(\*) Thucyd. l. VI. c. xci.

Il laissa Antipater en Grèce avec 13,000 hommes d'infanterie et 1,500 cavaliers<sup>(a)</sup>. Justin réduit cette force de 4,000 hommes. Mais on sait positivement, qu'avant la bataille d'Arbelles, elle s'élevait à 40,000 combattants avec 7,000 cavaliers.

Pendant ses campagnes en Asie, Alexandre tira encore de la Grèce 75,000 hommes, pour réparer les pertes qu'il avait faites au milieu de ses victoires; et Sainte-Croix porte même au double le nombre de ses recrues. Si l'on en croyait Justin<sup>(b)</sup>, les Perses auraient opposé à l'armée des Grecs 600,000 hommes sur le Granique et 400,000 avec 100,000 chevaux à la bataille d'Issus; c'est-à-dire une masse dix ou douze fois aussi grande que celle des Grecs. On peut accuser ces nombres d'exagération. Cependant ils ne supposent, dans l'hypothèse d'un soldat sur dix habitants, qu'une population de 6 millions, ce qui est bien peu pour l'Empire des Perses, dont l'étendue était, suivant Dauville, de 163,250 lieues carrées ou 115 fois celle de la Grèce, estimée, par ce savant géographe, à 1,952. A ce compte, il n'y aurait eu que 36 habitants par lieue carrée, dans cette belle partie de l'Asie, ou à peu près autant que dans la Sibérie.

L'Empire d'Alexandre, ou pour mieux dire celui des Grecs, avait, par approximation, l'étendue indiquée ci-après; il avait pour dimensions :

Du nord au sud, depuis le Caucase par 42° de latitude jusqu'à Siène, dans la Haute-Egypte, par le 24°, une longueur de 18° qui, à raison de 17 lieues sous le 33° parallèle moyen, font 306 lieues moyennes.

De l'est à l'ouest, depuis le pays des Oxydraques, sur l'Indus supérieur, par le 68° de longitude, jusqu'à l'Épire, par le 18°, ce qui fait une étendue de 50°, ou 1250 lieues.

Sa circonférence, suivant les limites que lui ont attribué Rennell, Poirson, Danville, Barbié du Bocage, Vincent, était de 1,960 myriamètres ou 4,410 lieues de 25 au degré, non compris la Grèce. La surface de son périmètre, supposé carré,

(a) Q. Curt. Suppl. I. H. c. m. (b) Justin. I. XI. c. vi.

était au moins de 110,000 lieues carrées, ou quadruple de celle de la France.

Cet empire d'Alexandre, fondé par trois batailles, trouva son terme final dans une orgie. Mais, de nombreux héritiers se partagèrent cette immense succession et s'entr'arrachèrent les riches parts qu'ils s'étaient d'abord attribuées. Au milieu de leurs conflits sanglants, surgirent trois magnifiques monuments de la puissance militaire des Grecs et de leur génie créateur. Ce furent trois métropoles, construites de toute pièce, à l'imitation d'Athènes, sur une échelle colossale, et surpassant autant cette ville, en grandeur et en richesse, que les royaumes qu'elles centralisaient, surpassaient l'Attique en étendue et par leurs avantages naturels.

L'une était Antioche, où l'on comptait 300,000 citoyens ou habitants libres, et sans doute beaucoup plus d'esclaves. Lorsqu'en l'an 240 de notre ère, elle devint la capitale des provinces orientales de l'Empire romain, sa population égalait pour ainsi dire celle de Rome, qui avait plus de 1,200,000 habitants <sup>(a)</sup>.

L'autre était Séleucie, qui était le siège de l'Empire des Grecs en Asie; elle avait, selon Pline, 600,000 habitants; et, au temps de Strabon, elle était plus grande que Babylone. Sa place publique avait une longueur de 20 stades ou 3,700 mètres, qui font trois quarts de lieue. Le roi de Judée, Hérode, la fit paver en marbre, et l'entourna de portiques <sup>(b)</sup>.

La troisième métropole grecque, trophée qui subsiste encore, pour témoigner la puissance des armes d'Alexandre et de la civilisation hellénique, est Alexandrie, dont nous avons rapporté les vastes dimensions, en décrivant l'économie sociale de l'Égypte.

Nous devons dire quelques mots de l'art maritime chez les Grecs.

Les souvenirs de la marine militaire des Grecs brillent d'un triple éclat : Ses flottes sont les premières du monde qui aient

(a) Hérodien. l. IX. p. 587. (b) Pline. l. VI. c. xxviii. Josèph. l. I. c. xvi.



silloné les mers; leurs exploits sont admirables par leur hardiesse et par tout ce qu'ils ont exigé de courage et d'habileté; enfin, la mémoire en est conservée par Homère, Hérodote et Thucydide. C'est l'immortalité.

Il fallait, au plus haut degré, l'esprit d'entreprise, l'intelligence et l'intrépidité du marin, dans ces peuples de la Grèce, qui se mirent à construire des vaisseaux de guerre, sans avoir de bois propre à cette œuvre difficile, car ils n'avaient ni chêne ni sapin, et ils possédaient à peine du fer pour assujétir les membrures de leurs navires. Il leur fallait beaucoup de courage, pour se passer de bonssole, et se hasarder au large, afin d'atteindre les côtes de l'Égypte ou celles de l'Asie-Mineure. Leur première expédition connue, celle des Argonautes, fit bien plus encore; elle s'avança à travers le Bosphore et l'Hellespont jusqu'aux rivages du Pont-Euxin, où débarquèrent les guerriers qu'elle portait. Cette navigation était, il y a 32 siècles, aussi téméraire que celle du capitaine Francklin dans le bassin polaire.

Mais ce fut la grande flotte, armée pour envahir la Troade, qui montra toute la puissance maritime de la Grèce. Elle était de mille vaisseaux suivant Euripide, Lycophron et Virgile. Thucydide en indique 1,200, et Homère 1186 (a). L'illustre poète donne une curieuse statistique de cette flotte; on y voit quels peuples l'avaient formée, et combien de vaisseaux chacun d'eux avait fourni. C'est le plus ancien document numérique que nous possédions sur la marine. Il nous enseigne que :

|                                          |                |
|------------------------------------------|----------------|
| Corinthe, Mycène, Sicéone, avaient . . . | 100 vaisseaux. |
| Pylos, Tryos . . . . .                   | 90             |
| La Crète . . . . .                       | 80             |
| Argos . . . . .                          | 80             |
| Lacédémone . . . . .                     | 60             |
| L'Arcadie . . . . .                      | 60             |
| L'Achaïe, la Phthie, l'Hellas . . . . .  | 50             |

(a) Thucyd. l. I. Hom. Iliade. c. II.

|                            |               |           |
|----------------------------|---------------|-----------|
| Les Hélespontins . . . . . | 100           | trirèmes. |
| Les Lyciens . . . . .      | 50            |           |
| Les Éolliens . . . . .     | 60, etc. (a). |           |

Ainsi, les Grecs d'Asie s'efforçaient de contribuer à l'asservissement de leurs frères de l'Europe.

Ce projet ne s'accomplit point. La flotte grecque, retirée dans les détroits formés par l'île d'Éubée et celle de Salamine, où les Perses ne pouvaient déployer leurs forces immenses, opposa à l'ennemi une flotte combinée, composée de 271 trirèmes. Chaque république en fournit les nombres suivants, dans les deux glorieux combats qui furent livrés aux Perses :

|                           | à l'Artémisium. |          | à Salamine.    |
|---------------------------|-----------------|----------|----------------|
| Athènes . . . . .         | 127             | —        | 180            |
| Corinthe . . . . .        | 40              | —        | 40             |
| Mégare . . . . .          | 20              | —        | 20             |
| Les Chalcidiens . . . . . | 20              | —        | 20             |
| Les Éginètes . . . . .    | 18              | —        | 30             |
| Lacédémone . . . . .      | 10              | —        | 16             |
| Les Épidauriens . . . . . | 8               | —        | 10             |
| Autres . . . . .          | 28              | —        | 23             |
| <b>Totaux . . . . .</b>   | <b>271</b>      | <b>—</b> | <b>339 (b)</b> |

On sait que ce fut la bataille navale de Salamine qui prépara la victoire de Platée, et fut le premier acte de la délivrance et du triomphe de la Grèce.

Il fallut bien reconnaître, dès lors, 479 ans avant notre ère, que la marine militaire était le salut de l'État et le gage de la prééminence politique. Chaque république mit tous ses soins à augmenter le nombre de ses vaisseaux de guerre; et l'orateur Lycurgue fit porter à 400 les trirèmes d'Athènes, plus du double des forces de l'Attique, au combat de Salamine (c). L'Empire de la mer fut conservé pendant 66 ans par les Athéniens, qui le

(a) Hérod. I. VII. c. LX. (b) Hérod. I. VIII. c. 1. II. (c) Pausanias. I. I. XXIX.

perdirent par la bataille navale d'Egos - Potamos, où leur flotte fut surprise et détruite, et leurs généraux massacrés. Les Lacédémoniens le gardèrent seulement douze ans, et le perdirent à Leuctres, ou plutôt au combat de Guide, gagné par le général athénien Conon, qui commandait la flotte des Perses, et qui prit cinquante trirèmes de Sparte.

Sous les successeurs d'Alexandre, les forces navales prirent des proportions extraordinaires. Ptolémée d'Égypte et Démétrius Poliorcète, surtout, construisirent des vaisseaux d'une grandeur dont on n'avait pas encore eu d'exemple, et qui, pourtant, étaient faciles à manœuvrer. Il y eut des galères à quinze et à seize rangs de rames; l'une d'elles, l'Héracléoctère, était armée de 4,600 rameurs. Ptolémée-Philadelphé en avait une à quarante rangs, manœuvrée par 4,000 marins; mais c'était sans doute un monument, comme les pyramides, sans aucune utilité (a).

La flotte d'Antigone, après avoir réduit la ville de Tyr, se trouva composée de 240 galères, dont 90 quadrirèmes, 5 quinquerèmes, et 5 à 10 rangs de rames. Son fils Démétrius Poliorcète, qui battit Ptolémée à Salamine, avait 180 vaisseaux de guerre, dont plusieurs étaient d'une telle grandeur, qu'ils pouvaient contenir deux à trois mille hommes. Il attaqua Athènes avec 300 galères, auxquelles il joignit 200 autres vaisseaux nouvellement construits.

Ces détails expliquent comment le continent et les îles de la Grèce sont aujourd'hui dépourvus totalement de leurs anciennes forêts, dont, depuis des siècles, il ne reste plus de vestiges.

Ils nous révèlent une vérité fort inattendue. C'est que les vaisseaux des Grecs étaient bien plus nombreux que ceux des puissances maritimes de l'Europe moderne; qu'ils les surpassaient en grandeur, et qu'ils avaient à leur bord des équipages et des garnisons doubles ou triples des nôtres.

(a) Plut. Démétr. XLIII. Athénée.

Quant au but qu'on se proposait alors, par ces armemens prodigieux, il ne différait pas de celui que s'efforcent d'atteindre, depuis deux siècles, les peuples navigateurs : c'est de s'emparer de l'Empire de la mer. Isocrate blâmait amèrement cette ambition, et protestait qu'elle était fatale aux pays qui l'avaient, parce qu'ils s'affaiblissaient mutuellement dans des luttes sanglantes, et qu'ils préparaient ainsi le triomphe de leur ennemi commun. Cette prédiction pourrait aussi bien s'appliquer à l'Angleterre et à la France, qu'aux républiques anciennes de Lacédémone et d'Athènes.

## CHAPITRE VIII.

### ÉLÉMENTS DE LA SOCIÉTÉ GRECQUE.

Les principaux Éléments de la société étaient, dans l'ancienne Grèce :

Les gouvernements diversement constitués ;

Les citoyens distribués par classes, suivant le droit de leur naissance, le montant de leurs revenus ou leurs privilèges électoraux ;

Et les esclaves.

Nous tracerons le plus brièvement possible, dans les sections suivantes, un exposé embrassant ce triple sujet.

#### SECTION 1<sup>re</sup>.

##### Gouvernement de la Grèce.

La monarchie fut le premier gouvernement des différents États de la Grèce. Chaque chef d'une armée d'invasion ou d'une colonie venue d'outre-mer, prit le titre de roi et fonda une dynastie, dont le nom rappelait sa mémoire, et conférait,

en quelque sorte, des droits à l'héritage de son pouvoir. Tels furent les Héraclides, les Atrides, les Cécropides. Mais ces souverains ne possédaient ni une puissance sans limites, ni une hérédité incontestable; ils ne dirigeaient leur armée, que de concert avec les autres chefs, qui formaient un conseil aussi turbulent que celui des Leudes du moyen-âge (\*). Quant à la succession de la royauté, il y avait toujours quelqu'un de ces chefs prêt à s'en emparer; et, par exemple, quoique Télémaque fût l'héritier légitime et reconnu d'Ulysse, et qu'il dût à ce titre devenir roi d'Ithaque, il reconnaît lui-même, dans l'Odyssée, que l'un des grands de cette petite île peut obtenir à sa place, la couronne. Il s'en console, en réfléchissant qu'il restera maître de son palais, et des esclaves qui formaient son domaine privé, propriété que, dès lors, on regardait comme inviolable (b). Ces grands, qui sont décorés par Homère du nom de princes, n'étaient rien de plus que les riches du pays. Comme il y en avait douze, dans une île de moins de 8 lieues carrées de surface, chacun d'eux avait une propriété d'environ 800 hectares, formés en majeure partie de pâturages à chèvres.

Néanmoins, cette classe finit par abolir la royauté; elle la remplaça, dans toute la Grèce, par un gouvernement aristocratique fondé sur la naissance ou sur la richesse; alternative illusoire, puisque les familles nobles étant celles des anciens conquérants qui s'étaient partagé le pays, elles étaient à la fois les plus illustres et les plus opulentes. Il est vrai qu'à Sparte, la royauté fut conservée; mais déjà elle était réduite, par un partage entre deux princes, au même état que la puissance consulaire à Rome. La jalousie de l'aristocratie la fit descendre bien au-dessous de cette magistrature, par l'institution des Éphores, qui furent investis de l'autorité formidable qu'avaient, à Venise, les Inquisiteurs d'État. Un Doge n'était pas plus exposé qu'un roi de Lacédémone, à la vindicte de cette justice

(a) Hom. Odyss. c. iii. (b) Id. c. i.

secrète ; et le roi Agis en fut la victime , comme Marino Falliero.

La Macédoine était tellement étrangère au reste de la Grèce, que la révolution , qui fit abolir partout la royauté , ne s'étendit point jusqu'à elle. Ses souverains étaient absolus ; mais des conspirations de palais abrégèrent souvent leur règne et leur vie. Philippe fut assassiné au milieu de ses gardes , dans une cérémonie publique ; son fils fut empoisonné dans un banquet , et toute sa famille fut mise à mort par les grands de sa cour , qui s'étaient partagés son Empire , et voulaient s'en assurer la possession.

Les républiques qui succédèrent aux monarchies des temps primitifs de la Grèce , n'avaient nullement , comme on l'imagine d'après leur nom , un gouvernement populaire. Au contraire , la masse du peuple était exclue de toute participation à l'autorité publique , qui était exclusivement en la possession des nobles ou des riches. Ceux-là seuls étaient les citoyens et formaient le pays légal. Ils étaient appelés Spartiates en Laconie , Eupatrides ou Pentacosiomédimnes à Athènes , Géomores à Samos , Hippobotes en Eubée , dénominations qui exprimaient la supériorité de leur naissance , de leurs revenus ou de la nature foncière de leurs propriétés. Les fonctionnaires publics et les chefs de l'État étaient élus par eux , et choisis dans leurs rangs. Mais la démocratie finit par l'emporter à Athènes , quand Clisthène eut augmenté le nombre des tribus , et donné aux laboureurs le droit de citoyen. Cet exemple , qui fut imité par les alliés de la république , fit prévaloir la puissance populaire dans la meilleure partie de la Grèce , malgré l'opposition de Lacédémone , demeurée sous le joug de sa dure aristocratie.

Pendant toute la période de sa plus haute prospérité , Athènes offrit , dans son gouvernement , le spectacle d'une démocratie pure , concentrant toute l'autorité souveraine , dans le peuple , qui agissait en monarque absolu , et parfois en tyran.

Les pouvoirs publics résidaient :

1° Dans l'assemblée des citoyens, — *Ecclesia* — réunis dans l'Agora, le Pnyx ou au théâtre de Bacchus.

2° Le Sénat des 500 siégeant au Prytanium ; il était présidé tour à tour par l'un des dix prytanes.

3° L'Aréopage, ou grande cour criminelle, ainsi appelée des mots : Areos pagos, c'est-à-dire le mont de Mars, où elle s'assemblait.

4° Les jurés de jugement ou Héliastes, qui étaient au moins 50, ordinairement 500, parfois 1,500 et même 2,000.

5° Les Nomophylaces ou les onze magistrats chargés de l'exécution des lois criminelles.

6° Les Nomothètes, au nombre de 1,000, chargés de la conservation des lois de l'État.

7° Les dix cours de justice.

8° Les Rhétorès ou dix orateurs officiels.

9° Les Phratorès ou magistrats chargés d'inscrire les enfants sur les registres de leur tribu.

10° Les Sophronistes, qui veillaient à la conduite et à l'éducation de la jeunesse.

11° Les Gynœcocosmes, chargés d'empêcher les femmes de se livrer au luxe dans leur toilette.

12° Les Astynomes, qui faisaient la police des musiciens et des charlatans.

13° Les Episcopes, qui visitaient les villes alliées, pour rendre compte des dispositions de leurs habitants.

14° Les inspecteurs des poids et mesures, et ceux des marchés.

15° Les Péristiarques, qui surveillaient les spectacles et la salubrité du lieu d'assemblée du peuple.

16° Les Léxiarques, qui tenaient compte des citoyens présents et des absents à cette assemblée.

17° Les Antigrapbes, qui révisaient les comptes soumis au peuple.

18° Les Agoronomes, qui inspectaient les marchés.

19<sup>e</sup> Les Practorès, chargés de lever les impôts.

20<sup>e</sup> Et au premier rang des pouvoirs publics, les neuf archontes. L'un était ministre de l'intérieur, l'autre des cultes, et le troisième de la guerre ; ils portaient les noms d'Archonte, de Basiléus et de Polémarque. Les six autres étaient appelés : Thesmothéthès.

Les officiers de l'armée, nommés par le peuple, étaient :

Les Taxiarkes ou généraux ;

Les Hipparques ou colonels de cavalerie ;

Les Phylarkes ou capitaines.

Toute cette organisation sociale, dont nous abrégons de beaucoup les détails, est remarquable :

Par le nombre et la variété des capacités spéciales, que devait découvrir et rencontrer l'élection populaire ;

Par la division des fonctions publiques, suivant les particularités de leur nature politique, administrative, judiciaire, économique ou militaire.

Par la surveillance perpétuelle apportée à toutes les parties de l'ordre social ;

Et enfin, par la défiance des Athéniens, qui tenaient sans cesse les chefs de l'État en tutelle, et empêchaient la prolongation des pouvoirs par de nouvelles élections, et leur extension, en limitant les attributions de chacun dans un cercle restreint et déterminé.

Les sociétés modernes les mieux réglées, sont loin d'être aussi parfaites.

On retrouve à Athènes jusqu'à notre loi, qui exige plus de voix pour condamner que pour absoudre. En cas de partage des juges, on ajoutait aux suffrages qui absolvaient un suffrage fictif, qu'on appelait celui de Minerve, et qui déterminait l'acquiescement de l'accusé.

Il y avait deux urnes pour chaque jugement : celle de la compassion, où l'on mettait des fèves ou des cailloux blancs, et celle de la mort, qui recevait des cailloux noirs, pour prononcer la condamnation.



Lacédémone avait un gouvernement qui ne ressemblait à aucun autre de la Grèce; la puissance publique était répartie ainsi qu'il suit :

Une Diarchie, ou deux rois descendant des Héraclides, mais formant deux dynasties : les Agides et les Proclides;

La Gêrusie, ou sénat composé de 28 membres;

Les Cinq Ephores, qui étaient des tribuns du peuple, ou plutôt des Inquisiteurs d'État. L'un d'eux était nommé Éponyme, parce qu'il donnait son nom à l'année, usage qui avait lieu à Athènes, pour les Archontes, et que les Romains adoptèrent pour leurs consuls (\*).

L'assemblée du peuple, qui était souveraine, et se formait de tous les citoyens âgés de 30 ans au moins. Mais il fallait, pour être éligible, être né à Sparte, d'un père et d'une mère nés également dans cette ville. Il fallait de plus être admissible aux repas communs, c'est-à-dire, pouvoir y apporter le contingent d'aliments qui était fixé légalement. Cette obligation constituait un véritable cens électoral, et créait une aristocratie dans l'aristocratie à laquelle était attaché le droit de bourgeoisie. Elle établissait deux classes :

La première était celle des Égaux, — *Omoioi*.

La seconde, celle des indigents qui étaient incapables d'exercer aucune magistrature, — *Hypomionés*.

Pour changer la majorité qui existait dans l'assemblée du peuple, au temps d'Alexandre, ce roi, voulant entraîner les Lacédémoniens dans son expédition d'Asie, fit distribuer de l'argent aux pauvres; ce qui leur permit d'assister aux repas publics, et leur acquit ainsi le droit de suffrage.

Tant que les lois de Lycurgue maintinrent l'égalité des fortunes, Sparte fut une communauté de nobles, égaux entre eux, se rassemblant dans la place publique — le Lesché — pour régler leurs affaires; mais cet état de choses dégénéra par degré; et sous le règne de Cléomène, il y avait déjà des

(\*) Pausanias. l. II. c. xi.

citoyens fort riches, et, par conséquent, d'autres fort pauvres (a). Le puritanisme des Lacédémoniens fit place bientôt à la corruption ; et les exemples en sont multipliés dans les rangs les plus élevés de ce peuple.

Lysandre, dans ses relations avec Cyrus et les Satrapes perses, avait amassé des trésors, qu'il envoya à Sparte, sous la garde de Gylippe. Celui-ci s'en appropriâ une partie en décousant le fond des sacs, et sans briser les cachets qui y étaient apposés. Ce vol fut découvert par un esclave ; mais l'auteur prit la fuite, et échappa au châtiment (b).

Le roi Archidamus avait pour maxime que la vertu était incompatible avec un bon dîner. Sa femme et lui, et même les Éphores, se laissèrent gagner à prix d'argent, par les Phocéens, pour prendre parti dans la guerre sacrée. Cet argent provenait du pillage du temple de Delphes ; ce n'était pas seulement d'une complicité de vol, dont ils se rendaient coupables, c'était d'un sacrilège.

Alcibiade, forcé de s'exiler d'Athènes, s'étant retiré à Sparte, l'épouse du roi Agis, Timée, viola pour lui la foi conjugale, et donna naissance à un fils, qui fut Léotychide. L'indiscrétion du séducteur, et plus encore de la femme adultère, répandirent le secret de cette naissance, et firent rejeter leur enfant, quand il fut appelé au trône (c).

Antalcidas gagna les bonnes grâces d'Artaxerce, en prenant les coutumes des Perses et en se moquant de celles de son pays, qu'il contrefaisait dans les banquets de la cour, pour exciter des risées aux dépens de ses concitoyens.

Il devint ordinaire aux rois de conspirer pour renverser le gouvernement qu'ils étaient chargés de défendre. Tels furent Lysandre, Pausanias, Cinadon, Agis. Le premier disait qu'il fallait amuser les enfants avec des osselets, et les hommes avec des serments. Sa politique avait pour base l'axiôme qu'il faut coudre la peau du renard à celle du lion (d).

(a) Hérod. I. VI. s. LXi. (b) Plut. V. de Lys. Diod. I. L. c. xiii.

(c) Plut. V. d'Ale. Diod. I. XIII. (d) Plut. in apophth.

Léonidas, qui n'avait de commun, avec le héros des Thermopyles, que le titre de roi, avait été élevé à la cour fastueuse de Séleucus. Il favorisa les progrès du luxe à Lacédémone. Un éphore, nommé Opytadée, se prévalut de son appui pour ruiner l'ancienne constitution de l'État; il fit rendre une nouvelle loi, qui permettait à chacun de disposer de ses biens fonciers, par dons, par vente ou testament. Bientôt les anciennes familles furent dépouillées; il n'en resta qu'une centaine qui conservassent des propriétés territoriales (a). Après la bataille de Leuctres, les femmes possédaient les deux cinquièmes de la Laconie, et il ne restait plus que mille Spartiates. Un siècle après, il n'y en avait que sept cents. L'armée ne contenait que quelques Spartiates, avec des Lacédémoniens, des Néodames ou ilotes affranchis, et des alliés, qui croyaient encore que cette illustre république n'avait pas cessé d'exister (b).

Les autres États de la Grèce étaient gouvernés par des aristocraties plus ou moins accessibles aux hommes du peuple.

L'Argolide était sous l'autorité d'un sénat et d'un collège de 80 citoyens, avec des magistrats nommés Arthynes.

Mantinée avait un sénat, des Théores, des Polémarques et des fonctionnaires qualifiés de chefs du peuple.

En Élide, il y avait en outre, de cette même magistrature, un collège de six cents citoyens (c).

Chez les Achéens, le président de la ligue ou confédération avait le titre de Stratège; un conseil de dix Démiurges décidait à la pluralité des suffrages, et une assemblée générale, qui ne devait durer que trois jours, ratifiait ou refusait les décisions.

En Béotie, le gouvernement était au pouvoir de sept Béo-tarques, présidés par un Stratège, qui ne pouvait rien faire sans leur avis. Les Polémarques étaient chargés des affaires civiles, et il y avait, en outre, quatre conseils, dans lesquels résidait l'autorité supérieure (d).

(a) Plut. V. d'Agid. (b) Xenoph. in Ages.

(c) Texte du traité avec les Athén. Thucyd. I. V. s. XLVII. (d) Id.

Dans tous les États de la Grèce, les marchands et même les artisans n'étaient point admis au nombre des citoyens, et ils étaient exclus, par une loi générale, de tous les emplois publics. Thèbes faisait seule exception à cet égard <sup>(d)</sup>.

L'île de Crète, la plus grande et la plus belle de la Méditerranée orientale, était gouvernée par dix chefs politiques, nommés Cosmes, et par un grand conseil ou sénat de vingt-huit membres à vie. Les premiers étaient choisis annuellement par l'élection, dans quelques familles et non dans toute la masse des citoyens. Ils régissaient le pays sans loi écrite. Mais leurs délibérations n'avaient aucune valeur sans l'approbation de l'assemblée du peuple; et s'ils remplissaient mal leurs fonctions, la loi autorisait l'insurrection contre eux; disposition qui a obtenu l'éloge de Montesquieu et de Filangieri <sup>(e)</sup>.

## SECTION II.

### Les Citoyens.

Dans les temps primitifs de la Grèce, les populations étaient divisées hiérarchiquement par classes, qui avaient chacune une existence politique séparée. Cette distribution offrant une ressemblance apparente avec les castes de l'Inde et de l'Égypte, on en a conclu que les Grecs devaient leur origine à l'un ou l'autre de ces deux pays, et qu'ils lui avaient emprunté cette institution. C'est une double erreur. La diversité des races exclut toute possibilité d'une même origine et jusqu'à celle d'aucun mélange de leur sang; quant à l'analogie des classes grecques et des castes égyptienne et indoue, on trouve qu'elle se réduit à peu de choses, lorsqu'on remarque que le sacerdoce, qui formait l'aristocratie la plus puissante sur les bords du Nil et de l'Indus, n'existait point en Grèce comme corps politique, et n'était investi que de fonctions religieuses. La

(d) Arist. Polit. (h) Id. c. x. Montesq. l. VII. c. II. Filang. l. I<sup>re</sup>. x.

hiérarchie sociale des Grecs, dans les temps anciens, leur était commune avec les Lydiens, les Perses, les Scythes et les autres peuples Caucasiques, qui l'avaient sans doute tirée d'une source unique, dans les hautes régions de l'Asie occidentale.

On sait, par le concours de nombreux témoignages historiques <sup>(a)</sup>, que la population de l'Attique était partagée, dans les temps anciens de Thésée et d'Erichée, en quatre classes subordonnées :

Les Hoplites ou citoyens soldats ;

Les Georgoi ou laboureurs ;

Les *Ægicorai* ou bergers ;

Et les *Ergatai* ou industriels.

La première classe portait le nom d'Eupatrides, c'est-à-dire Patriciens ou nobles ; elle était formée des familles les plus riches et les plus illustres ; elle était vouée au métier des armes, et remplissait toutes les fonctions publiques. Les prêtres, qui vraisemblablement provenaient de cette classe, en formèrent une autre à sa suite, mais sans privilèges qui l'érigéassent en puissance de l'État. Les laboureurs n'eurent, pendant longtemps, aucun droit civique, et les hommes les plus utiles à la société n'avaient aucune existence sociale ; déni de justice, qui, sans la révolution française, subsisterait de nos jours dans toute l'Europe. Les artisans étaient tenus encore en plus grand mépris, excepté à Corinthe, dont la prospérité avait pour base l'industrie et le commerce.

Cet ordre de choses fut changé à Athènes par les lois de Solon, qui, l'an 638 avant notre ère, substitua à l'aristocratie des castes, celles des richesses. Au lieu de la naissance, ce fut la fortune qui régla les droits des citoyens, et qui partagea quatre classes, savoir :

Les Pentacosiomédimnes, dont la propriété territoriale leur permettait de recueillir une moisson de cinq cents médimnes

(a) Plut. V. de Thésée et de Solon. Strab. I. V. Hérod. I. V. s. LXVI.

de blé au moins, ou 22,760 hectolitres, faisant un revenu brut de 204,000 francs.

Les Hippadès ou chevaliers, qui avaient une récolte de trois cents à cinq cents médimnes ou de 1,365 hectolitres à 22,760, valant au minimum 12,285 francs. Ils servaient à cheval et n'était qu'au nombre de mille.

Les Zeugitès, qui ne recueillaient qu'une moisson de deux cents à trois cents médimnes ou 910 hectolitres à 1,365, valant au plus bas terme 8,190 francs.

Et les Thétès, qui n'avaient que peu de revenus ou même aucun. Ils étaient dans la dépendance des riches et formaient leur clientèle, ce qui les fit nommer : valets <sup>(a)</sup>. Il est très vraisemblable que cette classe provenait des aborigènes de l'Attique, et que, malgré le mépris qu'on en faisait, c'était elle cependant qui justifiait ce nom d'Autochthone dont les Athéniens étaient si fiers.

Les progrès de la civilisation effacèrent par degré ces distinctions, et la population de l'Attique se trouva partagée en trois classes, dont l'état civil présentait des différences réelles et très grandes. C'étaient :

Les Citoyens, qui seuls jouissaient des droits politiques;  
Les Métèques ou étrangers;  
Et les Esclaves.

Après la bataille de Platée, où les classes déshéritées avaient montré autant de courage et de dévouement que les plus favorisées, un décret, rendu sur la proposition d'Aristide, abolit l'exclusion qui les empêchait d'exercer les magistratures, et leur donna le droit de voter dans les assemblées du peuple <sup>(b)</sup>. Le nombre des tribus ayant été porté jusqu'à dix, les brigues de l'aristocratie devinrent beaucoup plus difficiles; et le Pouvoir, qui jusqu'alors était demeuré entre les mains des riches, qu'on appelait métaphysiquement les Gros, fut exercé souverai-

(a) Plut. Arist. (b) Plut. in Arist. Hérod. l. II. Denys d'Hal. l. II. c. IV. s. 2.

nement par l'Ecclesia ou réunion générale des citoyens dans la place publique. Il fut accordé aux votants, pour droit de présence, une indemnité de trois oboles ou neuf sols par chaque séance. C'était 27,000 francs pour les six mille citoyens qui se réunissaient ordinairement. Le sénat, que Clisthène fit porter de quatre cents membres à cinq cents, coûtait 167,500 francs d'indemnité pour trois cents séances. Cette assemblée était élue par un scrutin secret, qui se faisait avec des fèves, au lieu de billets ou de boules; aussi l'appelait-on le sénat de la fève (a).

Lorsqu'Antipater, dont les troupes occupaient le port de Munichye, voulut abolir la démocratie athénienne, qui lui portait ombrage, il fit, d'autorité, régler que nul n'exercerait les droits de citoyens, s'il n'avait un bien de la valeur de plus de 2,000 drachmes ou 1,820 francs. Sur 21,000 habitants de l'Attique, qui pouvaient voter dans l'assemblée du peuple, 9,000 seulement conservèrent leur capacité, et 12,000, qui la perdirent, furent réduits à la condition de prolétaires. Antipater offrit à ceux-ci, pour affaiblir Athènes, de leur donner des terres et même une ville, dans la Thraee. Il y en eut qui acceptèrent cet exil chez les barbares, et renoncèrent au séjour de leur patrie (b). Ils avaient désespéré trop vite; car cette loi fut rappelée, lorsque Démétrius de Phalère fut chargé par Cassandre, de gouverner Athènes. Le cens fut alors réduit à dix mines ou 916 francs (c). On ignore quels furent les effets de cette nouvelle loi électorale.

L'aristocratie, qui avait été abolie à Athènes, semblait devoir être immuable à Lacédémone. Lycurgue l'avait constituée fortement, en établissant l'égalité parmi tous ses membres, et en les empêchant de s'enrichir par l'accumulation de l'or et de l'argent qu'il avait proserits. Aucune usurpation de rang ne pouvait avoir lieu, puisque, comme les Égyptiens, les enfants exerçaient toujours la profession de leur père, et que le fils

(a) Thueyd. I. VIII. c. LXVI. (b) Diod. I. XVIII. c. XVIII. Plut. in Phoc. 28.

(c) Diod. I. XVIII. s. LXXIV.

d'un héraut, d'un cuisinier, d'un joueur de flûte exerçait nécessairement l'un de ces métiers <sup>(a)</sup>. Cependant, l'inégalité des conditions se glissa peu à peu dans la République avec l'inégalité des fortunes. La propriété territoriale, qui, d'après la loi, était transmise du chef de la famille à son fils sans aucune aliénation, fut rendue libre par l'Éphore Épitadem, qui voulait déshériter son fils. En peu de temps, les plus riches attirèrent à eux tous les biens fonciers, et il advint que sur sept cents Spartiates, qui seuls restaient au temps d'Aratus, il y en avait cent seulement qui possédaient des terres. Aristote dit que les deux cinquièmes des propriétés territoriales appartenaient à des femmes dont les pères ou les maris avaient péri à la guerre. On sait qu'Agis IV hérita d'un grand domaine avec un trésor de six cents talents ou 3,240,000 francs, équivalant à 360,000 hectolitres de grains. Sous le règne d'Aréus, l'autorité publique appartenait en propre à cent propriétaires, qui naquaient dans le luxe, tandis que les prolétaires éprouvaient la plus extrême détresse. Il n'y avait plus de Sparte qu'un vain nom <sup>(b)</sup>.

L'industrie et le commerce n'obtenaient aucune considération à ceux qui en exerçaient les professions, dans tous les États de l'ancienne Grèce. Toutefois, il en était autrement à Athènes, où les premiers hommes de l'État possédaient des manufactures. Les Corinthiens, qui avaient reconnu l'importance des fabriques et des transactions commerciales, traitaient fort bien les artisans et les marchands; mais en Thessalie, en Macédoine, on n'en faisait pas plus de cas que d'esclaves achetés à prix d'argent.

Le joug dur et pesant que faisait porter aux prolétaires l'aristocratie de la naissance ou des richesses, excitait, dans toute la Grèce, de perpétuels soulèvements, des réactions sanglantes et terribles. Le plus souvent ils étaient comprimés par la force; mais parfois aussi il en était autrement; et par

(a) Herod. l. VI. s. LVI. (b) Arist. Polit. xi. 6. Athén. l. IV.



exemple, à Samos, dans une insurrection du peuple contre les riches, deux cents de ceux-ci furent mis à mort, quatre cents furent bannis; toute relation avec eux fut sévèrement défendue, et les prolétaires, devenus les maîtres de l'île, s'en partagèrent les terres comme auraient pu le faire des conquérants <sup>(a)</sup>.

#### SECTION III.

##### **Les Esclaves.**

Au-dessous des prolétaires, et souvent à côté ou même au-dessus d'eux, étaient les esclaves, classe plus nombreuse que la population libre, et recrutée perpétuellement par la guerre et le commerce étranger.

Leur condition variait selon les États de la Grèce. A Sparte, ils étaient traités durement et avec mépris. A Athènes, ils étaient laboureurs, industriels, intendants des biens de leurs maîtres, et souvent maîtres à leur tour.

Homère nous fournit des preuves multipliées de la grande quantité d'esclaves qui existaient dans toutes les parties de la Grèce, depuis les temps les plus reculés. Le roi Alcinoüs, l'un des treize chefs des Phéaciens, occupait dans son palais cinquante femmes esclaves à moudre le blé, à filer la laine et à la tisser <sup>(b)</sup>. Si, comme on peut le croire, chacun des autres chefs en avait autant, il y avait 630 femmes esclaves employées à Corcyre à ces seules objets. Ce nombre suppose, qu'en y comprenant les autres personnes de leur famille, employées à d'autres travaux, les serfs des chefs phéaciens montaient à 3,250 personnes; or, les gens du peuple avaient aussi des esclaves, car Eumée, l'un des pasteurs d'Ulysse, en avait acheté un, pendant l'absence de son maître <sup>(c)</sup>.

Pénélope avait aussi cinquante femmes esclaves dans son palais, dont vingt pour aller chercher de l'eau, douze pour

(a) Thucyd. I. VIII. c. xxi. (b) Odysse. c. vii. (c) Id. c. xiv.

broyer du froment et dix-huit pour filer et tisser la laine <sup>(a)</sup>. Chaque chant de l'Odyssée met les esclaves en scène, et témoigne combien ils étaient nombreux. A Ithaque, de belles esclaves servent à table, les prétendants à la main de la chaste reine, et leur présentent le pain dans de riches corbeilles. Le vieux Laërte, père d'Ulysse, retiré du monde, vit aux champs, avec une esclave qui lui présente la nourriture et le brenvage quand il a parcouru péniblement ses vignes fécondes. C'est Euryclée qui a nourri Télémaque, et qui fut achetée jadis, par Laërte, quand elle était jeune encore; il donna, pour l'obtenir, le prix de vingt taureaux; il l'honora dans son palais comme une épouse; mais il ne s'unit jamais à cette esclave, craignant d'exciter la colère de la reine <sup>(b)</sup>.

Le prix de cette esclave était exorbitant; il était quintuple de celui que nous trouvons indiqué, par Homère lui-même, dans une occasion mémorable. Lorsqu'aux funérailles de Patrocles, des jeux furent institués pour honorer la mémoire de ce guerrier, les prix destinés aux vainqueurs, furent un trépied valant douze bœufs et une femme esclave, qu'on estimait en valoir quatre.

C'était, à défaut de numéraire, une sorte d'évaluation usitée alors parmi les Grecs; car le poète, pour donner une idée de la riche armure de Glaucus, dit qu'elle valait cent bœufs, tandis que celle de Diomède n'était estimée que neuf seulement. La différence de leur prix était le rapport de l'or au bronze, augmentée sans doute par la diversité du travail.

La réserve craintive de Laïus était extraordinaire. L'époux de la fière Clytemnestre, Agamemnon, répond au grand prêtre d'Apollon, Chrysès, qui vient lui redemander sa fille, enlevée dans une razzia des Grecs, qu'elle est destinée, comme esclave, à vieillir dans son palais d'Argos, occupée à filer le lin et à partager sa couche <sup>(c)</sup>.

On ne peut douter que ce fût un droit acquis par l'usage; car

(a) Odys. l. XXII. (b) Id. c. IV. (c) Il. c. I.

la plupart des héros de l'antiquité avaient des enfants de leurs esclaves, à commencer par Ménélas (a).

Il est vrai qu'en rendant Chryséis à son père, Agamemnon proteste qu'elle est restée pure pendant qu'elle était en sa possession. Mais Clytemnestre n'en croyait rien; et lorsqu'elle a assassiné son époux, elle s'écrie : « Le voilà couché dans la poussière, l'amant de Chryséis, celui dont Cassandre, sa captive, la prophétesse inspirée, partageait la couche, sous les yeux de ses matelots (b). »

Personne ne doutait que la malheureuse fille de Priam, qui venait de voir égorger toute sa famille, et qui était folle ou épileptique, n'eût été victime de la brutale impudicité d'Agamemnon.

Dans les Troyennes d'Euripide, Hécube, sa vieille mère, demande au héraut : Dis-moi d'abord à qui ma fille infortunée est-elle tombée en partage? — Agamemnon se l'est réservée. — Ah! faut-il quelle serve une femme Lacédémonienne! — Non, son sort sera de partager en secret le lit de son maître.

On apprend, par le chœur des Troyennes, que c'était la destinée des jeunes filles tombées dans l'esclavage, et que les vieilles femmes étaient confinées dans une loge près la porte, pour tenir lieu du chien de garde (c).

L'esclavage n'avait pas seulement pour effet de favoriser parmi les hommes, même ceux du rang le plus élevé, des mœurs licencieuses, grossières et violentes; il conduisait encore les femmes au mépris de toute pudeur, et à une vie de désordre et de débauche. Parmi les cinquante esclaves attachées à la reine Pénélope, et qui, par ses soins, avaient appris à tisser la laine, afin que le travail leur fit mieux supporter la servitude, douze, ou le quart d'entr'elles, se livrèrent aux Prétendants, et, dans leurs orgies, s'abandonnèrent avec eux à tous les excès. Elles en furent cruellement punies par Télémaque, qui les fit pendre (d).

(a) Il. c. iv. (b) Agam. d'Esch. a. V. sc. I. (c) Eurip. les Troy. a. II. s. I. a. V. s. I.

(d) Odys. c. xxi.

Ces mœurs dissolues, que l'esclavage avait introduites et propagées dans la société grecque, changèrent d'aspect par la puissance de la civilisation; mais leur corruption demeura la même et ne cessa point de s'abreuver, dans la servitude, à la source la plus abondante comme la plus impure. Depuis les joueuses de flûte, accessoire obligé de chaque orgie, jusqu'aux courtisanes opulentes, comme la thessaliennne Rhodope, qui lutta de magnificence avec les Pharaons, en érigeant une pyramide, monument séculaire du prix qu'on mettait à ses charmes (a), l'esclavage pourvoyait à toutes les prostitutions. Il multiplia tellement les agents de ce trafic infâme, que le prix en éprouva un avilissement sans exemple, même dans la plus populeuse des capitales de l'Europe moderne, celle où règnent à la fois la plus grande richesse et la plus grande misère. Plante nous apprend que ce prix descendait à Athènes à 3 oboles ou 45 centimes. L'intérêt de l'argent étant à douze pour cent, et une esclave coûtant vingt mines ou 4,800 francs, il fallait que l'entrepreneur en retirât 216 francs par an, pour trouver son compte dans les opérations de cet odieux métier.

Les rois eux-mêmes, et, de plus, ceux de la pudique Lacédémone, spéculaient sur le trafic des esclaves.

Cléomène ayant besoin d'argent pour faire la guerre à Antigone, roi de Macédoine, émancipa 6,000 ilotes, pour le prix de 5 mines chacun ou 450 francs. Il en obtint ainsi 500 talents ou 2,700,000 francs (b). Puis, au lieu de leur rendre la liberté, il en ehoisit 2,000, les enrôla dans son armée, et en forma un corps organisé comme la phalange, mais distingué par des boucliers blancs.

Le prix exigé par le roi de Lacédémone pour ces affranchissements, était double du prix ordinaire. On voit, en effet, dans un échange de prisonniers entre les Rhodiens et Démétrius Poliorcète, qu'il fut convenu qu'on estimerait seulement les esclaves à raison de 500 drachmes ou 225 francs, et les citoyens à 1,000 drachmes ou 450 francs.

(a) Hérodote. (b) Plut. Cléom. xxiii.

Ce dernier prix était passé en coutume, car ce fut encore celui fixé pour le rachat des soldats romains, tombés entre les mains des Grecs dans la guerre, qui se termina par la défaite de Philippe de Macédoine. Quand le proconsul Flaminius eut donné la liberté aux Grecs, rassemblés dans l'amphithéâtre de Corinthe, il demanda qu'on lui rendit les Romains qui étaient tombés dans la servitude; et il paya 100 talents ou 540,000 francs, ceux qui appartenaient aux seuls Achéens, et qui étaient au nombre de 1,200. C'était pour chacun 450 francs.

On voit par ces exemples que Cléonènes avait exigé des ilotes une rançon d'hommes libres. On peut également en tirer la conséquence, que la vente à bas prix des prisonniers capturés à Thèbes, par Alexandre, est inconciliable avec l'assertion qu'ils appartenaient à la classe des citoyens; ceux-ci valaient beaucoup plus.

Le père de Démosthène, l'illustre orateur, laissa un héritage de 53 esclaves, employés à deux manufactures. Il y en avait trente qui fabriquaient des épées; ils valaient chacun 270 francs, et donnaient ensemble un profit net de 2,700 francs ou 33 pour 100. Vingt autres travaillaient à une manufacture de lits; ils valaient ensemble 3,600 francs ou chacun 180 francs seulement; ils rapportaient 1,080 francs ou 30 pour 100 <sup>(a)</sup>.

Ces prix étaient ceux des esclaves employés comme ouvriers; mais ils s'élevaient énormément selon d'autres destinations, qui supposaient d'autres qualités personnelles. Plaute nous apprend, dans sa comédie du Persan, qu'un esclave de choix valait 1,200 drachmes ou 1,080 francs, et qu'une courtisane jeune et jolie valait jusqu'à 60 mines ou 5,400 francs, tandis qu'une de moindre perfection n'arrivait qu'à 20 mines ou 1,800 francs <sup>(b)</sup>. C'était à Athènes l'équivalent de 180 hectolitres de blé, qui valent à Paris 3,600 francs.

Hâtons-nous de dire, qu'au milieu de cet enivrement des voluptés, un philosophe fut cependant porté à un plus haut prix

(a) Demosih. in apt. 896. (b) Pseudolus.

qu'une courtisane ; mais il est vrai que ce philosophe était Platon . L'amour de la science l'ayant conduit en Sicile, il y fut retenu en esclavage, et fut racheté pour une somme de 30 mines ou 2,700 francs, valeur nominale, qui, en grains, s'élève au double, d'après nos prix (a).

La coutume barbare de mettre en esclavage les peuples vaincus, augmentait chaque jour la population servile.

Les Carthaginois ayant fait contre la Sicile une grande expédition de 2,000 vaisseaux de guerre et de 3,000 transports, qui avaient à leur bord, dit-on, 300,000 hommes, ils furent surpris et battus par les Syracusains. Il semblait, assurent les historiens, que l'Afrique toute entière s'était jetée sur la Sicile. On fit captifs ceux qui ne furent pas massacrés, et le nombre en fut tel, qu'il y eut des citoyens d'Agrigente, qui eurent jusqu'à 500 esclaves (b).

Alexandre, lors de la prise de Tyr, fit vendre 30,000 habitants de cette ville (c).

Quand les Romains envahirent la Sicile, ils réduisirent en esclavage 25,000 citoyens d'Agrigente (d).

Un passage du *Timée* de Platon attribue à la ville de Corinthe 460,000 esclaves, et Aristote en donne 470,000 à la petite île d'Égine, qui, il faut le dire, avait disputé aux Athéniens l'empire de la mer et la suprématie du commerce.

Les temples en possédaient beaucoup ; celui de Comana, en Capadoce, en avait 6,000, et celui de Morimène 3,000, avec un revenu de 50 talents ou 270,000 francs.

Les simples citoyens en avaient plusieurs centaines. A Athènes, Lysias et Polémarque en possédaient chacun 120 ; Philémonide 300 ; Hipponique 600 ; Nicias 1,000, etc.

Les maîtres disposaient de leurs esclaves selon leurs volontés ; ils leur défendaient de s'habiller comme des gens libres, de couper leurs cheveux comme eux, de s'induire, de se parfumer, d'adorer certaines divinités, et de se livrer à cer-

(a) Diog. Laert. in Plat. l. III. (b) Diod. l. XVII.

(c) Arrien. l. II. c. vii. (d) Diod. l. XXIII. s. ix.

tains penchants, par exemple celui des garçons. On les désignait par des noms injurieux, et souvent on leur imprimait, comme aux animaux domestiques, des lettres ou des signes sur le front ou sur le corps.

Les esclaves des Athéniens étaient bien plus heureux que ceux de Sparte. Il leur était permis d'acquérir des biens fonciers, au moyen d'une légère rétribution à leurs maîtres; et, lorsqu'ils pouvaient payer leur rançon, on était obligé de les affranchir (a).

Il faut rendre cette justice à l'antiquité, qu'elle n'accepta et ne maintint l'esclavage que comme une fatalité attachée à l'État social, ainsi que la douleur l'est à la vie et l'infortune à toutes les conditions de l'humanité. Elle ne s'efforça point de le farder, comme on l'a tenté de nos jours; et jamais elle ne prétendit que l'esclave était heureux, plus heureux même que l'homme libre. Elle reconnaissait, avec Homère, dès les premiers siècles de la Grèce, que la servitude ravissait aux hommes la moitié de leurs facultés(b).

Le théâtre d'Athènes retentissait des sanglots des Troyennes condamnées par le sort de la guerre à perdre leur liberté. — « Faut-il donc renoncer, disent-elles dans les beaux vers « d'Euripide, à nos occupations chéries, aux soins si doux de « nos enfants, pour être chargées de travaux pénibles et rebutants, pour partager le lit d'un Grec odieux, et pour porter « dans la terre des Doriens le joug de l'esclavage (c). »

Plaute exprime ces mêmes sentiments avec non moins d'énergie : — « La nature, dit-il dans l'*Aulularia*, nous a créé « tous libres; nous chérissons tous la liberté instinctivement; « le pire de tous les maux, le plus affreux, c'est la servitude; « et le mortel haï de Jupiter est plongé dans l'esclavage (d). »

Les dieux eux-mêmes manifestèrent leur réprobation. Les habitants de l'île de Chio ayant, dit-on, adopté les premiers de tous les peuples de la Grèce, l'usage d'acheter et de vendre

(a) Plut. in Solon. c. xxi. Aristoph. Plaute.

(b) Odyss. c. i. (c) Eur. les Troyennes. a. I. sc. IV. (d) Act. V. sc. II.

des esclaves, l'oracle de Delphie, instruit de la perpétration d'un si grand crime, déclara que les habitants s'étaient attirés la colère du ciel<sup>(a)</sup>. L'événement prouva la prescience de l'oracle. Les esclaves étant prodigieusement nombreux à Chio, il y avait d'autant plus de raison de les craindre et de les traiter avec défiance et sévérité. Aussi, lorsqu'une armée athénienne eut débarqué dans l'île, au lieu de combattre à côté de leurs maîtres, ils désertèrent en foule à l'ennemi, et lui livrèrent tous les secrets de la défense du pays<sup>(b)</sup>.

C'est l'effet constant de l'esclavage d'inspirer la haine et d'appeler la trahison au secours de la vengeance. Sparte ne l'ignorait point; et pour n'avoir rien à redouter de ses îlotes, elle recourait, dans sa prévoyance cruelle, au moyen le plus odieux. Une liste des plus braves d'entre eux était dressée, sous le prétexte d'un affranchissement prochain; et dans une expédition militaire nocturne et secrète, on les égorgait. Il y en eut une fois 2,000 qui périrent ainsi<sup>(c)</sup>. Toutefois, cette politique perfide et inhumaine fut inutile. Sparte vit déclinier rapidement le nombre de ses concitoyens, et fut forcée, pour les remplacer, d'adopter ces mêmes esclaves qu'elle traitait impitoyablement. Il est vrai qu'elle les abaissa par le nom avilissant de *Néodamodes* (nouveaux affranchis), au-dessous des hommes d'origine libre, qui existaient encore. Mais elle n'en fut pas moins obligée de leur conférer l'autorité publique. Ce fut alors, qu'à l'étonnement de tous les peuples, la vertueuse Lacédémone fut gouvernée par des chefs qui, gardant dans leur haute et nouvelle fortune les vices de la servitude, étaient avides, rusés, menteurs, comme des esclaves, et professaient avec Lysandre la fameuse maxime qu'il faut amuser les enfants avec des osselets et les hommes avec des serments.

Plus de la moitié de la population de la Grèce était formée d'esclaves. Sur 24 habitants, il y en avait 14; mais cette proportion différait selon les parties du pays et selon les divers

(a) Théomp. ap. Athén. l. VI. c. XVIII. (b) Thucyd. l. VIII. c. XL.

(c) Diod. l. XII. s. LXVII.



États. La Grèce septentrionale avait beaucoup plus d'hommes libres ; et ce fut l'une des principales causes de la supériorité militaire qui lui donna la domination. Dans le Péloponèse, les deux castes étaient presque aussi nombreuses l'une que l'autre. Mais dans l'Hellade ou Grèce proprement dite, il y avait au moins sept esclaves pour trois personnes de la population libre. C'est l'Attique qui produisait cette énorme disproportion. On y comptait 400,000 esclaves pour 20,000 familles de citoyens, ou vingt pour chacune. A Sparte, il y en avait au moins 14 par famille ; mais dans le reste de la Laconie, il n'y en avait que deux seulement.

L'ordre des choses, établi dans la Grèce, était très peu favorable à l'accroissement de la population.

Lors de l'expédition contre la ville de Troie, l'an 1282 avant notre ère, l'armée navale formée par les contingents de tous les peuples de la Grèce, à la seule exception des Acarnaniens, fut composée de 1,186 bâtiments, portant 102,000 hommes. Comme il s'agissait d'une guerre d'invasion dans un pays éloigné, ces troupes ne pouvaient provenir d'une levée en masse, telle qu'on en faisait pour la défense du pays ; et Thucydide remarque, en effet, que les Grecs auraient pu former une armée bien plus considérable. C'était d'ailleurs un usage, comme le prouvent des faits nombreux, de n'employer dans les expéditions lointaines que des troupes d'élite montant seulement au huitième de la population. En adoptant ce terme, on trouve que la population totale de la Grèce ne devait pas alors excéder 816,000 habitants libres ou esclaves, car on ne peut douter que cette dernière classe n'eût fourni les rameurs, dont le nombre égalait, au moins, celui des combattants.

En rapprochant ce résultat de celui que nous a donné l'examen des populations partielles de la Grèce, vers l'époque où commençait à prédominer la domination macédonienne, on trouve qu'alors, ces populations s'élevant à 2,435,000 habitants libres ou esclaves, elles s'étaient augmentées de

1,620,000, en l'espace de 940 ans, compris entre le siège de Troie et la bataille de Chéronée. C'était, par année, environ 1725 individus. La population moyenne de cette longue période fut de 1,625,000 personnes, et l'accroissement d'un sur 942 habitants seulement.

La population actuelle de la France s'accroît, dans l'état normal des choses, d'à peu près un individu sur deux cents; mais quand on prend une période de mille ans, son augmentation paraît encore plus lente que celle de la Grèce. Ainsi, sous Charlemagne, la France, dans ses limites d'aujourd'hui, ne possédait pas plus de 12 millions d'habitants; elle en a gagné vingt-quatre en dix siècles, ou 24,000 chaque année. La population moyenne étant de 24 millions, l'accroissement moyen n'a été que de un sur mille, et, conséquemment, il a été moindre encore que celui de l'ancienne Grèce.

C'est que, malgré la distance des temps et des lieux, des effets identiques étaient produits par les fléaux qui dévoraient ces populations. L'esclavage agissait dans l'antiquité, comme la servitude au moyen-âge. La peste d'Athènes est l'image exacte des contagions, qui ravageaient périodiquement l'ancienne France : le mal des ardents, la lèpre, la suette, le typhus. La guerre sacrée représente nos guerres de religion, qui, cependant, ont été bien plus longues et plus meurtrières. Les discordes perpétuelles entre les Grecs, depuis les querelles, devant Troie, jusqu'aux luttes sanglantes des successeurs d'Alexandre, produisirent les mêmes désastres que nos guerres sociales, accompagnées de l'invasion de nos provinces et de leur dévastation, tantôt par les grands vassaux de la couronne, tantôt par les religionnaires d'une autre croyance, ou bien même par le peuple poussé au désespoir et à l'insurrection.

Dans un état de choses favorable à la fécondité et à l'existence des populations, les naissances sont dans le rapport d'une à vingt-quatre, avec le nombre des habitants; et les décès s'élèvent à un quarantième. Conséquemment, l'ac-

croissement annuel est d'un sur soixante. On vient de montrer que, dans l'ancienne Grèce, il n'était que d'un sur 942 habitants, et dans l'ancienne France, d'un sur mille. Il pouvait être, par l'effet de la puissance prolifique, accordé aux sociétés prospères, de seize à dix-sept sur mille. Ainsi, dans l'un et l'autre pays, lorsque les malheurs publics épargnaient une personne et permettaient qu'elle fût ajoutée en accroissement à la population, il y en avait quinze, au moins, qui manquaient à naître, ou qui, victimes dévouées, tombaient en sacrifice à la barbarie des hommes.

Si l'on croyait impossible que la société fût plus cruellement éprouvée, c'est qu'on ignorerait ce qu'est devenue la Grèce sous le joug des Turcs. Au commencement de la domination macédonienne, l'an 320 avant notre ère, le Péloponèse et l'Hellade possédaient 1,714,000 habitants. En 1830, au moment où ces contrées reconvrèrent leur indépendance, leur population n'était que de 545,000 personnes. Loin d'avoir suivi la proportion d'accroissement des temps anciens, toute lente qu'elle était, cette population avait périéité et perdu plus des deux tiers du nombre d'individus qui la formait, vingt-et-un siècles auparavant. Au lieu de 820 habitants par lieue carrée, elle n'en avait plus que 260. Tristes effets de la longue et dure servitude qu'elle avait subie, en expiation des discordes insensées, qui l'avaient livrée à d'implacables ennemis.

En résumé :

L'établissement d'une hiérarchie sociale, par classes héréditaires, montre l'origine asiatique des populations grecques des temps primitifs.

Le gouvernement monarchique, qui fut d'abord celui de ces populations, témoigne qu'elles furent conduites par un chef, dans leurs transmigrations d'ontre-mer, et dans l'invasion des contrées nouvelles où elles vinrent s'établir.

La caste des grands ayant détruit la royauté, ou l'ayant mise en tutelle, comme à Lacédémone, tous les États de la

Grèce furent gouvernés par des aristocraties, qui, sous le nom de République, fondèrent de brillantes tyrannies.

Les peuples opprimés luttèrent plusieurs siècles, pour recouvrer leurs libertés; ils abolirent premièrement les privilèges politiques, que donnait la naissance, et ils les transférèrent à la grande propriété; mais cette révolution n'ayant pas produit les effets bienfaisants qu'ils en attendaient, ils adoptèrent le gouvernement démocratique, et ce fut l'Assemblée du peuple qui exerça le pouvoir souverain, soit par des délégations, soit par le suffrage universel des citoyens.

La discorde et l'inimitié étaient sans cesse enfantées, dans la Grèce, par les causes les plus puissantes :

La différence d'origine des peuples : les uns étant Doriens et les autres Ioniens.

La différence de leur pacte social : les uns étant soumis à un roi, comme les Macédoniens; les autres à une puissante aristocratie, comme les Spartiates; d'autres encore, comme les Athéniens, se gouvernant eux-mêmes et par eux-mêmes, avec toute l'indépendance et les aberrations de la démocratie.

Il s'ensuivait deux lignes ennemies, rivalisant en toute chose, et préparant les succès de l'invasion macédonienne.

Cette invasion donna aux Grecs la domination de l'Asie au prix de leur liberté. Jamais triomphe ne fut plus chèrement acheté; il fit occuper dix trônes par les généraux émules et successeurs d'Alexandre; mais, bientôt, malgré les talents militaires de Pyrrhus, ses éléphants et sa phalange à longues sarisses, toutes les conquêtes de la Grèce et la Grèce elle-même devinrent la proie des Romains, et furent absorbées par l'Empire, qui devait assujétir à sa loi tout le monde alors connu.

La Grèce eût été sauvée; elle aurait vécu des siècles de plus, pour l'honneur de l'espèce humaine, si ses États eussent formé une confédération compacte et fidèle. Mais l'envieuse Lacédémone et la perfide Béotie trompèrent toujours l'espoir et les projets de cette alliance conservatrice. Dans les plus grands dangers, il manqua constamment la moitié ou da-

vantage des contingents militaires, que chaque peuple devait fournir pour défendre la cause commune ; et les Spartiates n'arrivèrent à Marathon que le lendemain de la bataille, parce qu'ils avaient consulté les astres, pour savoir quand ils devaient partir. L'amour de la patrie eût été sans doute un meilleur oracle.

Les Grecs avaient la triste prévision des funestes effets de ces discordes ; et ce furent eux qui, pour concentrer les forces défensives de plusieurs peuples , imaginèrent de les lier par un pacte fédératif et de confier leurs intérêts réunis à la Sagesse des délibérations d'une assemblée représentative : L'Amphictionie. Les sociétés modernes, dans la recherche de la constitution la meilleure, n'ont rien trouvé de mieux qu'une confédération, mais en la rendant indivisible, s'il se peut.

Il y a bien d'autres bases politiques, essentielles à la prospérité sociale, que nous avons empruntés aux anciens États de la Grèce, ou plutôt que nous avons imitées souvent sans le savoir : Telles sont :

La souveraineté du peuple , déléguée , par l'élection, à ses représentants, ou bien exercée immédiatement par l'Assemblée des citoyens : *Ecclesia* d'Athènes , — constituée en Pouvoir législatif, exécutif ou judiciaire.

Le scrutin public ou secret , décidant à la majorité toutes les affaires de l'État.

Un Sénat modérateur, conservateur, gardien des lois;

Des Inquisiteurs d'État, comme à Sparte, pour surveiller l'ambition des rois.

La séparation des pouvoirs sociaux, délégués : pour le gouvernement civil, les Archontes; — pour la justice : l'Aréopage, — pour le jury de jugement : les Héliastes; — pour la guerre : le Polémargue; — pour défendre les droits du peuple : en Crète : les Cosmi, à Athènes : les Rhétorès ou dix orateurs officiels, remplissant les fonctions des tribuns romains, — pour la défense des lois : à Athènes, les Nomothètes, au nombre de

mille ; et une multitude d'autres magistratures politiques ou administratives.

Lorsqu'on examine ces institutions , leur but utile , leurs moyens d'action , leur concert pour préserver l'ordre public , les libertés des citoyens , la puissance des lois , on est surpris de retrouver , dans la Grèce , il y a 25 siècles , la plus grande et la meilleure partie des conquêtes faites sur la barbarie du moyen-âge , par la civilisation moderne. Assurément , l'admiration que nous portons aux arts de ce peuple étonnant , à ses poètes , à ses historiens et à ses philosophes , n'est pas mérité plus justement que celle due aux merveilleux progrès qu'il avait faits , dans l'Économie de son ordre social.

---

### RÉSUMÉ.

La Grèce est le pays natal et la Mère-Patrie de la civilisation de l'Europe ; elle en a répandu les bienfaits , par son exemple , par ses conquêtes en Asie et en Afrique , et par ses grandes et belles colonies en Sicile , dans l'Italie méridionale et sur le littoral de la Méditerranée ; depuis l'Hellespont jusqu'au détroit de Gadès. On lui doit les plus belles œuvres de l'esprit humain ; les plus magnifiques monuments des arts lui appartiennent ; et , qui mieux est , s'il est possible , c'est par elle que les nations ont appris la science de se gouverner elles-mêmes , et de mourir , s'il le faut , pour défendre leur indépendance et les saintes lois de leur pays , contre les attentats de l'étranger.

La Statistique a droit de s'enorgueillir de devoir à ce grand peuple ses premiers progrès en Europe , et d'avoir contribué , par ses utiles secours , à dénombrer les citoyens qui votaient , dans les Assemblées souveraines du Pnix , et ceux qui se dé-

vouaient à Marathon et à Platée, pour le salut de leur Patrie.

La Grèce est le premier pays du monde qui ait donné l'exemple de l'enseignement libre et public, des sciences, de la philosophie et des autres connaissances qui font l'honneur et la gloire de l'esprit humain.

Elle est la première qui ait institué, en Europe, des Académies, des bibliothèques, des musées, et qui ait érigé le professorat de l'instruction populaire en une magistrature respectée et pour ainsi dire un sacerdoce.

C'est elle qui a trouvé le secret, jusqu'alors inconnu, d'embellir la vie, par le charme des lettres et des arts, par des mœurs élégantes, par des spectacles tour à tour pompeux, spirituels et comiques, par un commerce animé de tous les sentiments de l'âme et de toutes les ressources de l'esprit; enfin, par une aisance domestique, à laquelle contribuaient mille recherches ingénieuses, ignorées des peuples de la race sémitique qui ont peuplé l'Asie occidentale.

Sans prétendre rappeler seulement tout ce qu'a fait pour les progrès de la civilisation le génie fécond et brillant des Grecs, et sans vouloir retracer ici tout ce que les peuples modernes doivent à leurs inventions, nous rappellerons seulement, par une simple nomenclature, quelques-unes de celles qui leur appartiennent.

Parmi les œuvres les plus magnifiques de l'esprit humain sont :

L'épopée : les poèmes immortels d'Homère.

La tragédie : Eschyle, Sophocle, Euripide.

La comédie : Aristophane, Menandre.

Les chants guerriers : Tyrthée.

Le dythyrambe : Pindare.

La poésie pastorale : Théocrite.

— érotique : Anacréon.

L'histoire : Hérodote, Thucydide, Xénophon.

La législation : Solon, Lycurgue, Minos.

La science médicale : Hippocrate.

La philosophie : Platon , Aristote.

La politique : Thémistocle , Périclès.

La science de la guerre : Alexandre , Pyrrhus.

Parmi les institutions sociales :

La place publique : le Pnix ou l'Agora des Athéniens, qui était le Forum des Romains.

La Béma ou tribune aux harangues.

Le scrutin universel, complexe, secret.

Les Élections avec leurs garanties.

Les magistratures politiques, à courtes périodes, avec des comptes-rendus rigoureux.

Les assises judiciaires, ambulantes; tribunal qui prononçait sur les causes dont l'objet n'excédait pas 40 drachmes ou 9 francs (a).

Les Inquisiteurs d'État : les Éphores ou Tribuns.

L'amour de la Patrie, passionné, héroïque, ombrageux jusqu'à l'injustice.

Parmi les institutions militaires :

Les levées en masse et les contingents gradués par âges.

La phalange, l'ordre profond ou les colonnes serrées, chargeant comme à la bayonnette, avec les piques ou sarisses.

Les grandes machines de guerre; leurs inventeurs : Démétrius Polyorcète et Archimède.

Les grandes flottes combinées : les grands bâtiments à trois rangs de rames, à cinq ou davantage.

Parmi les institutions intellectuelles :

Les lectures publiques, les écoles, les bibliothèques, les académies, l'enseignement des sciences.

Parmi les monuments d'une civilisation supérieure :

Les inscriptions qui consacrent d'utiles souvenirs; les statues qui éternisent la gloire de la Patrie et de ceux qui l'ont bien servie; les temples qui associent des divinités tutélaires aux plus chers intérêts des peuples.

(a) Pollux. l. VIII. c. 1X.



Les modernes ont imité les Grecs dans toutes ces choses ; mais ils les ont rarement égalé. Aucun édifice monumental, pas même Saint-Pierre de Rome, ne vaut le Parthéon ; pas une seule statue n'approche de l'Apollon-Pythien. Nos inscriptions laudatives ressemblent mal aux paroles sublimes tracées sur le rocher des Thermopyles ; et l'on peut douter, sans injustice, que le siècle de Louis XIV ait surpassé celui de Périclès.

POPULATION DE L'ANCIENNE GRÈCE, COMPARÉE AU TERRITOIRE.

1° Péloponèse.

|                       | Popul. libre.  | Esclaves.      | Totaux.        | Par 1. carrée. |
|-----------------------|----------------|----------------|----------------|----------------|
| Argolide . . . . .    | 40,000         | 80,000         | 120,000        | 1,200 hab.     |
| Achaïe, Corinthe . .  | 40,000         | 40,000         | 80,000         | 750            |
| Élide . . . . .       | 20,000         | 20,000         | 40,000         | 200            |
| Laconie, Messénie .   | 195,000        | 195,000        | 390,000        | 970            |
| Arcadie . . . . .     | 40,000         | 40,000         | 80,000         | 500            |
| <b>Totaux : . . .</b> | <b>335,000</b> | <b>375,000</b> | <b>710,000</b> | <b>636</b>     |

2° Hellade ou Grèce propre.

|                       |                |                |                  |              |
|-----------------------|----------------|----------------|------------------|--------------|
| Béotie . . . . .      | 80,000         | 160,000        | 240,000          | 1,180        |
| Attique . . . . .     | 124,000        | 400,000        | 524,000          | 6,550        |
| Mégaride . . . . .    | 20,000         | 20,000         | 40,000           | 1,000        |
| Phocide, Locride .    | 20,000         | 20,000         | 40,000           | 240          |
| Doride . . . . .      | 20,000         | 20,000         | 40,000           | 200          |
| Étolie . . . . .      | 40,000         | 80,000         | 120,000          | 525          |
| <b>Totaux . . . .</b> | <b>304,000</b> | <b>700,000</b> | <b>1,004,000</b> | <b>1,035</b> |